Into the Deep

par

Natalea

1. Prologue

2. L'appel de l'eau

3. Les abysses

4. Taoa Huna

5. La traque

6. La créature

7. Henri Luzarche

8. Le chant des sirènes

9. Manaia et Nasca

10. Culpabilité

11. Noyade

12. Le cadavre

13. Déchirures

14. La chrysalide

15. Aide-moi

16. Décision

17. Origines

18. Mutinerie

19. Le père

20. Naufrage

21. Epilogue

22. Note de l'Auteur

Prologue

Bonjour amis lecteurs,

Ceci est mon roman, "Into the Deep", que je viens d'achever il y a quelques jours. C'est la première fois que je publie l'un de mes romans personnels sur Internet (exception faite des quelques chapitres promotionnels de mon autre roman "Ezéchiel"). J'espère à travers cette démarche ' tester ' mon intrigue, obtenir des avis critiques qui me permettront de savoir si je progresse sur la bonne voie, si mon histoire est cohérente, bien construite, surprenante, si mes personnages sont crédibles et attachants... Et peut-être, qui sait, faire de ce roman le futur best-seller du monde de l'édition ^^

J'en appelle donc à votre opinion avertie ! Je publierai je pense un ou deux chapitres par semaine. J'espère que cette aventure sous-marine avec moi dans les profondeurs de la fosse des Mariannes vous plaira.

Nat'

Le 21 septembre 1989, les habitants de l'île Blackney, au large de l'archipel des Mariannes, ont disparu sans laisser de traces. Cinq-cent-quarante-six hommes, femmes et enfants, volatilisés sans que l'on ne trouve aucun corps, ni aucun signe de violence. Les premiers à donner l'alerte furent les membres de la mission *Sentinelles*, dépêchés depuis plusieurs années par le CNRS afin d'établir le contact avec cette population isolée. À leur tête, les professeurs Henri Luzarche, ethnologue ; Adam Redouté, botaniste ; et Mareve Temauri, historienne spécialiste du peuplement des îles d'Océanie.

Blackney était une énigme, bien avant de devenir un mythe. Petit îlot d'à peine soixante-seize kilomètres carrés, détaché du continent des millions d'années avant ses voisins de l'archipel, la vie s'y est toujours développée en autarcie. Faune et flore ne ressemblent à rien de ce que l'on peut trouver ailleurs dans le Pacifique. L'évolution y a suivi un cours qui lui est propre, une alternative à la Terre telle que nous la connaissons. C'est un minuscule fragment d'étrange, un aperçu de la variété de formes que la nature peut prendre, lorsqu'elle est soumise à des conditions différentes. Un véritable trésor pour les chercheurs. Une vision martienne, pour les plus rêveurs.

On pourrait dire la même chose des habitants de Blackney. Les premières traces de peuplement remontent au deuxième millénaire avant notre ère. Les premiers contacts avec l'Occident à la fin du XVIe siècle, lorsque les Espagnols colonisent les Mariannes. L'isolement, le manque de ressources naturelles, et l'hostilité des natifs de cette petite île perdue dans le Pacifique ont sans doute eu rapidement raison des conquistadors. Les témoignages qu'ils nous ont livrés de leur passage sont rares. Ils décrivent des indigènes à la peau dorée par le soleil, plus grands et plus forts que les plus fiers de leurs soldats, incomparables en mer, et magnifiques, comme des dieux en exil.

À leur sujet, lorsqu'il posera le pied pour la première fois sur Blackney en 1984, Henri Luzarche écrira : ' C'est un peuple d'une beauté surnaturelle. Ils vivent en total isolement du reste du monde, mais ce serait une erreur de les croire ignorants. Ils sont seuls car ils l'ont décidé. Ils n'ont pas besoin de nous. '

Luzarche a été le premier étranger, depuis la fin du XIXe siècle, à être admis sur l'île. Auparavant, les indigènes repoussaient farouchement toute tentative d'accoster sur leurs rivages. Ceux qui s'y risquaient disparaissaient, sans espoir de revanche de la part de leur gouvernement. Officiellement, Blackney est un territoire américain. Officieusement, l'île n'appartient qu'à son peuple. Les États-Unis se sont engagés à ne pas intervenir dans la vie des insulaires. Et faire mine de croiser à moins de cinq kilomètres de leurs côtes est passible de lourdes peines.

Il a fallu à Luzarche trois ans pour convaincre le CNRS d'organiser une mission, et trois autres années encore pour obtenir l'accord des États-Unis. Dix-huit longs mois d'approches timides, enfin, pour que les habitants de l'île Blackney le laissent accoster, le 25 mai 1984.

Luzarche publiera de nombreux articles sur ses contacts avec Blackney. ' Ils ont le culte du secret ', déclarera-t-il. ' Ils m'étudient autant que je les étudie. Et à travers nos échanges, je sens bien qu'ils en apprennent plus que moi. '

Les conclusions de Luzarche resteront minces, mais spectaculaires. Une démographie contrôlée maintenue à quelques centaines d'individus. Une société égalitaire, où chacun participe à la production et à la redistribution des ressources, ainsi qu'à la prise de décisions. Un art fait d'entrelacs imbriqués, évoquant l'univers des abysses. Il faut dire que Blackney se situe juste au bord de la fosse des Mariannes, la fosse océanique la plus profonde au monde.

Il suffit de s'éloigner de quelques dizaines de mètres à la nage pour que l'eau devienne noire. Les habitants de Blackney le savent. Onze mille mètres sous leurs pieds, la fosse déploie sa gueule immense, sur plus de 175 000 kilomètres carrés. Blackney se tient en équilibre au-dessus d'une gigantesque balafre, une plaie béante dans les entrailles de la Terre. Si l'île doit son nom à son rattachement au territoire américain en 1898, les indigènes, eux, l'appellent ' Idha ', ce qui signifie ' Le Seuil '.

La fosse exerce sur les habitants de Blackney une attraction presque obsessionnelle. Elle définit leurs croyances, leur

histoire, et jusqu'à leur structure sociale. Les natifs ne connaissent pas le mariage. Ils n'accordent aucune importance à la notion de parentalité biologique : les enfants sont élevés en groupe, ensemble, par tous. Les femmes enceintes font l'objet d'un tabou. En près de cinq ans de rapprochements, aucun des membres de la mission *Sentinelles* ne sera autorisé à en voir une seule. L'acte sexuel semble renfermer pour eux un pouvoir puissant, presque effrayant, qui doit être caché à tous les regards et nié, à n'importe quel prix. Les habitants vont même jusqu'à réfuter se reproduire entre eux. Tous se qualifient de frères et soeurs, et le mystère des nouvelles naissances réside, comme toujours pour eux, dans les profondeurs de l'océan.

Ils attribuent l'origine de leur tribu à la venue de légendaires créatures sur leur île, qu'ils vénèrent comme des dieux. Ces créatures seraient sorties de la fosse des Mariannes pour s'accoupler avec eux, et leur conférer l'endurance et la force d'exploiter les fonds marins. Luzarche s'est de nombreuses fois heurté au secret absolu qui entoure ces divinités. Mi-humaines, mi-poissons, elles se rapprochent singulièrement de la conception occidentale que nous avons des sirènes. Les occupants de l'île prétendent qu'ils descendent de ces êtres formidables, et qu'ils existent toujours.

Aucun de ces mystères n'égale celui de la disparition des habitants de Blackney, pas plus qu'il ne l'explique. Lorsqu'il constate l'abandon du village le 21 septembre 1989, Luzarche ne trouve que des maisons vides et des feux éteints. Tous les bateaux sont restés sur place. Les effets personnels aussi. La nourriture, les vêtements, la vaisselle. Où qu'ils soient allés, les indigènes n'ont rien emporté avec eux. Pas de traces de précipitation ni de lutte. Comme s'ils avaient tout simplement cessé d'exister.

La disparition de l'île Blackney a défrayé la chronique dans tous les pays du monde pendant des semaines. Luzarche et son équipe ont même fait quelques apparitions télévisées. Pour le jeune ethnologue de l'époque, la seule réponse logique était sans appel : l'océan. Des plongeurs furent dépêchés sur place. Ils ne découvrirent jamais rien. Mais avec onze mille mètres de fond, comment auraient-ils pu ?

Rien ne vint jamais ébranler la conviction de Henri Luzarche. Pour lui, les habitants de l'île Blackney s'étaient réveillés un matin, et avaient décidé de rejoindre leurs dieux. Cinq-cent-quarante-six hommes, femmes et enfants, s'étaient avancés main dans la main vers les flots pour se donner la mort. Telle était l'attraction que la fosse exerçait sur eux. Et qu'elle exercerait à jamais sur lui.

L'appel de l'eau

Je me souviens du jour où je l'ai ressenti pour la toute première fois. J'avais douze ans. Trois jours plus tôt, ma mère s'était suicidée dans les eaux noires du Pacifique. Elle avait pris son bateau, un parpaing et une corde, et elle s'était laissée sombrer au fond de l'océan. Elle avait écrit un mot, pour qu'on ne la recherche pas. ' Désolée, *Taoa Huna* '. Désolée. Rien d'autre.

Ce jour-là, je suis descendu sur le ponton, à quelques centaines de mètres à peine de la maison. Sans doute le chemin qu'elle-même avait emprunté. J'ai retiré mes vêtements l'un après l'autre sans me soucier d'être vu, et j'ai plongé tête la première dans les eaux vivifiantes de Tahiti. J'ai nagé pour m'éloigner du bord. Je ne sais pas exactement combien de temps j'ai nagé. Une heure ? Deux ? Mon corps ne ressentait pas la fatigue. Il se mouvait avec plus d'aisance que sur terre, comme s'il avait enfin retrouvé son véritable élément. Mon esprit, lui, me paraissait entièrement blanc. Je n'entendais qu'un vague sifflement qui remplissait mes pensées. Il s'insinuait derrière ma tête et grattait, grattait, grattait, jusqu'à ce que je finisse par m'arrêter en plein élan.

' Et si c'était là ? ', me suis-je demandé. ' Et si c'était là qu'elle s'était arrêtée, elle aussi ? Et si c'était là qu'elle avait plongé ? '.

Le souvenir de ma mère a envahi mon esprit, telle une vague fracassée sur la rive. Tout à coup, il n'était plus possible de l'éviter. J'avais beau patauger en plein océan, je la voyais là devant moi, aussi tangible que le sel qui me piquait les yeux. Ses longs cheveux noirs, luisants sous les reflets du soleil. Son visage aux courbes épurées, graciles. La tristesse pénétrante dans son regard de jais. Comment avais-je pu ne pas remarquer cette tristesse auparavant ? Ou peut-être avais-je choisi de ne pas la remarquer... Même si je n'avais que douze ans à l'époque, je devinais au fond de mon coeur que ma mère était différente. Les enfants sentent ces choses-là. Je pensais que ça ne la rendait que plus exceptionnelle, que je ne l'en aimais que davantage. Je me trompais. Ma mère était différente, parce que là où les autres mères voyaient l'avenir, elle voyait la mort. Ce n'était pas son fils qu'elle dévisageait lorsqu'elle posait les yeux sur moi, non. C'était un fardeau. Le poids dont elle devait se débarrasser pour passer de cette vie à la suivante.

Toutes ces vérités explosaient dans mon esprit tandis que je faisais du surplace, au beau milieu du Pacifique, à presque cinq kilomètres de la côte. Je me moquais du danger. Je me moquais du courant, de la fatigue, du froid, et même des requins qui tournoyaient peut-être sous la surface. J'avais nagé tout ce chemin, et je n'avais toujours pas trouvé de réponse. Mon cerveau hurlait : ' Pourquoi as-tu fait ça ? Pourquoi as-tu fait ça, bordel de merde ?! Pourquoi tu m'as laissé ? '. Mes lèvres demeuraient closes. Depuis que ma mère était morte, je n'avais pas articulé un seul son. J'ignorais si j'en serais à nouveau capable. À quoi bon ? Que pouvait-il bien rester à dire ? Ma mère avait volé tous les mots avant de partir.

' Et si c'était là qu'était son corps ? '

Cette pensée, exhumée du plus profond de mon être, est remontée le long de ma colonne vertébrale tel un grand frisson. Je ne pouvais plus bouger. Et cependant, plus que jamais, je percevais l'océan autour de moi, en dessous de moi, avec sa gueule obscure et les milliers de secrets qu'il ne recracherait jamais. Ma mère m'apparaissait désormais comme une silhouette fantomatique perdue au fond de l'eau, condamnée aux ténèbres tandis que les poissons déchireraient sa peau, dévoreraient ses entrailles, crèveraient ses immenses yeux noirs. La colère et l'horreur en moi peignaient ce tableau cauchemardesque. Et pourtant, il fallait que je regarde. Je n'avais pas le choix.

Je n'avais jamais plongé aussi loin en mer auparavant. Tous les enfants de Tahiti sont initiés à ce sport dès leur plus jeune âge, mais je n'avais emporté avec moi ce jour-là que mon masque. Le temps d'une inspiration, et j'étais sous l'eau. Je n'oublierai jamais ce que j'ai vu.

Un gouffre démesuré s'ouvrait sous mes pieds. Un paysage si vaste que je ne pouvais l'englober, où que se portât mon regard. Le sol marin se dessinait vaguement, quelque part à soixante mètres de fond, avant de disparaître brusquement dans des abysses inimaginables. L'eau, à cet endroit, devenait si sombre que même le soleil n'y pénétrait pas. C'était comme fixer un trou noir. Entrez dans son attraction, et vous n'en ressortirez jamais. Je restais absorbé par ce trou noir. L'infinité de son oeil vide s'insinuait en moi, aussi glacée que la mort de ma mère ; il envahissait mon coeur, mon nez, mes poumons, jusqu'à ce que je n'éprouve plus qu'une angoisse étourdissante face à l'immensité du monde. Je flottais au-dessus d'un univers entier dont je ne connaissais rien, et j'étais minuscule. Si minuscule. J'avais envie de me débattre, de crier, de vomir, je n'en pouvais plus de regarder, et pourtant, je ne pouvais me détourner. Je ne pouvais m'enfuir. Le monstre m'avait avalé.

Quelque chose s'est accroché à moi ce jour-là. Une horreur du vide, un vertige de l'esprit. La plupart des enfants craignent les démons endormis sous leur lit. Moi, je craignais le monde endormi sous la surface. Cette eau grise et glaciale, ce relief torturé de crevasses, d'à-pics et de pitons rocheux, abandonnés là, brisés tels les restes d'une cité colossale... Je revois encore la forêt d'algues onduler paresseusement au rythme du courant. Leurs longs doigts de

verdure s'enrouler autour des rochers couverts de mousse. Les bancs de crustacés blanchâtres qui grouillaient comme une armée infernale, leurs petites pinces claquant vers moi, tournées vers un monde qu'elles ne pourraient jamais atteindre, le monde du dessus, le monde de la surface.

Il n'y a pas de mots pour décrire la terreur que cette vision m'a inspirée. J'en éprouve encore aujourd'hui un profond dégoût, et pourtant...

Nietzsche avait raison lorsqu'il disait qu'à force de plonger trop longtemps notre regard dans l'abîme, c'est l'abîme qui entre en nous. Ces abîmes silencieux ont capturé une part de moi ce jour-là. Un petit morceau de mon être qui s'est perdu tout au fond de l'océan, comme le corps de ma mère englouti à jamais. Ma fascination surpassait ma terreur. Je venais de découvrir qu'un autre monde gisait sous mes pieds ; un univers impitoyable dans son infini, son obscurité, sa froideur, trop grand pour que je puisse à nouveau l'ignorer. Je ne pouvais tout simplement pas retourner à la surface et reprendre ma vie comme si je ne l'avais jamais vu. Je ne le voulais pas. Une partie de moi était attirée par toute cette laideur, comme l'instinct qui nous pousse à plonger tout droit dans le précipice. Je contemplais l'étendue sans fin de l'océan, et j'y décelais un monde caché loin du regard des hommes, loin des étoiles et de la lumière du soleil, un monde rempli de mystères formidables et d'abysses sans fond qui ne demandaient qu'à être découverts, explorés, rêvés. Un monde plein de possibilités. Plus que la surface ne m'en offrirait jamais.

Je dois ma survie à un petit groupe de pêcheurs qui croisaient par hasard près de moi. Dans l'excitation du moment, j'avais abandonné toute notion du temps. J'avais plongé si profondément et pendant tellement longtemps que j'avais perdu connaissance. Je me sentais bien, là, sous l'eau. Avant le suicide de ma mère, j'étais déjà un enfant des flots. Je ne ratais jamais une occasion de nager des heures aux abords de Tahiti. Je m'étais même déjà fait remarquer pour ma rapidité et mes aptitudes en apnée. Jamais je n'étais plus épanoui que dans l'eau. À présent que ma mère était morte, plus rien ne me retenait sur terre. L'océan paraissait être le refuge idéal, celui qu'elle-même s'était choisi, après tout. Je ne voulais pas repartir. Je n'avais pas conscience de la brûlure dans mes poumons, ni du liquide qui s'y insinuait. Peut-être que c'était là ma place, en fin de compte. Peut-être qu'au coeur des ténèbres, je finirais par la retrouver.

On m'a repêché alors que j'étais presque mort. Selon les pêcheurs, j'aurais déjà dû l'être. Mon père est arrivé en catastrophe à l'hôpital, et, comme à son habitude, a déclenché un scandale jusqu'à ce qu'on lui permette de m'ausculter lui-même. Le grand Henri Luzarche. Ethnologue et médecin de son état, détenteur du prix Nobel.

Ce jour-là, il ne m'a infligé aucun sermon. Il ne m'a pas interdit de retourner dans l'eau. Il m'a simplement demandé pourquoi j'étais allé me perdre si loin au large, et pourquoi j'avais plongé. J'ai dit que ce n'était qu'un accident, que je ne m'étais pas rendu compte de la distance. La vérité, je ne pouvais pas la lui avouer. Je n'avais fait que répondre à un appel irrépressible. Quelque chose enfoui au fond de l'océan, au fond de moi, qui peut-être avait toujours été là, et qui ne se détacherait jamais. L'appel de l'eau.

Vingt ans plus tard, je le ressens encore. Il y a bien longtemps que j'ai quitté les rivages de Tahiti, mais le Pacifique lui ne m'a jamais quitté. Je le contemple à nouveau aujourd'hui, allongé à plat ventre sur le pont transparent de mon bateau, tandis que je dérive sans but sous un soleil de plomb. J'ai réalisé mon rêve d'enfant : l'abîme pour seul horizon. Si je me concentre suffisamment fort, j'ai presque l'impression de ne faire plus qu'un avec lui. Le remous des vagues, l'odeur fraîche et saline des embruns. Avec un peu d'imagination, je pourrais même croire que je respire sous l'eau, libre d'arpenter les infinies richesses de ce monde fantasmé, de plonger loin sous la surface, jusqu'à ces profondeurs inaccessibles...

Les eaux que j'explore aujourd'hui sont beaucoup plus noires que celles de Tahiti. Les rayons du soleil y pénètrent pour jouer avec les poissons l'espace de quelques mètres, après quoi, la fosse des Mariannes les avale. Heureusement, je dispose maintenant d'un matériel plus élaboré qu'un simple masque :

— Orpheus à *Achéron*, j'appelle en décrochant ma radio.

Quelques secondes plus tard, un grésillement me répond :

— Ici l'*Achéron*. Comment allez-vous, *Orpheus* ?

J'esquisse un sourire :

— C'est vous, professeur ?

— En personne ! Ça fait plaisir de t'entendre, Sam.

— Vous êtes arrivé depuis combien de temps ?

— Trois heures à peine. Le congrès de Sydney était interminable. Trop de gratte-ciels, pas assez d'arbres.

— Vous êtes au courant qu'il n'y a pas d'arbres non plus sous l'océan ?

— Juste ciel ! Aurais-je été mal informé ?

— Ne vous inquiétez pas, on vous trouvera bien quelques lichens à décortiquer.

— Tu me rassures. L'espace d'un instant, mes racines de botaniste ont tremblé.

— Accrochez-les solidement. J'appelais pour vous prévenir : les bancs de surface sont agités aujourd'hui. Généralement, ça indique que le temps va se gâter.

— Toujours pas ton pareil pour demander la météo aux poissons, pas vrai ?

— Toujours.

— Très bien. J'avertis les sous-marins, ne traîne pas trop de ton côté.

— Vous me connaissez. *Orpheus*, terminé.

Je retourne à ma solitude aquatique. À plusieurs kilomètres de là, au large, le navire explorateur *Achéron*, dépêché par le CNRS, se prépare à essuyer l'orage. Si on m'avait dit plus jeune que je servirais les mêmes maîtres que mon père...

Jamais la puissance de l'océan ne se mesure davantage que les jours de tempête. L'apocalypse ravage la surface, tandis que tout là-bas, dans les grands fonds, l'eau reste aussi calme qu'un lac. Ce fabuleux pouvoir d'inertie m'a toujours fasciné. Quelles forces titanesques peuvent bien se cacher dans les entrailles de la mer, pour anéantir ainsi les hommes sans trahir le moindre tressaillement...

Comme toujours, le poids formidable des abysses m'attire. Je rejoins en esprit ces poissons qui se réfugient dans les profondeurs, insensibles au danger. Peu importe la houle ou le vent. Les eaux sous mon ventre sont devenues complètement opaques. La fosse des Mariannes retient son souffle, pour une de ces épouvantables colères auxquelles le Pacifique nous a habitués.

— Orpheus ? crachote ma radio. Nos radars vous détectent. Vous n'êtes toujours pas rentré ?

Je ne me donne pas la peine de répondre. En plein océan, j'ai toute confiance. C'est mon univers. Il ne me fera jamais de mal. Et s'il souhaite me prendre, eh bien soit.

— Orpheus ?!

Le premier éclair zèbre le ciel. Une cathédrale de lumière s'abat sur la surface, éclate en dizaines d'arcs iridescents, puis s'effondre aussi vite qu'elle est apparue. L'espace d'une seconde, l'eau vire au bleu turquoise. C'est là que je l'aperçois. Une silhouette juste en dessous de moi, son regard braqué sur le mien, séparée par à peine quelques centimètres de plexiglas.

Je sursaute malgré moi. Le tonnerre roule ; l'obscurité retombe. Je demeure agenouillé sur le fond du bateau, les mains plaquées sur la vitre couverte de pluie, dans l'espoir de déchiffrer dans les flots une esquisse d'indice, une explication... La foudre frappe à nouveau, pour n'éclairer que du vide.

— Et merde !

Je me relève et cherche autour de moi. Mon matériel de plongée... Tout est resté chez Ophélie.

— C'est pas vrai...

La fureur de l'océan redouble. Une vague passe par-dessus bord et m'envoie valser contre le bastingage arrière. Il ne m'en faut pas plus pour me décider. Je prends tout juste le temps de retirer mes chaussures, puis je me jette à la mer, comme ce jour-là quand j'avais douze ans, comme ma mère avant moi.

Je nage directement vers le fond, le plus profondément possible, indifférent à la pression qui augmente rapidement contre mes tympans. Si j'étais un animal en fuite, c'est ce que je ferais. Se mettre à l'abri très loin sous la surface, loin de cet ennemi que l'on ne connaît pas, jusqu'à l'endroit où il ne pourra plus nous suivre...

Je peux bien adresser toutes les critiques que je veux à mon père, mais il y a bien une chose que je dois lui reconnaître : il a toujours encouragé ma passion pour la plongée. À seize ans, je devenais champion de France d'apnée. À dix-huit ans, avec douze minutes et cinq secondes d'immersion, champion du monde. Encore invaincu à ce jour. Une seule inspiration me suffit pour descendre à dix mètres de fond dans le noir total, à la recherche de cette vision...

L'orage déchire le ciel au-dessus de moi. Comme c'est étrange de l'observer d'aussi bas. On dirait une aurore boréale. Rien de plus que des banderoles luminescentes, absolument inoffensives, qui serpentent et tourbillonnent sur elles-mêmes. C'est juste assez de lumière pour que je la repère : la créature, à vingt mètres sous moi, qui s'enfonce de plus belle dès qu'elle m'aperçoit.

Elle ne ressemble à rien de ce que j'aie jamais connu. Au moins deux mètres de long, une peau pâle comme l'éclat de la Lune, et ces yeux...

Je dois fournir de plus en plus d'efforts pour la suivre. Maudit soit ce corps si inadapté à la vie sous-marine... Déjà, le courant me ramène vers la surface. Je n'ai pas suffisamment de force pour lui résister : l'océan me recrache, m'expulse à l'air libre tel un mortel indigne du royaume des dieux. C'est ce que je suis, après tout. Même l'orage ne veut plus de moi. Il s'éloigne vers les terres, avec pour seul vestige une pluie fine qui me brouille la vue. Et cette créature que je viens de perdre...

Non. Je connais parfaitement les coordonnées, c'est encore possible. Où est l'*Orpheus* ?

Le bateau tangue à environ deux-cents brasses de moi. Je force sur mes muscles pour le rejoindre et me hisser sur le pont. La radio continue de hurler des propos incohérents ; je l'envoie taire d'un coup de pied. Mes vêtements trempés me collent à la peau comme une mue poisseuse. Je n'ai pas le temps de m'en préoccuper. D'une secousse, je rallume le moteur et mets le cap vers la côte. Si je fais vite, je devrais pouvoir récupérer mon matériel de plongée et effectuer un

premier repérage.

La fosse s'éloigne derrière moi, tandis qu'au loin se dessine le relief accidenté de Guam, l'île la plus méridionale de l'archipel des Mariannes. Si je continuais plus au nord pendant quelques jours, je pourrais rejoindre cette fameuse île Blackney qui hante mon père depuis toutes ces années. L'île fantôme... Plus personne n'a eu le droit d'y poser le pied depuis la fin de l'enquête. Et même les plus obstinés comme Henri Luzarche ont dû se résoudre à ce que le mystère demeure intact.

En tant que plus grande île des Mariannes, voire de la Micronésie tout entière, c'est à Guam que le CNRS a choisi d'établir son camp de base pour l'expédition que l'on m'a confiée. *Challenger Deep* : une mission d'exploration de la fosse océanique la plus profonde au monde, de sa faune et de sa flore, ainsi que de son évolution. À trente-deux ans et après de longues années d'études, c'est la première fois que l'on me charge d'un programme de cette envergure. Seize chercheurs se trouvent sous mes ordres, parmi lesquels des géologues, des ingénieurs, des naturalistes, tous versés comme moi dans les sciences de l'océanologie. Nous disposons pour nos travaux d'un grand navire-laboratoire, l'*Achéron*. Et de deux sous-marins, *Hadès* et *Perséphone*, qui assurent la liaison avec ces profondeurs que nous touchons presque du doigt... Depuis huit mois que nous sommes là, nous avons déjà découvert plus de trois-cents nouvelles espèces différentes. Les abysses sont loin d'être le désert mortel que l'homme avait toujours imaginé. Mais jusqu'à présent, rien de comparable à la créature que j'ai vue aujourd'hui...

Nous sommes logés à deux pas du port. De bonnes subventions nous ont permis le luxe de louer de petites maisons individuelles sur la côte. Rien de plus que des pavillons de bois peints en blanc, avec leur jolie véranda en avant du porche, si caractéristiques de l'architecture américaine. Un seul coup de vent pourrait suffire à les balayer... C'est dans l'une d'elles que je me rends en trombe, à peine mon bateau amarré, tandis que justement l'orage touche le rivage et s'y accroche.

— Où est-ce que tu étais passé ? m'interrompt une voix sur le pas de la porte.

Je me retourne :

— Ophélie...

Une jeune femme m'attend sur la balancelle à l'entrée, assise jambes croisées face à l'obscurité grandissante. Au milieu du climat équatorial qui nous entoure, elle dénote complètement. Ses cheveux vaporeux forment une couronne de boucles blondes autour de son visage en forme de coeur. Ses yeux grands ouverts, d'un brun lumineux, cherchent les miens pour crier leur inquiétude. La même franchise éclaire sa peau translucide, son petit nez retroussé, ses lèvres fines... À première vue, tout indique qu'Ophélie Lastolat n'est pas faite pour l'exploration en mer. Tandis qu'elle se lève à ma rencontre, trente centimètres de hauteur séparent encore sa silhouette fragile de la mienne. Et pourtant, elle est la biologiste la plus chevronnée que je connaisse.

— Où est-ce que tu étais passé ? répète-t-elle de sa voix cristalline. Et pourquoi est-ce que tu es trempé ? Tu étais censé partir pour une petite virée de quelques heures, rien de plus. Ça fait trois jours que je t'attends !

— Tu sais bien comment je suis.

— Tu aurais pu me prévenir ! Je me suis inquiétée !

— Tu t'inquiètes pour rien. Je ne fais que passer, de toute façon. J'ai besoin de mon matériel de plongée.

— Quoi, tu comptes repartir maintenant ?

— J'ai découvert quelque chose.

— Et ça ne peut pas attendre ? Ça ne mérite pas au moins quelques explications ?

Je l'écarte doucement pour pénétrer dans le salon. C'est une petite pièce claire et chaleureuse, ouverte directement sur la cuisine, où Ophélie a laissé libre cours à sa passion pour le monde végétal. Des plantes vertes de tous les horizons s'épanouissent au milieu des coussins et des livres empilés. Ici et là, quelques cartons envahissent l'espace, la plupart remplis d'affaires que je n'ai jamais pris la peine de ranger. Je préfère vivre sur l'*Orpheus*. Ophélie, heureusement, a accepté de tout stocker.

— Tu te souviens où j'ai mis mon matériel de plongée ?

— Dans la salle de bain. Ça fait plusieurs jours que tu étais supposé l'enlever.

— Je sais, je sais, désolé...

— Alors, tu vas me parler de cette grande découverte ?

Je monte à l'étage le temps de récupérer ma combinaison. Un masque, des palmes, une bouteille d'oxygène...

— Il nous reste de l'oxygène ?

Pas de réponse. Je finis par trouver ce que je cherche : une ultime bonbonne à moitié vide, coincée derrière la baignoire.

— J'y retourne, je déclare en dévalant les escaliers. Je te raconte tout plus tard.

— Sam ! Sam !

Je l'embrasse avant de partir. Mon sang bout d'impatience rien qu'à la perspective de me remettre à l'eau. La voix d'Ophélie me poursuit tandis que je regagne le port, mais plus rien ne peut m'arrêter maintenant : de nouveau sur l'*Orpheus*, j'avance droit vers la fosse. L'oxygène me permettra de descendre à cinquante, peut-être soixante mètres. Espérons que ce sera suffisant...

Arrivé aux bonnes coordonnées, j'enfile mon matériel et je plonge. La fraîcheur de l'océan me fait l'effet d'une douche froide. Enfin, j'agis. Enfin, j'ai les idées claires. Ma lampe frontale perce les ténèbres tandis que je me laisse sombrer doucement, en lutte contre cette douleur aiguë particulière aux hautes pressions.

Je ne distingue rien. Ma lumière dessine des voiles bleutés tout autour de moi. Les bancs de poissons si abondants avant la tempête ont tous disparu. Je descends vers le gouffre indiscernable sous mes pieds, ces abîmes si denses qu'aucun rayon ne vient jamais les éclairer, et le désespoir, lentement, s'insinue en moi. Il ne me reste que peu d'oxygène dans cette bouteille, et plus je sombre, plus ma consommation augmente. Je veux juste être sûr. Si seulement je pouvais l'apercevoir, rien qu'une deuxième fois...

Un signal d'alarme s'allume dans mon esprit passé les quinze premières minutes. Un réflexe de plongeur. Je suis descendu rapidement, mais la remontée, elle, sera beaucoup plus lente. Chaque dizaine de mètres sous la surface réclame un nouveau palier de décompression. J'entame malgré moi une brève ascension, sans quitter du regard ces abysses désespérément vides.

Je ne trouverai plus rien aujourd'hui. Je le sais avant même que l'oxygène ne commence à manquer. Le matériel pèse lourd sur mes épaules, comme pour m'obliger à rester. Mais je ne le peux pas. Je dois retrouver la trace de cette chose. Pour ça, il faut remonter à la surface, et respirer.

Lorsque je regagne le pont de l'*Orpheus*, l'épuisement de ces dernières heures me tombe dessus. J'aurais dû penser à emporter quelque chose à manger. Je navigue presque par automatisme pour rejoindre l'*Achéron*, où les sous-marins ont déjà dû émerger de leur visite aux Enfers.

— Sam ? m'accueille la voix incrédule du professeur Adam Redouté lorsqu'il m'aperçoit monter à bord.

— Les sous-marins sont revenus ?

— Pourquoi est-ce que tu n'es pas rentré au port ?

— Les sous-marins sont là ?

— Et pourquoi est-ce que tu es trempé ? Sam ? Tu es tombé par-dessus bord ?

— J'ai plongé. J'ai vu quelque chose, Adam...

— Tu as plongé ? Par ce temps ? Mais tu es devenu complètement fou ?

— Adam !

J'empoigne le botaniste par les épaules, rattrapé par l'urgence :

— Je vous dis que j'ai vu quelque chose. Pendant l'orage, une créature... Il n'y a pas une seule seconde à perdre. Elle m'a semé, mais si nous embarquons dans un sous-marin tout de suite, je suis sûr que nous pouvons la retrouver.

— Quelle créature ?

— Quelque chose que je n'avais encore jamais vu, professeur ! Elle avait...

Je secoue la tête, incapable de poser des mots sur l'impossible :

— On aurait dit un humain. Sauf qu'elle respirait sous l'eau, et qu'elle nageait. Comme une créature sous-marine.

— Ça n'a aucun sens...

Adam se dégage de mon étreinte, et c'est lui cette fois qui m'agrippe le visage pour m'examiner :

— Tu es resté combien de temps sous la surface ? me demande-t-il, critique.

— Ça n'a aucune importance ! Bon sang, je suis en train de vous dire que j'ai vu quelque chose !

— Oui, tu as vu une créature. Après avoir plongé au beau milieu d'un orage, sans préparation préalable, pendant Dieu sait combien de temps. Je me trompe ? Ta sclérotique est rouge. Tes yeux crient : ' hypercapnie '. Trop de CO2 dans le sang.

Je recule brusquement :

— Je sais très bien ce que j'ai vu. Répondez à ma question maintenant : où sont les sous-marins ?

Il n'y a plus de patience dans ma voix. Adam a dû le sentir. Je l'autorise à rester sur cette mission à titre gracieux, mais c'est moi qui dirige et il en a conscience :

— Ils sont toujours au fond, finit-il par me dire.

— Quoi ? Quand pourront-ils être là ?

— Pas avant deux heures.

— Avant deux heures ?!

— À l'annonce de l'orage, ils ont préféré replonger... Ils doivent être à au moins huit mille mètres maintenant. Et de toute façon, depuis ton appel, on a reçu un nouveau message de la station météo. Les averses de ce matin n'étaient qu'un début. Toute la zone passe en alerte rouge jusqu'à samedi soir. L'*Achéron* a ordre de rentrer au port dès que les sous-marins seront remontés.

— Bordel...

La frustration me ronge comme un sel corrosif. Je ferme les yeux et me pince l'arête du nez, mais rien ne vient diluer cette rage à l'arrière de mon crâne :

— Je sais que vous ne me croyez pas, je reprends, plus acerbe que je ne le voudrais. Mais ce n'était pas une hallucination. Et ce n'était pas non plus une sirène de conte de fées. Cette chose était bien réelle : vous pensez vraiment que j'aurais plongé si je ne l'avais pas vue de mes propres yeux ?

— Que tu aies plongé, c'est bien ça qui m'inquiète. Est-ce que tu as songé une seule seconde à ce qui aurait pu t'arriver ? Et si l'orage avait empiré ? Et si l'*Orpheus* avait dérivé loin de toi ? Tout ça pour une créature que tu as cru apercevoir au milieu de la tempête... Qu'est-ce que tu espérais en la pourchassant comme ça exactement, à mains nues, et sans matériel ?

Je secoue la tête, exaspéré :

— Vous ne comprenez rien. Cette chose, si on parvenait à la capturer, ce serait notre plus grande découverte depuis...

— Et ça vaut la peine de risquer ta vie ?

Les paroles d'Adam me prennent de court. J'éclate de rire sans pouvoir l'empêcher :

— Bien sûr que oui. Vous êtes un scientifique, Adam. Vous le savez mieux que moi.

Adam ne répond rien. Ses yeux bleus perdus dans leur réseau de rides me dévisagent, cherchent en moi une énigme qui n'a pas lieu d'être. Nous nous connaissons depuis ma plus tendre enfance, lui et moi. Il a toujours été un ami proche de mes parents. Une figure paternelle à aimer, plus encore après la mort de ma mère. Physiquement, il est resté le héros de ma jeunesse : un éternel explorateur, avec sa peau basanée couverte de cicatrices, son sourire en coin, ses chemises fripées et ses bracelets de cuir. Quand j'étais enfant, il me racontait qu'il avait combattu un requin blanc à mains nues. Aujourd'hui pourtant, quelque chose a changé. Je crois reconnaître un peu de ma mère en lui. Et cela me donne envie de fuir.

— C'est la saison des typhons, déclare-t-il finalement. Même toi, tu ne peux pas te battre contre ça. L'*Achéron* a ordre de rentrer au port sur le champ.

— Mais la créature...

— Ta créature, Sam, ne va pas s'envoler en l'espace de quelques jours. Si elle existe bel et bien, elle fait partie de cet écosystème. Tu la retrouveras.

— C'est ça. Je n'ai que 175 000 kilomètres carrés à fouiller, vous avez raison. Sur onze kilomètres de fond.

— C'est le boulot que tu t'es choisi. Ça te fait un objectif, tu ne crois pas ?

— Heureusement que vous êtes là pour me donner un objectif...

— Arrête le sarcasme. Ça ne te va pas.

— Vous avez raison, ça vous allait mieux à vous. Je vous ai connu moins moralisateur.

Il encaisse le coup. Je m'en veux vaguement ; pas assez pour m'excuser.

— Depuis combien de temps est-ce que tu n'es pas rentré chez toi ? demande-t-il de but en blanc.

— Je ne comprends pas ce que ça a à voir avec tout ça...

— Depuis combien de temps est-ce que tu n'as pas dormi dans un vrai lit ? Mangé un repas convenable ? Est-ce qu'Ophélie sait où tu es, au moins ?

— Je vais très bien.

— Et elle, elle va bien ?

Je ne réponds pas. La colère me paralyse presque sur place. Je n'arrive pas à croire que nous restons plantés là, à parler de tout et de rien, alors que sous nos pieds, la créature s'enfuit peut-être à des kilomètres d'ici...

Adam saisit sans doute mes réflexions :

— Vois le côté positif des choses. Avec un peu de temps devant toi, tu vas pouvoir monter une vraie expédition. Tu prendras l'un des sous-marins, et si tu aperçois ta créature cette fois, elle ne t'échappera pas.

— Oui, je rétorque, amer. ' Si ' je l'aperçois.

— C'est déjà un espoir.

Je soupire. Je n'ai d'autre choix que d'obéir aux consignes de la station météo : lorsque *Hadès* et *Perséphone* reviennent des entrailles de la fosse, nous les amarrons et nous préparons à retourner au port. Ophélie m'attend toujours sur la véranda de la maison à l'heure où je finis par rentrer. Je ne trouve pas la force de répondre à ses questions. Je me couche directement cette nuit-là, la tête remplie d'ambitions frustrées, incapable de m'endormir. Je songe à tout ce temps perdu. Il s'écoule comme de l'eau prise entre mes mains. Qui sait quelles fabuleuses découvertes j'aurais pu accomplir, si seulement j'avais réagi un peu plus vite. Une créature unique, à l'aspect hybride, avec ses yeux si horriblement... conscients. Le doute n'a plus d'attaches en moi tandis que je la visualise à nouveau derrière mes paupières closes. Je sais qu'elle existe. Je l'ai vue. Tant que je resterai ici, je n'aurai de cesse de la retrouver. C'est un élan auquel je ne peux résister, un instinct qui me tiraille, là juste au creux de mon ventre, qui m'ordonne de chercher, encore et encore...

L'appel de l'eau.

Les abysses

Six jours plus tard, l'*Achéron* prend le large avec à son bord les deux sous-marins, *Hadès* et *Perséphone*, prêts à redescendre dans les profondeurs de la fosse.

L'*Achéron* est un navire de recherche : cent-vingt mètres de long, dix-sept mètres de large ; il contient pas moins de dix laboratoires, un aquarium, une bibliothèque, et quatre-vingt-dix membres d'équipage. Son profil acéré, intégralement blanc, a été conçu pour fendre les flots du Pacifique. Les deux sous-marins, eux, sont de type bathyscaphe : ils peuvent descendre au plus noir de l'océan, endurer des pressions supérieures à mille-deux-cents bars, et accueillir un maximum de deux passagers pour un poste de pilotage de moins d'un mètre cinquante d'envergure. C'est tout ce que l'on peut s'offrir, pour survivre à un environnement où la pression atmosphérique est mille fois plus importante que celle en surface. Au fond de la fosse, les forces exercées sur chaque centimètre carré de la coque sont si immenses que le cockpit à lui seul est une sphère d'acier de plus de six centimètres d'épaisseur. Le reste : batteries au lithium, propulseurs, éclairages, câbles de communication pour échanger rapidement avec l'*Achéron*, caméras et bras télescopiques pour les prélèvements. Le moindre défaut dans tout ce trésor de technologie, et l'eau s'engouffre à l'intérieur de l'habitacle à une vitesse d'un millième de seconde.

J'ai attendu ce moment depuis presque une semaine. Six jours entiers à terre : depuis combien de temps cela ne m'était-il pas arrivé ? Ce qui est sûr, c'est que cela ne me réussit pas. J'ai à peine dormi ces dernières nuits, accaparé par cette créature aperçue dans la tempête, déchiré de ne pouvoir aller à sa recherche...

Le typhon est venu, et il est reparti, comme la station météo l'avait annoncé. L'averse n'a pas cessé pour autant : le pont entier dégouline tandis que l'équipe et moi mettons au point les ultimes détails de l'opération. C'est la saison des pluies sur Guam ; elle durera jusqu'en novembre. Aucune importance pour ceux qui vivent sous la surface.

- *Hadès* ou *Perséphone* ? me demande Adam Redouté lorsqu'il me rejoint près du bastingage, la chemise trempée, les cheveux en bataille, comme un défi lancé au déluge torrentiel qui nous frappe.

— J'ai une petite préférence pour *Hadès*, je réponds avec un sourire par-dessous mon ciré.

— Serait-ce une superstition de marin ? Obtenir la protection du dieu des Enfers en personne ?

— Pas du tout. Hadès est maître en son royaume, c'est tout : j'ai l'espoir de le connaître aussi bien que lui un jour.

— Pour ma part, je serais plus rassuré à bord de *Perséphone*...

— Et pourquoi ça ?

Adam me gratifie de son sourire sibyllin :

— Dans le mythe, Perséphone a le droit de remonter à la surface de temps en temps.

Je ris :

— Très juste... Ce sera *Perséphone* alors.

— Trop aimable.

— C'est votre première fois, n'est-ce pas ?

— Oui, j'en ai assez d'examiner ce que d'autres ont trouvé pour moi... J'ai envie de voir par moi-même.

— Vous ne serez pas déçu.

Perséphone se dresse à la verticale, tel un énorme cigare de sept mètres de haut, un peu grotesque, d'un vert luminescent. On nous ouvre la sphère de pilotage qui se situe tout en bas du cylindre. Avant d'embarquer, je me débarrasse de mon anorak pour ne pas tremper l'habitacle. C'est étrange de se préparer ainsi à une plongée en mer, sans combinaison, sans masque. Je me sens curieusement léger tandis que de petites gouttes de pluie me chatouillent les cheveux. Je vais descendre tout au fond de l'océan, au sec, vêtu d'un simple jean et d'un polo bleu marine. Je n'arrive pas à décider si c'est absurde ou fantastique. Sans doute les deux. Déjà, l'excitation fait battre mon coeur plus vite.

— Paré, chef ? me demande Louis, l'un des chercheurs chargés de coordonner l'opération depuis l'*Achéron* aujourd'hui.

J'acquiesce tandis qu'Adam prend place à côté de moi. On commence à refermer le cockpit, quand soudain, Ophélie débarque sur le pont trempé :

— Attendez !

Louis suspend son geste. Ophélie s'agenouille à notre hauteur près du bastingage, le souffle court, et dépose sur mes lèvres un baiser au goût de pluie :

— Tu prévoyais vraiment de partir sans me dire au revoir ? sourit-elle comme devant un enfant incorrigible.

— Je n'en ai que pour quelques heures, je réponds d'une caresse sur ses boucles trempées.

— Sois prudent.

Elle presse mes mains entre les siennes, puis se redresse :

— Vous aussi, professeur. Veillez bien sur cet imbécile.

— Comptez sur moi.

Adam tente d'ébouriffer mes cheveux raides, sans succès. La dernière chose que j'aperçois avant que la sphère se referme, c'est le visage doux d'Ophélie toute ruisselante de pluie, comme un ange venu tout droit des cieux. Et nous, où allons-nous ?

Nous sommes propulsés sous la surface avec un léger choc. À bord du bathyscaphe, pas de hublot : aucun matériau transparent ne supporterait les hautes pressions, et l'on ne peut pas se permettre d'affaiblir ainsi la coque. Nous voyons uniquement par le biais des caméras dont *Perséphone* est équipée sur toute son élévation. Encore une fois, cela crée une distance étrange entre la plongée et moi. J'observe l'océan à travers des écrans, comme un film à la télévision. J'ai du mal à réaliser que tout ceci arrive ici, maintenant. Que je suis le personnage principal de ces images retransmises devant moi. Pour l'instant, l'eau adopte une belle couleur bleutée, mais cela ne durera pas. À partir de cent-cinquante mètres de profondeur, nous entrons dans la zone photique : au-delà de ce stade, quatre-vingt-dix-neuf pourcents de la lumière du soleil a été absorbée. Le Pacifique vire au noir total. Les spots prennent le relais, mais n'éclairent autour de nous que du vide. Nous sommes bien au-dessous de la thermocline : cette chute brutale de chaleur, entre cent et deux-cents mètres sous la surface, qui marque la limite entre les eaux superficielles, et celles que l'on nomme communément les profondeurs... Désormais, la température ne variera plus, ou très peu : entre zéro et trois degrés. Le corps humain ne peut survivre à un froid pareil plus de quelques minutes.

— Tu devrais faire plus attention à elle, tu sais, lance soudain Adam en me tirant de mes considérations morbides.

— Qui ça ?

— Ophélie, bien sûr.

Je soupire :

— On en a pour deux heures et demie de descente, si vous cherchez des sujets de conversation, j'en ai plein d'autres à vous...

— Sam. C'est une fille bien.

— Je n'ai jamais dit le contraire.

— Et elle est folle de toi, ça se voit.

— Arrêtez de raconter n'importe quoi...

— Tu le sais. Tu en abuses. Tu as conscience qu'elle ferait n'importe quoi pour toi et tu profites de sa gentillesse.

— Quoi, parce que je ne l'ai pas embrassée avant de partir ?

— Parce que tu ne l'avais même pas prévenue que tu partais. Parce que tu t'en vas des jours entiers en mer pour piquer des plongeons les soirs de tempête, sans jamais l'avertir. Tu n'en fais qu'à ta tête, sans te préoccuper d'elle. Il faut être deux, dans un couple. Ça ne devrait pas être à elle de s'adapter à toi sans arrêt.

— Je ne lui demande rien du tout...

— Arrête. Ne joue pas à ça avec moi.

— À quoi ?

— À celui qui n'en a rien à foutre. Parce que si c'est le cas, alors tu devrais quitter cette pauvre fille tout de suite avant de lui infliger beaucoup, beaucoup de mal. Plus que tu ne lui en as déjà fait.

— À vous entendre, je suis un tortionnaire...

— Depuis combien de temps est-ce que vous sortez ensemble ?

— Je n'en sais rien... Sept mois ? Ça a commencé à peu près six semaines après le début de la mission.

— Et depuis combien de temps est-ce que tu stockes tes affaires chez elle ?

Je ne réponds rien. Cette conversation ne mène nulle part. Adam a pourtant l'air décidé à la poursuivre :

— Tu vois, tu te sers d'elle.

— C'est temporaire...

— Écoute, je comprends, vraiment. Tu n'as pas envie de t'engager, ou tu en as peur. C'est normal, vu ce qui s'est passé avec...

Mon sang ne fait qu'un tour :

— Avec quoi ?

Adam secoue la tête :

— Tu le sais très bien... Ça n'a pas été facile pour toi. Ce genre de choses laisse des traces.

— Si vous parlez de ma mère, ça n'a rien à voir là-dedans.

— Bien sûr que je parle de ta mère. À cause d'elle, tu as peur de t'attacher à qui que ce soit. Pour être honnête, je suis presque surpris : c'est la première fois que je te vois rester avec quelqu'un si longtemps.

— Vous l'avez dit vous-même : c'est une fille bien.

— Alors sois correct avec elle. Je sais ce que je dis : j'étais là le premier jour où elle est arrivée sur l'*Achéron*. Elle te dévisageait comme si elle venait de trouver la chose la plus incroyable qui existe sur Terre.

— Ça va, vous n'avez pas l'impression d'en faire un peu trop ?

— Il faudrait être aveugle pour ne pas s'en rendre compte. Cette fille t'admire. Elle te prend pour modèle, elle t'aime. Elle pense que tu es meilleur qu'elle en toutes choses.

— Depuis quand êtes-vous devenu si fin psychologue ?

— Depuis ce qui est arrivé à ta mère, justement. Quand l'une de tes plus vieilles amies met fin à ses jours comme ça sans prévenir, d'une manière aussi affreuse, et en laissant derrière elle son mari et son petit garçon, je peux te dire que tu ne regardes plus les gens de la même manière. Tu cherches leurs faiblesses.

Ces paroles sont comme de l'acide dans mes veines :

— Et vous cherchez mes faiblesses, c'est ça ? Je suis un connard égocentrique qui abuse des jolies filles ?

— Bien sûr que non. Tu es un jeune homme déprimé, qui a peur d'être abandonné et de souffrir à nouveau...

— Je ne suis pas déprimé.

— Et Ophélie est une jeune femme qui n'a pas confiance en elle, et qui se projette dans l'admiration qu'elle a pour toi.

— Est-ce qu'elle aura droit à votre petit laïus, elle aussi ?

— Ce n'est pas à moi de le faire. C'est à toi de prendre tes responsabilités vis-à-vis d'elle.

Cette discussion me donne mal à la tête. Je sens presque la pression des fonds marins se refermer sur moi, et appuyer, toujours plus fort.

— Qu'est-ce que tu penses de tout ça ? insiste Adam pour en remettre une couche.

— Je pense que ça ne vous regarde vraiment pas.

Je souffle un grand coup, agacé de sans cesse me disputer avec lui. Mais je ne peux m'empêcher de culpabiliser :

— Je ne veux pas la perdre, je finis par concéder. Je ne suis peut-être pas le petit ami exemplaire, d'accord. Mais je tiens à elle. J'aimerais juste...

Je cherche mes mots, dérouté. Je déteste creuser ainsi dans ce que je ressens.

— Tu aimerais quoi ? demande doucement Adam.

— J'aimerais qu'elle arrête de voir en moi ce que je ne suis pas.

— Tu te sous-estimes.

— Quoi, vous aussi vous allez me regarder comme si j'étais la chose la plus précieuse qui existe sur Terre ?

— Tu es précieux pour moi, bien sûr. Je te connais depuis... depuis que tu es né.

Je nie de la tête :

— Ça ne fait pas de moi quelqu'un d'exceptionnel. Ophélie devrait redescendre de son nuage avant d'être déçue.

— Pourquoi serait-elle déçue ?

Je n'en peux plus de ces questions stupides. La réponse qui fuse en moi, tranchante comme un rasoir, ne franchira jamais mes lèvres : si ma propre mère n'a pas voulu de moi, comment pourrais-je rendre qui que ce soit heureux ?

Un voyant sur notre panneau de contrôle indique que nous venons de pénétrer la zone hadale. C'est la distraction parfaite. Cette zone, au-delà de six mille mètres de fond, marque l'entrée dans les abysses véritables. Il n'existe que quarante-six zones hadales dans le monde, et aucune ne peut rivaliser avec la fosse des Mariannes. Ici, la pression augmente d'une atmosphère tous les dix mètres.

— Regardez, je lance à Adam en braquant les projecteurs sur l'espace en face de nous.

Un gigantesque gouffre se dessine sous nos pieds. Une blessure dans la surface même de la croûte terrestre. La fosse...

Adam se penche en avant, droit vers l'écran, comme si cela pouvait l'ancrer davantage dans cette vérité incroyable. Nous plongeons tout droit vers le coeur de la Terre. Les parois du précipice se rapprochent, puis nous nous y engouffrons enfin. Nous descendons approximativement à une vitesse de deux mètres par seconde. Lentement, irrésistiblement, la gravité nous attire vers ces ténèbres hostiles. Nous distinguons les flancs de la falaise qui s'abattent de part et d'autre de nous, titanesques et implacables. Leur profil abrupt n'a pas été façonné par la main des hommes, mais par des millions d'années d'évolution planétaire. Nous entrons dans l'univers des géants. Les forces secrètes qui s'agitent sous la surface.

— C'est incroyable..., articule Adam, rivé à son siège.

Comment décrire ce que personne d'autre avant nous n'a jamais vu ? Ce paysage, nous sommes les premiers à y poser les yeux. Tels des profanateurs impies, nous pénétrons dans le domaine des dieux, dans ces lieux où tout a été conçu pour nous repousser, où jamais, jamais nous n'aurions dû pouvoir nous aventurer. À chaque fois que je remets ainsi ma vie entre les bras d'*Hadès* ou de *Perséphone*, je songe à Neil Armstrong, et à ce qu'il a dû ressentir la première fois qu'il a posé le pied sur le sol de la Lune. Qu'as-tu ressenti, Neil ? Lorsque tu as foulé cette terre que tu étais le premier à explorer ? Lorsque tu as réalisé que tu ne faisais plus partie de ton monde, mais bel et bien d'un nouveau monde, un monde au-delà des limites de tout ce que l'Humanité avait jamais connu jusqu'à présent ?

Je vois beaucoup de ressemblances entre la conquête spatiale et le néant infini dans lequel nous sombrons à présent. Comme l'espace, l'environnement est mortel, obscur et froid. La pression pourrait nous tuer en une fraction de seconde. Il n'y a rien à des kilomètres à la ronde. En cas de problème, impossible de s'enfuir, impossible de s'échapper rapidement vers les eaux rassurantes au-dessus de nos têtes. Tels deux astronautes à bord de leur vaisseau si fragile, nous filons droit vers l'inconnu.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? me demande Adam, le doigt pointé sur une forme fantomatique qui se dessine à l'écran.

À environ vingt mètres de distance, elle ressemble à une silhouette qui ondule dans le vide, troublante de beauté dans cette nuit impossible. Il ne faut pas s'y fier :

— C'est un sac plastique, j'observe avec un rapide zoom avant.

Alors, on les aperçoit : les anses, les contours du sac...

— Si loin sous la surface ? s'exclame le botaniste.

— Il y en a jusqu'au fond, je réponds, blasé. Plus qu'on ne se l'imagine. Ils s'infiltrent partout.

— Et cette espèce de poussière ?

Par réflexe, je regarde au-dessus de nous. Il n'y a rien d'autre à voir que le plafond de la sphère, bien sûr. Mais les caméras affichent, tout autour de nous, une sorte de pluie duveteuse qui virevolte à la lueur de nos lampes. On pourrait presque croire qu'il neige. Dans ce paysage inconcevable, à dix kilomètres en dessous de toute civilisation connue, un nuage de particules blanches nous poursuit et nous enveloppe dans notre périple vers les abîmes.

— C'est de la neige marine, j'explique calmement. Un résidu de tous les organismes en décomposition qui proviennent des couches supérieures. Ils constituent la principale source d'alimentation, ici.

— Tu crois qu'il y aura un peu de plancton pour moi ?

— Du zooplancton, sans doute. Mais rien qui relève de votre domaine. Les restes de végétaux qui s'enfoncent dans le Pacifique se font probablement dévorer bien avant d'arriver jusqu'ici.

Nous poursuivons notre descente en silence. Je ressens presque le poids de l'univers qui pèse sur nous. À chaque voyage, je ne peux repousser ce mélange de profonde émotion et de respect qui me fait vibrer depuis que j'ai douze ans. Je sais qu'Adam éprouve la même chose aujourd'hui. Il a enfin laissé nos considérations terrestres derrière nous, pour se repaître de cet horizon.

— Achéron à *Perséphone*, grésille notre radio. Où en êtes-vous de votre descente ?

C'est un brusque retour à la réalité. La surface existe toujours bel et bien, là-haut, au-dessus de nous. Plusieurs kilomètres d'eau glacée nous séparent de l'homme qui s'enquiert de notre expédition. Je décroche presque à contrecoeur :

— Perséphone à *Achéron*. Tout va bien, Louis. On arrive à dix mille mètres. On ne devrait pas tarder à apercevoir le fond.

— Bien reçu. Les secteurs programmés aujourd'hui sont D3, D4 et E4.

— Entendu.

J'ai délimité en amont la zone à explorer. Un triangle d'environ deux kilomètres carrés. C'est plutôt resserré, mais c'est au plus près de là où j'ai vu la créature. Lorsqu'elle tentait de me fuir, elle plongeait tout droit vers la fosse. Étant donné sa taille et ses particularités physiques, je n'imagine qu'une seule explication au fait que cette espèce n'ait encore jamais été repérée auparavant. Elle doit provenir de l'unique endroit sur Terre où l'Homme ne pouvait pas la suivre. Jusqu'à aujourd'hui...

— OK, on ralentit la descente, je préviens en actionnant les manettes de contrôle.

Une légère couche de poussière se soulève tandis que nous arrivons à proximité du sol. Il faut attendre quelques minutes pour qu'elle se dissipe. Alors seulement, les spots de *Perséphone* se posent sur le fond de la fosse des Mariannes.

C'est un spectacle de désolation et de solitude. Un minuscule îlot de lumière, perdu là au creux du néant, et puis plus rien. Le monde se limite au périmètre de nos projecteurs. Si nous avançons, ou si nous reculons, il se déplace avec nous. Le vide engloutit aussitôt tout ce que nous venions de dévoiler. Il s'en faudrait de peu pour qu'il nous engloutisse nous aussi. C'est comme si la réalité avait cessé d'exister. Le monde défini, tel que je l'ai toujours connu, a disparu dans des ténèbres impénétrables. Je me dis presque qu'Adam et moi, avec cette lumière au-dessus de nos têtes, nous n'existons que parce que nous avons conscience d'exister. Que notre esprit génère cette lumière, et que si nous prenions le risque de fermer les yeux, ne serait-ce qu'une seconde, alors peut-être, ces ténèbres ne nous recracheraient jamais.

Serait-ce vraiment un mal ? Qui sait ce qu'il reste à découvrir dans ces confins du monde ? Qui sait ce qui pourrait nous arriver ?

Le vertige des profondeurs m'étreint une nouvelle fois, exactement comme il y a vingt ans. L'étendue infinie de ces salles vides me pétrifie, me glace d'effroi et me fascine, avec plus de force que n'importe quoi d'autre sur Terre. Je ne connais pas de chose qui me procure davantage d'émotions. Plus que jamais, l'espèce humaine me paraît petite, insignifiante face aux merveilles ancestrales de la nature, et pourtant, quel génie que d'être parvenus à nous aventurer jusqu'ici... Les esprits de dizaines de chercheurs à travers les siècles se sont assemblés pour construire aujourd'hui ce dessein grandiose : deux hommes, seuls au plus profond des océans, repoussant les limites du monde connu...

C'est dans ces moments-là que je sens mon coeur battre plus vite. C'est dans ces moments-là que je me sens vivre. Rien d'autre ne compte. Qu'est-ce qui pourrait bien rivaliser avec un tel concentré d'audace et d'immensité ? Chaque inspiration à la surface ne me mène qu'à ces instants volés, trop rares, au creux de la fosse des Mariannes.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? me demande Adam, qui ne peut détacher son regard du sol meuble sous nos pieds.

— On cartographie. On repère tout organisme vivant. On prélève.

— Combien de temps il nous reste ?

— Il nous faut un peu plus d'une heure pour remonter. Donc nous pouvons compter quatre heures sur place.

Adam prend une profonde inspiration :

— Très bien... Au travail.

Dans le délai imparti, nous filmons, photographions, déployons les bras télescopiques pour récolter du sable et de la roche. La créature ne se montre pas, mais je suis patient. J'ignore ce qui l'a attirée près de mon bateau la première fois. Peut-être les éclairs de l'orage ? Beaucoup d'espèces sous-marines sont intriguées par les sources lumineuses, et c'est particulièrement vrai pour la faune des abysses, où la bioluminescence est même devenue une arme de prédateur pour charmer ses proies. Nous ne tardons pas à en obtenir la preuve lorsque plusieurs poissons locaux, parmi lesquels la fameuse baudroie à lanterne, s'aventurent jusqu'à notre sillage.

Nous les consignons sans les déranger. Notre but n'est pas de les capturer pour l'instant. Malgré l'élaboration de petits containers sous pression ces dernières années, il reste extraordinairement difficile de ramener des spécimens abyssaux à la surface en vie. Auparavant, le phénomène de décompression les tuait avant même qu'ils n'aient fini de remonter. Leurs organes internes, gonflés par le changement soudain d'atmosphère, ressortaient par leur bouche jusqu'à les faire éclater. Une mort affreuse, que l'utilisation des containers permet aujourd'hui d'éviter. Mais les sujets ainsi prélevés survivent rarement sur le long terme. Ils sont stressés par la capture, l'omniprésence de lumière, et le maintien artificiel d'une eau à haute pression et à basse température n'est pas encore suffisamment au point dans ces récipients dernier cri. La recherche, cependant, est en bonne voie. Il est désormais possible de procéder en laboratoire à une décompression en douceur des organismes sélectionnés. D'ici quelques années, j'ai bon espoir que nous ferons encore davantage de progrès...

Heureusement, ma créature semble être d'une espèce différente. Capable de s'aventurer à la fois en surface et dans les abysses. Plusieurs animaux aquatiques sont en mesure d'effectuer cette migration verticale, des profondeurs au plus près de l'air libre : leur anatomie s'adapte aux changements rapides de pression et de température. C'est un point positif pour nous. Si nous parvenons à la capturer, nous aurons peut-être moins de difficultés à la remonter et à la garder en vie...

L'écran radar détecte quelque chose à cent mètres devant nous :

— Qu'est-ce que c'est ? sursaute Adam.

— C'est trop gros pour être notre créature... Peut-être une cheminée hydrothermale ? Mais on aurait perçu un pic de chaleur.

Nous faisons route vers le signal. Rapidement, une forme blanchâtre se dessine à même le sol. Elle doit mesurer plus

de trente mètres de long. La lumière de nos projecteurs ne suffit pas à l'éclairer totalement :

— Qu'est-ce que c'est ? s'exclame à nouveau Adam.

Je prends immédiatement plusieurs photos du site :

— Une baleine bleue, je réponds gravement. Lorsqu'elles meurent, les carcasses de baleines descendent parfois jusqu'ici. Elles peuvent fournir de la nourriture à nos petits amis pendant des décennies...

Comme en écho à mes paroles, plusieurs minuscules poissons virevoltent autour de la dépouille de la baleine. Nous la survolons en silence. Elle doit reposer là depuis longtemps : il n'en reste plus que des os. Un bonheur pour le nid de bactéries qui s'est accumulé à l'intérieur.

— C'est incroyable...

Je souris :

— Les abysses n'ont pas fini de nous réserver des surprises.

Je pointe du doigt un reflet sur le sol, juste à côté de la tête de la baleine :

— Regardez, on dirait qu'il y a quelque chose, là.

Adam dirige aussitôt le bras télescopique. Avec l'habileté d'un expert, il saisit entre ses pinces un minuscule objet rond sur un lit de sable :

— Félicitations, mon cher Sam, déclare-t-il. Tu viens de trouver une magnifique concrétion calcaire.

Il me faut un petit moment pour comprendre :

— Une perle ?

— Exactement. Et de belle taille, en plus. Combien est-ce que ça vaut, à ton avis, une perle du fond de la fosse des Mariannes ?

Nous glissons notre découverte dans un container, ainsi qu'un prélèvement des os de la baleine. Il est presque temps de repartir. Nous avons fini d'explorer la zone à quadriller. Dans les quelques minutes qui nous restent, je baisse la luminosité et nous immobilise. Nous flottons sans but dans un océan glacé, minuscule tache de lumière étouffée par le vide. Mon espoir s'amenuise comme l'oxygène qui nous file entre les doigts. Ce ne sera pas pour cette fois. Deux kilomètres carrés de couverts : combien d'autres encore à inspecter, avant de pouvoir remettre la main sur cette créature ?

— Tu n'es pas trop déçu ? me demande Adam.

— Si. Je me dis que je ne la reverrai peut-être jamais. Tout ce que j'aurai, c'est une vague description publiée dans un périodique obscur, à laquelle personne ne croira. Jusqu'à ce qu'un autre que moi ait plus de chance et s'approprie la découverte...

— Tu feras d'autres découvertes.

— C'est facile à dire pour vous. Les plantes, ça ne bouge pas.

— C'est extrêmement réducteur comme définition. En fait...

— Vous voyez très bien ce que je veux dire. Jamais vous ne regarderez la découverte de votre vie s'éloigner de vous à toute vitesse juste sous vos yeux.

— Mais qu'est-ce qui te fait croire que cela aurait été la découverte de ta vie, au final ? Tu sais, le grand public se moque des dizaines d'espèces de poissons que l'on baptise chaque mois durant cette mission. À part une bande de passionnés un peu tarés comme nous, personne ne s'y intéressera. Alors pourquoi est-ce que ce serait différent avec cette chose ?

— Si vous l'aviez vue, vous comprendriez...

Je frotte une paume contre mes yeux, comme si cela pouvait raviver davantage le souvenir de la créature :

— Elle avait un visage, Adam. Des bras, des mains, des doigts. Exactement comme vous et moi. Et puis elle avait... Elle me regardait comme si elle savait ce que j'étais. Elle avait l'air... consciente.

— Tu penses à une vie intelligente ?

— Je n'en ai aucune idée. Je sais que ça semble fou, mais... C'est ce que j'ai ressenti. Et si une créature sortie de l'océan vous fixait comme ça droit dans les yeux, croyez-moi, Adam, vous n'en resteriez pas indemne non plus.

— Perséphone, annonce la radio. Il est temps d'entamer votre remontée.

Je soupire. Adam scrute les ténèbres autour de nous, à la poursuite de mes chimères. Au fond, je ne peux pas vraiment le blâmer de ne pas me croire.

— Nous enclenchons les propulseurs, je déclare à l'*Achéron*.

— Très bien. Rendez-vous à la surface.

L'ascension est plus rapide que la descente. Comme à chaque fois qu'une expédition sous-marine arrive à son terme,

j'ai la sensation d'être arraché de mon univers. Une partie de moi reste en arrière, toujours. Cette partie qui s'est perdue quand j'avais douze ans. Adam, lui, semble quelque peu rassuré de quitter cette atmosphère claustrophobique.

À environ six mille mètres de fond, un brusque bip à l'extrême lisière du radar me fait stopper les machines.

— Qu'est-ce que c'était ? s'exclame Adam.

— Je n'en sais rien... Ça a disparu, c'était juste à la limite de détection du radar.

— Il détecte à quelle distance ?

— Deux kilomètres.

Je ne peux m'empêcher de sourire :

— C'est vital pour nous. Il y a quelques années, un sous-marin nucléaire américain a bien failli couler parce qu'il a percuté un mont sous-marin à pleine vitesse.

— Un mont sous-marin ?

— Oui. Une montagne de presque six-cents mètres de haut, à deux mille mètres de fond. Pas très loin d'ici, d'ailleurs. Ces imbéciles ont foncé droit dedans.

— Tu crois qu'il pourrait s'agir d'une montagne ?

— Non, ça se déplace...

Un regain d'excitation hérisse ma colonne vertébrale. Et si c'était la créature ?

— Achéron à *Perséphone*, intervient Louis par radio. Pourquoi avez-vous stoppé les moteurs ?

Je décroche :

- Ici *Perséphone*, nos radars ont détecté quelque chose. Je demande l'autorisation de poursuivre l'exploration.

— Négatif. Il ne vous reste que quatre-vingt-dix minutes d'oxygène. Remontez, et nous enverrons *Hadès* si vous le voulez.

Mes doigts pianotent nerveusement sur le tableau de bord. Adam capte mon regard, et je distingue en lui la malice si particulière de l'aventurier :

— Qu'est-ce que ça nous coûte d'aller voir ? propose-t-il d'un air de connivence. Dix minutes, tout au plus ? Ça nous laisse largement le temps de remonter.

J'esquisse un sourire de requin :

— Achéron, nous allons poursuivre l'exploration, je décrète. Terminé.

Je coupe momentanément la radio pour échapper à la colère de mon collègue. Adam inspire profondément :

— Allons-y.

Je rapproche le sous-marin de la zone d'émission. Assez vite, nous récupérons le signal. Il décrit des cercles prudents autour de nous, et indique un objet d'environ deux mètres de long. Ça pourrait correspondre...

— On ne peut pas amplifier la lumière ?

— Non, malheureusement, on est à fond...

Saisi d'une brusque inspiration, je coupe tous les systèmes. Nous voilà plongés dans le noir. Les caméras sont aveugles. Seuls les voyants du radar et du tableau de bord clignotent autour de nous.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'écrie Adam avec un brin de panique.

— Je le laisse s'approcher. Regardez.

Timidement, le signal progresse vers nous selon une trajectoire en spirale. Il n'est bientôt plus qu'à un kilomètre. Cinq-cents mètres. Deux-cents mètres...

— Quand il sera suffisamment près, je rallumerai les projecteurs et on lancera le filet. Vous êtes prêt ?

Adam acquiesce. L'air commence à s'échauffer dans le cockpit. Les secondes s'écoulent, interminables, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que quarante mètres.

— Quelle est la portée du filet ?

— Dix mètres...

' Allez, ma grande. Rapproche-toi. '

Vingt mètres. Ma main survole la commande du piège. Encore un petit peu, encore un petit peu...

— Maintenant !

J'écrase le bouton déclencheur. Les projecteurs se rallument d'un coup, nous éblouissant tous les deux. Un léger choc annonce le départ du filet. Le radar s'affole comme un électrocardiogramme en plein délire :

— On l'a eu ? rugit Adam, le regard halluciné, incapable de percer les ténèbres autour de nous.

— Je ne sais pas.

La luminosité reflue. La nasse s'agite devant nous, large toile quadrillée de trois mètres sur quatre, qui danse dans le courant froid. Vide.

— Et merde...

Je retombe au fond de mon siège. Adam, lui, expire un grand coup, la chemise trempée de sueur. Sur l'écran de détection, déjà le signal s'éloigne :

— Il faut le rattraper, je déclare sans perdre un instant.

— Sam, je ne sais pas ce que c'est, mais ça file à au moins cinquante kilomètres-heure...

— Plus que ça.

La chose a déjà rejoint la limite de perception du radar. J'enclenche les moteurs sans plus tarder, mais Adam me retient :

— Sam ! Il ne nous reste plus que soixante minutes d'oxygène !

— Mais on a déjà parcouru la moitié du chemin. On peut tenir encore un peu.

— Sam...

Le sous-marin s'ébranle. J'ai les doigts crispés sur la manette de direction. Plus vite...

Perséphone n'est pas conçue pour couvrir de grandes distances rapidement. La propulsion n'est là que pour permettre de légers déplacements au fond de la fosse, et, bien sûr, pour nous faire remonter.

— Tu ne pourras jamais le rattraper...

— Mais si, regardez : on récupère le signal.

Je gagne du terrain sur cette chose qui nous fuit, juste avant de la perdre à nouveau, et nous jouons ainsi au chat et à la souris pendant dix bonnes minutes. Tous mes nerfs sont tendus à vif vers cet objectif invisible.

— Sam, finit par énoncer Adam d'un ton grave. Tu consommes toutes nos batteries et notre oxygène. Il faut que tu arrêtes, maintenant. Tu ne sais même pas si c'est ta créature !

— Je suis sûr que c'est elle.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est trop maligne.

— Tu trouves ça malin de s'approcher d'un sous-marin d'exploration ?

— Regardez la vidéo si vous n'êtes pas convaincu ! Les caméras ont dû filmer quelque chose.

Adam s'exécute aussitôt :

— Il n'y a rien, Sam.

— Quoi ?

— Je te dis qu'il n'y a rien.

— Ce n'est pas possible...

À mon tour de visionner l'écran, et de constater qu'effectivement, lors de l'éjection du filet, les caméras n'ont enregistré que du vide.

— Tu ne sais même pas après quoi tu cours, Sam.

— Ça ne change strictement rien ! Cette chose sur le radar est bien réelle ! À deux kilomètres de nous, il y a une créature de deux mètres de long qui est en train de s'enfuir à toute allure : vous croyez vraiment que c'est une coïncidence ? Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre, bon sang ?

— L'une des centaines de bestioles qui peuplent cet océan ! C'est ton métier, tu le sais mieux que personne ! Arrête cette folie tout de suite !

— Je peux l'avoir...

— Nous n'avons plus que quarante minutes d'oxygène ! Sam, nous sommes encore à plus de six mille mètres de la surface ! Si nous ne commençons pas à remonter maintenant, nous sommes morts, tu comprends ça ? Nous sommes morts !

— J'y suis presque !

— C'est une certitude mathématique : si nous restons ici une seule minute de plus, nous n'aurons plus assez d'air pour revenir ! Nous serons morts avant d'atteindre la surface, autant nous précipiter par le fond tout de suite ! C'est ça que tu veux ? Tu es prêt à risquer nos vies à tous les deux pour un point sur un écran radar ? Tu ne trouveras jamais ta créature si tu meurs comme un imbécile dans cette boîte de conserve !

L'impuissance me fait l'effet d'un mur. Je suis persuadé que je pourrais l'avoir, tellement persuadé... Mais la raison me

rattrape. Même si je parvenais à la capturer maintenant, je n'aurais plus assez d'oxygène pour la ramener jusqu'à la surface. Et contrairement à moi, Adam ne peut pas retenir sa respiration pendant douze minutes.

Je ne dis rien. J'actionne la commande des propulseurs en guise de défaite. Adam, lui, laisse échapper un soupir de soulagement et éponge la sueur qui ruisselle sur son visage. Tout le temps que dure la remontée, nous ne prononçons plus un mot. Seul l'oxygène qui se raréfie de plus en plus pèse comme une accusation entre nous. L'air est lourd et vicié. Il nous faut bientôt fournir des efforts laborieux pour respirer. Les instruments indiquent deux mille mètres de profondeur.

— Fermez les yeux, je conseille à Adam. Essayez de dormir, vous consommerez moins d'oxygène.

— Tu crois vraiment que j'ai envie de dormir dans une situation pareille ?

Je retiens silencieusement mon souffle. Pour une raison qui m'a toujours échappé, je suis beaucoup moins bon en apnée terrestre qu'en apnée immergée. Lorsque je suis sous l'eau, je ressens à peine la pression du manque sur mes poumons. J'ai l'impression que la fraîcheur de l'océan me permet de respirer. Que je pourrais rester ainsi, sans limites. À terre, par contre, ma résistance n'excède pas deux minutes.

Je passe à nouveau en revue la vidéo pour m'occuper. Chaque seconde s'attarde, de plus en plus douloureuse. C'est comme être prisonnier d'un sarcophage. Que trouveront nos collègues lorsque nous parviendrons enfin à la surface ? Deux cadavres, ou deux revenants ravivés par l'air pur ? Ophélie ne me pardonnera jamais...

Je ferme les yeux pour m'interdire d'y penser. La perspective de m'endormir et de ne plus jamais les rouvrir me fait sursauter, me ramenant de nouveau vers l'écran. Comment avons-nous pu ne filmer que du vide ? La créature était bien là, pourtant, visible sur le radar. Il n'y a que deux explications possibles : soit elle est dotée d'un camouflage plus efficace que tout ce que j'ai jamais rencontré jusqu'à présent dans la nature, soit elle est particulièrement rapide. La vitesse de sa fuite m'invite à pencher pour la deuxième hypothèse.

Je m'acharne néanmoins, concentré sur la vidéo que je bascule en mode image par image. Dès les premières millisecondes, j'ai ma réponse. Je me redresse sur mon siège et secoue frénétiquement Adam par l'épaule :

— Professeur ! Regardez !

Il sort avec peine de son hébétude. Il me dévisage, l'air inquiet, comme si je menaçais à tout moment de couper les propulseurs pour nous redescendre vers une mort assurée.

— Regardez !

Je lui montre l'écran. Instantanément, ses traits se décomposent. Je ne peux m'empêcher de ressentir un brusque accès de triomphe :

— Vous croyez toujours que ça ne valait pas la peine de risquer notre peau ?

À dix mètres de distance, aux toutes premières lueurs des spots, les caméras ont filmé une main tendue vers nous. Une main humaine, à six mille mètres de fond.

Taoa Huna

Lorsque *Perséphone* crève enfin la surface, je perçois uniquement l'air marin, pur et délicieux sur mon visage. La lumière du jour. Toute cette lumière, après l'obscurité totale... Et la silhouette de Louis penchée sur moi :

— Chef ?

Je voudrais réagir, mais mon corps pèse aussi lourd que du plomb. Je voudrais dire un mot pour Adam à côté de moi. Lui non plus ne bouge pas.

— Chef, vous allez bien ?

La seconde d'après — ou est-ce une éternité ? — on nous applique un masque sur le visage. Les bras puissants de Louis m'extirpent du sous-marin. À partir de là, je ne suis plus capable de suivre. Mes rêves sont peuplés de perles, de baleines monstrueuses et de mains tendues dans les ténèbres. J'ai l'impression de sombrer à nouveau, dans un océan différent cette fois-ci, l'océan de mon esprit. Je voudrais remonter. J'ai peur de ce qui se trouve tout en bas.

— Vous êtes experte en biologie sous-marine, vous aussi ? lance une voix près de mon oreille.

Je ne comprends pas. J'essaye de répondre, mais c'est une femme qui le fait à ma place :

— Pas vraiment, non, rit-elle. À l'origine, je suis entomologiste.

— Ah... Une spécialiste des insectes parmi nous !

— Eh oui.

J'ai conscience de suivre la conversation de très loin. Les personnes qui parlent se trouvent juste à côté de moi, mais leurs paroles parviennent à mon cerveau lentement, comme le scintillement des étoiles à des milliards d'années-lumière de moi.

— Qu'est-ce qui vous amène sur cette mission ? demande la première voix.

Une pause. Une hésitation.

— Vous voulez vraiment savoir ?

— Me voilà intrigué !

Un petit rire gêné :

— C'est l'île Blackney.

L'île Blackney... Du plus profond de mes ténèbres, je peux la voir. Un relief noir et accidenté. Une végétation difforme, comme il n'en existe nulle part ailleurs dans le monde. Je n'y ai jamais posé le pied, et pourtant, aujourd'hui, je peux presque sentir le parfum entêtant des fleurs qui y poussent.

— L'île fantôme..., énonce la voix en écho à mes songes.

Il y a comme un froid dans la discussion. La jeune femme ressent le besoin de s'expliquer :

— Il y a un écosystème incroyable sur cette île. Unique. C'est le rêve de tout naturaliste d'y aller. Malheureusement, depuis la disparition...

— Plus personne n'a le droit de s'y rendre.

— Oui. Quand j'ai entendu parler de cette mission, quand j'ai vu qu'elle se déroulait si près de Blackney, je me suis dit... Que peut-être, avec un peu de chance, je pourrais apercevoir des oiseaux ? Des insectes ? Ils s'aventurent souvent au large, et les bateaux les attirent. Vous saviez qu'il y a plus de huit-cents espèces endémiques sur Blackney ?

— Je le sais, oui, répond posément la première voix. J'y ai travaillé pendant trois ans, avant la disparition des indigènes.

— Vous êtes allé sur l'île ?!

— Oui. C'était il y a plus de vingt-sept ans.

— Incroyable...

— Il y avait quelques naturalistes avec nous à l'époque. Mais je suppose que vous avez déjà dû dévorer tous leurs résultats.

— Oui... C'est ce qui a déclenché ma passion pour la biologie, je crois... J'ai entendu pour la première fois parler de cette île quand j'étais enfant. Aux informations, ils ne diffusaient que ça. La disparition de l'île Blackney. Moi, tout ce que j'en ai retenu, ce sont les images extraordinaires qu'il y avait dans ces reportages... J'ai su que c'était ce que je

voulais faire plus tard. Étudier la nature. Aller sur l'île. Il y a encore tant de travail à y accomplir...

— J'ai peur que vous ne deviez attendre encore longtemps pour ça.

— Oh, je sais. Ce n'est pas grave. J'adore ce que l'on explore ici. Je ne pensais pas que la fosse me fascinerait autant, pour tout vous dire.

— C'est vrai qu'elle a quelque chose de fascinant.

Le dialogue s'interrompt. La fosse palpite à l'arrière de mon esprit comme une créature vivante. Une plaie sans fond qui s'ouvre jusqu'au creux de mes os. Au final, la première voix reprend :

— Mais pourquoi vous êtes-vous spécialisée dans les insectes ?

À nouveau, je peux entendre un sourire dans le timbre de la jeune femme :

— Surtout les lépidoptères, en fait. Eux aussi m'ont toujours fascinée. Ils se transforment, vous comprenez ? De petits et informes, ils sortent de leurs chrysalides, et ils deviennent... magnifiques. Ça me parlait beaucoup quand j'étais enfant.

— Vous vouliez sortir de votre chrysalide ?

Elle s'esclaffe :

— Quelque chose comme ça, oui.

— Et alors, aujourd'hui, qu'est-ce que vous en dites ? Êtes-vous devenue un papillon ?

Une nouvelle hésitation :

— Je n'en sais trop rien. Je n'en ai pas l'impression.

— Vous êtes une jeune femme brillante, pourtant. Vous n'auriez pas été recrutée ici sinon.

— Un papillon de nuit, peut-être. Il y en a de bien plus éclatants que moi dans la nature.

— Ne dites pas ça. Vous êtes injuste envers vous-même.

— Je suis réaliste. Sam a fini sa thèse à vingt ans. Il est entré au CNRS à vingt-deux ans. Aujourd'hui, il a publié au moins une centaine d'articles, tous plus révolutionnaires les uns que les autres, trois monographies qui ont toutes été primées, et il dirige la mission *Challenger Deep*. Ça, c'est un esprit. Ça, c'est quelqu'un qui a des choses à dire. Des connaissances à apporter au monde, une vision. Capable de démêler des mystères que vous et moi ne soupçonnerions même pas. Moi, quand j'avais vingt-deux ans, je peinais à trouver un sujet de mémoire pour mon Master... Encore aujourd'hui, je ne sais pas précisément ce que je veux devenir. J'adore apprendre, j'adore étudier ce que d'autres avant moi ont déjà découvert. Mais je n'ai rien à y ajouter. Je ne fais pas partie de ceux qui comptent.

— Vous ne devriez pas vous comparer à Sam, ni à qui que ce soit d'autre. C'est votre vie, elle est précieuse.

— Pas aussi précieuse que d'autres. Sam apportera infiniment plus au monde que je ne le ferai jamais.

— Et c'est à cela que vous mesurez la valeur d'une vie ? Vous êtes plus que la somme de vos articles scientifiques, je me trompe ? Même Sam n'est pas le prodige que vous décrivez. Pas seulement, en tout cas. À vos yeux, il a peut-être l'air d'un magnifique papillon, comme ça, de l'extérieur. Mais on lui a arraché les ailes. Et ce genre de blessure, ça peut gâcher les plus grands potentiels. N'arrachez pas vos propres ailes, c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner.

La jeune femme soupire :

— Vous aussi, vous trouvez qu'il se met un peu trop en danger ?

— Plus encore ces derniers temps.

— On dirait qu'il n'en a rien à faire de sa vie... Ni de celle des autres, pour ce que cela lui coûte.

— Si vous comptez lui en parler, je vous suggère de vous montrer patiente. Ça ne servira à rien de le sermonner. Il se braquera totalement.

— Est-ce qu'il a toujours été comme ça ?

La voix se fait songeuse :

— Pas quand il était enfant, non. Il riait plus. Il était déjà très vif, et passionné par tout ce qu'il découvrait, mais... Ça le rendait heureux. Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'il cherche juste à s'échapper.

— S'échapper de quoi ?

— De la réalité.

— Vous ne croyez pas à son histoire de créature ?

— Oh si, j'y crois. Après ce que nous avons vu, j'y crois. Mais j'ai peur que cette découverte ne fasse qu'alimenter son problème.

— Et quel est exactement son problème ?

— Il est déprimé.

— Je ne suis pas déprimé.

Ma voix sonne comme un feulement rauque à mes oreilles. Les deux comploteurs sursautent. Ce fut tortueux, mais leur petit échange a bien fini par me ramener à la surface :

— Maintenant, si vous avez terminé de raconter des conneries, est-ce que quelqu'un pourrait me dire où je suis ?

Je me redresse, bien réveillé cette fois-ci, étendu sur un lit métallique. Comme je m'en doutais déjà depuis un moment, Adam Redouté se trouve allongé juste à côté de moi, et Ophélie se tient entre nous deux, assise sur une chaise à mon chevet. Le léger roulis que je perçois sous nos pieds m'indique que nous sommes toujours en mer :

— Tu es sur l'*Achéron*, répond Ophélie comme une enfant prise en faute. Nous t'avons transporté à l'infirmerie.

— Pourquoi ?

— Adam et toi aviez perdu connaissance. Quand vous êtes remontés à bord de *Perséphone,* vous n'aviez quasiment plus d'oxygène.

Tout me revient d'un seul coup. Le bathyscaphe. Le radar. La créature. Nous l'avons manquée, mais de si peu...

— Dites-moi que vous avez tout de suite envoyé *Hadès* ? je m'exclame en m'asseyant.

— Bien sûr que non. Pas alors que tu étais inconscient. Tu es le chef de la mission !

J'expire bruyamment, exaspéré. Tant d'occasions perdues...

— J'ai dormi combien de temps ? je demande tandis que mon regard cherche désespérément une horloge.

— Quelques heures. Nous étions très inquiets. Louis voulait vous ramener à terre.

— Je vais bien.

— Moi aussi, je vais bien, m'annonce Adam droit dans les yeux. Au cas où tu t'en préoccuperais.

J'esquisse un sourire railleur :

— Bien sûr que vous allez bien. Votre vieille carcasse en a vu d'autres.

— Ce n'est pas drôle, Sam, intervient Ophélie. Adam m'a raconté ce qu'il s'était passé. Vous auriez pu mourir tous les deux, est-ce que tu t'en rends compte ?

— Mais au final, personne n'est mort. Il n'y a eu aucun dégât matériel. Tout va bien. Nous avons seulement fait une formidable découverte.

— Tu n'entends pas ce que je te dis ? Vous avez pris des risques inconsidérés ! Vous avez violé tous les protocoles de sécurité, dépassé le seuil limite d'oxygène, vous avez même coupé votre radio ! Bon sang, Sam, que tu engages ta vie est une chose, mais celle d'Adam ? Tu n'as pas le droit de t'approprier la vie des autres comme ça !

— Je croyais que le grand sage ici présent t'avait recommandé de ne pas me sermonner ?

Ophélie s'interrompt net. Je peux voir de la colère sur son visage, mais elle la réprime aussitôt. Ophélie ne s'emporte jamais contre moi :

— À quoi est-ce que tu pensais ? murmure-t-elle, ses immenses yeux dorés fixés sur moi. Je n'ai pas envie de me fâcher avec toi, je veux juste... J'aimerais comprendre. Pourquoi est-ce que tu te mets en danger de cette façon ?

— Nous n'étions pas en danger, à aucun moment.

— Je suis sérieuse ! Ce qui est arrivé est très grave, tu ne peux pas le passer sous silence éternellement !

— Je le peux si on arrête d'en parler.

— Et à moi, tu veux arrêter d'en parler ? rétorque Adam d'un ton sec. Ophélie a raison, c'est avec ma vie que tu t'es permis de jouer.

— Je n'ai pas joué...

— Et même si ça avait été la vie d'une autre personne, cela n'aurait fait aucune différence. Nous parlons d'une vie humaine, Sam. Il n'y a rien de plus précieux au monde, et toi tu paries avec comme si tu n'avais rien à y perdre.

— ' Rien de plus précieux au monde '... Laissez-moi rire. Le vaccin contre la rage, ça, c'est précieux. Découvrir que la Terre tourne autour du soleil, ça, c'est précieux. La vie d'un seul individu ne pèse rien quand il s'agit de faire progresser l'Humanité tout entière.

— Est-ce que tu t'entends parler ? s'écrie Ophélie. C'était ce que tu avais l'impression de faire, tout à l'heure ? Faire progresser l'Humanité tout entière ?

— Oui ! Mais aucun d'entre vous n'a l'air de saisir ce que je recherche.

— Tu as raison, Sam, je ne comprends pas.

Ophélie semble au bord des larmes à présent. Cela me déstabilise plus que je ne le voudrais. Je lui presse la main sans m'en rendre compte, juste pour que sa tristesse arrête d'attiser la mienne :

— Je ne comprends pas comment quelqu'un d'aussi brillant que toi peut se montrer aussi borné, sanglote-t-elle.

Comment tu peux ainsi prendre le risque de sacrifier ta vie, et celle des autres, pour une découverte que tu ne feras peut-être jamais. Une découverte dont tu n'as pas besoin.

— Il n'est pas question d'en avoir besoin ou pas. C'est le propre des scientifiques, Ophélie, tu le sais aussi bien que moi. C'est ce que nous sommes ! Nous interrogeons, nous cherchons la vérité ! Quand tu tombes sur un mystère et que tu n'arrives pas à le résoudre, tu continues à creuser jusqu'à ce que tu aies la réponse, non ?

Elle ne dit rien. Adam, lui, croise ses bracelets de cuir sur sa poitrine :

— Donc si je comprends bien, résume-t-il, à t'entendre, nous n'avons pas été une seconde en danger, il n'y a aucun mal à avoir risqué nos deux vies, et de toute façon, ta créature en valait la peine. C'est bien ça ?

Je secoue la tête :

— Vous avez une façon de présenter les choses...

— Tu ressembles de plus en plus à ton père.

Lui comme moi savons très bien qu'il ne s'agit pas d'un compliment. Mais l'argument fait mouche : un seul recul sur les mots qui viennent de sortir de ma bouche, et j'ai l'impression d'écouter Henri Luzarche lancé dans l'une de ses sempiternelles diatribes. C'est ma hantise de toujours, et Adam le sait. Ressembler à mon père.

— Vous avez raison, j'articule au bout d'un long moment. Je suis désolé de vous avoir mis en danger contre votre volonté. Maintenant, pardonnez-moi, j'ai du travail.

Je me lève avant qu'ils n'aient le temps d'ajouter quoi que ce soit. Victoire et défaite se mélangent dans mon esprit comme dans le leur. Ils ont eu leurs excuses ; j'ai eu le dernier mot. Mais ils savent bien, tout comme moi, que le débat est loin d'être clos.

Cela attendra pour l'instant. J'ai d'autres priorités qu'un triomphe idéologique contre mon mentor et ma petite amie. Pendant que nous dormions tout le jour durant à l'infirmerie, l'image incroyable enregistrée par les caméras de *Perséphone* reposait toujours dans la mémoire du sous-marin, inconnue de tous.

Je rase les coursives de l'*Achéron* dans l'espoir de ne croiser personne jusqu'à ma cabine. Chaque membre scientifique de la mission dispose de ses propres quartiers à bord du navire dans l'éventualité où nous aurions à prendre le large. En effet, la fosse des Mariannes ne se limite pas au périmètre de Guam : elle épouse la courbe des îles Mariannes du Nord, dont seules quatre sont habitées. Au-delà, on ne trouve que de petits îlots épars, trop austères pour que l'Homme s'y installe, et l'île Blackney, bien sûr.

En tant que directeur de la mission, ma cabine est un peu plus spacieuse que les autres, voisine de celle du capitaine. Elle contient le strict minimum pour travailler : un bureau avec prises électriques, encastré sous un lit métallique en hauteur, une lampe de chevet à l'éclairage cru, quelques rangées d'étagères bourrées de livres. Un petit lavabo, un miroir et un minuscule placard vide. Le tout dans des tons blancs et gris. Ophélie a bien tenté de me forcer à mettre un peu de vie dans cet environnement spartiate, grâce au cactus miniature qu'elle a posé à côté de mon ordinateur, mais son initiative s'est arrêtée là. Je n'ai jamais possédé beaucoup d'affaires personnelles, et je préfère entreposer le peu que j'ai sur l'*Orpheus*. Une mission telle que *Challenger Deep* me donne l'avantage de disposer d'un bateau de fonction. Plus que les petits pavillons sur la côte, c'est bien l'*Orpheus* que je considère un peu comme ma maison. Vivre sur un navire a toujours été un vieux rêve d'enfant, après tout. Parfois, je prends plaisir à larguer les amarres, juste pour me laisser dériver au fil de l'eau. Je contemple les bancs de poissons à travers le pont transparent, et je découvre même d'étranges créatures sous-marines, les soirs de tempête...

Mes réflexions me font sourire. J'abandonne enfin derrière moi Adam, Ophélie et leurs inquiétudes ridicules. J'ouvre mon ordinateur portable pour télécharger les données stockées dans *Perséphone*. Il ne me faut pas longtemps pour confirmer que toute cette descente aux Enfers n'était pas un rêve : à nouveau, la vision de cette main blafarde brandie dans les ténèbres se dresse devant moi, terrifiante de réalité. Je fais défiler les images suivantes, mais on ne l'aperçoit que quelques millisecondes. Elle se retire aussitôt dans les profondeurs, à une vitesse presque impossible. Ce n'est pas grave. Cette seule image me suffit. C'est une preuve, inscrite dans la mémoire de l'ordinateur. Assez pour que mon équipe arrête de me prendre pour un fou. Il faut renvoyer les sous-marins sans plus tarder.

Bondissant de mon siège, je remonte à nouveau l'entrelacs de couloirs pour sortir sur le pont. Plusieurs membres de la mission m'observent avec une appréhension mêlée de gêne. J'avais presque oublié l'incident à bord de *Perséphone*... Je n'ai aucune envie de m'expliquer, mais j'ai peur de ne pas pouvoir y échapper :

— Vous allez bien, chef ? s'exclame Louis dès qu'il m'aperçoit.

C'est un petit homme d'une trentaine d'années, au visage rond et à la silhouette chaloupée, qui suscite immédiatement la sympathie. Je me souviens en un éclair de ses efforts pour me sortir du bathyscaphe :

— Je vais très bien, merci, je réponds dans une tentative de le rassurer.

— Qu'est-ce qui s'est passé à bord de *Perséphone* ? Pourquoi avez-vous coupé votre radio ?

Petit à petit, les membres de la mission se rassemblent pour nous écouter. Je ne vois pas d'échappatoire, inutile de cacher la vérité :

— Je suis désolé, je...

— Le professeur Luzarche et moi avons conjointement décidé de poursuivre l'exploration, alors que nous n'aurions pas dû.

Je me retourne en sursaut. Adam Redouté émerge lui aussi du pont inférieur, plus vif que je ne l'avais laissé à l'infirmerie :

— Nous avons violé les protocoles de sécurité, c'est vrai, déclare-t-il. La faute nous en incombe à tous les deux.

Face à moi, je vois Louis se décomposer. J'éprouve un soudain accès de pitié pour cet homme travailleur qui s'est toujours dévoué corps et âme depuis le début de la mission. Tout ce qu'il désire à cet instant, c'est bien faire. Mais Adam et moi lui compliquons sérieusement la tâche :

— Nous savons ce que vous avez découvert, chef, annonce-t-il au bout d'un moment. Nous avons regardé les images de *Perséphone*.

Plusieurs chercheurs acquiescent autour de nous.

— Nous savons ce que vous pourchassiez, reprend-il. Alors... D'un commun accord, nous n'allons... Nous n'allons pas inscrire l'incident dans le journal de bord. Vous confirmez, tous ?

Quelques ' oui ' résonnent dans le consentement général. J'en suis presque abasourdi. Tous, ils risquent leur job à me couvrir ainsi. Ils risquent leur carrière. Je fixe Louis, incapable d'exprimer ma gratitude :

— Je...

— À condition que vous ne nous refassiez plus jamais un coup pareil !

Il s'avance vers moi, une tentative de sérieux sur ses traits bienveillants :

— Ne nous refaites plus jamais un coup pareil, chef. C'est d'accord ?

— Oui, je...

Un brusque élan de honte me tombe dessus. Pour un peu, je n'oserais presque plus regarder ces hommes et ces femmes dans les yeux. Toute la mission pourrait s'arrêter à cause de ma connerie. Mais elle continue grâce à eux.

— Merci, Louis.

Il me serre la main, acquiesce avec cet air grave qui ne lui va pas du tout, puis lance d'un raclement de gorge :

— Bon, alors... Qu'est-ce qu'on fait pour cette créature ?

Je mets quelques secondes à rassembler mes pensées. Du coin de l'oeil, Adam m'encourage d'un sourire discret. On me donne enfin l'opportunité de poursuivre ma découverte. À moi de la saisir :

— Nous allons ratisser à nouveau le même territoire, mais avec une zone d'exploration élargie à quinze kilomètres carrés, j'ordonne en recouvrant tant bien que mal ma contenance. Cette fois, nous prendrons *Hadès* et *Perséphone*. La créature que nous cherchons semble intriguée par les sources lumineuses, mais elle s'en méfie une fois que vous êtes proches d'elle. Elle s'en méfiera d'autant plus maintenant que nous avons déjà essayé de l'attraper. Tentez de l'attirer près de vous, puis lancez le filet. Nous effectuerons des roulements, autant que possible autour de cette zone, jusqu'à ce que nous finissions par la retrouver.

— On commence quand ?

Je me laisse contaminer par le sourire chaleureux de Louis :

— Tout de suite. Je vais...

Un nouveau coup d'oeil à Adam me convainc d'user de diplomatie :

— Je vais me reposer pour aujourd'hui. Louis, vous n'avez qu'à former des groupes. Vous vous êtes occupés de ce que nous avions ramené à bord de *Perséphone* ?

— Oui, tout est au laboratoire.

— Parfait. Vous savez quoi faire alors.

L'équipe se disperse avec un soulagement perceptible. Louis court déjà désamarrer les sous-marins, tandis que des binômes se constituent pour redescendre dans les profondeurs de la fosse. Je n'en ferai pas partie cette fois-ci. Pour la sérénité de la mission, je peux bien garder profil bas pendant quelque temps.

Je passe les heures suivantes réfugié dans le laboratoire, à analyser ce que nous avons découvert, décrypter les restes de la baleine au microscope et consigner sur notre carte sous-marine les reliefs explorés dans la journée.

Le soir venu, Ophélie frappe doucement à la porte. Je peux voir à son teint échauffé qu'elle a fait partie des derniers plongeurs de la fosse. Est-elle descendue dans l'espoir de m'aider à retrouver ma créature ?

— Salut, sourit-elle timidement.

— Salut. Tout s'est bien passé ?

— Aucun signe d'elle.

J'esquisse un clin d'oeil :

— Oui, je me doute que si vous l'aviez eue, le branle-bas de combat serait déjà lancé.

— Mais ce n'est que partie remise.

— Je l'espère.

Ophélie s'assoit à côté de moi. Un long moment, elle me regarde sans rien dire, pendant que je dessine le tracé de la fosse dans le modèle informatique. Je sens qu'elle aimerait poursuivre notre conversation de tout à l'heure, aussi je prends les devants :

— Adam trouve que je n'ai pas assez de considération pour toi, je déclare sans lever les yeux de mon ordinateur.

Elle remue sur son tabouret, surprise :

— Vraiment ?

— Oui. Qu'est-ce que tu en penses ?

Elle ne sait pas quoi répondre. J'ai l'impression de pouvoir lire dans son esprit à cet instant : ' Est-ce une question piège ? Comment admettre que je suis d'accord sans déclencher de dispute ? '.

Je soupire. Je n'aime pas les séances de psychanalyse d'Adam, mais je suis forcé de reconnaître leur perspicacité. Là où auparavant, je ne voyais qu'une jeune femme douce et accommodante, aujourd'hui je distingue des pensées plus sombres à ma jolie biologiste. Son hésitation parle pour elle : c'est l'attitude d'une personne qui craint pour sa relation, prête à toutes les concessions.

Je la délivre avant qu'elle ne se tourmente davantage :

— Il a tort, je décrète en lui prenant les mains.

— Vraiment ? répète-t-elle sur un ton pas vraiment convaincu.

— Oui. Je ne suis pas doué pour le montrer, c'est tout.

J'attrape un petit sachet plastique derrière moi et le lui tends :

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle.

— Quelque chose que je t'ai rapporté de la fosse.

— De la fosse ?

— Ouvre-le.

Elle brise le scellé, et découvre à l'intérieur la perle qu'Adam et moi avons ramassée :

— Une perle venue tout droit de la fosse des Mariannes. Elle était sur le sable, toute seule dans le noir, par onze mille mètres de fond. Qu'est-ce que tu en dis ?

Ophélie fait rouler la sphère dans sa paume, émerveillée :

— Elle est magnifique, sourit-elle.

— Qui sait combien de temps elle aurait pu rester là-bas si nous ne l'avions pas trouvée, pas vrai ?

Elle acquiesce. Tandis que la perle projette ses reflets nacrés au creux de sa main, je songe à ce fragment d'éternité qu'elle représente : un minuscule trésor, enfoui dans le ventre de la Terre.

- *Taoa Huna*..., je murmure.

Ophélie relève les yeux vers moi :

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demande-t-elle.

Il n'y a plus de tristesse dans son regard, rien qu'une immense curiosité.

— C'est un surnom que ma mère me donnait quand j'étais enfant, je réponds, propulsé des années en arrière. C'est du tahitien. Ça signifie : ' trésor caché '.

— Ta mère est tahitienne ?

Ophélie se redresse face à moi, pressée d'en entendre plus. Je peux lire l'enthousiasme sur son visage. Après la tension des premières minutes, voilà qu'elle pense en apprendre davantage sur moi. D'ordinaire, je trouverais un moyen de détourner la conversation. Mais pas aujourd'hui. Les insupportables sermons d'Adam me reviennent à l'esprit : ' sois correct avec elle '... Correct. Et si être correct, c'était lui épargner les horreurs que je traîne ?

Déjà, ses traits se fanent devant ma réticence à répondre. Cela suffit pour me décider :

— Elle était tahitienne, oui, j'énonce tout doucement. Elle est morte.

Sa réaction ne se fait pas attendre : une compassion sans limites dans ses grands yeux dorés, et sa main posée sur mon épaule, comme si cela pouvait ôter un peu du poids de cette révélation :

— Je suis désolée, articule-t-elle.

— Ne le sois pas. C'était il y a longtemps.

— Est-ce que je peux te demander... comment elle est morte ?

Je réponds d'une traite, avant que les mots ne puissent plus sortir :

— Elle s'est suicidée. Elle est allée se noyer dans l'océan, quand nous habitions à Tahiti. J'avais douze ans.

— Oh mon Dieu, Sam...

— Ça ne fait rien, je te dis. C'était vraiment il y a très longtemps.

Ophélie glisse une main dans ses boucles blondes, trop choquée pour parler. Exactement ce que je redoutais. Je m'attends à d'autres questions, mais elle ne me laisse pas prononcer un mot de plus : elle se lève et me serre dans ses bras. L'espace de quelques secondes, je ne sais pas vraiment comment réagir. J'ai passé tellement d'années à me détacher de cet événement qu'aujourd'hui, lorsqu'il m'arrive de l'évoquer, je ne ressens plus rien du tout. C'est pire que de l'indifférence ; c'est comme si toutes les cellules de mon coeur mouraient toutes en même temps. Elles plongent loin, elles aussi, très loin dans des abysses où la mort de ma mère ne peut plus les hanter.

Je rends malgré tout son étreinte à Ophélie. Peut-être par automatisme, peut-être pour ne pas la blesser. J'apprécie le contact de ses bras fins autour de moi. Sa silhouette toute en courbes discrètes, ses cheveux si doux, et le parfum fruité qu'elle dégage. Je trouve étrange d'être ainsi protégé par elle, si petite et fragile. Cela ramène en moi de lointains souvenirs maternels, justement. Ils s'exhument de la tourbière où je les ai laissés pourrir depuis des années. Cela me donne envie de la repousser, et de l'étreindre encore plus. Je choisis la deuxième option. Ophélie m'embrasse doucement la joue sans parler, et je la remercie de ne pas poser de mots sur l'indicible. Les morts ne nous parlent pas, après tout. Pourquoi continuer à parler d'eux ?

— Est-ce que je peux vraiment la garder ? demande-t-elle au bout d'un moment, la perle au creux de sa paume.

— Bien sûr. Elle n'a pas d'intérêt scientifique. Si tu ne la gardes pas, elle moisira dans les réserves de Guam jusqu'à ce que quelqu'un la jette.

Un beau sourire éclaire le visage d'Ophélie :

— Merci, dit-elle avec la sincérité qui lui est propre.

— Je t'en prie.

Elle regarde à nouveau la carte sur laquelle je travaille. Aux coordonnées précises, j'ai indiqué les deux endroits où j'ai aperçu la créature :

— Qu'est-ce que tu feras si elle ne se montre plus ? s'enquiert-elle avec, je le sens, un regain d'inquiétude.

Je recule sur mon siège, les mains croisées derrière ma nuque :

— Il y a plein d'autres options. Nous pouvons tenter de l'attirer avec de la nourriture, même si nous ne connaissons pas son alimentation. Nous pouvons aussi déplacer la zone de recherche. Je t'ai entendu parler avec Adam tout à l'heure : je sais que tu aimerais te rapprocher de l'île Blackney.

Ophélie secoue la tête, sans doute confuse d'avoir été surprise :

— Nous n'allons pas déplacer la mission juste pour moi.

— Et pourquoi pas ? Nous n'avons pas encore exploré le nord de la fosse.

— Je n'apercevrai probablement rien de toute façon.

— Comme moi avec ma créature.

Je lui adresse un sourire. Nous voilà réconciliés elle et moi.

— J'ai déjà dû te le dire, mais il y a une faune incroyable sur cette île ! reprend-elle avec des étoiles dans les yeux. Pas seulement les oiseaux et les insectes, absolument tout est unique !

— Oui, les habitants aussi avaient l'air uniques, je réplique, un brin amer. Mon père a passé des années à les étudier, et vingt-sept ans après leur disparition, il en parle encore. C'est une véritable obsession.

— Il semble être un sacré personnage, ton père.

— Je ne sais pas trop si c'est le mot...

Mon père et sa lubie de l'île Blackney. Rien que d'y penser me tord l'estomac :

— C'est comme si ces gens étaient plus réels pour lui que ma mère et moi, je murmure avant même de m'en rendre compte. Ce qui s'est passé est clair, pourtant. Noyade rituelle. Suicide de masse. Mon père est persuadé qu'ils ont fait ça par dévotion envers leurs dieux, et il a sans doute raison. Mais il continue d'arpenter le Pacifique, à la recherche de la moindre légende susceptible d'expliquer leur geste...

L'évidence me frappe là, dans l'instant, avec la brutalité d'un pic à glace. Comme si devant ma stupidité, l'on venait d'ouvrir mon crâne en deux pour en extraire enfin la réponse :

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? s'exclame Ophélie, effarée.

— Pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt ?

Je me lève en sursaut, envoyant balader ma chaise contre le mur du fond :

— C'est évident, non ? Pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt ?

— Pensé à quoi ?!

— Aux habitants de l'île Blackney !

Ophélie me dévisage sans comprendre, incapable de faire le lien qui pourtant me saute aux yeux maintenant :

— Leurs croyances ! Bon sang, j'ai entendu ces histoires à dormir debout des milliers de fois !

— Les histoires sur leur disparition ?

— Non ! Enfin oui, en quelque sorte... Les habitants de Blackney vénéraient des divinités des abysses. Des êtres hybrides, mi-humains, mi-poissons, censés les visiter sur leur île pour procréer avec eux et leur transmettre leurs pouvoirs !

— Mais en quoi est-ce que c'est important tout à coup ?

— Tu ne comprends pas ?

La solution se fait jour sur le visage d'Ophélie :

— Des êtres hybrides, mi-humains, mi-poissons, répète-t-elle.

— La créature, je conclus.

La jeune femme inspire profondément. Je peux presque voir son esprit s'activer à toute vitesse :

— Attends une seconde, m'enjoint-elle. Restons calmes. Tu ne crois quand même pas à ces histoires, pas vrai ?

— Bien sûr que non. Mais mon père a toujours été persuadé qu'il y avait une origine concrète à ces mythes. Que les indigènes ne les avaient pas fabriqués de toutes pièces. Il disait qu'ils se répercutaient de façon trop tangible dans leur culture pour provenir uniquement de conceptions immatérielles... Et l'explication classique du ' c'est un peuple des océans, donc ils vénèrent les océans ' ne le satisfaisait pas. Bon sang, s'il avait raison depuis tout ce temps...

Ma peau devient livide tout à coup. Même Ophélie peut le voir :

— Tu crois que ces légendes sont inspirées de créatures comme celle que tu as aperçue ? énonce-t-elle.

— S'il l'apprend... Merde, s'il l'apprend, nous sommes tous foutus.

— Pourquoi ?

Je ricane :

— Tu ne connais pas mon père...

Mais plus j'y pense, plus la théorie s'inscrit solidement dans mon esprit. Toute légende repose sur un fond de vérité. Et si la vérité aujourd'hui reposait tout au fond de la fosse des Mariannes ?

J'ai besoin de prendre l'air :

— Dès demain, nous ferons route vers l'île Blackney, je déclare.

— Mais je croyais que nous n'avions pas le droit d'accoster ?

— Nous n'accosterons pas, nous resterons pile à la limite du périmètre autorisé.

— Et la créature que tu as vue ici ?

— Si cette chose correspond bien à la légende, alors il y en a d'autres. Beaucoup d'autres.

Je tapote la carte du bout du doigt :

— Sur l'île Blackney.

La traque

Dès le lendemain, l'équipe est informée des nouvelles directives. L'*Achéron* jette l'ancre une dernière fois dans le port de Guam pour permettre à chacun de se préparer en vue d'un séjour prolongé au large. Je n'emmène que l'*Orpheus*. Il fera le voyage avec nous, soigneusement amarré à la coque auprès d'*Hadès* et *Perséphone*. Ophélie, elle, déménage toute sa collection de plantes.

En début d'après-midi, nous sommes tous prêts. Nous laissons derrière nous les plages paradisiaques de Guam et nos petits pavillons de bois pour la promiscuité de la vie en mer. Les membres d'équipage inclus, nous sommes plus d'une centaine à bord de l'*Achéron*, véritable fourmilière embarquée sur l'eau pour un temps indéterminé. En plus de mes déductions de la veille, je ressens l'excitation du départ. La mission *Challenger Deep* prend réellement des allures d'expédition. C'est encore une fois un vieux rêve d'enfant qui se concrétise : je me vois tel le capitaine d'un navire corsaire, prêt à débusquer mille trésors au péril de ma vie jusqu'aux tréfonds des sept mers. J'aimerais brandir un sabre, mais le protocole de sécurité du CNRS n'apprécierait sans doute pas. À défaut, je déploie ma longue-vue vers l'horizon : une antiquité que j'ai marchandée à la brocante de Guam, et qui me renvoie une image étonnamment nette du lointain.

— Tu as oublié ton tricorne ? glisse Ophélie en s'accoudant au bastingage juste à côté de moi.

— Et mon cache-oeil. Sans parler de ma jambe de bois.

— Ta bouteille de rhum.

— Mon perroquet.

— Ton crochet !

Nous échangeons un sourire, vivifiés par le vent du large et la pluie légère. Je capture Ophélie par la taille :

— Au moins, je n'ai pas oublié ma prise de guerre.

— Qui est une prise de guerre ? s'exclame-t-elle. Prends garde à toi. Je suis une sirène. Tu as intérêt à ne pas me contrarier si tu ne veux pas que je t'attire vers les récifs.

Je l'embrasse sur la joue. Ses paroles me laissent songeur malgré moi. Je n'ai jamais beaucoup pensé aux sirènes, pas même lorsque j'étais enfant. Les contes de fées ne me passionnaient pas. Je préférais les récits incroyables de Jules Verne, avec ses vingt mille lieues sous les mers. S'il savait... Ses idées les plus folles aujourd'hui, nous les avons réalisées.

Toujours est-il qu'avant d'apercevoir ma créature aux abords de Guam, il ne m'était jamais venu à l'esprit d'associer les histoires de mon père aux sirènes. Bien sûr, en tant qu'ethnologue, c'était un rapprochement que lui-même avait déjà effectué depuis des années, et sur lequel il avait abondamment disserté. Mais dès l'adolescence, j'avais toujours fait tout mon possible pour me tenir éloigné de ses travaux. Je voyais dans sa passion pour la mythologie une tentative de poursuivre les écrits de Joseph Campbell : le monomythe, la circulation des idées dans les civilisations antiques, la conscience collective... Comment une légende apparue dans la Scandinavie médiévale des siècles auparavant pouvait-elle également se retrouver sur une petite île du Pacifique isolée de tout autre peuplement ?

Des questions fascinantes, à n'en pas douter. Mais je laissais cela aux recherches de mon père. À l'époque, je ne rêvais déjà que d'abysses et de mondes cachés. Je n'en avais rien à faire de ces indigènes disparus quand j'avais cinq ans, et auxquels mon paternel avait choisi de consacrer sa vie, plutôt qu'à sa famille. Quelque part, c'était une forme de revanche. J'étais depuis longtemps convaincu que le suicide de ma mère avait quelque chose à voir avec l'obsession de mon père pour l'île Blackney. Je n'aurais su dire exactement pourquoi, une simple intuition. Ma mère faisait partie des trois chercheurs à la tête de la mission *Sentinelles*, après tout. Mareve Temauri. Historienne renommée, spécialiste de l'Océanie. Dévastée après la disparition des indigènes. Mon père s'était plongé dans le mystère, tandis qu'elle... Je ne sais pas vraiment ce qu'elle avait fait. Elle s'était plongée en elle-même, jusqu'à ne plus jamais pouvoir en remonter.

— Quand est-ce que nous arriverons ? demande soudain Ophélie, inconsciente de mes réflexions.

— Demain en début de matinée.

À sa vitesse de croisière, l'*Achéron* peut atteindre vingt-sept noeuds, soit cinquante kilomètres-heure. Moins rapide que le capitaine Nemo et son *Nautilus*. Si je pouvais posséder un engin pareil...

Nous n'effectuerons pas de plongées tout le temps que durera le trajet. Les bathyscaphes ne pourraient pas maintenir une telle allure, et je ne désire pas ralentir notre course. Les eaux sous nos pieds sont d'un noir absolu tandis que les rivages de Guam s'éloignent à l'horizon. Nous remontons le long de la fosse des Mariannes, tels Ulysse et ses marins en équilibre au-dessus de la gueule de Charybde. Apercevrons-nous les sirènes, nous aussi ?

Le long du chemin, nous distinguons l'une après l'autre les différentes îles qui composent les Mariannes du Nord. Tout d'abord Rota, surnommée ' l'île paisible ', avec ses falaises de forêt tropicale et ses eaux turquoise. Puis Aguijan, une île

corallienne inhabitée, auprès de laquelle gravite tel un satellite solitaire le rocher de Naftan Rock. Quelques kilomètres plus au nord viennent les deux plus grandes îles de l'archipel, et également les deux dernières à être peuplées : Tinian et Saipan. Atoll surélevé d'environ cent kilomètres carrés, Tinian s'est rendue célèbre durant la Seconde Guerre mondiale pour avoir servi de base aérienne aux bombardiers chargés des attaques nucléaires d'Hiroshima et de Nagasaki. Elle reste un important avant-poste militaire, même encore aujourd'hui. Saipan, quant à elle, abrite quatre-vingt-dix pourcents de la population totale des Mariannes du Nord, soit quarante-huit-mille habitants. Elle est récemment devenue un haut lieu du tourisme, avec ses plages de sable fin et ses récifs envahis de merveilles aquatiques.

Au-delà, toujours plus au nord, on ne trouve plus qu'un chapelet d'îles éparses, quasiment toutes volcaniques, dont la superficie ne dépasse jamais cinquante kilomètres carrés : Farallon de Medinilla, Anatahan, Sarigan, le banc de Zealandia, Guguan, Alamagan, Pagan, Agrigan, Asuncion, les îles Maug, et enfin, Farallon de Pajaros, à près de huit-cents kilomètres au nord de Guam.

Il faut ensuite patienter pendant plus de deux-cent-cinquante kilomètres, soit une petite nuit de sommeil, avant que ne s'offre finalement à nos regards le relief acéré de l'île Blackney.

Je ne m'en suis jamais approché d'aussi près. Ma carrière de chercheur a eu beau m'emmener aux quatre coins du Pacifique, je n'ai jamais vu de l'île Blackney que des photographies et d'anciens reportages, datés de l'époque où il était encore autorisé de survoler le territoire. Évidemment, mon père possède le plus grand fonds documentaire sur Blackney au monde. Il serait probablement capable de cartographier l'île entière de mémoire. Je ne pourrais pas en dire autant, mais les falaises accidentées qui émergent soudain à travers ma longue-vue éveillent en moi un désagréable sentiment de familiarité.

Loin de la terre désolée que dessinent les rumeurs, Blackney impressionne par la vie luxuriante qui s'en dégage. Aujourd'hui, il est interdit d'approcher à moins de cinq kilomètres de ses rivages, et pourtant, à une telle distance, il est déjà possible d'apercevoir les nuées de volatiles qui tournoient autour du volcan central dans un ballet infernal. Ria, ' le Terrible ', domine le paysage, avec ses pentes noires parmi les plus abruptes au monde, et ses fureurs aussi imprévisibles que l'océan. Ce matin lorsque nous arrivons, la gueule en forme de cône du monstre fume légèrement. D'après les calculs des vulcanologues, Ria n'a pas connu d'éruption majeure depuis presque deux mille ans. Durant ce laps de temps, un bouchon s'est formé à l'intérieur de son cratère : plus de dix kilomètres de roche volcanique solidifiée, qui retiennent le magma en fusion prisonnier à l'intérieur. Le jour où Ria se réveillera pour de bon, ces dix kilomètres de roche seront propulsés dans les airs à une vitesse cataclysmique, décapitant le volcan tout entier, et Blackney sera ensevelie sous les cendres. Les indigènes de l'époque avaient-ils conscience qu'un tel danger planait au-dessus de leurs têtes ? Eux qui vénéraient l'eau, que pensaient-ils de ce géant de feu endormi sous leurs pieds ?

Heureusement pour nous, Ria ne manifeste aucune velléité de revanche aujourd'hui. Sa silhouette fracturée culmine à mille-deux-cents mètres de hauteur, ce qui en fait le point le plus élevé des Mariannes. Toutes ensemble, les îles de l'archipel forment les sommets émergés d'une immense chaîne volcanique longue de mille kilomètres, dont les racines se perdent dans les entrailles de la fosse.

L'origine volcanique des sols a d'ailleurs contribué à l'extraordinaire fertilité de Blackney : une jungle ininterrompue revêt Ria d'une étole de verdure, d'autant plus éclatante contre le teint noir du géant. Les sables adoptent quant à eux une coloration rouge intense, due à leur forte teneur en soufre et en fer, jusqu'à leur rencontre avec l'azur de l'océan. Ces contrastes si particuliers ont accentué, si c'était encore nécessaire, l'apparence profondément étrangère de Blackney : l'île extra-terrestre. Il n'existe pas d'autre mot pour décrire le mélange d'émerveillement et d'inquiétude qu'elle suscite. Quelque part, cela me rappelle ma propre attirance pour les fonds marins. Plus que jamais à cet instant, j'ai la sensation de comprendre mon père, ses lubies, et ce n'est pas forcément une bonne chose. Blackney se dresse là devant nous comme elle s'est toujours dressée : silencieuse, inaccessible, jalouse des mystères qu'elle renferme. Si nous la laissons nous captiver trop longtemps, elle nous avalera sans doute nous aussi. Tels les indigènes il y a vingt-sept ans, il ne restera de nous aucune trace, ni aucune réponse à trouver. En fin de compte, c'est peut-être bien l'île Blackney elle-même, la sirène que je recherche.

— Regarde ! s'écrie Ophélie en m'agrippant violemment par l'épaule. Encore un autre !

Depuis que Blackney s'est profilée à l'horizon aux premières lueurs de l'aube, il n'y a plus moyen de la décrocher de ses jumelles. La pluie perpétuelle a transformé ses boucles blondes en une forêt vaporeuse, au moins aussi dense que la jungle au loin. Elle ne prend la peine de s'abriter que pour consigner à une vitesse frénétique la plus infime de ses observations. Cela fait maintenant deux heures qu'elle dessine et décrit dans les moindres détails une espèce de dindon abominable, recouvert de peluches, qui s'agglutine sur la plage par groupes de vingt-cinq. Et bien sûr, c'est moi qui tiens le parapluie.

— Tu peux le pencher un peu plus bas, s'il te plaît ? me demande-t-elle de sa jolie voix claire. Tout le monde ne mesure pas ta taille.

— Tu en as encore pour longtemps ?

— Juste deux minutes.

Deux minutes... Ophélie et moi n'avons visiblement pas la même conception du temps :

— Si jamais Adam vient me répéter que je n'ai pas assez de considération...

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien du tout.

Je souris pour moi-même. En vérité, je ne peux réfréner une certaine excitation à la vue de ces rivages interdits. La curiosité du chercheur, comme toujours. Je songe à mon père, qui crèverait d'envie de me savoir ici. Cela aussi est satisfaisant. Comme une petite cuillerée de miel sur une gorge en feu. Je savoure ma métaphore tandis qu'Ophélie me broie pour la énième fois le bras :

— Sam ! Un autre !

— Oui, un autre...

— Je suis sûre que je pourrais écrire un super article là-dessus.

— Bien sûr. Je vois d'ici le titre : ' Monstres gloussant sur l'île Blackney ' !

Elle se tourne vers moi d'un air contrarié :

— Ce n'est pas drôle. Si tu ne m'en crois pas capable, dis-le franchement.

— Mais je n'ai jamais dit ça ! Ce sont tes amis qui sont affreux, c'est tout.

— Ils sont fascinants.

Je me garde de la contredire. Après tout, la plupart des créatures abyssales que j'étudie ne sont pas réputées pour leurs qualités esthétiques.

Nous ne sommes pas les seuls à profiter de cette vue inédite sur Blackney : tout le long du bastingage, l'équipe scientifique et la moitié de l'équipage se sont rassemblées pour découvrir cette fameuse île fantôme, sans doute l'île la plus célèbre du Pacifique. Beaucoup des marins qui nous accompagnent n'y ont, comme nous, jamais posé les yeux auparavant. Un véritable trésor caché au beau milieu de l'océan. Quel en sera le prix ?

— Nous avons reçu un message radio de la part des gardes-côtes américains, m'annonce le capitaine par-dessus mon épaule.

C'est un homme d'une cinquantaine d'années, à la carrure de colosse, dont les cheveux blonds tirés en arrière et les muscles travaillés évoquent le soleil de l'Australie. Ses yeux très bleus fouillent constamment les abords à la recherche de ces abysses dont nous parlons tant. En bon marin, il éprouve un profond respect pour l'océan, ce qui suscite pour notre mission un intérêt et une entente mutuels :

— Ils nous ont vus et tiennent à ce que l'on sache qu'ils nous ont à l'oeil, complète-t-il.

— Très bien. Vous pouvez leur assurer que nous n'avons pas l'intention de nous approcher de l'île, de toute façon.

— C'est déjà fait, mais ça ne les empêchera pas de nous surveiller, vous le savez bien.

— Qu'ils surveillent. Ça leur donnera quelque chose de nouveau à observer.

D'un signe du menton, je désigne les dindons qui se pavanent toujours sur la plage. Le capitaine rit et s'en va.

— Quand est-ce que tu comptes agir ? m'interroge alors Ophélie sans détourner les yeux de ses jumelles.

— Au crépuscule. Puisque notre créature est capable d'évoluer à des profondeurs très espacées, cela signifie sans doute qu'elle est sensible au cycle jour/nuit. Nous la surprendrons davantage si nous apportons une pleine lumière juste après le coucher du soleil.

— Et tu crois que ça suffira à l'attirer ?

— Je l'ignore. Peut-être que cela aura l'effet inverse, qui sait. Nous allons aussi suspendre des appâts aux sous-marins pour la tenter.

— Quel genre d'appâts ?

— Une créature de cette taille, aussi rapide et à une telle profondeur, ça a sans doute besoin de beaucoup d'énergie. Mais la nourriture est rare dans les abysses, donc peut-être a-t-elle trouvé un moyen de réguler son métabolisme. À moins qu'elle ne chasse en eaux moins obscures... À tout hasard, je lui ai préparé un petit assortiment des espèces les plus communes dans le Pacifique : saumons, thons, sardines, quelques crustacés...

— Un banquet de choix. Elle en a de la chance.

— Ça m'a quand même coûté deux-cents dollars au marché de Guam.

— Eh bien ! Tout le budget de la mission y est passé !

— Pratiquement.

Nous sourions à nouveau, unis par une complicité naturelle, tandis que sur le pont, tous s'apprêtent à repartir en quête de créatures légendaires.

À la nuit tombée, *Perséphone* inaugure notre première plongée dans cette partie septentrionale de la fosse des Mariannes. Je me suis réservé le droit d'y participer. Je m'associe avec Louis : une manière de me faire pardonner pour mes incartades de la dernière fois. Je sais qu'avec lui à mes côtés, il me sera impossible de commettre la moindre entorse au règlement. Et puis de toute façon, je n'ai pas vraiment osé reparler à Adam depuis notre petite scène sur le pont.

Nous descendons rapidement, attirés par le lest et la force de gravité, jusqu'à des profondeurs qui me semblent étrangement plus sauvages que celles que nous avons explorées ces huit derniers mois. Peut-être ai-je fini par m'habituer à cette partie de la fosse qui borde le port de Guam, tandis que les alentours de l'île Blackney me sont totalement inconnus. Le gouffre paraît plus abrupt, ici. Ses parois fissurées de toutes parts invoquent des combats de géants, le choc de haines titanesques dirigées l'une contre l'autre il y a des siècles, dans l'antre d'un Léviathan disparu depuis longtemps. Toute une histoire géologique se dessine autour de nous alors que nous sombrons toujours plus profondément, aussi bien dans l'espace que dans le temps. Le sol au fond de la fosse nous apparaît soudain, plus noir que le coeur d'un démon, noir comme la roche volcanique de Ria. Son étendue plane se brise en un millier d'échardes pointées vers la surface. On dirait les écailles d'un serpent. Un serpent aux dimensions de l'océan. Une divinité ensevelie là, inchangée depuis des millions d'années, sans visage et sans nom, inconnue du monde des hommes. Elle vit toujours, pourtant. Il serait une erreur de la croire éteinte. Elle sommeille, éternelle, dans l'attente de l'explorateur qui sera suffisamment téméraire pour la réveiller. Sommes-nous ces hommes-là, Louis et moi, aujourd'hui ? Tandis que nous descendons dans notre capsule de métal, avec nulle autre arme qu'un filet de pêche et la lumière née de la surface, oserons-nous révéler ces forces endormies ? Je les sens presque partout autour de nous : un oeil unique, sans limites, braqué sur notre sacrilège, et nous deux, profanateurs, nous nous offrons en sacrifice à l'abîme.

Je frissonne.

— Tout va bien ? s'enquiert Louis.

Lui non plus ne semble pas très rassuré par ce qu'il voit, et je me souviens tout à coup que le pauvre est claustrophobe. Compressé à deux dans une sphère en acier d'un mètre cinquante de large, par onze mille mètres de fond, il garde valeureusement son calme. Il sait pourtant tout comme moi qu'au moindre problème, aucune échappatoire n'est possible :

— Ça va, je réponds, la gorge serrée. Je ne m'attendais pas à ce que ce soit aussi impressionnant, c'est tout.

— Ça n'a rien à voir avec le sud de la fosse. On dirait presque un autre océan.

— C'est vrai... Tout est tellement immense.

Par endroits, les plaques de roche agglomérées m'évoquent les murailles effondrées d'une cité engloutie. Quelles tensions ont bien pu les projeter ainsi, jusqu'à ce qu'elles se fondent en un magma d'épines tranchantes ? La nature est-elle capable d'une telle violence silencieuse, là dans le secret de ses eaux ? La réponse est oui, bien sûr. Un oui sans cesse renouvelé, et qui ne cessera jamais de m'émerveiller.

— Le radar ne détecte rien, m'informe Louis tandis que nos caméras restent désespérément fixées sur du vide.

— On ne pouvait pas s'attendre à gagner du premier coup. Rapprochons-nous de l'île.

— Mais, les gardes-côtes...

— ... ne peuvent pas surveiller nos mouvements si loin sous la surface. Ils ne sauront jamais que nous sommes passés par ici.

— Au nez et à la barbe des ricains, alors ?

— Exactement.

J'enclenche les propulseurs. Nous progressons lentement vers les coordonnées de Blackney, chaque mètre gagné nous révélant un peu plus de ces salles immenses plongées dans le noir. On pourrait se croire à l'intérieur d'une grotte dont la gueule n'aurait pas de fond, ou sous une cathédrale aux voûtes vertigineuses. La roche est partout. Si les Anciens avaient pu voir de tels horizons, nul doute que le mythe de l'Atlantide serait toujours aussi vivace aujourd'hui. Les éclats torturés du sol sont autant de profils grimaçants sortis des ténèbres qui nous dévisagent. La lumière de nos spots révèle d'affreuses silhouettes en ombres chinoises, qui se tordent sur notre passage.

J'ai déjà entendu parler du mal des profondeurs. C'est une paranoïa qui se développe chez les sous-mariniers prisonniers sous la surface sur de longues périodes. Comme l'eau à l'intérieur d'un navire, la folie s'insinue dans leur esprit, doucement d'abord, et puis de plus en plus vite, jusqu'à ce que les victimes ne soient plus capables de distinguer le rêve du réel. Les hommes qui en ont souffert rapportent avec eux des visions de créatures mythiques, aussi grandes que des villes entières, surgies du précipice pour les engloutir. Des images de krakens, de calamars géants plus terribles que celui de Jules Verne, de baleines mangeuses de chair... Dix minutes au fond de la fosse des Mariannes me suffisent pour comprendre à quel point l'esprit humain peut vite basculer. Seuls dans notre bathyscaphe, Louis et moi, nous pourrions nous croire abandonnés à la merci des pires dangers. Chaque fissure de la fosse ressemble à un iris fendu tourné vers nous.

— Perséphone, crache soudain la radio.

Nous sursautons tous les deux. Quatre heures se sont écoulées en un éclair. Comme si le temps n'avait plus la même signification, ici... Il est pourtant essentiel à notre survie :

— Achéron, nous remontons, je déclare sans parvenir à dissimuler un certain soulagement.

— Très bien. Nous envoyons *Hadès*.

Il a été convenu à l'avance que les deux sous-marins opéreraient un roulement, de façon à ce que l'un recharge ses batteries pendant que l'autre replonge. Ainsi, nous aurons toujours un oeil sur ce qui se passe au fond de la fosse.

Louis et moi effectuons l'ascension du retour en silence, trop absorbés par ce que nous avons vu pour ne serait-ce qu'en parler. J'en oublie presque ma déception de ne pas avoir trouvé la créature. L'intense malaise que j'ai ressenti, cette attraction magnétique, en plus de la sensation persistante d'être observé, ont suffi à me convaincre que je cherche au bon endroit. À la seconde où je pose le pied sur le pont de l'*Achéron*, je n'ai déjà plus qu'une envie : repartir.

Malheureusement, les jours suivants voient décroître cet enthousiasme. Tous mes collègues se montrent aussi sublimés que moi par la fosse, et pourtant, jamais l'océan ne nous a paru aussi vide. En une semaine, aucune espèce de poisson découverte, pas même un spécimen déjà connu. Cette partie de la fosse des Mariannes a l'air désespérément déserte. Les seuls résidus organiques retrouvés sont des squelettes de coraux et d'animaux morts depuis des siècles. Il ne semble y avoir de place que pour le minéral dans ce sinistre royaume. Nous avons élargi la zone de recherche autour de l'île Blackney pour aboutir partout au même résultat : sur un périmètre de cinquante kilomètres aux abords de l'île, le Pacifique est stérile. Une anomalie de la nature suffisamment notable pour me garder éveillé toutes les nuits.

Mes rares instants de répit sont peuplés de cauchemars. Je descends au fond de la fosse, et j'aperçois la population de l'île Blackney qui me contemple, la peau en lambeaux et les orbites creuses, leurs longs cheveux noirs ondulant dans le courant tels les voiles d'un vaisseau fantôme. À chaque plongée de l'un des sous-marins, je m'attends à ce que l'on découvre leurs cadavres rongés jusqu'à l'os, unis main dans la main dans une danse macabre jusqu'à la fin des temps.

J'en suis réduit au bout d'une semaine à dormir sur l'*Orpheus*. Je m'y sens plus à l'aise, même si la silhouette de l'île Blackney au loin n'en est que plus obsédante. Dès que je ferme les yeux, j'ai l'impression de percevoir le sable rouge de la plage sous mes pieds. Les vagues hurlent à mes oreilles, au milieu de la pluie et des cris des dindons d'Ophélie. Ria fume au-dessus de moi, tandis qu'à quelques dizaines de mètres à peine, la forêt m'appelle, hypnotique. Si je cède à sa voix, un chemin de terre s'ouvre sous mes pas. Il me conduit à travers une jungle qui a depuis longtemps repris ses droits sur les hommes. Le feuillage y est si dense que même la pluie et le soleil restent hors d'atteinte. La chaleur moite dilue tout ce qui l'entoure, y compris le village des indigènes qui n'est plus qu'un souvenir enfoui sous la mousse. Les typhons se sont occupés du reste. Le sentier, lui, se poursuit malgré tout. Il s'enfonce dans un lacis infernal, un labyrinthe de touffeur jusqu'au pied de la montagne. Là, la végétation s'écarte miraculeusement pour révéler une cavité naturelle à même la roche. Lorsque je m'y engouffre, je découvre une vaste salle circulaire, aussi large que la circonférence de Ria. Un trésor caché en dessous du volcan.

Au centre se trouve un lac, dont les eaux rougies de soufre bouillonnent depuis les entrailles de la Terre. Et au centre du lac, deux yeux verts fixés sur moi.

Je me réveille en sursaut, sous la pluie, la joue collée sur le fond transparent de l'*Orpheus*. L'espace d'une seconde, le déjà-vu est si fort que je n'ose pas décider si je rêve ou non. Mais les yeux sont bel et bien là, à dix centimètres de moi :

— Saloperie !

La mousson se déchaîne au-dessus de moi. Déjà la créature a disparu, mais je n'ai pas l'intention de me faire avoir deux fois à ce petit jeu : avant notre départ de Guam, j'ai installé sous la coque de l'*Orpheus* un large filet rétractable. Fin, transparent, ultrarésistant : l'atout parfait pour un piège aquatique. Il couvre une zone de quinze mètres sur quinze en dessous du bateau. Pour que j'aperçoive les yeux de la créature d'aussi près, elle doit forcément être dans le champ. Il ne me reste qu'à activer la commande...

D'un bond, je rejoins le poste de pilotage, dérapant sur le pont trempé, insensible à la houle. Le bouton se trouve juste là. Avec toute la force de mon poing, je frappe. Une brusque secousse agite la coque lorsque le filet se tend. Il a capturé quelque chose !

Je me rue à nouveau sur le pont, aveuglé par mes cheveux qui me tombent dans les yeux, mais je n'y accorde aucune importance. À plat ventre sur le fond transparent, je scrute les flots. Une silhouette massive se débat entre les mailles invisibles du filet :

— Je t'ai eue ! Je t'ai eue !

Soudain, la chose cesse de s'agiter. Comme si elle avait pu sentir ma présence, elle fonce droit vers la coque et se jette dessus : l'*Orpheus* tremble sur sa quille. Il tangue, se rattrape puis bascule à nouveau, tandis que la créature, encore et encore, inlassablement, s'abat sur la coque jusqu'à la faire chavirer.

Je tombe par-dessus bord. L'eau glaciale électrise mes sens. Autour de moi, c'est le chaos : la moitié de mes affaires se déverse en une pluie ininterrompue vers le fond de la fosse. Une tornade de bulles accompagne le bateau qui s'enfonce, torturé par les courants, paralysé par son ancre. Il me faut un petit moment pour revenir à la surface : l'

Orpheus s'est entièrement retourné, et le filet tendu à craquer repose contre l'un de ses flancs. À l'intérieur, une forme argentée se débat toujours. Je ne parviens pas à distinguer ce que c'est sous la pluie battante, mais c'est inutile. Je sais qu'il s'agit de ma créature. Lentement, elle essaye de manoeuvrer la nasse pour l'approcher des pales tranchantes du moteur :

— N'y pense même pas..., j'articule, toutes mes forces jetées dans un crawl rapide.

Elle me voit arriver. Ses efforts se font plus pressés, puis cessent totalement. Alors, je la sens me regarder dans les yeux. Elle choisit le seul mouvement susceptible de me surprendre : un saut en avant dans ma direction. Son poids me percute avec l'élan d'un bulldozer. Le naufrage, doublé de ce choc immense, suffit à me renvoyer trois mètres sous l'eau. Cette fois, je n'ai plus la force de remonter. Ma volonté hurle, mais le corps ne suit pas.

' C'est trop bête ', je me surprends à penser tandis que l'océan m'emporte. ' J'étais si près du but. Si près... '

Le manque d'oxygène finit par réveiller quelques fonctions dans mon esprit. L'apnéiste prend le relais, se concentre pour ne pas se noyer. Je nage en économisant mes mouvements. Incapable de distinguer le haut du bas, je laisse les lois de la physique me ramener vers la surface. Je me débats ainsi pendant plusieurs minutes, sans me soucier du courant violent qui m'entraîne loin de l'*Orpheus*, et je parviens enfin à émerger dans une nuée d'écume, à moitié inconscient, les yeux brûlants de sel et la chemise déchirée. Un sol tangible soutient mon poids. Je sens du sable sous mes paumes, doux et fin, et le fracas des vagues qui s'échouent sur une plage. Je comprends instantanément où je suis :

— Oh non...

Un seul regard, et je suis de retour dans mon cauchemar. Les dindons piaillent autour de moi. La forêt rugit sous l'emprise de Ria, et son appel m'arrache au sol alors qu'il ne me reste plus la moindre force dans les veines. Je titube tel un revenant. Au loin, j'aperçois l'*Orpheus*, toujours en équilibre la quille en l'air, jouet des flots. Impossible de vérifier si le filet est encore en place ou non. L'*Achéron*, lui, évolue à quelques encablures. L'averse le drape de voiles si épais que je ne distingue personne à son bord. Me verront-ils dans des conditions pareilles ?

' Et s'ils me voient, que m'arrivera-t-il ? ', je songe avec une brusque pensée pour les gardes-côtes américains.

Une telle infraction aux interdits qui entourent Blackney pourrait mettre un terme définitif à ma mission. Voire pire : nous envoyer moi et toute mon équipe en prison. C'est pourtant le cadet de mes soucis pour le moment. À cinq kilomètres à peine, la créature s'agite peut-être dans son filet, enfin prisonnière, et je ne peux pas l'atteindre... Je suis condamné à rester planté là sur cette foutue plage, à attendre que les flics viennent m'arrêter sans rien comprendre à l'importance de ma découverte...

Hors de question. Je scrute l'horizon à la recherche d'une patrouille, mais je n'en vois aucune. Vite, avant que quiconque ne puisse me repérer, je cède à l'appel qui tire sur chacun de mes muscles et je cours jusqu'à la lisière de la forêt.

La végétation si particulière de Blackney m'accueille de son étreinte protectrice. Tout est si étrange ici que je ne sais plus où donner de la tête, alors je continue, je m'élance le long de ce sentier que je connais par coeur, jusqu'à ce que la plage ne soit plus visible derrière moi. Je n'ai plus qu'à espérer que la pluie effacera le reste de mes traces. Alors seulement, le coeur battant, je prends le risque de m'arrêter.

Le village des indigènes se dresse autour de moi, exactement comme dans mes rêves. Je reconnais la maison des ancêtres, l'espace dédié aux cuisines, et même l'atelier de sculpture où des éclats de bois épars adoptent grossièrement la forme d'entrelacs monstrueux.

Je retiens ma respiration, de peur de voir l'armée des morts débarquer. C'est stupide, j'en ai conscience. Mais tout est si réel. Tout est comme dans mon rêve. Je suis le premier à pénétrer ces lieux depuis le drame qui s'y est déroulé. Si mon père savait, à cet instant même... Si mon père savait.

Je décide de rester ici quelques minutes, jusqu'à ce que je reprenne suffisamment de forces pour refaire le trajet jusqu'à l'*Achéron*. Il faudra nager vite, et sous la surface autant que possible, pour éviter d'être repéré. Avec un peu de chance, la pluie couvrira ma trajectoire.

Dans l'intervalle, je regarde autour de moi, histoire de mettre à profit ma visite impie dans ces lieux abandonnés.

Il n'y a plus grand-chose à trouver. Quelques effets personnels. Des poteries. Un bracelet d'enfant oublié sur une paillasse. Je le saisis et le garde pour moi, sans trop savoir pourquoi. J'ai toujours eu l'esprit transgressif. Il y a quelque chose de follement satisfaisant à arpenter ce village où nul n'a eu le droit de poser le pied depuis presque trente ans. Ce que j'expérimente aujourd'hui, je l'emporterai avec moi, et pour moi seul. J'accumule un savoir que l'on refuse à mon père depuis des années.

' Sur son lit de mort, je le lui dirai ', je songe avec un rictus d'anticipation.

Une pensée parasite me tire pourtant de ces réflexions. À la sortie du village, le sentier se poursuit. Il adopte la courbe sinueuse que j'ai déjà vue en esprit. Devrais-je le suivre ? Et s'il existait vraiment une porte sous la montagne ?

Je secoue la tête pour débarrasser mes cheveux des dernières gouttes de pluie. Tout semble plus étouffé ici. Le martèlement de l'averse ne me parvient plus, pas plus que le bruit des vagues. Je ne perçois plus que ma propre

respiration, dans ce village désespérément mort, et le bourdonnement du volcan qui enfle comme une clameur.

Je l'entends. Une pulsation sourde, moite comme l'air qui m'entoure. Et puis une autre. Un battement de coeur, terriblement organique, venu des profondeurs de Ria.

Je choisis de suivre le sentier. Il a presque intégralement disparu sous l'humus et les lianes, mais j'y trouve malgré tout mon chemin comme si je l'avais déjà parcouru dans une ancienne vie. Lorsque la caverne se révèle à moi après une courte marche, je ne suis même pas surpris. Le lac m'attend à l'intérieur, avec ses eaux rouges et son odeur de soufre, mais cette fois, nul n'est là pour m'observer. Les occupants de cette grotte sont partis depuis longtemps. Ils n'ont laissé derrière eux aucune sculpture, aucun signe des croyances qu'ils associaient à ce lieu hors du commun. Seul un miroitement étrange sur le sol, accompagné d'un craquement, me livre une réponse en forme de point d'interrogation. Des écailles gisent çà et là dans la poussière écarlate. J'en ramasse une poignée : elles sont rêches et ternies par les années. À première vue, je n'y reconnais aucune espèce de ma connaissance, mais je ne suis pas au mieux de ma forme pour en juger. À tout hasard, je les fourre dans ma poche de jean à côté du bracelet, puis je ressors dans la torpeur de la jungle. Ce que j'ai vu me hante. Comment ai-je pu rêver de cette caverne où je n'avais jamais mis les pieds ? Comment ai-je pu trouver si facilement mon chemin dans cette jungle obscure ?

Je renonce à ces questions pour l'instant. Après tout, je suis peut-être en état de choc. Inconscient sur la plage, ou pire encore, sous l'eau. Prisonnier de mes cauchemars jusqu'à mon dernier souffle. Pour autant que je le sache, je suis peut-être déjà mort.

' Voilà qui est très productif, comme raisonnement... '

Je prends le parti de ma conscience. Mort ou non, je retrace le chemin de la forêt en sens inverse et choisis de suivre la lisière des arbres jusqu'au littoral nord de l'île, là où je serai le moins visible. Si les gardes-côtes sont de sortie, ils auront logiquement leurs jumelles braquées sur l'*Orpheus* et l'*Achéron*. J'aurai un peu plus de trajet à parcourir, mais moins de chances d'être aperçu.

Une inspiration plus tard, je jette mes forces dans une brasse sous-marine sur plusieurs dizaines de mètres. Pas mal, pour un macchabée. Je continue jusqu'à ce que la pression soit trop importante, alors seulement, je reprends mon souffle une demi-seconde, juste le temps de me repérer et de rectifier ma trajectoire jusqu'à l'*Achéron*.

Je peux féliciter le marin responsable de la vigie ce jour-là : par une pluie torrentielle au beau milieu du Pacifique, il finit par me détecter alors que je suis encore à deux kilomètres de l'*Achéron*. À chaque remontée, j'entends les cris et les cloches du bateau qui s'active en tous sens, avec à sa tête le capitaine, qui se demande sans doute que faire : envoyer des secours, ce qui violerait sciemment le périmètre de sécurité de l'île Blackney, ou attendre que je les rejoigne ? Je tente de leur signaler que je vais bien, et, à mon grand soulagement, ils semblent opter pour cette dernière solution. On me lance des bouées et des cordes pour me hisser à bord. Quasiment tout l'équipage s'est rassemblé sur le pont pour observer une fois encore le chef de leur mission rentrer de l'une de ses plongées suicidaires. Lorsqu'Adam et Ophélie se dirigent vers moi mains tendues, prêts à protester, je ne les laisse pas ouvrir la bouche :

— La créature, j'articule en frissonnant d'épuisement, le doigt pointé vers l'*Orpheus*. J'ai capturé la créature.

La créature

Il a fallu dix hommes pour maîtriser la créature prisonnière du filet de l'*Orpheus*. Dix hommes, et trois heures d'effort. À présent que je me tiens devant la porte scellée de l'aquarium, seul, j'ai presque peur de l'ouvrir. Peur de pousser le battant, et de me rendre compte que tout ceci n'était qu'une chimère. Le pur produit d'un esprit délirant.

Est-ce donc ce que l'on éprouve lorsque l'on vient de marquer l'histoire ? J'ai l'étrange sentiment que le temps s'est rétréci. Je le sens passer à travers moi comme les grains d'un sablier. ' C'est un instant historique, Sam ', martèle ma conscience. ' Savoure-le. À partir d'aujourd'hui, plus rien ne sera plus jamais comme avant '.

Les secondes pulsent à l'arrière de mon crâne tel un coeur palpitant. Je garde la main appuyée sur le métal lisse de la porte, obnubilé par ce qui se trouve derrière. Et si la créature avait disparu ? Ou pire encore, si elle était toujours là ?

J'actionne l'écoutille. Le panneau coulisse lentement sur ses gonds sans le moindre bruit.

Devant moi, l'obscurité. Le laboratoire est une large pièce de dix mètres sur cinq, basse de plafond, où les eaux trépidantes du bassin se perdent dans le noir. J'allume les spots des différents plans de travail, mais je laisse les flots éteints : dans un premier temps, cela vaut sans doute mieux pour ma créature des abysses.

La lumière crue des tubes cathodiques ne me révèle rien, si ce n'est une onde légèrement bleutée. L'aquarium se dresse devant moi à la verticale, sur toute la hauteur du compartiment. C'est un véritable monstre, d'une contenance de plus de trente mètres cubes. Pour l'alimenter, l'*Achéron* pompe directement dans les eaux froides du Pacifique. Nous nous en servons habituellement pour entreposer les espèces que nous désirons soumettre à une étude prolongée : avant d'y emprisonner la créature, nous avons dû libérer les deux poulpes et le jeune requin blanc qu'il abritait. Ce que nous étudions aujourd'hui est autrement plus fascinant... Encore faudrait-il que la créature se montre.

La gorge sèche, je scrute les profondeurs à la recherche d'un indice, d'un geste, mais rien. La créature se cache. Je frotte mes yeux encore maculés de sel. J'hésite à m'approcher. Face à la perspective de ce regard étranger posé sur moi, j'éprouve la même crainte que devant ce gouffre insondable au large de Tahiti, vingt ans plus tôt. Un mélange d'attirance et de répulsion. La chose m'aspire autant qu'elle me terrifie, plonge dans des ténèbres inconscientes en moi, à la recherche de ce petit éclat brisé qui appartiendra toujours au Pacifique.

Je finis par refermer l'écoutille et je m'avance de quelques pas vers la vitre. L'aquarium m'écrase de sa présence silencieuse, absolue. J'y aperçois mon reflet dans la lueur fantomatique des diodes : un visage plat à la peau mate, aux traits sévères, un regard aiguisé sous quelques mèches de cheveux noirs et rebelles.

L'espace d'une seconde, j'ai l'impression de reconnaître ma mère. Elle m'a légué cet air noble et solennel si caractéristique des peuples d'Océanie. Ces yeux en amande qui ne lâchent rien. Seule leur couleur ne lui appartient pas : ils sont verts, comme ceux de mon père. Comme ceux de la créature.

Soudain, je recule d'un pas. La créature est là. Sortie des profondeurs de l'aquarium, elle me dévisage à travers la vitre, noyée dans mon propre reflet. Elle m'observe avec une intensité égale à la mienne, et ce que je lis dans cet unique regard me pétrifie d'effroi.

Je me racle la gorge. J'ai toutes les peines du monde à ne pas m'enfuir en courant tandis que ma main droite attrape un enregistreur sur l'un des plans de travail :

— Professeur Sam Luzarche, mardi quinze juin, à cinq kilomètres au large de l'île Blackney, je commence, l'appareil pressé très fort entre mes doigts. La créature est un animal vertébré, d'environ deux mètres de long. Son corps est intégralement recouvert d'écailles fines et serrées de couleur argentée.

Je songe instantanément aux écailles ramassées dans la caverne sous le volcan Ria :

— Elle est dotée de branchies. Toutefois, la largeur de la cage thoracique laisserait supposer l'existence d'un second système respiratoire, possiblement atrophié.

Tandis que je parle, la créature maintient le contact visuel. Ses pupilles fendues restent braquées sur moi. On pourrait presque croire qu'elle m'écoute.

— Le pédoncule caudal mesure approximativement un mètre de long, je poursuis, l'enregistreur comprimé entre mes phalanges blanchies. En revanche, les nageoires annexes sont absentes. En lieu et place des nageoires pectorales, la créature a développé des membres supérieurs semblables aux membres supérieurs humains : bras, avant-bras et mains. Les doigts sont palmés, et au nombre de cinq. La tête est clairement séparée du tronc, d'une manière encore une fois similaire à l'anatomie humaine.

J'avale ma salive :

— Les traits sont, eux aussi, proches d'un visage humain. Les yeux sont durcis et dépourvus de paupières, sans doute pour résister aux fortes pressions. Les oreilles sont développées, ce qui suggère une bonne ouïe. Le nez est

présent, ce qui pourrait indiquer une nouvelle fois une vie amphibie. Absence totale de pilosité sur l'ensemble du corps. Deux mamelons laissent supposer l'existence de glandes mammaires non développées : impossible d'en déduire si la créature est un mammifère ou non. De la même façon...

Je cherche mes mots, aspiré dans les iris sans fond de la créature :

— Il est impossible de déterminer si le spécimen est un mâle ou une femelle. Un examen plus approfondi sera nécessaire.

J'éteins l'enregistreur. Je me sens vide. Rien dans ces platitudes ichtyologiques ne peut retranscrire ce que j'ai sous les yeux. Ce corps souple et puissant, à la grâce de reptile. Ces muscles luisants d'un reflet d'acier à la lueur des tubes cathodiques. Ces longs voiles transparents qui ondulent dans le courant froid, telle une brume lunaire. Les branchies de la créature sont quatre plaies rouge vif qui s'ouvrent, béantes, dans la chair de son cou. Et que dire de son visage ? Il n'a rien d'humain, et pourtant, l'humain s'y retrouve tellement... Des yeux de requin incrustés dans un crâne aux os épais, résistant, conçu pour défier les abysses. Des lèvres plates et solides, des narines prononcées. Et ce regard fixe, froid, qui ne cille jamais...

Il y a une vie derrière ce regard. Là où se trouve un visage se trouve une conscience. Un être infiniment autre, à des milliards d'années-lumière de ce que je serai à jamais en mesure d'appréhender, et dont j'ignore les pensées. Qu'y a-t-il au fond de ce vert obsédant ? De la haine ? Un instinct de mort ? Suis-je descendu par onze mille mètres de fond jusqu'au creux de la fosse des Mariannes pour en rapporter uniquement le meurtre ?

Je veux croire qu'il y a plus que cela, et pourtant, quelles conséquences terribles cela risquerait d'avoir... Terribles et prodigieuses. La découverte d'une autre espèce intelligente sur Terre. Pour la première fois depuis des mois, peut-être des années entières, je me surprends à penser à l'avenir. Qu'arrivera-t-il à cette créature, une fois que toute la communauté scientifique sera mise au courant de son existence ? Combien de puissances innommables s'écharperont jusqu'à l'os pour le privilège de disséquer jusqu'à son dernier organe ?

Je reste silencieux tandis que la créature continue d'évoluer devant moi, impassible, comme si elle pouvait partager mes réflexions. Elle ne paraît pas effrayée. Son audace ressemblerait presque à un défi : ' Tu voulais me connaître ', dit-elle, ' eh bien maintenant, gare à ce que tu apprendras '.

L'écoutille coulisse soudain derrière moi, ce qui m'arrache un sursaut :

— Sam ? appelle Adam.

— Je suis là.

— Tout le monde te cherche ! Depuis combien de temps est-ce que tu te caches ici ?

— Depuis...

Je consulte ma montre d'un oeil distrait :

— Deux heures.

— Deux heures ? Tu es là-dedans depuis deux heures ?!

Je me retourne vers la créature. Plus que jamais, je perçois le danger dans ses prunelles hypnotiques. Deux heures ont disparu, avalées dans leur mystère...

À son tour, Adam s'approche. La vue de la créature le plonge dans le silence. Nous restons longtemps ainsi, côte à côte, face à l'impossible. Nous n'avons pas besoin de parler pour savoir tous les deux que ce que nous observons brave toutes les lois de la nature.

— Qu'est-ce que c'est ? finit par demander Adam.

Je secoue la tête :

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Tu crois que c'est... une sirène ?

Le mot reste là, suspendu entre nous comme un tabou impardonnable. J'inspire profondément :

— C'est l'une des divinités des habitants de l'île Blackney, je déclare. Tant que nous n'en saurons pas davantage, autant l'appeler par le nom qu'eux-mêmes leur donnaient.

— Vilaa...

— Oui. Si nous la baptisons ' sirène ', j'ai peur que l'ensemble de nos collègues ne nous lâchent définitivement. Ils s'imagineront que nous avons découvert Ariel, ou Loreleï... Alors que franchement, regardez-la.

La créature nous retourne ses prunelles de prédateur. Je sens Adam frissonner près de moi :

— Tu devrais aller te reposer, dit-il pour ne plus l'affronter. On dirait qu'on t'a déterré la semaine dernière. Tu ne pourras pas l'étudier convenablement dans cet état.

— Je sais... Mais il fallait que je la voie.

— Ophélie s'inquiète pour toi.

— Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Nous la tenons maintenant. Il ne reste plus qu'à découvrir ses secrets.

Un sombre pressentiment s'empare de moi tandis que, d'un geste souple, la créature repart se terrer dans les ténèbres :

— Adam..., j'articule après une longue hésitation. Il ne faut rien dire de tout cela à mon père. S'il apprend ce que nous avons trouvé, ce que nous étudions ici... Il ne doit absolument pas être mis au courant.

Le visage du vieux scientifique se teinte d'embarras :

— Sam, j'ai peur qu'il ne le soit déjà...

L'acide me tord le ventre :

— Comment ça ?

— Je lui ai écrit après ta plongée sous l'orage, le mois dernier...

— Vous avez fait quoi ?

— Je m'inquiétais pour toi ! Je pensais que tu retombais dans une de tes phases, que tu t'étais mis en danger pour poursuivre une hallucination absurde, au mépris de ta vie... Comment aurais-je pu imaginer qu'elle était réelle ?

— Une de mes phases ? Quelles phases ?

— Tu le sais très bien. Une phase autodestructrice.

— Putain...

La colère m'étreint tellement que j'en oublie la créature :

— Je n'arrive pas à y croire... Combien de fois faudra-t-il vous le rentrer dans votre putain de crâne ? Ce n'est pas parce que ma mère a décidé d'abandonner son gosse pour aller saluer ce vieux Neptune il y a vingt ans que je vais faire pareil maintenant ! Et si quand bien même il m'en prenait l'envie, ce n'est pas à vous de vous occuper de moi, ni d'espionner pour le compte de mon père ! Je vous faisais confiance, nom de Dieu ! Je vous ai invité sur ce navire parce que...

L'oxygène me manque. Je m'interromps. Il n'y a plus rien à ajouter de toute façon :

— Henri m'a dit qu'il passerait te voir dès que sa mission le lui permettrait, répond Adam doucement. Quand nous avons mis le cap sur Blackney, je l'ai informé de notre trajectoire...

— Ben voyons... Il ne va pas rater une opportunité pareille, vous pouvez en être sûr.

— Le *Résolu* croise au large des côtes tahitiennes. Il sera là dimanche soir.

— Formidable.

Je contemple l'aquarium, et l'ombre de la créature dissimulée tout au fond. À peine capturée, et déjà j'ai l'impression qu'elle m'échappe. L'espace d'un instant, j'ai presque envie d'actionner la commande qui la rendra aux secrets de l'océan. Mais j'en suis incapable. Je ne peux que rester là, seul avec mon impuissance, tandis qu'à chaque seconde qui passe, le navire explorateur de mon père se rapproche de l'*Achéron*, avec son messager de cauchemar.

— J'espère que vous êtes conscient de ce que vous avez fait, j'annonce à Adam juste avant de quitter la pièce.

Cette fois, je n'ai pas le moindre scrupule à l'accuser :

— Vous êtes peut-être devant la plus grande découverte du siècle, de l'Humanité tout entière. Imaginez ce que Henri Luzarche va en faire.

Adam ne dit rien. Je le laisse seul avec la créature, face à sa culpabilité.

Je ne réalise mon état de fatigue qu'une fois de retour dans les quartiers de l'équipage, débarrassé de mes vêtements et du regard des autres. L'eau brûlante de la douche lave le sable et le sel qui s'accrochent à ma peau. Mais même ainsi, l'île Blackney reste un petit peu avec moi... Je ressens dans la vapeur qui s'envole la chaleur moite du volcan. Et dans la fraîcheur du savon à la criste, l'odeur saline de la créature. Elle s'est tellement débattue pour qu'on ne l'amène pas sur le pont... L'extrémité des longs voiles de sa queue s'est révélée être aussi coupante que des lames de rasoir. Avant qu'on ne parvienne à la saisir, à détacher le filet de l'*Orpheus*, puis à la charrier sur l'*Achéron*, elle avait déjà entaillé les trois quarts des matelots. Moi-même, j'ai reçu une plaie dans le creux de ma main droite...

Je dénoue le pansement et regarde quelques gouttelettes de sang se perdre dans les eaux usées du navire. La créature aussi a saigné. Dans la panique, aucun de nous n'a été en mesure d'effectuer des prélèvements. Mais j'espère qu'elle n'a pas été trop sévèrement blessée. Sans rien connaître de son métabolisme, il était impossible de l'endormir, ni de la soigner...

Tout va changer désormais. Pour que chacun puisse se remettre de ses émotions, j'ai ordonné à ce que la créature soit d'abord maintenue à l'isolement. Adam et moi sommes les premiers à l'avoir véritablement vue à la lumière du jour, débarrassée du filet. Mais dès demain, nous pourrons commencer notre travail. Nous pourrons entrer dans l'aquarium et l'approcher, plus près qu'il ne nous a encore jamais été donné de le faire. Si mon père est censé arriver dans une semaine, nous devons nous dépêcher...

Cette seule idée contracte mon poing sur ma blessure. La douleur ne me soulage pas. Pris de rage sous l'eau bouillante, je tente de contrôler les frémissements de mon corps paniqué. Je coupe la douche avant d'inonder le navire, m'enroule dans ma serviette et regagne ma cabine, titubant à moitié, rattrapé par les événements de la journée.

Ophélie bondit de la couchette dès qu'elle m'aperçoit :

— Sam ! Où étais-tu passé ?

— Je suis allé voir la créature.

Une curieuse forme de déception ombre son visage. Cela ne dure qu'un instant, mais je n'ai aucun mal à déchiffrer son esprit : ' Ne pense-t-il donc qu'à ça ? '.

— Et alors ? me demande-t-elle malgré tout.

— Adam a averti mon père de notre découverte.

— Quoi ?

— À l'heure qu'il est, Luzarche senior se dirige droit sur nous. Il sera là dans une semaine, peut-être moins...

— Je ne comprends pas...

— Cet imbécile d'Adam a cru nécessaire de prévenir mon père que je plongeais les soirs d'orage à la recherche de sirènes. Mon père qui a passé sa vie entière à étudier le mythe de l'île Blackney, comme tu le sais. Comment va-t-il réagir, à ton avis, quand il découvrira que nous détenons en chair et en os la clé de l'énigme qu'il tente de résoudre depuis plus de vingt-cinq ans ?

Ophélie hausse les épaules, désemparée :

— Il aura peut-être des renseignements précieux à nous apporter.

Je ricane :

— Tu ne connais vraiment pas mon père.

— Mais peut-on se permettre d'ignorer son expertise ? Sam, j'ai vu cette créature sur le pont. Je peux t'assurer que tous les marins de ce bateau ne veulent déjà plus s'approcher de l'aquarium.

— Superstition stupide...

— Les habitants de l'île Blackney aussi étaient superstitieux avec ces êtres. Regarde ce qui leur est arrivé.

— Oui, ça prouve bien que ce n'est pas un modèle à suivre...

— Tout ce que je veux dire, c'est que cette chose, elle est... Elle nous dépasse ! D'un point de vue biologique, elle ne devrait même pas pouvoir exister !

— Et tu crois que mon père va gentiment s'amener ici, déballer gratuitement toute sa science, et puis nous laisser ensuite ? Non. Je le connais, ça fait des années que ça dure. Cette île, ce mythe, ces créatures, c'est toute sa vie. C'est une obsession : il aurait vendu sa mère pour une découverte comme celle-ci. Une fois qu'il aura posé le pied sur ce bateau, il sera le seul maître à bord.

— Mais c'est toi le chef de la mission !

— Va le lui dire. Lui, c'est Henri Luzarche. Monsieur le prix Nobel de médecine, qui a su associer les rites funéraires anthropophages des tribus de Nouvelle-Guinée au développement des encéphalites spongiformes qui les frappaient. Monsieur qui a sauvé des centaines de vies, qui contribue généreusement au budget du CNRS tous les ans, et qui se bat depuis des années pour que l'on se souvienne des indigènes de l'île Blackney. Dès qu'il sera monté à bord, nous n'existerons plus. Je suis sur cette mission parce qu'il le veut bien. Il n'aura qu'à claquer des doigts pour me la reprendre.

— Il ne ferait pas ça à son propre fils...

— Bien sûr que si. Si tu t'attends à une quelconque considération de sa part, tu te trompes. Il a conçu un enfant comme on planifierait un projet de science. C'est tout ce que j'ai toujours été pour lui. Une expérience décevante.

— Décevante ?

Je ne réponds rien. Si ce que dit Adam est vrai, Ophélie aura bien assez tôt l'occasion de se forger sa propre idée du personnage.

— Qu'est-ce que tu vas faire, du coup ? me demande timidement la jeune femme.

Je hausse les épaules :

— Étudier la créature. Apprendre le plus de choses possible sur elle tant que mon père me fiche la paix. Et lorsqu'il sera là... Prier pour qu'il ne détruise pas tout ce qu'il touche.

Ophélie ne répond rien. À la façon dont elle évite mon regard, je peux sentir sa nervosité :

— Qu'est-ce qui te préoccupe ? je l'interroge.

Elle secoue la tête :

— Ça ne te plaira pas.

— Essaye quand même.

Elle soupire :

— Nous n'en avons pas parlé, tu sais. Tout est allé tellement vite... Mais tu as failli mourir aujourd'hui. Encore une fois.

Je me détends. Je me permets même un début de sourire :

— Cette fois, tu ne peux pas vraiment dire que c'était de ma faute...

— Ce n'est pas du tout ce que je veux dire !

Elle se reprend. Furieuse contre elle-même de s'être emportée. Sa gravité finit par m'alarmer :

— J'espère que ça ne te contrarie pas si je te dis ça, murmure-t-elle. Mais une petite part de moi... ne peut s'empêcher d'être soulagée que ton père vienne nous décharger de cette chose.

— Soulagée ?

— Oui. Cette créature a bien failli te tuer. Je l'ai vue se débattre : ce n'est pas un animal ordinaire.

— C'est justement ce qui est fabuleux ! Nous sommes aux portes de la découverte, est-ce que tu t'en rends compte ? Combien de personnes peuvent se vanter d'avoir expérimenté cela ne serait-ce qu'une seule fois dans leur vie ?

C'est au tour d'Ophélie d'esquisser un pauvre sourire :

— Mon océanologue passionné..., dit-elle avec une caresse sur ma joue. Ça ne t'arrive jamais d'avoir peur de l'inconnu ?

— L'inconnu, c'est pour cela que nous vivons.

— Mais c'est aussi là que le pire peut se produire.

Je l'attire à moi et l'embrasse sur le front :

— Ne vois pas tout en noir, ma chérie. Tout se passera bien.

Elle frissonne violemment. Pour un peu, je pourrais presque croire qu'elle pleure. Sa détresse me désarme, moi qui perçois dans cette créature une avancée providentielle, alors qu'elle n'en éprouve que de l'angoisse.

— Tu es brûlant, s'exclame-t-elle soudain en s'écartant de moi. Tu n'as pas dormi depuis le naufrage, pas vrai ?

Je nie de la tête. Elle soupire, guère surprise. Mais l'heure n'est plus aux remontrances :

— Louis t'a préparé de la soupe, m'annonce-t-elle, la main tendue vers un bol de bouillon posé sur mon bureau. Elle doit être encore chaude...

Ophélie me fait asseoir, et la pensée de Louis en train de s'obstiner à prendre soin de moi me réchauffe le coeur. Je mange silencieusement tandis que la jeune femme joue avec mes cheveux, de plus en plus conscient de l'épuisement qui s'abat sur moi. J'éprouve un contraste désagréable à me retrouver dans cette cabine, si normale et tranquille, alors qu'à quelques dizaines de mètres de moi à peine, la créature ondule dans sa prison de verre. J'ai de nouveau un irrépressible sentiment d'irréalité. Comme si tout ceci n'était qu'un rêve, et qu'à mon réveil, la créature aurait disparu dans les limbes de ma folie.

— Je peux t'avouer quelque chose ? je demande à Ophélie une fois mon bol vide.

Ses iris s'écarquillent en grand, remplis de curiosité :

— Bien sûr.

— Après le naufrage... je n'ai pas immédiatement rejoint l'*Achéron*.

— Oui, je le sais. La vigie t'a aperçu au large, à l'intérieur du périmètre interdit.

J'insiste pour qu'elle comprenne, mes yeux plantés dans les siens :

— Pendant un bref instant, j'ai perdu connaissance... Et le courant m'a emporté.

Ophélie se fige. J'ai toujours adoré sa vivacité d'esprit :

— Tu t'es échoué sur l'île ? chuchote-t-elle, si bas que je peux à peine l'entendre.

J'acquiesce. Parmi mes vêtements déchirés, j'extrais de mon jean le bracelet et les écailles que j'ai récoltés sur l'île Blackney :

— J'ai trouvé ceci dans une grotte, aménagée sous le volcan.

— Tu as rapporté des objets ? Tu es complètement fou ? Et si les gardes-côtes t'avaient vu ?

— Personne ne m'a vu. Et si je ne m'étais pas échoué sur l'île, je serais probablement mort.

Cette dernière remarque lui coupe toute répartie. Je lui montre les écailles à la lueur de la lampe :

— Regarde. Je suis convaincu que ces écailles appartiennent à une créature comme celle que nous venons de

capturer. C'est la même taille et la même couleur, elles sont juste plus anciennes.

— Et qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que les habitants de l'île Blackney conduisaient ces créatures jusque dans leur grotte rituelle... Comment s'y prenaient-ils et pourquoi, c'est un mystère. Peut-être pour les vénérer, les élever, les sacrifier... Quoi qu'il en soit, tu as vu de quoi une seule de ces créatures était capable, sur le pont, tout à l'heure.

— La mission *Sentinelles* n'a relevé aucune trace de violence sur l'île.

— Je sais. Mais on n'a jamais retrouvé les corps pour le confirmer. D'une façon ou d'une autre, j'ai le sentiment que ces choses sont liées à la disparition des indigènes... Bon sang, je me mets à parler comme mon père.

Ophélie enfouit son visage dans mon cou. D'une certaine manière, sa tendresse apaise la fièvre des questions qui m'assaillent.

— Et le bracelet ? m'interroge-t-elle.

Je le fais tourner entre mes doigts. C'est un simple assemblage de coquillages, mais j'y reconnais des espèces rares, colorées, et exceptionnellement bien préservées.

— Il fallait que je le prenne, je réponds doucement. Je ne sais pas exactement pourquoi.

Ophélie l'examine à son tour. La fascination de l'île Blackney accomplit son oeuvre : elle aussi prend conscience de ce vestige interdit, dernier souvenir d'un enfant mort vingt-sept ans plus tôt, et pour qui la justice manque toujours.

— Tu n'as pas peur que l'on te trouve avec ? s'enquiert-elle.

— Personne ne saura d'où il vient.

Ophélie reste songeuse. Au bout d'un moment, elle remarque ma fatigue et m'entraîne avec elle sur le lit en hauteur. Mes tempes douloureuses supplient pour quelques heures de sommeil :

— Et comment c'était, sur l'île ? me demande-t-elle malgré tout.

Je soupire. Mon regard contemple le plafond de la cabine, mais c'est l'île Blackney que j'aperçois, avec le village englouti des indigènes, et la pulsation terrible du coeur de Ria au-dessus de moi...

— C'était étrange, j'articule lentement. Comme si j'évoluais dans un rêve. Un rêve que j'aurais déjà vécu des centaines de fois. J'avais l'impression de savoir où j'allais.

— C'était un peu le cas. Tu as dû voir tellement de photos de cette île, chez ton père...

— C'est vrai. Je n'avais pas conscience de m'en souvenir aussi bien, c'est tout.

Je me tourne sur le flanc pour dévisager Ophélie :

— Mais en dehors de cela, il n'y avait plus rien à trouver.

— Même pas des plantes ? Des insectes ?

J'éclate de rire malgré moi :

— Si, bien sûr, il y avait des insectes. Je suis désolé. J'aurais dû penser à t'en ramener un.

— Ce n'est pas grave, tu pourras toujours me les décrire.

— Pas maintenant, par pitié...

— Non, mais dès que tu auras repris des forces... Et tu sais à quel point je suis scrupuleuse.

Ophélie se redresse doucement pour m'embrasser :

— C'est votre punition, Sam Luzarche, pour m'avoir fait croire à votre mort une nouvelle fois.

J'accepte le châtiment de bon coeur. Les mains d'Ophélie sont fraîches et délicates sur ma peau. L'odeur de ses boucles blondes m'envahit, chasse la noirceur des abysses et de tout ce que j'y ai découvert. Je la laisse m'embrasser, dénouer la serviette qui recouvre ma taille et me toucher, vibrante d'un amour qui me contamine. Lorsqu'elle se déshabille, je la trouve belle, même sous l'éclairage cru de la cabine. Elle paraît presque éthérée. Un lambeau de songe, perdu dans cette atmosphère si austère. J'enroule mon corps au sien et m'abandonne quelques instants moi aussi dans ce songe. Son étreinte est un océan chaud dans lequel je me noie, plongeant encore et encore jusqu'à la délivrance.

Il n'en faut pas beaucoup plus pour venir à bout de mes dernières forces. Ophélie étendue auprès de moi, je laisse le sommeil m'attirer dans ses profondeurs infinies. J'essaye de ne pas penser à mon père, ni à la créature au regard implacable, et au bracelet de cet enfant mort que je tiens dans mes doigts.

Tout ce que j'entends, au moment de m'endormir, c'est un nom. Le nom indigène de la créature.

' Vilaa. '

' Déesse. '

Henri Luzarche

Première étape : l'observation. L'aquarium est équipé de caméras grâce auxquelles nous enregistrons les moindres mouvements de la créature, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. L'étude de son comportement est vitale si nous voulons comprendre ce qu'elle est. Malheureusement, nous ne pouvons pas nous payer le luxe de l'épier dans son habitat naturel. Ses réactions au sein de l'aquarium, soumise au stress de la capture et dans un environnement aussi confiné, ne nous apprendront sans doute pas grand-chose. Mais nous devons malgré tout observer, surtout lorsqu'elle se retrouve seule, loin du regard de ses ravisseurs.

Je me suis réveillé tôt ce matin, perclus de courbatures, trahi par un corps qui tient obstinément à me rappeler que j'ai failli me noyer la veille. Comme si je risquais de l'oublier. Sans déranger Ophélie, je suis descendu à mon bureau pour connecter mon ordinateur aux caméras du laboratoire, et depuis l'aube maintenant, je surveille. Il y a quelque chose d'obsédant dans la grâce serpentine de la créature. Face à Adam et moi, elle bougeait très peu, réfugiée dans le fond du bassin comme si cela pouvait suffire à cacher ses secrets. Mais seule dans l'aquarium à présent, elle explore enfin son nouveau territoire. Je la vois tournoyer librement, à l'étroit dans cet espace trop restreint pour un être de sa taille, enchaîner les allées et venues tel un prisonnier qui fait les cent pas. Elle se déplace avec un naturel déconcertant. Peut-être à cause de son physique si proche de l'humain, je ne peux m'empêcher d'en éprouver une pointe d'envie. Moi qui ai toujours lutté des années durant pour entraîner mon corps aux exigences de l'océan, qui ai travaillé si fort pour grappiller ne serait-ce que quelques secondes de plus dans ce monde aquatique qui me fascinait, je regarde aujourd'hui cette créature à l'aspect si semblable au mien, évoluant sans effort ni contrainte, comme si, littéralement, elle avait passé toute sa vie ainsi. Que ne donnerais-je pour virevolter indéfiniment sous l'eau avec une telle facilité...

De temps à autre, la créature s'arrête, tourne sur elle-même et déploie les longs voiles tranchants de sa queue. Cela a quelque chose de presque méditatif. Elle se laisse dériver au gré du léger courant des pompes qui renouvellent l'onde sans arrêt. Elle semble réfléchir, mais à quoi ? Elle ne dort pas, ne manifeste aucun signe d'agitation particulier. Parfois, elle se dresse à la verticale pour observer la pièce devant elle, plongée dans l'obscurité. Est-elle équipée d'une vision nocturne ? Cela serait utile, pour une créature des abysses comme elle, même si, tout en bas de la fosse des Mariannes, la luminosité est tellement nulle que même les organes visuels les plus performants n'y distingueraient rien.

Elle pose régulièrement la paume de sa main sur la paroi en plexiglas. Elle appuie, teste la résistance de ce matériau invisible qui l'emprisonne. Cela me met profondément mal à l'aise. Cette main blafarde que j'ai filmée par six mille mètres de fond, cette main si humaine, qui se presse juste devant l'objectif de la caméra pour me rappeler à quel point elle ressemble à la mienne...

Soudain, la créature prend son élan et donne un grand coup contre la vitre transparente. Je sursaute. Mais elle n'en reste pas là : elle ajuste le fil de ses voiles coupants comme des sabres et elle frappe la surface de sa queue, encore et encore, tous ses muscles contractés au maximum.

L'aquarium tremble sur sa base de métal. Je peux presque entendre les impacts retentir dans le laboratoire : la vibration sourde des boulons, le couinement du plexiglas que l'on torture...

Je me lève d'un bond. Elle ne peut pas briser la vitre, c'est impossible... Ce matériau a été conçu pour résister au vide spatial ! Mais l'angoisse s'empare de moi : je me souviens de la violence des assauts de la créature contre la coque de l'*Orpheus*, du choc lorsqu'elle m'a heurté de sa queue, jusqu'à presque m'assommer pour de bon... Elle a réussi à retourner le bateau à la seule force de ses coups !

Sans prendre la peine de réveiller qui que ce soit, je cours au laboratoire, actionne l'écoutille, et me retrouve devant la créature qui me contemple, comme si elle m'attendait.

Je me fige. Elle aussi ne bouge plus du tout. Son regard est rivé au mien, dans ce visage aux émotions indéchiffrables. J'ignore même, en vérité, s'il est capable d'exprimer quoi que ce soit.

La créature caresse la vitre. Ses doigts ont la finesse d'un pianiste. Je n'ose interpréter son geste : ' ai-je réussi à creuser une faille dans ma prison ? '. Pour l'instant, le plexiglas a l'air de tenir le coup. Mais si elle recommençait ? Demain, et le jour d'après, et tous les jours qui suivront ? Sa seule démarche transcrit une intelligence qui me fait peur. Sans trop savoir pourquoi, je ressens le besoin de m'adresser à elle :

— Même si tu arrivais à briser la vitre, où est-ce que tu irais ensuite ? Il n'y a nulle part où aller pour toi ici. Le laboratoire est fermé, et tu n'aurais pas d'eau pour respirer.

Elle me renvoie son regard fixe. Je me sens stupide d'imaginer qu'elle peut me comprendre. Il existe bel et bien un dialogue pourtant, dans cet échange visuel qui ne faiblit pas, si conscient de ma présence, et la fascination qu'il exerce sur moi. Aucun animal, aussi dangereux ou intelligent soit-il, ne contemplerait ainsi un humain dans les yeux. Nous sommes tellement habitués à inspirer la crainte autour de nous que nous ne savons même plus comment réagir lorsque

cette crainte disparaît. La créature n'a pas peur de moi. Je ne suis pas sûr de pouvoir en dire autant. Comme pour les fonds marins, je l'admire et je la respecte trop pour ne pas la redouter... Est-elle en mesure de le sentir ? Ou son assurance insolente vient-elle du fait qu'elle n'a jamais vu d'être humain auparavant ?

Le cas s'est déjà présenté, lorsque les premiers conquistadors ont posé le pied sur des îles inhabitées du Pacifique. La faune locale n'était pas habituée à la présence de l'Homme. Ignorait qu'il était un prédateur. Les oiseaux se laissaient approcher librement, curieux et sans crainte, jusqu'à ce que les premières chasses commencent...

J'esquisse un sourire malgré moi. Peut-être que dans cette histoire, les oiseaux, c'est nous. Nous avons oublié quel prédateur terrible nous guettait depuis les profondeurs des abysses. Et, sans crainte, nous nous laissons approcher...

Je pose ma paume à plat sur la vitre. Mon rythme cardiaque s'accélère à l'idée de me trouver si proche de la créature. Elle se tient juste là, elle ne s'enfuit pas... Elle regarde ma main sans savoir quoi en faire. Le geste ne lui parle pas. Je ne peux m'empêcher d'en éprouver une certaine forme de déception, mais en même temps, à quoi est-ce que je m'attendais ?

Au bout d'un moment, la créature se contente de se retirer dans les ombres. Elle s'allonge sur le fond du bassin, silhouette argentée à peine esquissée, et je m'assois en face d'elle, en tailleur à même le sol, incapable de la quitter des yeux. La familiarité qui nous unit me trouble. Ces traits anguleux, ces yeux d'émeraude...

J'ai navigué jusqu'à l'île Blackney dans l'espoir de découvrir l'origine de ces créatures. Les légendes des indigènes laissaient supposer qu'elles vivraient en plus grand nombre ici, et que nous aurions par conséquent plus de chances d'en attraper une. Mon raisonnement s'est avéré juste. Pourtant, à l'observer ainsi sous la lueur crue des néons, une de mes pensées surnage parmi toutes les autres... Et si cette créature était la même que celle aperçue aux abords de Guam ? Que celle filmée par les caméras de *Perséphone* ? Et si c'était la même, depuis le tout début ?

Le grondement de l'écoutille me sort de mes réflexions. Dès la capture de la créature, il a été décidé que l'aquarium ne serait accessible qu'aux membres de l'équipe scientifique : aucun matelot n'est admis à l'intérieur. Ce matin, c'est Ophélie qui me rejoint la première pour démarrer nos recherches :

— Je me doutais bien que tu serais là, dit-elle en s'asseyant à côté de moi.

Ses cheveux sont encore humides de la douche qu'elle a prise. Ils sentent le shampoing neutre que nous utilisons tous, mais sur elle, cette odeur se dote d'un charme particulier :

— Nous apprenons à nous connaître, elle et moi, je réponds simplement.

— Tu as réussi à dormir au moins ?

— Oui, ne t'inquiète pas. Je n'aurais pas pu tenir debout plus longtemps de toute façon, même si je l'avais voulu. Tu t'en es bien assurée.

Elle accepte la plaisanterie avec un petit sourire pudique. Mais nous restons conscients tous les deux de l'irréalité de notre situation :

— J'ai réfléchi à ce que tu m'as dit hier soir, poursuit Ophélie. À propos de ton père, et de ton inquiétude... Pourquoi ne pas révéler notre découverte à la presse ? Si tous les médias du monde entier publient dès demain la photo de cette créature en première page, avec ton nom dessus, alors nous le prendrons de court, et plus personne ne pourra s'approprier tes recherches. Le CNRS sera obligé de s'assurer qu'elle est bien traitée...

Je nie de la tête :

— J'y ai pensé moi aussi, mais ça ne marchera pas. Ce genre de découverte pourrait remettre en cause tout ce que nous croyons savoir sur notre espèce, sur le règne animal en général, et même sur notre planète... Si nous révélons l'information au grand public sans autorisation, nous risquerions d'être condamnés pour haute trahison et divulgation de recherches confidentielles, de secrets d'État... Tout ce que nos gouvernements pourront inventer pour s'approprier tous les droits sur elle. Et puisque nous n'avons pas eu le temps de récolter de données sur elle, tout ce qu'ils auront à faire pour étouffer l'histoire, ce sera nous traiter de fous. Ils nous décrédibiliseront aux yeux du grand public, détruiront nos carrières jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne pour nous écouter, et alors, notre créature disparaîtra dans l'un de ces laboratoires dont on ne revient jamais, capturée par la puissance qui aura déployé le plus de moyens pour l'avoir...

— Tu ne serais pas un peu complotiste ?

— Ne sois pas naïve. Vous refusiez de me croire quand je vous ai dit ce que j'avais vu, tellement cela paraissait impossible. Et pourtant aujourd'hui, cette créature est là, devant nous. Tu sais à quel point c'est une découverte majeure. Elle pourrait bouleverser les fondements de nos connaissances... Le CNRS pourra bien tenter tout ce qu'il veut : ce n'est pas le genre d'information que nos dirigeants souhaitent diffuser librement, ni laisser entre les mains de scientifiques civils comme nous. Non, nous devons d'abord comprendre ce qu'elle est avant de la livrer en pâture au reste du monde... Parce qu'une fois qu'on nous aura retiré le projet, il n'y aura plus rien à faire. Jamais plus ils ne nous laisseront redescendre dans cette fosse, Ophélie. Jamais plus ils ne nous laisseront en capturer une autre.

La jeune femme se perd dans la contemplation des eaux troubles :

— J'ai toujours voulu avoir davantage foi en nos institutions..., murmure-t-elle. Croire que le travail que nous accomplissons ici a de la valeur à leurs yeux. Que le fait d'être l'auteur d'une telle découverte, et l'un des plus grands spécialistes dans ton domaine, te donnerait du crédit pour poursuivre ta mission, même si cela doit être pour le compte de l'État...

— C'est un risque que je ne suis pas prêt à prendre. Mon père comprend les dangers de la recherche aussi bien que moi. Avec lui au moins, notre trouvaille demeurera secrète, jusqu'à ce que nous ayons appris tout ce que nous pourrons sur elle.

Je soupire :

— Nous devons en profiter. Pour l'instant, elle n'appartient qu'à nous. Travaillons pour qu'il en reste ainsi.

— Je n'aime pas que nous parlions d'elle comme d'une marchandise à s'échanger ou à négocier.

— Je sais. Moi non plus.

Je me relève et tends la main à Ophélie pour l'aider :

— Mais si nous voulons que l'État nous garde sur ce projet une fois qu'il sera révélé au grand jour, nous devons nous rendre indispensables... Et cela signifie découvrir le plus de choses possible.

Deuxième étape : les prélèvements. Le reste de l'équipe ne tarde pas à nous rejoindre, Adam en tête, pour contempler notre prise qui s'obstine à demeurer dans les ombres de l'aquarium. La même question se pose sur toutes les lèvres : pour en apprendre plus sur elle, nous avons besoin d'échantillons de sang, d'écailles, de peau, mais comment les obtenir ?

— À vue de nez, les voiles inclus, elle mesure deux mètres dix, énonce Adam pour toute l'assemblée. Si l'on se base sur sa corpulence, elle doit peser entre soixante et quatre-vingts kilos.

— Et sur quelle corpulence vous basez-vous, exactement ? intervient Simon, l'un de nos biologistes, qui se tient bien en retrait de l'aquarium. La corpulence d'un humain, ou celle d'un poisson de la même taille ?

Son cynisme est palpable. Il se propage à travers les rangs sous la forme de murmures, symptôme d'une crainte instinctive que l'on dissimule tant bien que mal.

— Je me base sur ce que je peux, professeur Perrault, rétorque Adam sèchement. Si nous voulons nous approcher de cette créature, nous devons d'abord l'endormir, et pour cela nous avons besoin d'estimer le dosage nécessaire. Alors à moins que vous n'ayez une meilleure suggestion...

— Je ne suis toujours pas convaincue que l'endormir soit la solution idéale, intervient Ophélie. Nous n'avons pas le début d'une idée de ce que peut être cette créature, et vous envisagez déjà de lui injecter des substances chimiques dans le corps ?

— C'est le seul moyen pour obtenir un début d'idée de ce qu'elle est, malheureusement, objecte doucement Adam.

— Vous ne connaissez pas son alimentation. Vous ne savez pas à quand remonte son dernier repas. Vous ne savez même pas si c'est un animal à sang chaud ou à sang froid ! Il y a tellement de risques que cette injection tourne mal !

— C'est pourquoi nous commencerons par un dosage très léger, j'annonce, scellant ainsi notre décision. Nous n'avons pas besoin de l'endormir totalement, juste d'abaisser sa vigilance.

Devant la réticence d'Ophélie, je m'efforce de compléter :

— La seule autre solution serait d'entrer dans ce bassin pour l'emprisonner et lui prélever ces échantillons de force. Tu sais la quantité de stress que cela générerait pour elle, ce n'est pas ce que tu veux.

La jeune femme soupire. Mais au sein de l'équipe, la décision est prise. Adam et moi nous désignons d'office pour revêtir nos combinaisons de plongée, matériel et fusils tranquillisants à la main.

Pour pénétrer dans l'aquarium, il existe sur le côté gauche de la cuve une petite cabine cylindrique en métal, appelée le sas. Adam et moi nous y pressons avant que Louis ne referme la lourde écoutille derrière nous. Plusieurs robinets d'eau s'actionnent aussitôt : ils remplissent le sas en quelques minutes, jusqu'à ce qu'Adam et moi nous retrouvions totalement immergés. Alors, il ne nous reste plus qu'à activer la deuxième écoutille, celle qui donne directement sur le bassin.

Lorsque nous entrons, la créature nous observe. Elle s'est réfugiée dans l'angle opposé au nôtre, acculée contre la paroi transparente. Je ne peux m'empêcher d'en éprouver un certain malaise. Adam lui n'a pas les mêmes scrupules : à peine à l'intérieur, il pointe son fusil sur la créature et lui tire une fléchette. Elle s'esquive, mais pas assez vite : le projectile l'atteint au bras gauche. Durant de longues secondes, nous attendons. La créature a retiré le dard dès qu'elle l'a repéré, mais c'est inutile : déjà le tranquillisant agit. Elle tente bien de garder son équilibre, de nager vers nous, mais les puissants muscles de sa queue se détendent. Elle ne peut rien faire, sinon se laisser lentement dériver vers le fond recouvert de sable, le regard dans le vide.

J'esquisse un coup d'oeil vers Adam : rien qu'à sa posture, je devine qu'il est soulagé. Derrière la vitre, Ophélie, Louis et

les autres se détachent avec une clarté limpide. Quelle étrange sensation que de voir ce laboratoire à travers les yeux de la créature... Est-ce ainsi que je lui apparais moi aussi : silhouette dressée par-delà un mur invisible, qui observe sans rien dire d'un regard clinique ? L'inquiétude d'Ophélie transperce la barrière qui nous sépare, je décide donc de faire vite.

Avec Adam, nous procédons à un premier examen externe de la créature : nous palpons ses membres et prenons le plus de photos possible. Je n'arrive pas à croire à ce que je suis en train de vivre. La créature est là devant moi, sous mes doigts, et chaque contact la rend plus extraordinaire. Sa main dans la mienne, légèrement plus petite, tiède et délicatement ciselée. Ses écailles à la douceur de satin, si lisses et parfaites, assemblées telle une côte de mailles au millimètre près. Leur résistance est prodigieuse : nous devons lutter pour en extraire quelques-unes. À l'approche des fameux voiles de la queue aux extrémités coupantes, Adam et moi hésitons : lui maintient la nageoire en place tandis que j'en éprouve le tranchant. La nature en a fait une arme redoutable.

Doucement, nous basculons la créature pour examiner son anatomie humaine : ses yeux ont les mêmes propriétés que les poissons des grandes profondeurs. Sa dentition est similaire à la nôtre. Son ouïe semble correcte et bien développée et, sous notre stéthoscope, son coeur bat normalement.

Je reste suspendu à ce son. Le coeur d'un être inconnu, découvert au fond de la fosse des Mariannes... Il résonne avec le mien, nous unissant l'espace de quelques instants dans ce bassin aquatique : deux entités mi-hommes, mi-océan...

Adam m'indique d'enclencher le scanner portatif. À deux, nous capturons des clichés de l'intégralité du corps de la créature, qui sont retransmis en direct sur les ordinateurs du laboratoire. Nous effectuons également une échographie, qui révèle des organes en tous points similaires aux organes humains, que ce soit en taille, nombre ou disposition. Ne reste plus que la prise de sang. C'est Adam qui perce la chair de la créature, contraint de se frayer un passage entre les écailles solides de son avant-bras, quand soudain, en un soubresaut, elle se libère de notre emprise.

Adam recule aussitôt. D'une large ondulation souple, la créature se redresse et nous dévisage, deux bourreaux pris en faute, l'aiguille encore plantée dans sa peau. Adam veut battre en retraite, mais je le retiens. Il nous faut ce tube. Il nous faut ce qu'il contient.

Les voiles de la créature s'agitent, au repos, parcourus de reflets d'acier. Elle-même nous paraît soudain immense et toute puissante. À la verticale, elle nous dépasse de deux bonnes têtes. Elle est à l'aise dans cet environnement qui n'est pas le nôtre. Ses écailles se tendent sur une musculature sèche, déliée, une force tranquille et absolue, comme celle d'un grand félin. Plus aucune paroi ne se dresse entre elle et nous. Nous sommes seuls dans un espace de trente mètres cubes, entièrement rempli d'eau, prisonniers de notre propre piège.

Du coin de l'oeil, j'aperçois toute l'équipe qui fixe la scène, et Ophélie, les doigts plaqués sur les lèvres, qui me supplie du regard. Elle a suffisamment de sang-froid pour savoir que le moindre geste brusque pourrait provoquer une catastrophe. Alors elle hurle dans son coeur et dans son âme : ' Sors ! Je t'en prie, sors ! '.

Mais je ne peux pas sortir sans le prélèvement. Doucement, je tends la main vers la créature. Celle qui porte encore la marque de son tranchant. Je la lève, paume vers l'extérieur, dans un signe d'apaisement universel. Je ne la quitte pas des yeux. Il y a une connexion entre nous, je le sens. Elle est autant captivée par moi que moi par elle. Elle me laissera approcher.

Adam m'agrippe par le bras, mais je me dégage. La créature recule à nouveau. Ses mains détendues se tiennent prêtes. Je ne gagnerai jamais sa confiance avec une attitude tellement hostile... Il faut qu'elle me reconnaisse. Il faut qu'elle me voie aussi vulnérable qu'elle. Un pas vers l'inconnu...

Lentement, ouvert à ce calme magnétique qui s'empare de moi lorsque j'arpente les grands fonds, je défais les attaches de mon masque et de ma bouteille d'oxygène. Adam me fixe comme un fou, mais je lui intime, d'un seul regard, qu'il doit cesser de s'agiter. Sa propre angoisse contamine l'eau qui l'entoure et la créature que je tente de rassurer.

Je retire mon masque. L'onde froide et salée du Pacifique me pique les yeux. Ma respiration prise, j'offre mon visage à la créature, sans barrière, rien que mes iris dans les siens, et la promesse de ne pas lui faire de mal. Je m'approche encore : un mètre, cinquante centimètres... Elle va me laisser la toucher, je le sens.

Un projectile fend l'eau à côté de moi. Les traits de la créature se déchirent en un masque abominable : elle se jette en avant, me pousse contre la paroi de l'aquarium, et se rue sur Adam. Ce dernier tente déjà de recharger son fusil à tranquillisants, mais il est trop lent : elle lui arrache l'arme des mains.

Je lutte pour reprendre mes esprits. À l'intérieur du laboratoire, c'est la panique. Louis se bat avec l'écoutille du sas tandis qu'Ophélie, les deux paumes plaquées sur la vitre, me hurle des mots que je ne peux entendre. Ma vision se trouble. Tout devient rouge autour de moi. Il me faut un petit moment pour comprendre que l'aquarium se remplit de sang.

' Sam ! ', je lis sur les lèvres d'Ophélie. ' Sors de là ! '.

Je me retourne. Adam est aux prises avec la créature, qui lui enserre le cou. Une énorme balafre déchire sa combinaison au niveau de sa poitrine et libère des tourbillons d'hémoglobine. Je n'hésite plus : de mon propre fusil, je tire une nouvelle fléchette qui vise juste. La créature fait volte-face, avec sur le visage une émotion plus qu'humaine : la

rage... La rage d'avoir été trahie. Mais le sommeil la recouvre déjà.

Aussi vite que je le peux, je nage jusqu'à elle, je récupère le tube rempli de son sang, et j'attrape Adam par le bras. Il se débat, en proie à la panique, convaincu que le monstre des profondeurs est revenu pour en finir avec lui.

De l'autre côté de l'écoutille, Louis m'aide à déverrouiller le sas dont il a forcé l'entrée, répandant tout le liquide qu'il contenait dans la pièce. Pas le temps de procéder à un nouveau remplissage. La porte du sas s'ouvre, et l'eau rougie de l'aquarium y pénètre en un éclair, Adam et moi dans son sillage. Nous refermons l'ensemble avant que la créature ne recouvre ses esprits, puis nous émergeons tous les trois, trempés, à bout de souffle, dans le laboratoire inondé.

Ophélie se jette aussitôt sur nous :

— Professeur ! s'écrie-t-elle. Adam, vous nous entendez ?

Adam gémit faiblement. Simon et Louis prennent tout de suite les choses en main : on nous l'arrache pour déchirer sa combinaison, évaluer l'ampleur des dégâts, puis le transporter à l'infirmerie.

— C'est une blessure superficielle, j'affirme à Ophélie qui, sous le choc, sanglote à même le sol imbibé de sang. C'est une blessure superficielle, il s'en sortira.

Sous nos yeux, la créature ondule dans le bassin écarlate, démon endormi qui frémit déjà. Au creux de ma main, le tube de prélèvement perce ma paume.

— Il s'en sortira...

Le verdict tombe moins d'une heure plus tard. Adam est réveillé, alerte. Il s'en sortira bel et bien, avec une nouvelle cicatrice à ajouter à sa collection d'aventurier. Mais cela n'ôte rien à l'incident qui vient de se produire :

— Sa réaction était si humaine, Sam..., nous confie Adam lorsqu'il se retrouve seul avec Ophélie et moi. Elle a essayé de m'étrangler. Quel animal ferait cela ? Ce n'est pas une créature ordinaire, c'est une prisonnière qui cherche à s'échapper !

Je ne réponds rien. Je me refuse à admettre qu'il a raison : les implications seraient tellement énormes... Ophélie les formule pour moi :

— Nous n'aurions peut-être jamais dû la capturer, souffle-t-elle. Si c'est un être pensant, comme vous et moi, imaginez ce qu'elle doit ressentir...

— Nous n'en sommes pas là, je proteste. Elle n'a manifesté aucun signe d'une intelligence humaine pour l'instant. Aucune tentative de communication.

— Si on te jetait dans une cage entourée d'ennemis avant de te prendre ton sang et de t'arracher des bouts de peau, tu aurais envie de communiquer ?

À nouveau, je préfère ne pas répondre. Une partie de moi se sent coupable à l'idée que cette expérience nous en aura tout de même appris beaucoup :

— À son comportement agressif et aux armes naturelles dont elle est dotée, nous pouvons malgré tout en déduire que c'est un prédateur, je conclus en exhibant les scanners tout juste édités. Nous allons pouvoir la nourrir : n'importe quel poisson local fera l'affaire. Les clichés ont révélé une ossature en tous points conforme à ce que l'on pouvait supposer d'après son apparence : une fusion parfaite des squelettes humains et pisciformes. La jonction s'effectue au niveau du bassin. La largeur de ce dernier indiquerait plutôt un spécimen femelle, mais comment en être sûr avec une anatomie pareille... D'autant plus que nous n'avons pas trouvé de traces d'organes reproducteurs.

Ophélie me dévisage comme si j'avais soudain perdu l'esprit. Mais Adam, lui, est fasciné :

— Les poumons sont atrophiés, déclare-t-il, le doigt pointé sur l'un des scanners.

— Oui, elle possède des poumons identiques aux nôtres, mais qui n'ont visiblement jamais servi. Idem pour les cordes vocales d'ailleurs : elles sont bien présentes, mais j'ignore si elle pourrait véritablement les utiliser.

— Pas dans l'eau en tout cas.

— Non. Mais je ne pense pas qu'elle pourrait respirer si nous l'en sortions.

— Mieux vaut éviter de prendre ce risque pour l'instant.

— Est-ce que vous vous entendez parler tous les deux ?

Ophélie nous apostrophe, choquée, les vêtements toujours souillés du sang d'Adam :

— Est-ce que je suis la seule à avoir vu ce qui s'est passé aujourd'hui ? Adam, cette chose aurait pu vous tuer ! Et elle t'aurait tué toi aussi Sam, si tu n'étais pas parvenu à la rendormir ! Et vous deux, vous voulez continuer de l'étudier comme si de rien n'était ?

Adam lève les mains devant lui. Le même geste de paix que celui que j'ai tenté face à la créature :

— Ophélie, aucun d'entre nous ne minimise la gravité de ce qu'il s'est passé aujourd'hui, je vous assure. Nous sommes tous troublés, déboussolés, perdus, et nous avons raison de l'être. Mais ce n'est pas une excuse pour céder à la panique. La science nous apportera les réponses dont nous avons besoin. Sam et moi avons récolté des données

dans cet aquarium : elles constituent notre meilleure chance de comprendre ce à quoi nous avons affaire, et d'éviter qu'un tel incident ne se reproduise. Vous n'êtes pas d'accord ?

— Je ne sais pas...

J'attire Ophélie contre moi :

— Nous sommes prévenus maintenant, je tente de la rassurer. Nous mesurons à quel point elle est dangereuse, et qu'il ne faut pas la sous-estimer. Plus personne n'entrera dans ce bassin, pas si elle n'est pas totalement endormie. Elle ne pourra plus faire de mal à personne.

Ophélie ne répond pas, le regard fixé sur l'énorme entaille qui traverse le torse d'Adam de part en part. Je récupère les clichés :

— Ce qui est sûr en tout cas, c'est que ces images ne nous expliquent pas comment une telle chose peut exister. J'ai donné l'échantillon de sang à Louis : il s'occupe déjà de l'analyser. Le séquençage ADN nous en apprendra sans doute plus sur ce que nous voulons réellement éclaircir.

— Mais il faudra attendre pour cela, objecte Adam.

— Je le sais...

Nous avons tous les trois conscience de ce que cela signifie. D'ici à ce que les résultats arrivent, le *Résolu* aura rejoint l'*Achéron*. Cinq jours plus tard, cette prédiction se concrétise.

Puisqu'Henri Luzarche est l'un des scientifiques les plus renommés au monde, une véritable star dans les cercles ethnologiques, et l'un des principaux bienfaiteurs du CNRS, il bénéficie du plus grand navire de recherche jamais construit par l'Homme. À côté du *Résolu*, l'*Achéron* fait figure de crevettier. Lorsque les deux vaisseaux s'amarrent l'un à l'autre de nuit sous la pluie battante, j'ai la vision d'un gigantesque bateau corsaire interrompant net mes rêves de piraterie.

Une passerelle est jetée entre nos deux ponts. Je reste à l'intérieur du poste de pilotage pour observer. Adam peut bien partir se mouiller pour accueillir la diva si cela lui chante, moi, il est hors de question que je fasse le moindre cérémonial. Je préfère redescendre dans les entrailles du bâtiment, contempler une ultime fois ma créature avant qu'on ne me l'arrache des mains.

L'équipe scientifique se montre on ne peut plus frileuse depuis l'incident qui s'est produit avec Adam. Même si ce dernier s'en est bien remis, et qu'il a aussitôt tenu à donner l'exemple par son retour au laboratoire dès le lendemain, je sens bien que les angoisses envers la créature se sont accentuées. Une telle attitude de la part de chercheurs me laisse incrédule, mais je préfère ne pas exacerber les tensions. Tous accomplissent leur travail, procèdent aux analyses et observations quotidiennes, consignent le moindre renseignement avec la patience d'une fourmilière, le tout sans lever les yeux sur cette ombre dansante à quelques mètres d'eux, prisonnière de sa cellule liquide.

Moi, je continue de la regarder. Tous les soirs, lorsque l'équipe est déjà partie se coucher, je passe au moins une heure assis sur le sol froid du laboratoire, face à l'aquarium, à suivre le cours de ses circonvolutions sans but. Au début, elle tentait toujours de se cacher dans les profondeurs, mais je crois bien qu'elle commence à s'habituer à ma présence. Je lui parle, parfois. Je lui demande pardon de lui avoir fait si peur avec Adam. Je l'interroge sur ce qu'elle est, d'où elle vient. Ce qu'elle pense de nous.

Elle ne me répond jamais, bien sûr. Il n'y a ni inquiétude, ni accusation dans son regard. Seulement de la curiosité. Mais je ne peux oublier la rage qui l'a habitée, l'espace de quelques secondes...

Adam et Ophélie ont-ils raison ? Suis-je un tortionnaire malgré moi, coupable de retenir contre son gré un être doté des mêmes sentiments que les miens ? Et si oui, que faire ? Comment renoncer à une découverte aussi extraordinaire ? L'incarnation de tout ce que j'ai jamais rêvé, sans même le savoir. Un humain vivant sous les flots...

— Est-ce que tu pourrais m'emmener avec toi ? je lui demande ce soir-là.

— Toujours à divaguer, à ce que je vois, répond la voix de mon père.

Je frémis. C'est presque imperceptible, mais je suis sûr que cet enfoiré a dû le remarquer. Je plonge une dernière fois dans le regard de ma créature. Elle m'offre son visage sans détour, comme lorsque j'ai retiré mon masque dans l'aquarium pour la rassurer. J'y puise le courage nécessaire pour me retourner :

— Nous ne t'attendions pas avant demain, je constate, les mains dans les poches, seul et droit au milieu de mon territoire que l'on envahit.

Henri Luzarche s'avance. Depuis combien de temps ne nous sommes-nous pas vus lui et moi ? Cinq ans ? Le CNRS nous avait réunis à l'occasion d'un colloque international sur la faune et la flore océaniennes, et leur influence sur les populations locales actuelles. Ils tenaient là une occasion trop unique : rassembler Luzarche père et fils, contraindre les deux sommités à travailler ensemble à un article commun... L'expérience avait été un désastre, comme toujours. Il avait fallu moins d'une semaine pour que le projet se transforme en une analyse détaillée des tendances suicidaires chez les natifs du Pacifique, avec ma mère et moi-même comme premiers sujets d'étude. ' L'océan exerce parfois une attraction maladive sur ces peuples de l'eau ', avait écrit mon père. ' Difficile de prédire jusqu'où cette attraction pourra aller, le cas

le plus tragiquement spectaculaire nous ayant été fourni par le suicide collectif des habitants de l'île Blackney. '

L'île Blackney. Nous y revenions, encore et toujours, inlassablement. J'avais quitté le colloque en envoyant balader les vingt-mille euros de financement que l'on m'avait promis pour m'appâter. Et voilà que mon père débarquait à présent, impeccable dans son complet noir anthracite coupé sur mesure, comme s'il avait aboli le temps lui-même pour me traîner à nouveau dans ce congrès d'il y a cinq ans.

— J'ai forcé l'allure quand Adam m'a parlé de ta découverte, répond-il de sa démarche souple et tranquille.

Adam le suit sans chercher à fuir le coup d'oeil assassin que je lui lance. Cela n'a pas dû échapper à Luzarche non plus, mais il ne relève pas. Il n'a d'yeux que pour la créature. Religieusement, son regard s'élève sous la lumière bleutée de l'aquarium, tandis que le reflet mouvant des néons creuse des ombres sur ses traits affûtés. Incroyable comme après toutes ces années, il est toujours capable d'éveiller en moi la même sensation. Ce frisson infime, animal, qui me donne envie de fuir face à un danger immédiat. Je préférerais partager le bassin avec la créature plutôt que de me retrouver du même côté de la vitre que lui. Son visage taillé à la serpe ne semble pas en mesure d'exprimer le spectre complet des émotions humaines : ce front haut, arrogant, intelligent, ces pommettes saillantes, ces lèvres si délicatement ourlées, pulpeuses, parfaitement façonnées pour enrober ses mensonges... Il y a quelque chose au fond de ses yeux qui ne vacille jamais. Quelque chose de dur, mort, et tout le reste n'est qu'une enveloppe cristallisée tout autour. Un costume d'homme. Ne vous fiez pas à son charisme, ni à son éloquence, ses manières ou son intellect si sophistiqué. L'esprit de mon père est comme un labyrinthe. Une fois entraîné à l'intérieur, il ne vous relâchera plus. Il vous forcera à errer jusqu'à ce que vous arriviez exactement là où il le désirait, et alors, il sera sans pitié. Aucune pitié.

Ses iris verts retournent sur moi. J'y décèle moins d'humanité que chez la créature :

— C'est formidable, Sam, murmure-t-il de sa voix sentencieuse. Formidable... Est-ce que tu as la moindre idée de ce que tu viens de découvrir ?

— Oui, je réponds, amer. Pourquoi ai-je fait route vers Blackney, à ton avis ?

Quelque part, je crois bien que c'est la première fois que je le vois exprimer un sentiment aussi intense depuis la mort de ma mère, et cela m'effraie. L'exultation qui brûle au fond de ses prunelles exhale par tous les pores de sa peau comme une folie contagieuse :

— Que savez-vous sur elle ? Raconte-moi tout.

J'entreprends de lui exposer un compte-rendu aussi factuel que possible. Chaque information délivrée me ronge tel un acide. Ce sont mes données qui s'envolent loin de moi, dévorées par ce trou noir monstrueux qui les digérera jusqu'à les faire siennes. Je conclus sur nos déductions de la semaine écoulée :

— Les premiers résultats ADN n'ont fait que susciter davantage de questions. Son génome est incroyablement proche du nôtre, si bien qu'il évoque un ADN hybride, croisé avec l'*Homo sapiens* sur des générations. Mais nous n'avons toujours pas trouvé trace de système reproducteur. Nous avons pu recueillir quelques selles au cours des derniers jours, qui nous ont appris que son alimentation se compose essentiellement de grands poissons locaux, comme nous le supposions. Malheureusement, depuis sa capture et malgré de nombreux nourrissages, elle refuse de manger.

— Depuis combien de temps maintenant ?

— Une semaine. C'est notre principal sujet d'inquiétude, en vérité. Certains animaux sont connus pour se laisser dépérir en captivité.

— Cela n'arrivera pas, déclare mon père, comme si cette décision ne revenait qu'à lui. Pourquoi ne la nourrissez-vous pas manuellement ?

Je soupire, sans surprise. Je m'attendais à cette question :

— Pour l'instant, nous préférons éviter toute source de stress inutile, je précise néanmoins calmement. Nous ignorons son métabolisme. Il s'agit peut-être de son mode d'alimentation naturel. Et puis... elle est dangereuse. Nous ne pouvons pas simplement entrer dans le bassin pour l'entraver et la gaver.

— Oui, Adam m'a parlé de sa petite mésaventure...

Luzarche jette un coup d'oeil à son vieil ami, avant de revenir sur moi :

— Il faudrait l'endormir à chaque fois, je conclus. Mieux vaut la laisser s'affamer si cela lui chante, jusqu'à ce que la faim la fasse changer d'avis.

— Ne dis pas n'importe quoi. Ta belle découverte se décharne sur place. Si tu ne la nourris pas, tu n'auras bientôt plus que des os à observer. C'est ça que tu veux ? Non, je me trompe ?

Je ne réponds rien. Ce ton me paraît bien trop familier. Le ton de celui qui règne en monarque absolu sur son domaine, et la créature comme moi-même ne sommes que deux de ses infinies propriétés :

— Dès demain, tu gaveras cette créature, décrète-t-il. Tu lui enfonceras une sonde dans l'estomac s'il le faut. Tu ne tireras rien de tes résultats avec un spécimen en mauvaise santé.

— Et le stress ? rétorque Adam.

Je suis presque surpris de l'entendre parler, surtout pour contredire Luzarche. Mon père lui-même hausse un sourcil :

— Le stress ne la tuera pas, réplique-t-il. La faim, si.

— Le stress peut très bien la tuer, et tu le sais, j'objecte. Il a un impact dévastateur sur les organismes fragiles.

— Une bestiole qui retourne des bateaux à la seule force de ses muscles, qui effectue des allers-retours par onze mille mètres de fond, et qui manque d'éviscérer et d'étrangler un homme adulte à mains nues, c'est un organisme fragile, selon toi ? Ne me faites pas rire.

Le regard qu'il tourne sur la créature est glacé :

— Elle a perdu le privilège d'être traitée avec égard.

— Tu ne peux pas lui tenir rigueur pour son comportement enfin, c'est ridicule !

— Et pourquoi pas ? Le reste de votre équipe le fait déjà. Je n'avais pas mis un pied sur ce bateau que l'atmosphère puait déjà la peur.

Adam et moi demeurons silencieux. Luzarche poursuit sa diatribe, intraitable :

— Pour autant qu'on le sache, cette créature se rapporte aux divinités vénérées par les habitants de l'île Blackney. C'est pour des êtres comme elle qu'ils se sont enfoncés dans l'eau, hommes, femmes et enfants. C'est à cause de créatures comme elle qu'ils sont morts ! On pourrait aussi bien dire que cette créature et ses semblables sont responsables de la disparition d'un peuple tout entier ! Alors ne comptez pas sur moi pour faire preuve d'indulgence avec elle.

— Tu es devenu complètement malade ? j'articule, incapable d'y croire. C'est la théorie que tu as toujours défendue, mais rien ne l'a jamais étayée, jamais ! Nous n'avons aucune idée de ce qui est arrivé aux habitants de l'île Blackney ! Nous ne savons pas ce qui leur est passé par la tête ce jour-là, et, même si tu avais raison, rien ne laisse à penser que ces créatures les ont forcés, d'une quelconque manière, à se jeter dans l'océan ! Non mais est-ce que tu t'entends parler ? Qu'est-ce que tu t'imagines exactement, que des centaines de ces choses se sont dressées sur leur nageoire arrière pour sortir de l'eau, se traîner sur la plage, enlever tous les indigènes sans exception, et les noyer ? Pourquoi ? On n'a trouvé aucune trace de violence sur l'île ! Tu refuses simplement d'admettre que tes précieux petits sujets d'étude étaient des fanatiques complètement cinglés !

— Tu l'as dit toi-même, Sam, riposte mon père avec le flegme qui lui est propre. Elle est dangereuse. Nous devons évaluer dans quelle mesure elle est une menace pour nous, et quel rôle son espèce a joué dans la disparition des indigènes.

— Elle n'est une menace pour personne !

— Va répéter ça à Adam. Je crois savoir qu'elle a essayé de te noyer toi aussi, non ?

— Je tentais de la capturer ! Elle ne faisait que se défendre !

— Je ne parle pas de l'accident sur ton bateau. Je parle du premier jour où tu l'as aperçue, près de Guam. Tu t'es jeté à l'eau toi aussi pour la poursuivre, pas vrai ?

Je suis pris d'un indicible malaise :

— Qu'est-ce que tu veux dire exactement ?

— Je dis que tu n'es pas la première personne à te noyer de ton plein gré pour poursuivre une de ces choses.

— Ça n'a rien à voir avec ce qui est arrivé aux indigènes !

— Vraiment ? Moi je trouve la coïncidence frappante.

Luzarche jette un vaste regard autour de lui, décryptant les multiples scanners que nous avons suspendus aux écrans lumineux du laboratoire :

— Tu affirmes que cette créature a des cordes vocales, mais qu'elle ne communique pas, énonce-t-il, fixé sur l'un d'eux. Moi j'affirme que dès demain, nous la transférerons sur le *Résolu*.

— C'est hors de question ! je m'écrie, incontrôlable. C'est ma découverte, elle ne bougera pas de...

— Arrête de monter sur tes grands chevaux comme un enfant de quatre ans. Elle ira sur le *Résolu*, temporairement. Pour passer une IRM.

Cette remarque m'interrompt net :

— Une IRM ?

Je n'en crois pas mes oreilles :

— Tu as une IRM à bord ?

— Parfaitement. Tu dis qu'elle ne parle pas ?

Luzarche adresse un rictus à la créature :

— Moi, je vais la faire parler.

Le chant des sirènes

Dès le lendemain matin, Henri Luzarche fait diffuser dans l'aquarium un puissant sédatif qui endort la créature en quelques secondes. Plus question selon lui de risquer la vie d'un homme dans le bassin, même pour lui tirer une fléchette. La dose nécessaire pour imprégner les trente mètres cubes d'eau est énorme, bien sûr, mais Luzarche ne s'arrête plus depuis longtemps à de telles considérations. Le budget n'a jamais été un problème pour lui, surtout lorsque sa fortune personnelle en fournit la moitié. Les milliers d'euros décernés par le prix Nobel ont été bien investis.

Face à l'aquarium, mon équipe et celle de Luzarche patientent en silence, tandis que la créature, le regard écarquillé, glisse pitoyablement vers le fond. Il est huit heures du matin. La petite pièce est bondée ; la tension palpable. Les scientifiques qui accompagnent mon père dans ses recherches sont tous éminemment réputés, surtout pour leurs opinions tranchées et leurs méthodes extrêmes, en adéquation avec les siennes. Luzarche a su s'entourer de ceux qui lui ressemblaient au fil des années. De cette manière, il n'y a plus personne pour le contredire...

Inutile de dire que nous nous sommes passés des présentations. Pour la plupart, nous nous connaissons déjà tous de nom, de toute façon. Nous bataillons sur des sujets divers et variés par articles interposés depuis des années, sans jamais nous rencontrer. Ce n'est pas la science qui nous réconciliera aujourd'hui. C'est pourquoi j'ordonne aussitôt des mesures pour réaffirmer mon statut à la tête de la mission : c'est Louis qui se charge de revêtir sa combinaison pour entrer dans le bassin, et attirer à lui la créature inconsciente.

Les hommes de Luzarche ne tardent pas à prendre le relais. Depuis le *Résolu,* ils ont transporté un petit aquarium d'un mètre sur deux, qu'ils ont bricolé durant la nuit pour l'équiper d'un harnais et de sangles. Lorsque Louis émerge du sas, la créature entre les bras, on la dépose immédiatement sur une balance portative :

— Soixante-cinq kilos dix-huit ! annonce Simon à la lecture.

On la mesure :

— Deux mètres vingt-trois avec les voiles !

Puis, avant que le manque d'oxygène ne se fasse sentir, nous l'allongeons dans la cuve miniature. Les hommes de Luzarche agissent vite : la créature est ligotée de la tête à la queue, entravée de manière à ne plus pouvoir tenter un seul mouvement. Les étroites parois de verre enserrent ses épaules. Ses voiles tranchants s'écrasent contre le fond trop court.

— Profitons qu'elle dorme encore, intervient mon père à l'adresse d'un de ses collègues. Nourrissons-la.

Je m'interpose aussitôt :

— Non, on va s'en charger. Vous voulez la gaver, pas vrai ? Mieux vaut laisser cela à notre médecin.

Je jette un bref coup d'oeil à Sibylle, notre doctoresse attitrée à bord de l'*Achéron*, une vieille femme aux manières douces qui a toujours traité mes folies avec indulgence. Je la sens mal à l'aise de devenir ainsi la cible de tous les regards par ma faute, mais je n'ai pas le choix. Je préfère infiniment savoir ma créature entre ses mains qu'entre celles de l'un des tortionnaires de mon père.

— Son anatomie est identique à la nôtre, je lui indique tandis qu'elle s'agenouille timidement auprès de la créature endormie.

— Très bien...

Sibylle prend une profonde inspiration. Derrière ses lunettes en demi-lune, je devine de la peur et de l'incertitude. Elle n'a jamais approché la créature d'aussi près. Elle la craint. Mais, devant son petit corps frêle enserré de toutes parts, c'est sa compassion qui prime :

— Ouvrez-lui la bouche, me demande-t-elle calmement.

Je glisse mes mains dans l'eau froide. La peau de la créature est si douce sous mes doigts... Les écailles de son visage sont plus fines que la plus délicate des mosaïques antiques. Elles donnent à ses traits une fragilité désarmante, à présent qu'elle repose là, inconsciente juste devant moi. Elle paraît vulnérable, et, d'un brusque élan du coeur, je réalise à quel point je la trouve belle et précieuse. Je ne veux pas laisser mon père la briser. Je ne veux pas qu'on lui fasse du mal.

Mais Henri Luzarche a raison : déjà, les os de sa cage thoracique saillent sous sa peau blafarde. Si nous ne la nourrissons pas rapidement, nous risquons de la perdre. Alors, j'entrouvre ses lèvres le plus doucement possible pour permettre à Sibylle d'y insérer une sonde gastrique. Le geste est violent : il faut faire descendre le tube jusqu'au fond de l'estomac, sans toucher les voies respiratoires. Heureusement, Sibylle connaît son métier. Son front se plisse tandis qu'elle force, le plus précautionneusement du monde, pour ne pas trop irriter l'oesophage.

Je maintiens les épaules de la créature par réflexe. Même sous l'action du sédatif, elle commence à ressentir une

certaine gêne : son torse s'anime de soubresauts à mesure que le tube de quarante centimètres de long pénètre au creux de sa gorge. Ses yeux s'agitent l'espace d'une seconde, et je tente de lui transmettre toutes mes excuses et mon réconfort. Je tremble à la seule idée de ce qu'elle doit éprouver. Qu'imagine-t-elle que nous sommes en train de lui infliger ?

Une fois la sonde en place, il ne reste plus qu'à la remplir. À l'avance, j'ai demandé à Louis de préparer une bouillie de poissons enrichie d'un cocktail de compléments alimentaires. J'ai ordonné que les spécimens soient pêchés dans la nuit, et j'ai sélectionné moi-même les plus vigoureux d'entre eux pour confectionner la mixture. Un effort dérisoire pour soulager ma conscience, sans doute... Sibylle n'émet aucun commentaire tandis qu'elle introduit délicatement la pâtée dans le tube. C'est un processus lent : Simon et quelques membres de l'équipe de mon père profitent de l'accalmie pour procéder à d'autres mesures. On prend de nouvelles photos, on effectue de nouvelles prises de sang. Tout est prétexte à l'analyse. Enfin, lorsque Sibylle tire sur la sonde pour achever sa besogne, la créature se redresse avec un haut-le-coeur. Elle veut porter ses doigts à sa gorge, mais les entraves autour de ses poignets pénètrent cruellement ses chairs. Paniquée, la bouche démesurément ouverte, elle fait mine de tousser. Une réaction si humaine que je pose ma main sur la sienne, l'espace d'un instant, sans même m'en rendre compte. Le sédatif finit par la replonger dans le sommeil.

— Très bien, lance mon père sans cacher sa désapprobation. Emmenons-la à présent.

On glisse l'aquarium sur un chariot mobile. Je le regarde quitter le laboratoire, s'éloigner loin de moi. Mes paumes sont encore glacées d'eau de mer.

— Tu n'exagérais pas, murmure Ophélie juste derrière moi.

Elle aussi observe la créature que l'on emporte, sanglée dans sa cage trop petite :

— Il ne se soucie pas qu'elle meure.

Je fais non de la tête :

— Il ne veut pas qu'elle meure, elle a trop d'intérêt pour lui. Mais il ne se soucie pas qu'elle souffre.

Alors, j'emboîte le pas à la horde de chercheurs qui se rend déjà sur le *Résolu*.

Le navire est équipé de tout le matériel dernier cri. Compte tenu de sa taille, il déborde d'activité, mais je ne peux m'empêcher de lui préférer la camaraderie plus intime de l'*Achéron*. Le *Résolu* ressemble davantage à un bâtiment militaire qu'à un vaisseau scientifique : Henri Luzarche le mène sans doute d'une main de fer, et, puisqu'il a passé sa vie entière à sillonner les océans de la planète, il en est aussi bien le chef de mission que le capitaine. Pour ma part, même si je sais manoeuvrer un bateau depuis ma plus tendre enfance, j'ai toujours privilégié à cent pourcents à mes recherches. J'ai par ailleurs pu constater à travers mes diverses expériences que l'atmosphère à bord d'un navire est infiniment meilleure lorsque l'on témoigne à son équipage le respect et la confiance qui lui sont dus. Le capitaine de l'*Achéron* est un excellent marin. Ses hommes et lui connaissent leur métier mieux que je ne le maîtriserai jamais : ce n'est pas à moi de leur dire quoi faire, pas plus qu'ils ne se permettraient de s'immiscer dans mes travaux. Que chacun reste dans son domaine. Bien sûr, Henri Luzarche, lui, est toujours demeuré étranger à de tels savoir-vivre...

Personne ne prend la peine de nous guider jusqu'à la salle de l'IRM, mais c'est inutile : l'intégralité des deux équipes s'y rend déjà en procession. Les coursives étroites s'échauffent sous l'assaut d'une pareille surpopulation. Je dois jouer des coudes pour apercevoir à nouveau l'aquarium qui renferme ma créature :

— Laissez-moi passer !

Luzarche n'a pas menti. Au coeur de son navire, un laboratoire abrite bel et bien un appareil à imagerie par résonance magnétique : une IRM, gigantesque machine circulaire dont le blanc immaculé parvient à lui seul à éclairer la pièce. Un simple coup d'oeil me suffit pour constater que l'équipement a été ingénieusement modifié pour s'adapter aux animaux aquatiques : les hommes du *Résolu* n'ont qu'à déposer la cuve sur la table coulissante avant de pouvoir démarrer l'examen.

Je me fraye un passage jusqu'à la console des opérations, où se trouvent déjà Luzarche et Adam. Ophélie nous rejoint, essoufflée, jouant de sa petite stature pour se faufiler entre les chercheurs. Le regard de mon père glisse sur elle comme un poisson mort. Elle ne s'en formalise pas. Son attention se tourne instantanément vers les ordinateurs chargés de retransmettre les données, et rien que pour cela, j'éprouve pour elle un élan de fierté qui me fait lui saisir la main par-dessous la table de travail. Elle me répond d'un sourire encourageant, et alors, il est temps de commencer.

Comme pour une IRM normale, une petite caméra fixée à l'intérieur de l'habitacle nous capture un gros plan de la créature endormie. Des micros permettent également de diffuser des sons, et même de lui parler. Pour le moment, l'action du sédatif nous empêche de procéder à des tests en bonne et due forme, mais nous effectuons déjà quelques observations préliminaires tant que la créature est au repos.

Notre première constatation, s'il était nécessaire de la confirmer, est que son cerveau est exceptionnel. Similaire au nôtre, voire légèrement supérieur : sa boîte crânienne affiche une capacité de mille-sept-cents centimètres cubes, soit l'équivalent de nos cousins disparus, *Homo neanderthalensis*. L'anatomie même de l'encéphale paraît comparable : un argument de plus pour supposer que nous avons affaire à un spécimen sentient... Dans le règne animal, la taille du

cerveau proportionnellement au corps correspond quasi systématiquement au potentiel de l'intelligence.

Ses organes vitaux, comme observés lors des premiers examens, sont analogues à ceux de l'espèce humaine : un coeur puissant et vigoureux, en excellente condition physique ; des poumons présents mais atrophiés, recroquevillés sur eux-mêmes comme ceux d'un enfant mort-né : ils n'ont jamais servi à inspirer le moindre souffle d'air ; un foie ; un pancréas ; deux reins ; un estomac enfin rempli après plusieurs jours de privation ; et des intestins vides. L'ensemble est bien formé, en parfaite santé. La musculature elle-même révèle un mode de vie frugal, excessivement sportif, autour d'une ossature légère mais solide.

De notre poste d'observation, je peux entendre le raffut incessant de la machine : ces espèces de pulsations sourdes et rapprochées qui se répètent jusqu'à la claustrophobie. La créature commence à s'agiter. La peur déchire ses iris : je la vois juste en face de moi, en grand sur l'un des écrans. Elle secoue ses liens. Elle tente de se libérer, mais l'une des sangles fixées à sa tête l'empêche de se redresser. Elle passe en revue son champ de vision, ne trouve autour d'elle que cette machine infernale qui hurle sans jamais s'arrêter, et la lumière crue des néons artificiels qui blesse sa rétine.

Sur nos écrans, les images de son cerveau s'illuminent. Un festival de couleurs nous traduit de manière silencieuse sa terreur, sa colère et son stress, où chaque seconde incarne la menace d'une souffrance atroce. L'IRM est indolore, mais comment le saurait-elle ? Nous qui l'avons capturée, ligotée, nourrie de force avant de la jeter dans un tube bruyant à peine assez grand pour respirer, comment pourrait-elle avoir la moindre idée du sort qui l'attend ?

Je presse le bouton de l'interphone :

— Calme-toi, je lui murmure dans l'espoir qu'elle reconnaîtra ma voix. Nous ne te voulons aucun mal. Il faut juste que tu restes immobile.

Mon père coupe la communication comme si j'étais devenu fou :

— Qu'est-ce qui te prend ? s'exclame-t-il.

— Nos résultats ne vaudront rien si elle plonge dans un tel état d'angoisse !

— Ça va lui passer.

— Ça te passerait, à toi ?

Ophélie presse doucement ma main :

— Sam, je doute qu'elle puisse te comprendre, de toute façon, dit-elle d'un air de regret.

— Je n'espère pas qu'elle comprenne le français. Mais le fait de sentir une présence auprès d'elle, d'entendre une voix familière, ça pourrait peut-être la rassurer... Peu importe son niveau d'intelligence : allez me dire qu'un chien ne réagit pas au timbre de son maître !

— Tu es celui qui l'a capturée pour la mettre dans un bocal en verre, réplique mon père, acerbe. Je doute qu'elle te prenne pour son maître, et encore moins qu'elle te trouve rassurant.

Je ne réponds plus rien. Luzarche a raison, même si ça me tue de l'admettre : ma voix n'a eu l'air que de la perturber davantage. Ses yeux cherchent à présent d'où ont pu provenir les mots qu'elle a entendus.

— En tout cas, elle a une bonne ouïe, commente Luzarche, concentré sur le lobe temporal, responsable entre autres de la perception auditive. Si nous testions le toucher maintenant ?

— Le toucher ?

Avant que je ne puisse réagir, mon père presse une commande sur la console de la machine. Le lobe pariétal s'embrase en un quart de seconde tandis qu'à l'écran, les traits de la créature se contractent :

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? je m'écrie aussitôt.

— Une brève augmentation de la température, rien de plus.

J'observe les constantes de l'appareil. Un tuyau introduit dans l'aquarium vient d'y déverser une eau à cent degrés.

— Tu l'as brûlée !

— J'ai fait d'une pierre trois coups. En un test, nous avons mis en lumière son sens du toucher, de la douleur et de la chaleur.

— Vous la torturez ! s'exclame Ophélie.

Je me tends aussitôt. Je connais la jeune femme : l'idéaliste en elle n'a pas peur ; elle se révolte. Mais elle n'a jamais eu affaire à Luzarche :

— Qui êtes-vous, déjà ? lui demande-t-il avec tout le dédain dont il est capable.

Il en faut plus pour la démonter :

— Ophélie Lastolat.

— Et que faites-vous sur cette mission, mademoiselle Lastolat ?

— Professeur Lastolat. Je suis biologiste.

— Votre spécialité ?

Ophélie marque un temps d'arrêt avant de répondre :

— Entomologie.

— Voyez-vous ça. Alors que savez-vous de la douleur, mademoiselle Lastolat ? Au cours de vos études, vous avez dû leur arracher les pattes, à vos précieux petits insectes. Les ouvrir en deux, les mettre à sécher, les épingler les uns à côté des autres dans vos jolies vitrines bien alignées. Vous faisiez votre travail, laissez-moi faire le mien.

— Les insectes n'ont pas de nocicepteurs, crache Ophélie d'une voix que je ne lui ai encore jamais entendue. Ils ne ressentent pas la douleur.

— Raison de plus pour ne pas vous consulter sur le sujet.

— Ne lui parle pas comme ça.

En une seconde, je me retrouve projeté en enfance. J'en suis presque malade. Le regard que mon père me lance résume à lui seul tout ce que je déteste en lui :

— J'aurais dû me douter qu'il y avait une histoire de coucherie derrière tout cela, déclare-t-il, un sourire narquois sur ses lèvres pulpeuses. Le CNRS sera ravi d'apprendre que tu dépenses ses crédits pour engager des incompétentes dans le seul but de les mettre dans ton lit.

Ophélie devient cramoisie. L'intégralité de nos deux équipes est réunie dans cette pièce et peut nous entendre. Moi, je barricade mon esprit. Avec les années, j'ai réussi à élaborer des défenses face à ce genre de situation. S'énerver ne sert à rien avec Henri Luzarche, sinon à lui donner raison :

— Vous n'êtes pas autorisé à manquer de respect à qui que ce soit sur cette mission, professeur Luzarche, je lui réponds très calmement.

Il me rit au nez. Ses mains pianotent au-dessus de la console de commande :

— Sauf que vous êtes sur mon navire, professeur Luzarche. J'entends traiter qui je veux comme bon me semble, surtout ceux qui handicapent mon travail.

La menace est à peine voilée. Contre Ophélie, contre moi. Contre cette créature dont le destin reste suspendu au bout de ses doigts.

— Qu'est-ce que tu décides, Sam ? insiste-t-il. Ta découverte ? Ou ta petite histoire de fesses ? Je n'ai qu'un coup de fil à passer, tu le sais. Le CNRS me tombera dans les bras pour que je prenne la tête de ce projet.

— Quelle différence ? je rétorque. Si tu comptes me faire chanter pour me mener à la baguette devant ma propre équipe, en quoi suis-je toujours maître de cette mission ?

— Au moins, tu es présent.

L'enfoiré...

— Ça ne dépend que de toi, Sam, ponctue-t-il de son insupportable air doucereux. Je sais que tu es un homme de science avant tout.

— Henri..., intervient Adam, catastrophé par la tournure de la conversation.

— Tais-toi, Adam, le coupe sèchement Luzarche.

— Tu n'as pas à faire ça ! Ophélie est une brillante biologiste, et tous les avis sont les bienvenus face à une telle découverte !

— Arrête ton numéro de chercheur repenti. À une époque, tu aurais agi de la même façon. Ce n'est pas parce que tu as perdu tes tripes en chemin que je dois perdre les miennes.

— Tu t'acharnes simplement pour contrarier Sam.

— Vraiment, Adam ? C'est ce que tu crois ?

Luzarche nous gratifie à nouveau tous d'un rire sec :

— Je suis probablement le seul sur ce navire à me soucier de ce qui importe réellement.

Il pointe du doigt l'écran où la créature continue de se débattre. La sangle de son front a creusé une marque sanglante dans ses écailles blanches.

— Tu crois que je m'amuse avec ces enfantillages ? Non. J'essaye d'accomplir ce qu'il faut pour comprendre cette créature au plus vite, et vous, bande d'imbéciles, vous vous complaisez dans vos amourettes et vos histoires de hiérarchie. Pendant ce temps, cette chose et ses semblables rôdent toujours dans la nature !

— Il n'y a que toi qui la vois comme un danger, j'objecte.

— Tu en es sûr ?

Le silence de ceux qui nous écoutent est éloquent. Tous mes hommes ont encore en mémoire l'aquarium rempli du sang d'Adam. Mais alors que je m'apprête à répliquer, c'est Ophélie qui intervient :

— Vous avez raison, dit-elle. Je suis entomologiste, je ne suis donc pas la plus qualifiée pour étudier cette créature. Mais vous ne l'êtes pas non plus. Vous êtes ethnologue.

Des murmures se propagent dans la salle. Surtout parmi l'équipe de Luzarche.

— Votre fils, lui, par contre, est qualifié, poursuit-elle. L'écarter de cette mission serait vous priver d'un brillant atout, et vous le savez. Vous ne voulez pas qu'il parte, vous voulez simplement le soumettre.

— Vous seriez prête à me mettre au défi, mademoiselle ?

J'aimerais dire à Ophélie de se taire. Une seule de ses paroles pourrait m'arracher la découverte de ma vie pour toujours. En a-t-elle conscience ? Elle intercepte mon regard, appel de désespoir, et je devine en elle cette même déception qu'elle éprouve parfois devant mon obsession pour cette créature. Je ferais n'importe quoi pour ma trouvaille, et elle le sait :

— Comme vous l'avez dit, nous devrions tous être au-dessus de ces enfantillages, répond-elle finalement. Je ne veux pas vous mettre au défi. Juste vous raisonner. Vous entretenez une théorie depuis des années, et à présent que cette créature a été capturée, vous adaptez les faits pour qu'ils collent à votre théorie. C'est l'inverse de la démarche scientifique, vous-même en conviendrez. Pour autant que nous le sachions pour l'instant, cette créature est simplement une nouvelle espèce, absolument fabuleuse. Un être vivant unique sur cette Terre, une découverte qui nous montre à quel point la vie, encore aujourd'hui, continue de nous surprendre et nous surprendra toujours. En tant que chercheurs, vous comme moi, c'est la vie que nous étudions, sous toutes ses formes. Nous mesurons à quel point elle peut être belle, sauvage, fragile. C'est l'amour et le respect de la vie qui nous motivent. La soif de connaissance. Et cette créature nous en promet tellement...

Durant son discours, mon père sourit et ne dit rien. Je me décompose en moi-même. Je sais exactement ce qu'il doit penser. Ce genre de diatribe engagée, c'est tout ce qu'il méprise. Ophélie reprend son souffle, déterminée à surmonter l'affront et à soutenir son regard.

— Très touchant, déclare Luzarche, qui mime une pichenette du bout des doigts. Je ne vois pas beaucoup de faits dans tous ces grands mots, cependant. Mais vous avez mentionné mon raisonnement, aussi, mademoiselle, laissez-moi vous donner une preuve.

La tension monte d'un cran dans la pièce tandis que mon père, de retour aux écrans de contrôle, active le micro qui permet de communiquer avec la créature :

— Ano tea maha'ra lei, articule-t-il.

La réaction est immédiate. La créature s'immobilise et, d'un regard de pierre, fixe l'objectif de la caméra. Le silence s'écrase sur le laboratoire. Même Ophélie n'en revient pas :

— Vous voyez ? l'interpelle Luzarche.

— Qu'est-ce que vous avez dit... ? murmure-t-elle.

— ' *Ano tea maha'ra lei*. '

Je traduis de moi-même. J'ai tellement entendu cette langue. Je la connais depuis l'enfance, et aujourd'hui, dans la bouche de mon père, elle me glace le sang :

— ' Je sais ce que tu es. '

Luzarche nous lance à tous un regard triomphant :

— C'est du idho, énonce-t-il. La langue des indigènes de l'île Blackney.

Son sourire s'élargit, jusqu'à envahir tout son visage :

— Elle comprend ce que l'on dit.

Ophélie porte une main à ses lèvres :

— Si elle comprend ce que l'on dit...

— C'est une preuve suffisante pour vous, mademoiselle Lastolat ? Vous allez continuer à me soutenir que cette créature n'a rien à voir avec la disparition des habitants de l'île Blackney, et qu'elle n'est pas un danger ?

— Si elle comprend ce que l'on dit, alors elle a des droits ! Elle doit être considérée comme un être sensible, et nous ne pouvons pas la maltraiter de la sorte !

— Cette créature n'a aucune existence juridique, elle n'a par conséquent aucun droit. Non mais jusqu'à quel point êtes-vous naïve ? Si un alien débarquait sur ce vaisseau pour vous serrer la main, que préconiseriez-vous, de l'inviter à dîner ? Vous attaqueriez les scientifiques chargés de l'enfermer, de l'étudier, alors qu'il serait crucial d'enrichir nos connaissances et de protéger nos concitoyens d'une possible menace imminente ?

— Ça n'a strictement rien à voir !

— C'est exactement le même cas de figure. Vous avez raison, mademoiselle : c'est un tout premier contact avec une nouvelle espèce. Elle ne vient pas du ciel, mais des profondeurs de l'océan, voilà la seule différence. Et tant que nous n'estimerons pas avec certitude à quoi nous avons affaire, elle doit être considérée comme une menace.

— Alors pourquoi ne prévenez-vous pas l'armée ?

Ophélie croise les bras, désemparée et dégoûtée par l'homme qui lui fait face. Luzarche lui accorde un sourire entendu :

— Vous savez bien que nos amis militaires ne sont pas les meilleurs soutiens de la science. Mieux vaut démarrer le gros du travail de notre côté avant de les impliquer.

— Et si je les préviens ?

— Si vous les prévenez, cette précieuse créature que vous tenez tant à protéger se retrouvera enfermée et gardée loin de vous par des individus bien pires que moi. Vous ne la reverrez plus jamais. Vous n'aurez plus de carrière. Vous le savez, et nous le savons tous dans cette pièce. Que cela vous plaise ou non, je reste votre meilleur atout ici. Mon fils l'a déjà compris. Alors vous devriez faire ce que vous maîtrisez le mieux, mon ange : vous taire, et l'imiter.

C'est au tour d'Ophélie de m'appeler à l'aide du regard. Mais je ne peux pas intervenir. Comme je le redoutais, Luzarche l'a conduite exactement là où il le désirait : une impasse, où la seule et unique solution qui nous apparaît prend la forme de son nom. De dépit, Ophélie nous écarte tous et quitte la pièce. La haine et la honte se partagent mon esprit. Mon père aura finalement réussi à me forcer à choisir : elle, ou la créature... Tout l'équipage est conscient de la réponse.

Tout au long de la journée, les tests se poursuivent dans une ambiance lourde. Luzarche ne franchit plus les limites de la torture : sans doute une façon pour lui de me signifier qu'il est bien le seul maître à bord, capable de déchaîner, ou non, sa terrible sanction divine. Je le maudis pour cela. Je maudis Adam qui ne s'interpose pas, et je me maudis moi-même de ne pas savoir me défaire de lui. Je suis prisonnier de ma propre découverte, et de tout ce qu'elle implique. Mon sort est lié à celui de cette créature que l'on garde enfermée dans cinquante centimètres d'eau. Une seule pensée parvient parfois à me rassurer : celle que par ma présence, au moins, je peux veiller sur elle... Mais même cela ressemble à un mensonge.

Le soir venu, je retourne à ma cabine, le coeur lourd. Nous avons à nouveau transféré la créature dans l'aquarium de l'*Achéron*. Elle a eu le droit à un autre sédatif pour la forme, le temps de la nourrir et de la remettre dans le bassin. Son quotidien va-t-il se résumer à cela, désormais ? Quelles conséquences à long terme pourraient avoir ces drogues sur son organisme inconnu ?

Lorsque je referme la porte derrière moi, Ophélie m'attend, assise en tailleur sur le lit superposé. A-t-elle passé la journée ainsi ? Je n'ai aucune peine à deviner ce qu'elle doit ressentir :

— Je suis désolé, je commence aussitôt. Tu as essayé, je comprends que ça ait été plus fort que toi. Tu as essayé, mais mon père est ce qu'il est.

— Tu aurais pu me soutenir.

— Ça n'aurait rien donné. Nous lui aurions simplement fourni un prétexte pour se débarrasser de nous, tu le sais bien. Tant que nous sommes là au moins, nous pouvons surveiller qu'il ne lui fasse pas trop de mal.

— Tu dis ça pour te donner bonne conscience.

— Tu crois vraiment que j'ai bonne conscience ?

Ophélie détourne les yeux.

— Ce n'est pas toi qui t'es fait humilier devant l'équipe tout entière, murmure-t-elle finalement.

— Il n'avait pas à te traiter comme ça. Tout le monde s'en rend bien compte, ne t'inquiète pas. Personne ne croit ce qu'il a dit.

— Vraiment ?

Elle m'adresse un pauvre sourire :

— Parce que moi tu vois, j'hésite à y croire.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Pourquoi est-ce que tu m'as choisie pour cette mission, Sam ? Quand tu as organisé les entretiens pour sélectionner les membres de ton équipe, pourquoi est-ce que tu m'as choisie ? Une entomologiste ? Il n'y a pas d'insectes au fond de l'océan.

— Tu as postulé en tant que biologiste. Et tu étais parfaitement qualifiée.

— Tu ne m'as pas prise parce que je te plaisais ?

— Bien sûr que non !

Je réalise le piège et souffle un grand coup. Je déteste ces traquenards ambigus dans lesquels Ophélie a l'art de m'entraîner dès qu'elle tente d'aborder mes sentiments :

— Enfin si, évidemment, je t'ai trouvée très jolie. Mais ce n'est pas pour ça que je t'ai choisie. Bon sang, pour qui est-ce que tu me prends ? Si je raisonnais vraiment de cette façon, tu crois que j'aurais recruté Louis, ou Sibylle ? Tu crois que je suis le genre de personne à me constituer un petit harem personnel autour de moi ?

— Alors pourquoi est-ce que tu m'as choisie ?

Ophélie est au bord des larmes à présent. Cela me prend totalement au dépourvu :

— Ton père l'a dit devant tout le monde : je n'ai pas ma place ici. Il m'a fait passer pour une gourde et une incapable ! Une gamine capricieuse avec des idéaux grotesques, futile, complètement coupée des réalités. À peine une scientifique, réduite à coucher pour gagner ses postes !

— Mais tu n'es pas du tout comme ça, enfin !

— Je ne suis pas comme toi ! Je n'ai jamais rien accompli de notable avant d'être engagée sur cette mission. Face à ton père et à tous ses collègues, je ne suis rien ! Et lorsqu'un homme tel que lui déclare des choses pareilles en public...

La jeune femme éclate en sanglots. L'injustice de sa situation me brise le coeur, et je me sens encore plus mal :

— Je t'ai choisie parce que tu m'as paru brillante, et passionnée, j'articule doucement. De tous les candidats, tu étais celle qui avait le plus envie d'être ici. Pas pour ajouter une ligne à ton CV, mais pour accomplir de nouvelles découvertes, avancer, porter nos connaissances plus loin.

— Je voulais voir l'île Blackney...

— Tu voulais réaliser ton rêve. Tu étais prête à travailler très dur pour cela. Tu sais à quel point cette mission compte pour moi : jamais je n'aurais choisi une fille incompétente ou pas suffisamment investie, peu importe à quel point elle aurait pu être jolie.

Ophélie rassemble le courage d'essuyer ses larmes :

— C'est facile pour toi d'affirmer tout cela maintenant, renifle-t-elle. Ce n'est pas toi qui t'es fait traiter de prostituée devant tout le monde pendant que ton copain restait planté là sans rien dire.

Je soupire, incapable de répondre. Ophélie descend de la couchette. Sans m'accorder un regard, elle quitte la cabine et me laisse seul.

Je n'arrive pas à trouver le sommeil. Les contradictions se bousculent dans mon esprit, insolubles. Plus je tente d'y réfléchir, plus je me rends compte que la situation ne peut qu'empirer. L'avenir que je dessine pour ma créature me paraît bien sombre. Quelle issue pourrait-elle avoir ? Sans le savoir, au moment de sa capture, j'ai signé son arrêt de mort. La communauté scientifique ne cessera jamais de l'étudier. Moi-même, je ne cesserai jamais de l'étudier. Comment pourrait-il en être autrement, face à un spécimen aussi extraordinaire ? La relâcher reviendrait à la perdre... Tout en moi, le rêveur comme le chercheur, ne peut s'y résoudre.

Presque par automatisme, je descends jusqu'au laboratoire pour illustrer mes pensées. Il fait nuit. Les coursives sont silencieuses. Lorsque j'arrive en vue de l'aquarium cependant, l'écoutille est déjà ouverte. Je comprends trop tard le piège dans lequel je me suis jeté :

— Entre, lance la voix de mon père.

Henri Luzarche ne parvient pas non plus à dormir, ce soir. Il se tient seul devant la vitre, debout très droit, à contempler la créature qui lui tourne le dos dans le fond du bassin. Elle s'est recroquevillée dans un coin, entourée de ses bras, la tête blottie contre sa queue. Refusant d'affronter le regard de son bourreau. Je regrette instantanément d'être venu : l'image se grave dans mon esprit, avec tout ce qu'elle a de culpabilité.

Je m'avance malgré tout. Après tout ce qui s'est passé dans le laboratoire IRM, je me sens sale. La lâcheté n'a jamais fait partie de mes habitudes, même dans les conflits qui m'ont toujours opposé à mon père. Mais aujourd'hui, il a enfin réussi à trouver le bon levier. La seule et unique chose pour laquelle je suis prêt à tout sacrifier, y compris mon intégrité... Je déteste l'image que cela renvoie de moi. Hors de question que je prenne à nouveau la fuite :

— Qu'est-ce que tu fais là ? je lui demande après m'être posté à côté de lui.

— La même chose que toi, sans doute. Je la regarde. C'est incroyable ce pouvoir de fascination qu'elle exerce, tu ne trouves pas ?

— J'imagine que la fascination revêt des formes différentes chez toi et moi.

Luzarche sourit :

— Arrête de t'opposer systématiquement à tout ce que je dis, Sam. Nous voulons la même chose tous les deux.

— Ça, j'en doute très fortement.

— Nous voulons étudier cette créature. La connaître, percer ses mystères. Mais tu te conduis avec elle comme un enfant de quatre ans qui aurait trouvé le pistolet de son père. Tu joues avec elle sans même comprendre ce qu'elle est, et elle t'émerveille tellement qu'elle obscurcit ton jugement.

— Parce que tu es un exemple d'objectivité, peut-être ?

— Moi, je reste lucide. Je sais ce qui doit être fait pour que le travail soit accompli au mieux. Je ne laisse pas ma sensiblerie se mettre en travers de mon chemin.

— Il y a une différence entre humanité et sensiblerie. Tu n'as jamais été capable de la voir, j'en conviens, mais...

ça ne veut pas dire que nous sommes tous comme toi.

Luzarche secoue la tête :

— Tu as toujours refusé de l'admettre, mais tu me ressembles beaucoup plus que tu ne le crois.

Je m'apprête à protester, mais il me coupe :

— Non, ne dis pas le contraire : nous sommes tous les deux des hommes de science ! Et je te connais, que ça te plaise ou non. Quand il s'agit de tes précieux fonds marins, tu es aussi obsédé que moi. Tu serais prêt à n'importe quoi, y compris mettre ta propre vie en danger, si cela pouvait faire avancer l'humanité. Tu sais que la science en vaut la peine ! Tu es au-dessus de ces considérations bassement terrestres, ces inepties morales et éthiques dont on nous affuble au nom de la bien-pensance et qui handicapent la plupart de nos congénères, ceux qui n'auront jamais les tripes d'aller jusqu'au bout, d'accomplir ce qui est nécessaire pour laisser notre empreinte dans l'Histoire !

— C'est de ça qu'il a toujours été question pour toi, n'est-ce pas ? Laisser ton empreinte dans l'Histoire. Un seul prix Nobel ne t'a pas suffi ?

— Le progrès, c'est tout ce qui compte. C'est l'avenir. Tu me prends pour un égocentrique égoïste, mais personne ne consent de plus grands sacrifices que les hommes comme nous, parce que nous portons un poids toi et moi, nous savons que la vie d'un individu ne vaut rien face à l'avancée de l'espèce tout entière.

— Et c'est pour ça que tu te permets de maltraiter cette créature ? Son existence n'a pas de valeur à tes yeux ?

Luzarche soupire. Son regard se perd dans le fond de l'aquarium, prisonnier de ce débat sans fin qui nous divise depuis toujours :

— Tu condamnerais Christophe Colomb pour avoir découvert l'Amérique, parce que son arrivée a marqué la chute des civilisations précolombiennes ?

— Tu te prends pour Christophe Colomb maintenant ?

— Tu condamnerais Louis Pasteur pour avoir expérimenté sur des humains afin de mettre au point son vaccin contre la rage ? Tout ce que j'essaye de te dire, c'est que la connaissance en vaut la peine, toujours ! Quels que soient les sacrifices. Quels que soient les horreurs que l'on doit commettre, les fardeaux que l'on doit porter, la connaissance, toujours, a la prévalence. Il n'y a rien de plus important au monde. Qu'est-ce que la vie d'un individu face à la possibilité de sauver une espèce entière ?

— C'est ce que tu te disais pendant tes recherches en Nouvelle-Guinée ?

Mon père se fige. Sa mâchoire se contracte :

— J'ai toujours fait ce qui était nécessaire, articule-t-il.

— Alors c'était nécessaire d'inoculer à ces enfants une encéphalite spongiforme, pour te permettre d'étudier en détail les mécanismes de la maladie ? C'était nécessaire de les condamner à une mort quasi certaine, juste pour que tu puisses obtenir tes réponses ?

— Oui. Ça l'était.

Le silence se creuse entre nous.

— Depuis combien de temps est-ce que tu le sais ? m'interroge-t-il finalement.

Je ne peux me retenir de rire :

— Depuis toujours. Je l'ai su dès que j'ai lu ton article. Tous les sujets sur lesquels tu avais travaillé jusqu'à présent étaient soit morts, soit mourants. Tu avais besoin de nouveaux porteurs pour comprendre l'évolution de cette maladie. Des spécimens sains, sur lesquels tu pouvais étudier tous les stades depuis le début. Et ces enfants qui contractent l'encéphalite du jour au lendemain... Quelle belle aubaine. Un peu trop belle, tu ne crois pas ?

Je le transperce du regard :

— Je n'ai pas de preuve. Si ça peut te rassurer. Seulement la certitude de te connaître.

Il se concentre droit devant lui :

— J'ai fait ce qui était nécessaire, répète-t-il. Et aucun d'entre eux n'est mort, parce que j'ai découvert un remède. Grâce à moi, cette maladie est éradiquée désormais. J'ai sauvé des dizaines de vies.

— Et celles que tu aurais pu prendre ? Est-ce que ça t'arrive au moins d'y penser ?

— Bien sûr que oui !

Il se retourne vers moi et pour la première fois, je peux distinguer de la colère dans ses yeux :

— Bien sûr que oui, insiste-t-il. Tu crois que ça a été facile pour moi ? Tu crois que je n'ai pas de conscience ? Je ne suis pas le monstre sans coeur que tu t'amuses à dépeindre. Plus que quiconque, je sais quel prix nous devons parfois payer, parce que je l'ai payé, justement ! J'ai eu le courage de faire ce qu'il fallait ! À une époque, ta mère le comprenait...

— Je t'interdis de parler de Maman.

— Et pourquoi pas ?

— Parce qu'en étant mariée à un homme comme toi, il ne faut pas chercher bien loin pour deviner pourquoi elle s'est tuée.

Luzarche se fend d'un horrible rictus :

— Oh non, ce n'est pas à cause de moi qu'elle s'est tuée, et nous le savons tous les deux.

La douleur déchire mes entrailles. Même après tout ce temps, le coup est terrible. Mon père en est conscient, bien sûr, et moi aussi. Je vis avec cette vérité depuis maintenant vingt longues années. Elle n'a jamais été dite à haute voix, pas même murmurée, mais elle hurle là, dans le vide qui nous sépare ; elle résonne sans fin. À chaque seconde, chaque regard, je l'ai toujours devinée dans le coeur de Luzarche : il est persuadé que ma mère s'est tuée à cause de moi. La logique n'a pas sa place dans ce verdict abominable : c'est une intuition, un pressentiment plus fort que l'amour ou la raison. Et au fond de moi, la petite voix qui cherche à m'attirer sans cesse plus bas dans les profondeurs des abysses me murmure la même chose.

— Je n'ai jamais rien fait qui puisse justifier sa mort, je réponds sans conviction.

Pourquoi m'a-t-elle abandonnée ? Pourquoi est-elle allée se jeter dans l'océan à force de ne plus pouvoir me regarder ? Le choix de Mareve a toujours été une énigme pour moi, mais il existe malgré tout, irrévocable. Je suis le fils qui a tué sa mère, détesté par son père.

Je relève les yeux vers l'aquarium, en lutte de toutes mes forces contre les larmes qui me montent au visage. Hors de question de m'abaisser à cela devant lui. Face à moi, j'aperçois la créature qui m'observe par-dessous ses bras croisés, à moitié retournée comme si elle avait pu percevoir ma détresse. C'est à nouveau en elle que je puise le courage de déclarer :

— Nous ne sommes pas pareils toi et moi. Moi, je respecte la vie. Je respecte ces connaissances que je découvre et que tu vénères tellement.

— Tu respectes la vie ? répète-t-il, incrédule. Toi qui passes ton temps à essayer de te noyer toutes les trois secondes ? Pas besoin non plus de demander de qui tu tiens ça.

— Ferme-la.

— C'est cette miss insectes qui te bourre le crâne.

— Si tu parles encore d'Ophélie comme ça...

— Alors quoi ? Je connais ce genre de filles, je sais ce que je dis. Une midinette idéaliste qui n'a jamais dû se battre une seule fois dans sa vie pour quoi que ce soit. Tu devrais t'en séparer avant qu'elle ne te transforme en lavette comme Adam.

— Est-ce qu'il reste au moins une personne en ce monde que tu respectes, à part toi-même ?

Luzarche souffle d'un air désabusé.

— Tu me demandes s'il m'arrive d'avoir des regrets, reprend-il. Oui, j'en ai. J'ai travaillé pendant plus de cinq ans sur l'île Blackney. Cinq ans, tu te rends compte ? Je connais ses rivages par coeur. J'ai appris à côtoyer ses habitants, tous : hommes, femmes et enfants. J'ai partagé leurs vies pendant ces cinq années. J'ai dormi avec eux, j'ai mangé avec eux, j'ai étudié leur langue, j'ai dansé, discuté, ri, échangé. Et je les ai vus disparaître du jour au lendemain. Sans explication, on me les a arrachés. Tous ces gens qui étaient devenus mes amis pendant ces cinq années... Tu ne t'es jamais demandé ce que ça avait pu me faire ? Ils sont morts, Sam. Évaporés comme s'ils n'avaient jamais existé. Je regrette de ne pas les avoir compris plus tôt. De ne pas avoir su voir plus tôt la menace qui planait sur leurs têtes.

Il contemple à son tour la créature :

— Alors n'exige pas de moi d'avoir de la compassion pour cette chose. Elle est la clé de ce qui s'est passé ce jour-là. Les habitants de l'île Blackney méritent qu'on leur rende enfin justice !

— Tu n'as aucune preuve de tout ça !

— Mais je suis là pour en trouver ! s'écrie-t-il brusquement. Qu'est-ce que tu crois ?

D'un coup, il se retourne pour rallumer l'un des ordinateurs du labo :

— J'ai remarqué quelque chose sur les images de tout à l'heure. Quelque chose qui passait presque inaperçu au milieu de tout le reste.

Il fait défiler les clichés de l'IRM. Je ne vois rien d'anormal, jusqu'à ce qu'il arrive à l'instant où la créature a été brûlée. Parmi le festival de douleur et de stupéfaction qui illumine l'écran, une tache de couleur, elle, disparaît. Une zone minuscule, au niveau de l'aire de Broca.

— Qu'est-ce que ça signifie ? je lui demande, intrigué malgré moi.

— Je n'en sais rien. Cette zone est restée active en continu, sauf au moment où elle a été surprise, et lorsqu'elle était endormie. Elle s'est rallumée dès qu'elle a repris connaissance.

— L'aire de Broca est responsable du langage... Mais elle ne parle pas ! Nous sommes certains que ses cordes

vocales ne lui sont d'aucune utilité sous l'eau.

— Peut-être qu'elle parle, mais que nous ne pouvons pas l'entendre ?

Mon père et moi échangeons un regard. L'intuition qui nous unit soudain me rend mal à l'aise, mais je ne peux pas la réfréner :

— Il nous faut un sonomètre.

Je fouille aussitôt dans tous les tiroirs, incapable de me rappeler si le budget de la mission a prévu ce genre d'équipement, jusqu'à ce que je finisse par mettre la main sur un petit boîtier à antenne :

— Parfait.

Nous allumons l'appareil. D'une technologie de pointe, il permet de détecter et d'analyser tous les sons, même ceux inaudibles à l'Homme.

— Rien dans les ultrasons...

Je baisse les réglages. La réaction est immédiate. Un signal puissant, ininterrompu, s'affiche sur le cadran de la machine. Je n'arrive pas à y croire :

— Elle émet des infrasons...

Tous les deux, nous fixons la créature, qui nous rend notre regard sans comprendre. Mon père frôle l'hystérie :

— Je t'avais dit que je la ferais parler ! s'exclame-t-il.

— Mais enfin, à quoi est-ce que ça peut bien lui servir ?

— C'est évident, tu ne crois pas ?

Luzarche s'empare de l'appareil et le pointe vers la créature au fond de l'aquarium :

— Elle chante. Elle appelle ses amis.

Manaia et Nasca

L'aube se lève. Pour la première fois depuis que je suis parti de chez moi à l'âge de dix-sept ans, mon père et moi venons de passer plus de douze heures d'affilée dans la même pièce. Nous avons veillé toute la nuit, pour étudier la nature de ces infrasons émis par la créature. Lorsqu'Adam, premier levé, finit par nous rejoindre, il nous dévisage d'un air incrédule :

— Vous êtes déjà là ? s'exclame-t-il. Et tous les deux, en plus ?

— Nous ne sommes jamais partis, rétorque Luzarche de son ton sarcastique.

— Vous avez passé toute la soirée ici ?

— Nous avons fait une découverte. Regarde.

Il lui montre d'abord l'IRM de l'aire de Broca.

— Je ne suis pas sûr de comprendre...

Alors, Luzarche branche le sonomètre. À nouveau, un signal fort crève l'écran du petit appareil :

— Elle parle, Adam ! s'extasie-t-il avec une ferveur qui confine au fanatisme. Elle émet des sons.

— Quel genre de sons ?

— Des infrasons. Sam et moi avons passé la nuit à les écouter.

Adam s'empare du boîtier. Son regard alterne entre la créature, qui n'a pas bougé de son recoin depuis la veille, et les ondes retransmises par l'instrument.

— Qu'avez-vous appris d'autre ? demande-t-il finalement.

— Le signal est continu, répond aussitôt mon père. Nous pensons qu'il cesse lorsqu'elle entre en phase de sommeil, mais elle a refusé de dormir en se sachant observée.

— Est-ce qu'il varie en intensité ?

— Non. C'est une fréquence constante, émise avec une très forte intensité.

— Alors, elle ne parle pas.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Elle ne parle pas.

Devant le visage de mon père qui se déconfit, je ne peux m'empêcher de sourire. Adam vient de comprendre en deux minutes ce qu'il m'a fallu la nuit entière pour déduire, et pour une fois, c'est Luzarche senior qui est à la traîne :

— Je ne suis pas un spécialiste, explique Adam d'un haussement d'épaules, mais le langage se base sur l'émission de sons de fréquences et d'intensités variées. Si ta créature génère un signal continu, alors il doit davantage ressembler au bip infernal d'un encéphalogramme plat qu'à un message articulé.

Luzarche se masse la nuque tandis que ces conclusions le frappent de plein fouet. J'en profite pour renchérir :

— Certains animaux produisent des infrasons et sont capables d'en percevoir : les éléphants, les baleines, tous les grands cétacés. Ça ne peut pas pour autant être qualifié de langage. Même les volcans dégagent des infrasons.

Je ne peux m'empêcher de songer à l'emprise terrifiante de Ria, non loin de nous.

— Ce que nous savons avec certitude en revanche, reprend Adam, c'est que les infrasons peuvent avoir des effets nocifs sur l'Homme.

— Quel genre d'effets nocifs ?

— Nausées, maux de tête. Peur panique irrationnelle. Les nazis ont même tenté d'en faire une arme létale pendant la guerre.

— Mais il faudrait en émettre des quantités énormes !

— Certes. Mais peut-être est-ce là le meilleur moyen de défense que notre amie ait trouvé. Vous avez envisagé cette possibilité ?

Mon père se retourne vers la créature d'un air furibond, mais moi, à nouveau, je laisse transparaître un sourire. C'est bien cela que tu fais, ma grande ? Est-ce que tu tentes de te défendre juste sous notre nez, sans que nous ne nous rendions compte de rien ? J'en éprouve une fierté aussi brutale qu'inexplicable.

— Nous ne pouvons rien conclure pour l'instant, finit par trancher Luzarche. Il nous faut plus de données. Désormais, je veux qu'il y ait un roulement : ne jamais laisser cette créature sans surveillance. Nous allons l'enregistrer jour et nuit, et voir si elle se montre toujours aussi bavarde.

Ni Adam ni moi n'objectons. C'est sans doute la première décision sensée que mon père ait prise à bord de ce bateau. D'un commun accord, Adam entame le premier tour de garde, tandis que Luzarche et moi regagnons nos cabines, sur nos navires respectifs, séduits par l'appel du sommeil. Mon père peut débattre de la grandeur de notre espèce autant qu'il le veut. Mais à la fin de la journée, lui comme moi, nous ne restons que de simples humains.

℘

Une semaine s'écoule, puis deux. Étonnamment vite, une routine se met en place dans notre étrange cohabitation avec l'équipage de mon père. Ses matelots ne diffèrent pas des nôtres : joviaux, quelque peu bourrus, intarissables au sujet de leurs aventures aux quatre coins du globe ; ils paraîtraient même heureux de profiter d'une ambiance un peu moins lourde que sous l'emprise de Luzarche seul. Quant aux membres de son équipe scientifique, mes collègues et moi-même les côtoyons dans une atmosphère glaciale, mais courtoise. Chacun accomplit son travail consciencieusement, dans les temps. Personne n'a rien à redire de personne ; tout le monde est affecté à une tâche bien précise, et les accrochages restent rares.

Luzarche et moi déployons tous nos efforts pour ne pas nous croiser. C'est aussi vrai pour Ophélie, qui refuse de m'adresser la parole depuis l'incident dans le laboratoire IRM. Nous faisons cabines à part, si bien qu'au bout de quelques soirs, j'ai repris l'habitude d'aller dormir sur l'*Orpheus* : quand l'insomnie me taraude, je passe ainsi quelques heures à réparer les dégâts que la créature a causés lorsqu'elle était prisonnière du filet. J'ai bien essayé de retourner plaider ma défense auprès de la jeune femme une ou deux fois, mais notre travail sur la créature m'absorbe totalement. Chaque jour, nous en apprenons plus sur son métabolisme, son ADN, le fonctionnement de son cerveau. Elle semble néanmoins bien déterminée à ne pas nous livrer tous ses secrets, c'est pourquoi, depuis notre fameuse nuit blanche devant l'aquarium, Luzarche et moi avons décidé de relancer les explorations de la fosse, en quête de ses possibles congénères. *Hadès* et *Perséphone* se relaient constamment pour cartographier les profondeurs des Mariannes. Et toujours, sous le regard impassible de l'île Blackney, les infrasons résonnent, silencieux. Ils ne s'interrompent que lorsque la créature s'endort, comme nous l'avions pressenti. Mais jusqu'à présent, aucun autre être hybride n'a crevé la surface pour venir en aide à notre captive. Et nous n'avons pas de meilleure théorie.

Ce soir-là, c'est moi qui suis de garde auprès de la créature. Une mission que j'assure de bonne grâce. La vérité, c'est que j'adore ces instants privilégiés que je peux passer en tête-à-tête avec elle. Dans ces moments-là, notre connexion me semble encore plus forte. Comme si ses grands iris verts allaient me livrer la clé de leur énigme, là, tout de suite, parce que nous sommes seuls. Cela relève du fantasme, bien sûr. Mais je n'en admire pas moins la créature, lorsqu'elle se laisse dériver en faisant tournoyer ses longs voiles d'acier dans l'onde translucide. Tant de beauté et de grâce réunies en un même corps. À mes yeux, un unique exemple de perfection sur cette Terre. Toute ma vie, je me suis senti attiré par les abysses. J'ai subi l'appel de l'eau, dans toutes les fibres de mon être. Une souffrance qui me poussait à plonger toujours plus longtemps, toujours plus profondément, vers un univers qui me demeurerait à tout jamais inaccessible. Le rationnel en moi a converti cet appel en métier, en passion. Mais, à présent que je vois cette créature qui ondule sous les lumières tamisées de l'aquarium endormi, quelque chose me dit que toute ma vie m'aura conduit à ce point précis. Cet appel, il m'a mené jusqu'à elle. Je devais la trouver. Peut-être, comme dans le fameux conte d'Andersen, sommes-nous d'exacts opposés dans notre fascination l'un pour l'autre : l'humain qui rêvait d'océan, et la sirène qui rêvait du ciel... Étant données les merveilles que les abysses renferment, je doute cependant qu'elle rejette pour moi son royaume d'eau et de ténèbres.

Les aiguilles de ma montre indiquent trois heures du matin. Pile à temps, Louis débarque pour me relever :

— Salut, chef, me sourit-il avec sa bonhomie habituelle.

Je cède ma place sans protester. Trop d'insomnies ont fini par avoir raison de ma volonté. Alors que je remonte le long des coursives qui mènent sur le pont, où est amarré l'*Orpheus*, je perçois déjà la fraîcheur du soir en cette nuit de juillet. Le vent s'engouffre dans les couloirs, et la tôle torturée résonne. J'écoute ce chant inquiétant tandis que la voûte étoilée s'offre à moi, dans sa terrifiante immensité. Loin de toute source lumineuse, le ciel resplendit de mille feux. La mousson nous accorde un répit depuis la veille, si bien que les nuages chargés de pluie, toujours visibles à l'horizon, forment une couronne nébuleuse au-dessus de nos têtes. Il ne reste guère plus qu'un léger crachin pour illuminer l'atmosphère de drapés argentés. Je ferme les yeux quelques instants, immobile au beau milieu du pont, à savourer le baiser de cette petite bruine qui aiguise mes sens. C'est là que je les entends. Deux voix masculines, amplifiées par la surface lisse de l'océan. Tous les marins savent que sur l'eau, les sons portent bien mieux que sur la terre ferme. Sans changer de position, je n'ai aucun mal à reconnaître les timbres d'Adam et de mon père :

— Tu devrais appliquer des méthodes moins brutales, Henri, proclame le professeur Redouté. Qu'est-ce que tu ferais si jamais cette créature te claquait entre les doigts ? Tu serais bien avancé.

— Nous pourrions toujours l'autopsier.

— Ça ne vaut pas un spécimen vivant, et tu le sais.

— De toute façon, tes préoccupations sont inutiles. Elle ne mourra pas.

— Je ne serais pas si optimiste à ta place. Je ne l'ai pas encore dit à Sam, mais son dernier bilan sanguin n'est pas très bon. Elle fait de l'anémie. Elle rejette la nourriture qu'on lui donne.

— C'est une phase d'adaptation, c'est tout. Rien qu'on ne puisse traiter.

— Il n'empêche que tu pourrais ralentir sur les sédatifs. Nous ne voulons pas lui réduire le cerveau en bouillie.

— C'est plutôt elle qui vous réduit le cerveau en bouillie.

Un silence. Le coeur battant, je décide de m'approcher, juste assez pour apercevoir les deux hommes accoudés au bastingage, indifférents à la bruine. En face d'eux, à quelques encablures à peine, la silhouette imposante de l'île Blackney se découpe contre les nuages sombres.

— Tu te souviens comment c'était ? reprend alors la voix de mon père, d'une nuance songeuse que je ne lui ai encore jamais entendue.

Visiblement, Adam n'a pas besoin de plus pour comprendre :

— Oui, murmure-t-il. Comment l'oublier ?

— J'ai toujours toutes les sculptures qu'Ateo m'a offertes. Tu te rends compte ? Ces choses-là valent des fortunes aujourd'hui, mais rien ne me décidera jamais à les revendre. J'ai dû les faire mettre au coffre. Les collectionneurs avertis savent que je suis l'un des rares à posséder encore des artefacts de cette île, et avec l'aura qu'elle a maintenant... Mes agents de sécurité déjouent au moins trois tentatives de cambriolage par an.

— Les gens sont fous. Tout le monde est fou avec cette île.

— Oui, nous les premiers...

— J'ai gardé quelques souvenirs, moi aussi.

— Laisse-moi deviner. Des plantes séchées ?

Adam lâche un petit rire :

— Très perspicace. Mais non, j'ai surtout des photos, en fait... Pas des photos scientifiques. Juste les photos que nous prenions tous ensemble, pour nous amuser. La jeune Naerya adorait jouer avec mon appareil, tu te rappelles ?

— Oui, je me rappelle.

— Elle faisait de très belles photos. Un talent inné.

Nouveau silence. Je ne saurais dire pourquoi, mais ces confessions surprises au plein coeur de la nuit me bouleversent. Jamais je n'ai entendu mon père évoquer ses souvenirs de l'île Blackney devant moi. Adam non plus, d'ailleurs. Tous deux peuvent en discourir en long, en large et en travers pendant des heures en termes scientifiques, mais c'est bien la première fois que je les vois convoquer des impressions intimes, et avec elles, la mémoire de ces personnes disparues, des êtres humains faits de chair, de sang et d'os, de rêves et d'émotions, et que l'on a trop souvent tendance à oublier derrière le drame spectaculaire qui les a frappés.

J'aperçois mon père secouer la tête puis enfouir son menton entre ses mains :

— Ils étaient tous tellement heureux... Naerya, les autres enfants, Ateo et le reste du village... Ils étaient bien, Adam. Ils n'avaient aucune raison de se suicider.

— Ils étaient bien avant que nous n'arrivions.

— Arrête. Ce n'était pas notre faute, tu ne me feras pas croire ça. Je n'y ai jamais cru et je ne vais pas commencer ce soir, pas après ce que nous avons découvert.

— Ils nous l'ont dit, pourtant. Tu refuses d'admettre l'évidence. Ces gens-là étaient très religieux, Henri. Même après cinq années d'amitié, ils répugnaient à nous livrer le secret de leurs légendes. Je ne sais pas exactement ce que nous avons provoqué sur l'île, mais le fait est qu'ils ont fini par interpréter notre venue comme une trahison envers leurs dieux. Ils se sont crus abandonnés par notre faute, sans autre choix que de les rejoindre.

— Tout ça, ce sont des conneries.

— Je comprends que ce soit dur à accepter. C'est une vérité terrible. Être responsables de la mort de cinq-cent-quarante-six hommes, femmes et enfants... Chacun d'entre nous a affronté cette responsabilité comme il le pouvait. Mareve n'a pas pu le supporter. Moi, ma foi, j'ai eu mes hauts et mes bas... Aujourd'hui, je crois que je fais tout mon possible pour me racheter. Et toi... Tu t'es inventé un scénario dans lequel tu n'as pas à jouer le mauvais rôle. C'est plus facile que d'accepter la réalité en face.

— C'est vraiment ce que tu penses ? Avec cette créature à bord de ce bateau, c'est vraiment toujours ce que tu penses ?

— La découverte de cette créature ne change rien. Le chef Ateo nous l'a dit : ils vénéraient des êtres mi-humains, mi-poissons. La preuve que ces êtres existent bel et bien ne fait que confirmer ses dires, ça ne rend pas les Vilaa responsables de leur disparition.

— Je n'arrive pas à croire que tu puisses te voiler la face à ce point...

— C'est moi qui me voile la face ?

— Bien sûr que oui ! Une peuplade coupée de toute autre civilisation, qui vénère des êtres mythiques à

l'intelligence humaine, et qui s'évapore du jour au lendemain sans laisser de traces, tu n'y vois que des coïncidences ? J'ai toujours su que ce n'était pas que du folklore, et à présent, nous en avons la preuve ! Si Ateo a dit vrai sur l'existence de ces créatures, alors tout le reste peut être vrai aussi !

— Quoi, ces délires sur les accouplements hybrides, et sur la transmission de leurs pouvoirs aquatiques ? Les tests ADN n'ont jamais rien montré d'anormal dans leur population !

— Quels tests ADN ? Tu parles des trois bouts de cheveux qu'on a recueillis après leur disparition ? Nous n'avions pas assez de matière pour déterminer quoi que ce soit, et ils ne nous ont jamais laissés prélever le moindre échantillon de leur vivant !

— Tu oublies Manaia et Nasca.

Le silence qui suit se fait plus sombre. Ça ne ressemble pas à mon père de ne pas répliquer, ce qui attise mon intérêt. Adam en profite pour appuyer sa victoire :

— Ça non plus, Mareve ne l'a pas supporté... Et moi non plus.

— Arrête. Ça ne représente que deux habitants sur cinq-cents, ça ne prouve rien du tout.

— C'est toute la source de ton problème. Si un seul d'entre eux avait témoigné la moindre anomalie génétique, n'importe laquelle, ça aurait été une preuve suffisante pour toi.

— Évidemment !

— Dès que tu t'es rendu compte des conséquences qu'avait eues notre arrivée sur cette île, tu t'es élaboré une histoire fantasmagorique, à base de créatures sournoises qui auraient orchestré le meurtre de cinq-cents personnes, et tu attendais de ces pauvres Manaia et Nasca qu'ils te fournissent la preuve dont tu avais besoin, sauf que ça ne s'est jamais produit ! Et tu le leur fais payer, encore aujourd'hui. Uniquement pour ne pas te faire payer toi-même.

Luzarche se redresse et esquisse un geste de recul :

— Ça suffit, j'en ai assez entendu. Si tout ça n'a toujours été que des fadaises pour toi, pourquoi as-tu accepté de m'aider à l'époque ? Mareve et toi, vous étiez tous les deux d'accord, vous avez agi en toute connaissance de cause, conscients du prix qu'il faudrait sacrifier. Et même encore aujourd'hui, sous tous tes beaux discours et tes airs de scientifique repenti, toutes tes conférences bioéthiques et tes articles dégoulinants de bienséance, tu continues de me couvrir. Tu prétends avoir fait amende honorable, mais tu portes toujours ce secret avec moi. Tout ça, c'est de l'hypocrisie, Adam. Une jolie façade pour te rendre la vie un peu moins insupportable. Mais l'on ne peut pas se racheter d'un crime que l'on n'a jamais avoué. Ce n'est pas comme cela que le pardon fonctionne. Le pardon de qui, de toute façon ? Personne ne sera jamais là pour te juger, à part toi-même.

Adam ne réagit pas. Pendant plusieurs secondes, il semble sonné par le poids de ces mots, tandis que l'énigme se creuse dans mon esprit. De quoi peut bien parler mon père ? Quel crime suffisamment horrible pourrait justifier de telles paroles envers son plus vieil ami et collègue ?

— Tu as sans doute raison, finit par articuler Adam très lentement. Je me voile la face. Je vis avec cette vérité affreuse en consacrant chaque instant de mon existence à tenter d'améliorer les choses autour de moi. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour me supporter. Je ne regarde jamais les photos de Naerya, parce que cela me rappelle ce que nous avons fait. Je garde malgré tout toujours ces albums avec moi, comme une pénitence... Mais ce n'est pas suffisant. Alors, quand je n'arrive pas à dormir la nuit, quand les choses deviennent trop dures, j'avale un ou deux verres de gin. Et quand c'est vraiment trop dur, c'est-à-dire à peu près tous les soirs depuis maintenant quinze ans, j'ajoute quelques comprimés de Xanax, avec le secret espoir que l'un d'entre eux me sera fatal. Ça te va, comme réponse ?

C'est au tour de Luzarche de garder le silence. Adam poursuit. L'émotion fait flancher sa voix d'ordinaire si assurée :

— Et ce n'est peut-être qu'un autre prétexte de ma part pour me protéger, pour ne pas affronter la vérité, mais... Je suis convaincu que ce secret ferait plus de mal que de bien s'il venait à être révélé. Alors oui, je continue de te couvrir, Henri. Je continue, mais ça ne veut pas dire que je t'approuve. Je crois que nous avons tous les trois commis une ignoble erreur il y a vingt-sept ans. Nous nous sommes laissés emporter par la folie de cette île. Et nous ne cesserons jamais d'en payer le prix.

Luzarche empoigne le bras de son ami :

— Encore un peu de patience, Adam. Nous touchons au but. Après tout ce temps, il est normal que tu aies des doutes, mais je te promets que j'aurai prouvé ma théorie très bientôt. Alors, tu n'auras plus aucune raison de t'en vouloir. Nous serons des héros !

Adam se dégage sans rien dire. J'entends ses pas se rapprocher de moi, aussi je me dépêche de retourner dans le dédale de couloirs, à l'écart du chemin de sa cabine. Les pensées se bousculent dans mon esprit. Je n'ai pas compris la moitié de ce que j'ai surpris, mais j'en devine la teneur : quelque chose s'est passé sur l'île Blackney il y a vingt-sept ans. Quelque chose de grave, dans lequel mon père, ma mère et Adam étaient impliqués. De quoi pouvait-il bien s'agir ? Cela fait des années que Luzarche est intarissable sur la disparition de l'île Blackney, et pourtant, il est évident qu'il en sait plus qu'il n'en dit. Pourquoi ? Lui qui a toujours été si obsédé par ce mystère, quel abominable secret pourrait bien justifier qu'il se taise sur des informations essentielles ?

Les théories les plus sombres se déploient devant moi, et je ne vois qu'une seule solution. Malgré l'heure tardive, je viens frapper à la cabine d'Ophélie.

Elle entrouvre le battant, les yeux lourds de sommeil, et fronce aussitôt les sourcils lorsqu'elle me reconnaît :

— Qu'est-ce que tu fais ici ? souffle-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ?

— Il faut absolument que je te parle, Ophélie.

— Quoi, maintenant ? Tu as choisi de t'excuser maintenant, ça ne pouvait pas attendre qu'il fasse jour ?

— Je ne suis pas là pour ça !

Elle s'apprête à me claquer la porte au nez, mais je la retiens :

— Ophélie, je t'en prie ! C'est important ! Je ne t'aurais pas dérangée si ça ne l'était pas.

— Parce que t'excuser, ce n'est pas important peut-être ?

— Je n'ai jamais dit ça !

Je regrette presque ma décision d'être allé la voir. Mais mon cerveau en vrac crie le contraire. Dans la détresse, c'est vers elle que se tournent automatiquement mes pensées :

— C'est à propos de la créature, j'insiste.

— Je l'aurais parié.

— Laisse-moi finir, s'il te plaît ! C'est à propos de la disparition de l'île Blackney. Adam et mon père nous cachent quelque chose, je les ai entendus en parler à l'instant.

Une lueur de curiosité s'allume dans les yeux d'or d'Ophélie. Je pousse mon avantage :

— Fais-moi entrer, je t'en prie. Je ne peux pas t'en dire plus ici.

Elle finit par accepter. Le panneau s'écarte sur une cabine un peu plus étroite que la mienne, mais autrement plus chaleureuse. Ophélie a décoré les parois métalliques de grandes affiches de papillons, de planètes et de galaxies aux couleurs fantasmées, et de clichés de ses parents. Au-dessus de son bureau, un immense poster de l'île Blackney ressemblerait presque à un hublot avec vue sur l'extérieur. Et juste à côté de son ordinateur, une petite photo d'elle et moi au début de la mission trône dans son joli cadre en bois, adossée à un cactus identique à celui qu'elle m'a offert.

Ophélie referme la porte de la cabine derrière moi et croise ses bras sur sa poitrine. Je retrouve avec un délice insoupçonné son odeur de fleurs qui imprègne toute la pièce. Ses cheveux ébouriffés forment une auréole de dentelle autour de son visage contrarié. Par-dessus sa chemise de nuit, elle a passé une sorte de poncho aux motifs claniques, qui fait ressortir l'éclat rosé de ses joues et de ses lèvres. Sur le moment, j'aurais presque envie de l'embrasser, là, sans prévenir, de mettre un terme à notre dispute absurde, mais la confusion me rattrape :

— Alors, qu'y a-t-il de si important ? me demande-t-elle comme si j'avais tout intérêt à la convaincre.

Rapidement, je lui rapporte la conversation que j'ai surprise entre Adam et mon père. À mesure que les mots s'échappent de moi, de nouvelles conclusions m'apparaissent, et Ophélie abandonne toute rancune :

— De quoi pouvaient-ils bien parler ? murmure-t-elle, les bras resserrés autour d'elle.

— Je ne sais pas. Adam avait l'air de sous-entendre qu'ils avaient deux raisons d'être coupables. Tout d'abord, la disparition de l'île. Les indigènes auraient interprété la venue des Occidentaux comme une trahison envers leurs dieux. Ils se seraient sentis abandonnés par eux, ce qui les aurait conduits à les rejoindre dans l'océan : suicide de masse...

— Et tu y crois à ça ?

— Je n'en sais rien. Mon père a une autre théorie, évidemment...

— La théorie des créatures surnaturelles et manipulatrices ?

— Exactement.

Je me frotte les tempes, saisi d'un mal de crâne imminent :

— Et la seconde raison ? m'interroge Ophélie.

— Manaia et Nasca. J'ignore de qui il s'agit, je n'avais jamais entendu ces noms auparavant. Mais mon père a parlé d'un crime, et tout semble indiquer qu'il est lié à ces deux personnes.

— Tu ne crois quand même pas...

— Je n'en sais rien. Avec lui, tout est possible, je t'assure.

— Mais Adam ? Et ta mère ?

— Justement, je me demande si je ne viens pas de résoudre un autre suicide vieux de vingt ans...

Ces paroles trouvent un étrange écho en moi. De la tristesse, bien sûr, comme une blessure ravivée par du sel. Mais aussi une certaine forme de soulagement. J'ai peut-être enfin découvert la clé pour comprendre ma mère, et la raison de son suicide. Une raison qui n'aurait rien à voir avec moi. Mes déductions se poursuivent d'elles-mêmes :

— Adam a dit qu'il souffrait de dépression lui aussi. Il prend du Xanax depuis quinze ans, et il boit.

Ophélie passe une main dans ses boucles d'un air gêné, sans croiser mon regard :

— Je ne savais pas si je devais t'en parler ou pas, finit-elle par avouer. Mais quand Adam a été blessé dans l'aquarium l'autre jour, qu'on l'a transporté à l'infirmerie et qu'on lui a retiré sa combinaison de plongée... Je suis allée à son chevet. Il n'avait pas encore repris connaissance, il n'avait pas remis sa chemise. Il était torse nu, allongé sur le lit, et... J'ai vu des cicatrices sur ses poignets. Des cicatrices anciennes.

— Quel genre de cicatrices ?

— Tu le sais bien, Sam. Il n'y a qu'une seule chose au monde qui peut laisser deux cicatrices identiques à cet endroit.

De longues secondes, nous gardons le silence. Je suis abasourdi. En une nuit, tout ce que je pensais connaître d'Adam Redouté, le héros de mon enfance, l'équivalent le plus sain que j'aie jamais eu d'un père, tout ceci vient de tomber en morceaux comme un château de cartes. Je le revois devant moi, sans cesse à m'exhorter à croire en mon existence, en ma propre valeur, à défendre l'importance et la sacralité de la vie à chaque instant, toute forme de vie, à retenir mes pulsions dans les épisodes les plus sombres de mon adolescence, lorsque je ne songeais qu'à rejoindre ma mère engloutie par les flots... Tout ceci n'était qu'une mascarade. Depuis le début, un mensonge éhonté. Le grand partisan de la vie n'arrive même pas à se regarder dans une glace le matin. Il ne peut pas affronter la réalité sans un verre de gin, et le soir venu, c'est une poignée d'anxiolytiques qui lui assure un sommeil sans rêves. Celui qui a toujours retenu ma main n'a pas hésité à se servir de la sienne pour s'ouvrir les veines. Comme ma mère, il a voulu me laisser, m'abandonner. De quand peut bien dater son geste ? Était-ce avant, ou après que Mareve se soit suicidée ? Aurait-il été capable de m'infliger cette double blessure, conscient déjà de ce que la première m'avait coûté ?

La trahison résonne si fortement en moi que j'en ai presque envie de vomir. Ophélie se précipite pour me prendre dans ses bras :

— Sam ! s'exclame-t-elle de sa voix si douce qui m'a tant manqué ces dernières semaines. Je suis désolée. J'aurais dû t'en parler plus tôt, mais j'ignorais si j'en avais le droit, c'est tellement personnel...

— Ne t'inquiète pas. Je comprends que tu n'aies rien dit.

Je digère mon amertume en silence. Mon pouls bat douloureusement contre mon cou : un rappel vivant de l'hypocrisie d'Adam.

— C'est pour cela qu'il porte toujours des bracelets de force depuis toutes ces années..., j'articule, réalisant seulement maintenant l'ampleur de ma stupidité. Et dire que je les trouvais cool...

Ophélie me caresse doucement les cheveux pour me calmer :

— Qu'est-ce que tu comptes faire à présent ?

Je fixe le poster de l'île Blackney sans le voir :

— Surveiller la créature, je déclare. Adam a parlé d'anémie, c'est mauvais signe. Et si mon père et lui ont bien trempé dans quelque chose de louche, il est hors de question que je les laisse la torturer plus longtemps.

Une intuition vengeresse m'étreint soudain :

— Cette créature pourrait bien être la preuve qu'il me manquait pour enterrer la légende de Henri Luzarche une bonne fois pour toutes... Si je pouvais démontrer sa culpabilité dans le suicide des indigènes, et découvrir ce sale petit squelette qu'il cache dans son placard, tous seraient forcés de le voir enfin pour ce qu'il est vraiment...

Le regard d'Ophélie se teinte d'inquiétude :

— Ça reviendrait aussi à faire plonger Adam, objecte-t-elle.

— Et alors ? Lui aussi, c'est un menteur. Il ne vaut pas mieux que Luzarche.

— Et ta mère.

Cette dernière réplique me coupe dans ma répartie. Ma mère... Je revois son visage, sa douceur que je retrouve tant chez Ophélie. Jamais de la vie, je ne l'imaginerais commettre quelque chose de répréhensible. Jamais je ne l'imaginerais faire délibérément du mal à qui que ce soit. Sauf à elle, et à moi.

Ma volonté se durcit :

— Elle est morte. Elle a perdu l'opportunité de se défendre lorsqu'elle a choisi de se noyer dans le Pacifique. Ça n'a plus le moindre intérêt.

Ophélie voit clair dans mon intransigeance, mais peu importe. J'ai l'esprit en flammes, et le coeur en cendres. Comment pourrais-je les affronter demain après ce que j'ai entendu ? Et que devrais-je faire : les confronter ? Conserver l'avantage de la surprise ? Les menaces de mon père tiennent toujours après tout : d'une seconde à l'autre, il peut m'expulser de cette mission et discréditer ma carrière tout entière. Il hésitera d'autant moins s'il se croit en danger.

Face à mon agitation, Ophélie m'oblige à m'allonger auprès d'elle dans son lit superposé. Je me sens incapable de dormir, mais sa présence m'apaise. Cette horrible nuit aura au moins eu l'avantage d'effacer les différends qui nous séparaient. Étendu dans ses bras, toute la colère, le chagrin et la déception que j'ai emmagasinés d'un coup s'écoulent

hors de moi comme de l'eau, sans que je puisse les retenir :

— Il a toujours été cinglé, tu sais, j'articule en maudissant mon père plus que je ne l'ai jamais fait. Un maniaque du contrôle. Quand j'étais enfant, il prétendait que je souffrais d'anémie chronique. Il utilisait cet argument pour surveiller le moindre de mes mouvements, m'empêcher d'aller où je voulais, d'accomplir ce que je désirais, il me forçait à passer plus de tests et de bilans de santé qu'un cancéreux en phase terminale. Mais au fil des années, j'ai commencé à m'intéresser à la science. Je souhaitais intégrer une fac d'océanographie en France métropolitaine, mais bien sûr, il s'y est opposé. Alors je suis parti quand même. Dès mes premiers cours de biologie, je me suis posé des questions sur ma prétendue pathologie. J'ai prélevé un échantillon de mon sang et je l'ai passé au microscope : il était parfaitement normal. Ensuite, j'ai analysé les comprimés qu'il me prescrivait : ce n'était rien que du sucre, fourré dans des gélules.

— Il t'a fait croire que tu étais malade ?!

— Oui. Tu imagines le niveau de folie que l'on atteint à ce stade-là ? Je ne lui ai plus parlé pendant trois ans après ça.

Ophélie entrelace ses doigts aux miens le temps que ma fureur retombe. Au final, c'est l'épuisement qui doit l'emporter sur tout le reste, car je sombre sans m'en rendre compte. Il est déjà plus de midi lorsque je rouvre les yeux. Ophélie m'a laissé dormir. La cabine est déserte.

Je prends la peine de me doucher et de passer des vêtements propres avant de retourner à l'aquarium ; l'occasion de mettre de l'ordre dans mes pensées disparates. J'ai beau mobiliser tout mon self-control, j'ignore totalement quelle sera ma réaction lorsque je croiserai à nouveau mon père ou Adam.

Pour repousser l'échéance, j'effectue un détour par le laboratoire chargé des analyses sanguines de la créature. Adam n'a pas menti à ce sujet : ses globules rouges sont en chute libre, et elle semble développer un certain nombre de carences. Sibylle a ajouté quelques annotations : l'usage répété des sédatifs et de la sonde gastrique porte atteinte à son système digestif, et les muqueuses de sa gorge commencent à s'enflammer. Elle rejette de plus en plus souvent la nourriture qu'on la force à ingérer. Malgré tous nos efforts, la créature s'affaiblit, inexorablement.

Je pousse un soupir, à la recherche d'une solution à ce problème dont nous sommes les instigateurs, sans succès. D'un coup de stylo, je griffonne dans la marge : ' intraveineuses à envisager '. Puis je ferme les yeux, prêt à réquisitionner tout ce qu'il y a de raison en moi. Déclencher un scandale aujourd'hui devant tout le monde ne servirait à rien. Mieux vaut enquêter, récolter davantage de données, et les utiliser au moment opportun. Henri Luzarche n'est pas le seul à pouvoir se prêter au petit jeu du chantage.

C'est dans cet état d'esprit que je me rends enfin à l'aquarium. Une grande agitation règne sur les lieux : c'est justement l'heure du nourrissage de la créature, et Louis ainsi que deux hommes de mon père sont occupés à la sangler dans le harnais du bassin miniature. Ophélie est déjà là elle aussi, derrière un ordinateur, impeccable dans sa blouse blanche, et je comprends qu'elle s'est levée tôt pour me servir d'éclaireur. Adam et Luzarche sont présents tous les deux, mais ne trahissent rien des propos qu'ils ont tenus la veille. Tout juste mon père hausse-t-il un sourcil en me voyant débarquer si tard.

Dès qu'elle m'aperçoit, Ophélie tente de m'interpeller, mais c'est la voix catastrophée de Louis qui résonne à travers toute la salle :

— Chef ! s'écrie-t-il. Chef, venez vite !

— Quoi, qu'est-ce qui se passe ?

Je me précipite et m'agenouille auprès de lui. La créature est endormie, comme à chaque fois que nous la transférons dans ce bassin. Sibylle a déjà mis la sonde gastrique en place. Tout semble normal, si ce n'est cette main que Louis tend vers moi. Elle est couverte de minuscules particules argentées.

Sur le coup, je ne comprends pas. J'effleure sa paume, et je récolte entre mes ongles une pincée de ces paillettes dures et lisses. C'est alors que j'ai un déclic. Les écailles ramassées dans la grotte de l'île Blackney. Saisi d'une terrible intuition, je plonge à mon tour la main dans le bassin et je presse doucement l'épaule de la créature. L'effet est immédiat. Toute une plaque se détache de sa peau et s'agrippe à mes doigts. Je réitère l'opération, une fois, deux fois, pour obtenir toujours le même résultat : la cuve du petit aquarium est déjà recouverte d'un tapis de particules argentées. Par endroits, des lambeaux d'épiderme blanchâtre apparaissent même sous la couche protectrice, et se désolidarisent eux aussi.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? intervient Henri Luzarche. Qu'est-ce qui se passe ?

Il me faut plusieurs secondes avant de relever les yeux sur lui. La rage me ferait presque trembler sur place. Finalement, qu'ils aillent tous au diable :

— Regarde ce que donnent tes fameuses méthodes, je lui lance, ma main brandie devant lui. Regarde !

Sous les yeux de tous, ma paume brille d'un éclat bien trop familier, et tous comprennent ce que cela signifie. La créature perd ses écailles. Elle est en train de mourir.

Culpabilité

Toujours sanglée dans son aquarium miniature, nous procédons à un examen méticuleux de la créature. Les écailles et les lambeaux de peau déposés sur ma main sont passés au microscope. Ils révèlent une desquamation avancée : soixante-dix pourcents du corps sont déjà atteints. Les paillettes se dessèchent et tombent d'elles-mêmes, tandis qu'une étrange forme de nécrose détruit les cellules de l'épiderme. Cela nous empêche de la nourrir par intraveineuse comme je l'avais suggéré : ses vaisseaux sont devenus poreux, annihilant toute tentative de lui injecter quoi que ce soit. Depuis sa première pesée, la créature a perdu six kilos. Elle n'a toujours pas repris connaissance, bien que les effets du sédatif aient dû se dissiper depuis longtemps. Ses symptômes ne trouvent aucune explication aux yeux de l'équipe : mis à part le dépérissement et la baisse de poids, ce ne sont pas ceux d'un animal captif en souffrance. Le seul autre parallèle qui me vienne à l'esprit n'a tout simplement pas lieu d'être. On dirait qu'elle a le mal des rayons. Cette affection terrible qui frappe les malheureux exposés à une très forte dose de radiations nucléaires. Les conséquences qui s'ensuivent sont aussi atroces qu'inévitables : fatigue, céphalées, nausées, érythèmes cutanés, puis hémorragies incontrôlées, mort chronique des tissus, déshydratation, détresse respiratoire, douleurs intenses que rien ne peut endiguer, absolument rien, si ce n'est la délivrance finale. Mais dans quel contexte notre créature aurait-elle pu être irradiée ? Et pourquoi serait-elle la seule à manifester ces symptômes ? C'est absurde. Dans le doute, je demande malgré tout à l'un des hommes de mon père de retourner l'intégralité des deux bateaux à la recherche d'un dosimètre ou d'un compteur Geiger, mais les mesures sont toutes bénignes. Nous n'avons rien d'autre à faire que de remettre la créature dans son bassin et de la laisser tranquille, dans l'espoir que ce répit la ramènera à elle.

Luzarche ordonne à l'ensemble des deux équipes de quitter le laboratoire. Debout devant l'un des tableaux de commande, j'éteins toutes les lumières de l'aquarium, afin de rendre à la créature l'obscurité d'une nuit artificielle dont nous l'avons privée depuis son arrivée. Je m'assois alors en tailleur sur le sol. Je ne peux plus la voir, mais je sais qu'elle est là, et je ne veux pas la laisser seule. Peu importe ce que Luzarche en dira :

— Je reste ici, je déclare sans lui demander son avis.

Adam et Ophélie m'attendent sur le seuil du laboratoire. Mais ils doivent pressentir la confrontation, car ils reviennent sur leurs pas tandis que mon père me considère de son éternel air désapprobateur :

— Ta présence ne lui apportera rien de plus, me dit-il. Sinon du stress supplémentaire.

— Depuis quand est-ce que ça te préoccupe ?

— Je ne veux pas qu'elle meure, tu le sais très bien. Nous allons stopper les tests quelques jours et tout ira mieux.

— Comment ? Nous ne pouvons plus la nourrir. Si elle se laisse dépérir, il n'y a littéralement plus rien que nous puissions y faire.

— Nous pourrions diffuser des substances nutritives dans l'aquarium.

Devant cette proposition aussi ridicule que dérisoire, je ne peux retenir un rictus :

— Et comment espères-tu qu'elle les absorbe ? En respirant ? Tu as déjà essayé de t'alimenter en *respirant* l'odeur de tes plats ?

— Quand elle mourra suffisamment de faim, fais-moi confiance, elle acceptera à nouveau la nourriture qu'on lui donne.

— Et pourquoi ça ? Pourquoi le ferait-elle ?

Les mains tremblantes, je me remets debout face à Luzarche. J'enrage de tout mon corps. Plus aucune digue ne se dresse entre moi et ma colère :

— Quelle sorte d'orgueil peut bien te pousser à croire qu'elle veut rester en vie ? À sa place, est-ce que tu le voudrais ? Demeurer un rat de laboratoire à la merci de bourreaux sans coeur jusqu'à la fin de tes jours ?

— Encore faudrait-il qu'elle ait conscience de son sort.

— Tu passes ton temps à nous rappeler à quel point elle est dangereuse ! À quel point elle et ses semblables sont responsables de la disparition des habitants de l'île Blackney ! Si elle est capable d'ourdir de telles machinations, pourquoi n'aurait-elle pas conscience du sort qui l'attend ? Hein, pourquoi ?

Je m'approche, irisé d'une fureur incontrôlable :

— Tu ne peux pas prêter de l'intelligence à cette créature pour prouver tes théories, et la lui reprendre lorsque ça ne t'arrange plus. Tu as vu les mesures du sonomètre ?

Je brandis le boîtier juste sous ses yeux :

— Elle émet toujours des infrasons, *plus fort*. Même si elle est plongée dans l'inconscience. Tu as une idée de ce que ça pourrait être ? Ce sont des cris. Des cris, tu entends ? Elle hurle !

— Tu n'en as aucune preuve !

— Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

— Absolument n'importe quoi ! Et tu le sais parfaitement.

En nage, je jette un coup d'oeil à Ophélie et Adam, qui restent silencieux. Je suis malade de toute cette couardise :

— Alors, il ne dit rien, le grand défenseur de la vie ? j'interpelle Adam, acerbe.

Il recule, surpris d'être soudain l'objet de ma colère :

— Je suis d'accord avec toi, Sam, balbutie-t-il sans retenir de petites oeillades vers Luzarche. J'ai déjà conseillé à ton père d'adoucir ses méthodes et de ralentir sur les sédatifs. Un peu de répit devrait être bénéfique à la créature, c'est tout ce que nous pouvons faire pour elle pour l'instant.

— À vrai dire, nous pourrions faire autre chose, intervient Ophélie de sa voix timide.

Tous les regards se tournent vers elle. Je pressens ce qu'elle a en tête, et ses paroles s'échappent comme l'incarnation même de ma conscience :

— Nous pourrions la relâcher.

Luzarche abandonne aussitôt toute retenue :

— La relâcher ? Mais vous êtes encore plus folle que ce que je croyais ?

— Qu'est-ce que ça aurait d'aussi invraisemblable ? rétorque-t-elle. Avec les technologies d'aujourd'hui, nous avons les moyens de lui implanter un traceur GPS qui nous informera en temps et en heure de sa localisation, de sa vitesse, des distances qu'elle parcourt... Avec une caméra intégrée, nous pourrions même surveiller son alimentation, et apercevoir d'autres de ses semblables !

— Et si elle redescend tout au fond de la fosse ? Cette pensée a-t-elle seulement effleuré votre si brillant esprit ? Nous n'avons pas de traceurs suffisamment solides pour résister à onze mille mètres de profondeur, sans la moindre protection !

— Qu'est-ce qui nous empêche d'en mettre un au point ? Nous sommes des scientifiques, bon sang !

— Des scientifiques, oui, pas des magiciens. Quel délai exactement nous donneriez-vous pour accomplir un tel prodige, dans l'état où elle se trouve ? Deux jours ? Trois ? Une semaine, pour produire ce que nos ingénieurs échouent à concevoir depuis des années ?

— C'est un risque à courir ! Si nous la gardons ici, elle va mourir. Si nous la relâchons avec un capteur, oui, nous pourrions la perdre, mais au moins, elle existera toujours ! Nous pourrons la retrouver, elle ou un nouveau spécimen !

— Vous seriez prête à prendre ce risque ?

— Je ne vois pas d'autre choix.

Luzarche secoue la tête, avec son insupportable sourire de requin :

— Demandez à votre cher et tendre. Je ne suis pas sûr qu'il soit du même avis que vous.

Cette fois, c'est vers moi que l'attention se concentre aussitôt. Je suis dos au mur, placé face à mes propres contradictions. Ophélie me supplie du regard. Chacun de ses arguments a frappé juste en moi, trouvé un écho plus que révélateur, et pourtant, je ne peux me résoudre à lui donner raison. Mon père le sait, et c'est encore pire. Même soumis à la plus intense des pressions, au poids de ma conscience et à la culpabilité qui étreint chaque fibre de mon corps, je suis incapable de renoncer à la créature. Si nous la perdons... Si nous la perdons, plus rien n'aura de sens. Je ne peux pas abandonner une telle découverte après y avoir goûté. Après avoir tenu sa main dans la mienne, touché du doigt un rêve que je pensais impossible...

Luzarche a bel et bien raison, après tout. À quoi cela servirait-il de le nier ? Je suis un homme de science avant tout. Plus que de cet aquarium aux parois de plexiglas, c'est de mon obsession que la créature est prisonnière. Comme Adam, je peux seulement me cacher derrière mon hypocrisie, monter des écrans de fumée sous lesquels se dissimuleront mes véritables intentions. Je m'insurge du traitement que subit la créature, mais je ne fais rien pour y remédier. Pire, je l'encourage. J'y participe. Je refuse de prendre l'unique décision qui pourrait la sauver. Je suis enchaîné à elle, au moins autant qu'elle l'est à moi, et je maintiendrai ce lien jusqu'aux profondeurs les plus noires de mon âme humaine, même si cela doit nous coûter la vie à tous les deux.

Submergé par cette vérité affreuse, ma fureur retombe d'un seul coup. Finalement, de quel droit puis-je me révolter contre Adam, ma mère, ou même Luzarche ? De quel droit puis-je leur en vouloir et mépriser leurs actes, quand je suis aussi coupable qu'eux des mêmes crimes ? Je ne vaux pas mieux qu'eux. Adam se cache derrière son gin, son Xanax, ses bracelets de force et ses paroles creuses. Moi, je me cache derrière ma fausse bonne conscience. La nécessité de faire avancer la science : un discours nauséabond qui ressemble beaucoup trop à celui de mon père. La vérité, c'est que je refuse tout simplement de lâcher prise. J'ai besoin de cette créature. Par pur égoïsme, je suis prêt à aspirer la

moindre parcelle de vie en dehors de son corps, si cela peut me permettre de la garder auprès de moi un tout petit peu plus longtemps. Mais la contempler s'éloigner... S'enfuir à tout jamais hors d'atteinte, pendant qu'il me faudrait continuer à vivre, avec la conscience qu'un être comme elle existe, au-delà de ma portée... Je crois que je deviendrais fou. Dès l'instant où j'ai croisé son regard sous la coque de l'*Orpheus*, ma vie ne s'est plus résumée qu'à elle seule. Jusqu'à présent, j'étais en quête de sens. Je sondais les océans sans avoir aucune idée de ce que j'y recherchais. Avec elle, j'ai su. Elle a posé un corps, une image et des mots sur ce que je désirais depuis l'enfance, sans jamais oser le concevoir. Si je renonçais à elle, tout redeviendrait poussière...

— Sam... ? murmure Ophélie.

Elle s'approche et me prend la main :

— Il ne faut pas détruire ce que nous étudions. C'est toi-même qui me l'as dit. Laisse-la partir. Libère-la avant qu'il ne soit trop tard. C'est le seul moyen de la préserver du sort qui l'attend, tu le sais très bien : mourir ici, ou vivre le restant de ses jours à la merci de chercheurs comme nous, guère plus qu'un sujet d'expériences... Ce n'est pas ce que tu souhaites pour elle. Je suis sûre que cela te révulse autant que moi. Je t'en prie. Il y aura d'autres découvertes. D'autres créatures, peut-être. Avec toutes les données que nous avons récoltées, toutes les vidéos, les prélèvements, nous avons suffisamment de preuves pour la faire entrer dans l'Histoire, elle et toi avec ! Nous n'avons pas besoin de plus. Nous n'avons pas besoin de la garder.

Le visage de mon père se crispe à mesure que les paroles d'Ophélie font sens. Elle a raison. Indubitablement et mathématiquement raison. Adam, lui, laisse apparaître une lueur d'espoir. Je ne suis que dégoût et consternation. Envers moi-même. Envers cette décision que je suis incapable de prendre, même confronté à la logique la plus rigoureuse.

Sans oser regarder Ophélie, je déclare :

— Attendons encore un peu. D'ici quelques jours, elle ira peut-être mieux. Nous aviserons dans ce cas.

Je n'ai pas besoin de consulter la jeune femme pour deviner la déception sur son visage. Ouvre-t-elle enfin les yeux, désormais ? Se rend-elle compte que je ne suis pas le modèle de perfection qu'elle adulait ? Que je ne vaux pas mieux que mon père, cet homme hautain qui l'a insultée de la plus grossière des manières, sans aucun respect pour les mystères de la vie ? Ou que le professeur Adam Redouté, rempli d'idéaux et de bonnes intentions, jusqu'à ce qu'il s'agisse de les mettre en pratique ? Ophélie est décidément la meilleure d'entre nous. Comment peut-elle s'imaginer une seule seconde que je sois digne d'elle ? Ou qu'elle soit indigne de moi...

À mes côtés, un sourire triomphal illumine le visage de mon père. Nauséeux, je m'en détourne. Je refuse de rester là à assister à sa victoire. J'écarte Adam d'un coup d'épaule et retourne m'enfermer dans ma cabine ; libre à eux de s'entre-déchirer à mort sur mon sort.

Quelques heures plus tard, mon cerveau a bien dû résoudre la même boucle de raisonnement au moins une douzaine de fois. Je tente de me convaincre que je suis sincère. Que la situation n'est pas suffisamment critique pour libérer la créature, qu'il est rationnel d'attendre quelques jours avec l'espoir qu'elle se rétablisse. Puis la voix de ma conscience, la voix d'Ophélie, me susurre que tout ceci n'est rien de plus qu'un tissu d'excuses pour repousser encore un peu l'échéance, éviter de reconnaître ce qui me motive vraiment, et quel genre d'homme cela fait de moi. Je ne m'étais jamais demandé quel genre d'homme j'étais jusqu'à présent. Peut-être aurais-je dû. Car la réponse qui me vient aujourd'hui est une torture. Je suis comme mon père. Prêt à sacrifier la vie d'innocents pour parvenir à mes fins. Qu'a dit Luzarche, déjà ? Seuls les hommes comme nous connaissent véritablement le prix à payer. Ce prix, justement, peut-être que personne ne devrait avoir à le connaître. Peut-être que les hommes comme nous ne devraient pas exister.

Quelqu'un frappe à ma porte, interrompant net mon autoflagellation :

— Sam ? appelle la voix d'Adam. Tu es là-dedans ?

Je n'ai aucune envie d'ouvrir, surtout depuis la discussion que j'ai surprise la veille entre mon père et lui. Mais il insiste :

— Sam ? Est-ce qu'on peut parler ? Il n'est pas trop tard, je t'en prie !

Allongé sur mon lit, je ferme les yeux, comme si cela pouvait suffire à le faire disparaître de la surface de la Terre. Je n'ai pas besoin d'entendre Adam me répéter ce que ma conscience martèle depuis des heures. Une partie de moi-même est déjà en guerre avec l'autre pour me convaincre de changer d'avis.

— Sam, si tu continues dans cette voie, tu le regretteras toute ta vie ! Je t'en prie ! Tu es persuadé de pouvoir le supporter maintenant, mais dans dix, quinze, vingt ans, crois-moi, tu repenseras sans cesse à ce moment, et tu supplieras pour avoir une chance de revenir en arrière ! Pour avoir fait un choix différent ! Tu réaliseras que ça n'en valait pas la peine ! Sacrifier ta conscience aujourd'hui, ça équivaut à tout perdre ! À quoi cela sert-il de vivre quand on n'estime plus le mériter ? Quand le seul avenir qui se déploie sous tes yeux, c'est une culpabilité sans fin ?

Excédé, je descends de mon lit pour ouvrir le battant à la volée :

— C'est ça que vous ressentez ? je crie sans me soucier que ma voix se réverbère dans les coursives en métal. C'est ça que vous essayez de me dire : ' ne fais pas comme moi ' ? Parce que vous avez pris une décision que vous

n'arrivez pas à vous pardonner, c'est ça ?

Interloqué, Adam garde le silence. D'un geste, je lui intime d'entrer avant de refermer la porte sur nous :

— Je sais déjà tout ce que vous vous apprêtez à me dire, je le coupe avant qu'il n'ouvre la bouche. Ophélie a raison. J'en ai parfaitement conscience. Mais je ne peux pas libérer la créature. Je ne peux pas, c'est tout. Sans elle, je ne suis plus rien.

Les traits d'Adam reflètent une pitié qui me répugne :

— C'est faux, Sam, murmure-t-il. Comment peux-tu encore dire une chose pareille ? Après toutes ces années ?

— Parce qu'aujourd'hui, tout est clair. On dit que personne ne peut jamais savoir de quel bois il est réellement fait, pas vrai, avant d'être confronté à des choix impossibles ? Eh bien, mon choix est arrêté. Tant qu'il reste un espoir que cette créature se rétablisse, je la garderai auprès de moi.

— Mais enfin, pourquoi ? Ophélie l'a prouvé : tu as déjà tout ce qu'il te faut, et même encore plus ! Les données que nous avons recueillies suffiraient à alimenter les recherches de dizaines de biologistes pendant des générations !

— Ce serait un crime de la laisser partir. S'il s'agit vraiment d'une espèce intelligente, vous imaginez ce qu'elle représente ? Comment la communauté scientifique réagira-t-elle si elle apprend que nous l'avons libérée volontairement ?

— Et si elle apprend que tu l'as tuée ?

C'est à mon tour d'être à court de réponses. Adam tente sa chance :

— Sam, m'implore-t-il. Arrête cette folie. Tu as fait la plus extraordinaire découverte qui soit, celle que tout chercheur rêverait d'accomplir ne serait-ce qu'une fois dans sa vie. Ne gâche pas tout. Ne perds pas ton âme en chemin.

— Comme vous avez perdu la vôtre ?

Adam se trouble à nouveau :

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Je réfléchis à toute allure. Je ne peux pas lui révéler la discussion que j'ai surprise avec Luzarche, ce serait trop risqué. Adam m'a prouvé plus d'une fois maintenant qu'il n'était pas digne de confiance. Il pourrait tout répéter à mon père. Non, je dois jouer la partie plus finement :

— Ophélie a vu les cicatrices sur vos poignets, je dénonce alors, avec un regard pour ses bracelets de force. Elle m'a tout raconté. Tous vos beaux discours sur la nécessité d'encaisser, de se raccrocher à la vie et de se relever, parce que chaque individu compte... C'était du vent, pas vrai ?

— Sam...

— Vous avez essayé de vous tuer avant ou après que ma mère réussisse son coup ? Dites-le-moi, pour voir...

— Sam...

— Est-ce que vous m'auriez abandonné comme elle-même l'a fait, parce que je n'avais décidément aucune valeur à vos yeux ?

— Sam, écoute-moi...

Adam m'agrippe par les épaules, mais je me dégage brusquement. Il tend les mains devant lui, et je revis en un éclair mon face-à-face avec la créature dans le bassin. Moi aussi, j'avais eu ce même geste d'apaisement envers elle. La même réaction instinctive.

— Je suis sincèrement désolé de ne jamais t'en avoir parlé, Sam..., livre alors Adam, désespéré d'obtenir mon attention. Tu sais très bien pourquoi je ne l'ai pas fait. Après la mort de Mareve, ça aurait été...

— Donc vous avez essayé avant ?

— J'ai essayé avant, oui. Je me suis ouvert les veines le 21 septembre 1991, cinq ans avant que ta mère ne nous quitte.

— Le 21 septembre 1991... Deux ans jour pour jour après la disparition des habitants de l'île Blackney.

Adam ne cherche pas à le nier :

— Oui, dit-il d'un air solennel qui me déstabilise complètement.

La question m'échappe d'elle-même, inévitable :

— Pourquoi ? Que s'est-il passé sur cette île pour que mon père en reste obsédé, que ma mère se suicide, et que vous tentiez d'en faire autant ? Quel est cet acte impardonnable que vous me suppliez de ne pas commettre ?

Adam soupire longuement. Il se frotte les yeux, puis détache l'un de ses bracelets de force. Une cicatrice blanchâtre, irrégulière, déforme la chair de son poignet. Il glisse un doigt dessus et frémit, comme si elle possédait encore le pouvoir de le blesser aujourd'hui.

— Je te demande, reprend-il, son regard plongé dans le mien, de ne pas céder aux mêmes sirènes que moi. Je te demande de ne pas sacrifier ton humanité. De ne jamais perpétrer un acte qui te donne envie de planter une lame dans ta propre chair. Parce que tu vaux mieux que ça, Sam. Tu peux encore t'épargner ce destin.

Je fais non de la tête :

— Vous ne comprenez pas. Si je la perds, je n'aurai plus rien.

— Et si tu la tues ?

— Ce sera la même chose. Mais en la gardant auprès de moi, au moins, il me reste une chance.

— Une chance de quoi ? De torturer à mort un être qui te fascine ? C'est ce qui va se passer si nous la gardons, tu le sais très bien !

— Je veillerai à ce qu'elle soit bien traitée.

— C'est une excuse. Une excuse que tu te construis maintenant pour ne pas avoir à affronter tes responsabilités plus tard.

— Et que m'arrivera-t-il une fois que nous l'aurons libérée ? Y avez-vous réfléchi ne serait-ce qu'une seule seconde ? Ou n'y a-t-il donc que le sort de cette créature qui vous préoccupe ?

— Je pense à toi en ce moment même ! J'essaye de t'empêcher de commettre une erreur qui pourrait ruiner ta vie entière !

— Ma vie sera ruinée à la minute où je l'aurai perdue !

— Bien sûr que non ! Sam...

Adam passe une main derrière ma nuque. Un geste d'une proximité rare, qui me conduirait presque à fondre en larmes tel un enfant pris en faute devant son père.

— Tu as exactement le même problème qu'Ophélie, déclare-t-il avec dans la voix un indicible regret. Tu n'as aucune estime pour toi-même. Tu es incapable de voir ta propre valeur, de t'accorder ne serait-ce qu'une once d'indulgence au regard de toutes les choses merveilleuses que tu as déjà accomplies.

— Arrêtez votre baratin. Je n'ai jamais rien eu d'exceptionnel.

— Mais personne ne te demande d'être exceptionnel ! La plupart des gens sont ordinaires : les condamnerais-tu pour autant ? C'est la vie qui est exceptionnelle !

— Quelle vie ? Je ne suis qu'un gamin qui ne s'est jamais senti à sa place ici. Ma mère n'a pas voulu de moi, mon père me hait et je le lui rends bien. Même vous, vous m'avez gavé de mensonges depuis l'enfance. Je n'en ai rien à foutre de tous les autres, comme vous dites. Il n'y a jamais eu que l'océan qui compte. C'est la seule chose qui m'a toujours permis de rêver, de m'échapper de cette vie de merde, de cette famille de merde, de la surface qui ne présente aucun intérêt pour moi, absolument aucun ! Et lorsque je découvre une créature semblable à moi, l'incarnation vivante d'un monde dont j'ai toujours désiré faire partie, vous voudriez que je l'abandonne ? Vous voudriez que je renonce à cette infime parcelle d'espoir qui donne un sens à ma vie absurde, à cette existence merdique qu'il faudrait tant que je chérisse ? Qu'attendez-vous de moi, Adam ? Que je retourne à ma solitude, à la nuit, avec plus rien d'autre que mes yeux pour pleurer, et des souvenirs qui me tortureront jusqu'à la fin de mes jours ?

Durant tout mon discours, Adam ne me lâche pas une seconde. Je peux voir la tristesse creuser son chemin dans le réseau de ses rides, ancrer sa marque dans ses chairs, appuyer sa vieillesse. Lorsque je finis enfin par me taire, épuisé d'avoir avoué au monde ce que je n'avais jamais osé m'avouer à moi-même, il énonce très lentement :

— Tu n'es pas comme elle, Sam. Peu importe à quel point tu le désires, tu ne seras jamais comme elle. Son univers n'est pas le tien. Tu ne pourras jamais la rejoindre, à moins d'en mourir.

— Alors que me reste-t-il ?

Ces mots ont un goût de cendres dans ma bouche. Leur impact me frappe dans le silence qui se glisse entre nous. Je n'ai que trente-deux ans. Une éternité de temps se déroule devant moi ; la perspective d'un avenir immense que l'on me demande de vivre, et dont je ne veux pas. Pas si la créature n'en fait pas partie.

Adam raffermit son étreinte pour rapprocher son front du mien :

— Il te reste ta vie, souffle-t-il. Une existence entière dont toi seul peux décider ce que tu en feras. Tu es tellement brillant, Sam. Tu as tellement à apporter au monde. Tellement de choses à éprouver, à découvrir, si tu acceptais juste de t'ouvrir un peu plus... Même si je t'ai déçu, je t'aime profondément, tu le sais. Comme mon propre fils. Après ma tentative de suicide, c'est ta mère qui m'a aidé à m'en sortir. J'aurais tellement voulu être là pour elle, représenter le soutien qu'elle a été pour moi... Après sa mort, je me suis promis de toujours prendre soin de toi. Tu n'es pas seul. Le monde est rempli de personnes et d'expériences extraordinaires qui n'attendent que toi. Renonce à ces chimères qui te font du mal, mon fils. Les abysses sont un univers merveilleux, mais elles ne seront jamais le tien. Telles que je les imagine, elles et cette créature, elles ne sont qu'un prétexte que tu t'es inventé pour sombrer. Pour fuir cette réalité qui te déplaît. Mais tu dois leur résister, de toutes tes forces. Tu dois trouver en toi-même les ressources nécessaires à ton épanouissement. Ton bonheur ne dépend pas du monde extérieur, ni de tes parents, ni de cette

créature, il ne dépend que de toi. J'aimerais tellement que tu mesures ton potentiel. Que tu puisses te voir à travers mes yeux...

Je secoue la tête et je me libère, guère ému par ses paroles :

— Je ne suis pas votre fils, je crache alors que ma volonté se durcit. Tout comme je sais que vos bons sentiments ne cachent que du vide. Il n'y a rien à trouver au fond de moi-même que je ne connaisse déjà depuis longtemps. Mon bonheur est ici, dans cet aquarium. Je ne le quitterai plus.

— Même si cela doit coûter la vie à cette créature ? Alors que tu dis la chérir par-dessus tout ?

— Mon destin est lié au sien. Qu'elle s'en aille ou qu'elle meure, je perdrais tout. Je ne la laisserai pas partir.

Adam voit la résolution dans mon regard, cette fois-ci. Il comprend enfin que je suis sérieux. Que rien au monde ne pourra me faire changer d'avis. Il perçoit les remords que j'éprouve, mais que je choisis malgré tout d'imprimer dans mon âme. Il retrouve en moi le reflet de Henri Luzarche :

— Que t'avons-nous fait... ? murmure-t-il finalement.

Plus que le chagrin, c'est l'horreur et la déception qui déforment ses traits :

— Tu n'es pas le jeune homme que j'ai élevé... Comment as-tu pu devenir ainsi ? Tu parles de tuer cette créature sans même t'en émouvoir. Tu es prêt à la sacrifier pour tes propres intérêts sans hésiter une minute, exactement comme ton père. Tu n'as plus aucune compassion !

— Envoyez mes remerciements à Luzarche de ma part pour ça, je rétorque sèchement. Maintenant laissez-moi.

Adam me dévisage encore de longues secondes, trop choqué pour répondre. J'ai du mal à mesurer la dévastation qui le bouleverse, tandis que tous les espoirs qu'il avait placés en moi s'effondrent, à l'instar de l'idéal que j'avais de lui. Il tend la main une nouvelle fois pour me toucher, mais renonce. Comme si je lui étais devenu à tout jamais inaccessible. Comme si désormais, mon simple contact le faisait souffrir. Il quitte la cabine sans rien dire.

Les heures passent, interminables. Ophélie tente elle aussi de frapper à ma porte à plusieurs reprises, mais après ma discussion avec Adam, je me sens plus que jamais coupé d'elle, comme de toute préoccupation terrestre. Je ne songe même pas à dormir. Mon esprit est encore bouillonnant des émotions déchaînées, des arguments affrontés, et du mal que nous nous sommes infligé l'un à l'autre. Je pense à la créature, et la culpabilité m'étreint. Qu'arrivera-t-il si elle meurt ? Quel choix me restera-t-il, concrètement, devant la perspective de son aquarium vide ? Pourrai-je supporter l'idée d'avoir provoqué son trépas ? Poursuivrai-je mes recherches, en quête d'un second miracle comme elle, tel Henri Luzarche mû par une obsession sans fin, ou abandonnerai-je toute volonté de vivre ? En silence, je prie pour moi-même : ' Pitié, faites qu'elle ne meure pas... Pitié, faites qu'elle se rétablisse et qu'elle puisse demeurer auprès de moi... '.

Je ne crois pas en Dieu. Mes paroles sont pour l'océan, pour les milliers de mystères sous la surface qu'il reste à élucider et qui me fascinent, pour ces forces muettes que je devine partout autour de moi, ancestrales et sans nom. Il doit bien y avoir un sens à tout ceci. L'existence de la créature ne peut se résumer à un point final aussi vain. De notre découverte l'un de l'autre doit forcément résulter une réponse, cette réponse dont j'ai besoin depuis tant d'années, alors même que j'en ignore la question...

Comme toujours lorsqu'elle hante mes pensées, je finis par me lever pour rejoindre la créature dans le laboratoire. J'éprouve l'irrépressible instinct de veiller sur elle. De lui insuffler un peu de mes forces par l'esprit si c'est possible. J'aimerais lui faire comprendre qu'elle n'est pas seule, que je suis désolé du sort qu'on lui inflige, mais que je ne lui veux aucun mal. J'aimerais tellement qu'elle me parle... Qu'elle me révèle là, tout de suite, cette pièce manquante qui saigne depuis toujours au fond de moi. J'aimerais qu'elle m'emmène avec elle au plein coeur de son secret.

À défaut de secret, cependant, c'est un navire endormi et un aquarium allumé que je découvre, alors que l'horloge murale indique quatre heures du matin. Quelqu'un d'autre m'a précédé dans mon insomnie. Sans surprise, il s'agit d'Adam.

Le vieil explorateur se tient assis sur l'un des fauteuils de la console de commande, dos aux ordinateurs, les mains croisées sur les genoux. Il contemple la créature toujours assoupie à même le fond du bassin, et la nuée d'écailles qui scintillent dans les eaux limpides de la cuve. On dirait un essaim de lucioles. Elles veillent sur la Vilaa agonisante, dans l'attente de sa fin. Adam ne paraît pas surpris lorsqu'il m'aperçoit :

— Est-ce que tu as changé d'avis ? me demande-t-il, sans l'ombre d'un espoir.

Je viens m'asseoir auprès de lui :

— Même si nous la relâchions maintenant, elle n'irait pas mieux d'une seconde à l'autre.

— Alors, ça veut dire non.

— Adam...

Il n'ajoute rien. Il replonge dans son observation, et j'ai soudain la désagréable impression de n'être plus qu'une gêne pour lui, un élément étranger dans les pensées qui agitent son esprit. Une donnée éliminée de l'équation. Quelque chose me semble anormal, et je remarque brusquement qu'il a retiré ses deux bracelets de force. Ses cicatrices luisent

sous l'éclairage cru des tubes cathodiques.

— Il y a vingt-sept ans, déclare subitement Adam, ton père, ta mère et moi avons relevé un détail inhabituel sur l'île que nous surveillions depuis maintenant cinq ans. Nous n'étions pas en poste à ce moment-là, mais les satellites indiquaient une baisse de l'activité humaine. Alors, nous avons dépêché un bateau pour aller voir.

Je retiens mon souffle. Suis-je véritablement en train d'entendre ce que j'entends ? Suis-je sur le point de percer le mystère de l'île Blackney ?

— Une fois sur place, poursuit Adam sans me regarder, nous avons trouvé l'île déserte. Tous les habitants avaient disparu, sans rien emporter derrière eux. Rien ne permettait d'expliquer ce qu'il s'était passé. Si ce n'était les propos du chef du village, Ateo. Durant notre dernière mission, juste avant que nous ne partions, il nous avait confié ses inquiétudes. Depuis l'arrivée des Occidentaux sur l'île, disait-il, les Vilaa avaient cessé de visiter son peuple. Elles ne leur accordaient plus leurs faveurs comme autrefois. En pleurant, car il était notre ami, Ateo nous a dit que lui et les siens pensaient que nous les avions maudits. Que notre venue représentait une trahison envers leurs divinités. Il ne voulait plus de nous sur ses terres.

— Qu'avez-vous répondu ? je demande d'une voix basse.

— Tu dois t'en douter. Ton père s'est empressé de protester. Ta mère et moi avons tempéré. Nous avions de toute façon prévu de nous absenter pour plusieurs mois, le temps pour les indigènes d'apaiser leurs craintes, et de revenir sur leur décision... Ce fut la dernière fois que nous nous sommes parlé. Le 21 septembre 1989, de retour sur l'île, il n'y avait plus personne... À l'exception d'un homme.

Cette fois, mon coeur rate un battement. Un homme ? Aucun article n'en a jamais fait mention. Adam doit probablement lire dans mon esprit :

— Il s'appelait Manaia, explique-t-il. C'était l'un des villageois, âgé d'une vingtaine d'années. Nous l'avons retrouvé étendu à l'intérieur d'une des cases, le crâne fracassé. Par miracle, il était encore conscient. Il a accepté de nous révéler ce qu'il s'était passé deux jours plus tôt, pendant notre absence...

Je reste suspendu aux lèvres d'Adam. Il me prive toujours de son regard, mais sa voix ne me quitte pas :

— Il a dit que malgré notre départ, les Vilaa continuaient de ne pas se montrer. Alors, pris de désespoir, Ateo a incité les villageois à s'enfoncer dans le Pacifique pour les rejoindre. Il affirmait que les Vilaa viendraient à leur rencontre. Qu'elles les recueilleraient, les accepteraient parmi eux, et feraient d'eux leurs semblables. Ateo a réussi à les convaincre tous. Sauf Manaia.

— C'est pour ça qu'il a eu le crâne défoncé ?

— Oui.

— Il ne croyait pas aux légendes du village ?

— Oh si, bien sûr, il y croyait. Mais il avait peur. Il ne pensait pas que les Vilaa viendraient à leur secours. Il ne voyait dans cette marche vers le Pacifique qu'une fin certaine pour lui et tous les siens. Parce qu'il refusait de céder, Ateo l'a frappé et l'a laissé pour mort.

— Jusqu'à ce que vous le découvriez.

— Oui.

— Pourquoi n'en avoir jamais parlé à qui que ce soit ? Ça explique tout ce qui est arrivé, c'est la preuve que mon père recherche depuis tant d'années !

— Parce que le témoignage de Manaia nous mettait directement en cause, ton père, ta mère et moi, objecte Adam. Il impliquait la totalité de la mission dans la mort de plus de cinq-cents personnes. Nous ne pouvions pas nous permettre cela. Nous aurions dû passer devant le comité d'éthique, et nous aurions très probablement fini en prison...

— Qu'avez-vous fait, alors ?

Cette unique question me glace le sang. Je dois la poser malgré tout. Je dois savoir :

— Manaia... Est-ce que vous l'avez...

À cet instant seulement, Adam m'accorde un regard :

— Bien sûr que non, décrète-t-il. Il était déjà mourant lorsque nous l'avons découvert. Nous avons attendu qu'il s'éteigne avant de prévenir les gardes-côtes. Et d'un commun accord, nous avons... Nous avons décidé de faire disparaître son corps. Pour que le mystère demeure intact.

— Qu'en avez-vous fait ?

— Ton père l'a chargé sur son petit bateau de transport. Et il l'a jeté dans la fosse.

Je frissonne :

— C'est ça, le choix que vous n'avez jamais pu vous pardonner ? Avoir caché au monde entier votre implication dans le suicide de tous ces gens ?

Adam ne répond rien. Il se perd à nouveau dans la contemplation de l'aquarium, où la créature ne se manifeste que par quelques sursauts dans le sommeil qui l'absorbe :

— Ton père était persuadé que les Vilaa étaient réelles, reprend-il soudain. Que c'était elles qui avaient entraîné Ateo et son peuple vers la mort. Il était certain de pouvoir le prouver un jour. C'est pour cela que ta mère et moi, nous avons accepté de ne rien dire. Je crois que sur le moment, nous aussi, nous avions besoin d'une échappatoire à cette vérité trop horrible... Mais avec les années, les oeillères se sont déchirées. Nous ne pouvions pas reléguer plus longtemps au fond de notre conscience l'explication qui paraissait la plus plausible : Manaia disait vrai. Tous ces gens étaient morts par notre faute. La quête de ton père n'était qu'une illusion, destinée à fuir notre culpabilité dans tout ceci...

— Et ma mère ne l'a pas supporté.

— Non.

De longues secondes, je reste silencieux. À digérer ce secret que rien ne m'avait préparé à découvrir.

— Et Nasca ? je demande alors, abandonnant toute réserve.

Adam sursaute comme si je venais de l'électrocuter :

— Où as-tu entendu ce nom ? souffle-t-il.

— Qui est-ce ?

Adam me dévisage. Ses yeux hallucinés fouillent en moi, possédés par une horreur dont je ne peux imaginer l'ampleur :

— Nasca était le fils de Manaia, répond-il très lentement. Les indigènes n'avaient pas de notion de parentalité, contrairement à nous. Ils se considéraient tous comme frères et soeurs, et élevaient leurs enfants en commun. Mais Manaia, pourtant, avait toujours témoigné un lien particulier avec Nasca. C'est pourquoi nous étions persuadés qu'il était bien son père biologique.

— Que lui est-il arrivé ?

— Manaia nous a tout raconté. Il a osé se rebeller contre son chef uniquement lorsqu'Ateo a exigé que Nasca se rende aussi dans le Pacifique. Manaia refusait de conduire son propre fils à une mort certaine.

— Et alors, que s'est-il passé ?

Adam avale sa salive. Chaque mot qu'il prononce semble planter des clous dans sa chair :

— Ateo a frappé Manaia et a noyé l'enfant.

Le silence qui s'ensuit alourdit l'atmosphère. Jusqu'à ce qu'Adam reprenne :

— Ton père était persuadé que Manaia disait vrai. Que Nasca était le fils qu'il avait conçu avec une Vilaa. Il comptait sur les traces de son ADN pour le prouver, mais... ça n'a jamais rien donné.

— Comment a-t-il pu croire de telles choses ?

— Tu n'as pas idée de ce dont l'esprit humain est capable de se convaincre pour échapper à la souffrance.

Je songe au bracelet que j'ai ramassé sur l'île Blackney : un bracelet d'enfant, abandonné sur une paillasse au plein coeur de la forêt.

— Est-ce que tu comprends ce que j'essayais de te dire maintenant ? m'interpelle soudain Adam. Sur les choix que nous avons faits, et à quel point ils nous pèsent aujourd'hui ? Sur la nécessité de ne pas sacrifier notre conscience, quel qu'en soit le prix ?

J'admire l'aquarium à mon tour. Dans son sommeil, la créature tourne vers moi son visage si semblable au mien :

— La découverte d'un être comme elle n'en est que plus importante, je rétorque alors. Et les choix que vous avez faits ne sont pas les miens. Je n'ai pas à en endosser la responsabilité.

— Tout comme je n'ai pas à endosser la tienne.

Adam passe une main sur son visage parcheminé, et je réalise soudain qu'il est en larmes :

— Je ne supporterai pas le poids d'une nouvelle erreur, Sam, me supplie-t-il. Je t'en conjure, ne me force pas à l'endurer. Ne me force pas à te voir devenir tout ce que j'ai toujours regretté.

— Je ne suis coupable de rien. Cette créature est trop précieuse pour qu'on la perde, et nous n'avons aucune garantie qu'elle aille mieux si nous la libérons. Le meilleur endroit où elle puisse se trouver pour l'instant, c'est à nos côtés.

L'espoir meurt dans les yeux d'Adam. Une sirène d'alarme s'allume dans mon esprit devant le désarroi flagrant qu'il affiche. Jamais je ne l'ai vu dans un état pareil. Son haleine exhale une légère odeur de gin tandis qu'il se détourne de moi, son oeil hagard braqué sur les écrans de contrôle de l'aquarium :

— Ta mère avait raison..., murmure-t-il. L'atrocité n'a jamais de fin. Toutes les atrocités passées engendrent les atrocités futures, comme une sorte d'inceste monstrueux. Nous t'avons détruit. Et désormais, c'est à toi de détruire...

— Adam, je ne comprends rien à ce que vous dites.

— Le passé me regarde aujourd'hui, et il me sourit d'un air ironique. ' Voilà ce que tu as fait, Adam ', me dit-il. ' Voilà ce que tu as provoqué. Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même, c'est tout ce que tu mérites '.

— Adam...

— J'avais prévu d'être tout seul pour faire ça. Mais finalement, c'est peut-être mieux que tu sois là.

Mon cerveau bute sur ces paroles. L'instinct qui me crie depuis le début que quelque chose est anormal se met à hurler : ' Regarde ! '. Alors seulement, je comprends ce qui me paraissait si étrange. Le sas qui conduit à l'aquarium est rempli d'eau, sa porte intérieure grande ouverte. Je réalise trop tard ce qu'Adam s'apprête à faire :

— Pardonne-moi, lance-t-il en me transperçant droit dans les yeux.

Puis il presse de toutes ses forces l'un des boutons du tableau de commande. Les pompes de l'aquarium s'activent en grand. Le panneau extérieur du sas bascule. Le Pacifique se déverse à l'intérieur de l'*Achéron*.

Noyade

L'eau glacée me percute comme le pare-chocs d'une voiture. Adam et moi sommes fauchés tous les deux, écrasés contre la console informatique par une pression qui manque de nous faire perdre connaissance. J'ai toutes les peines du monde à me relever. Face à moi, le sas de l'aquarium s'est transformé en une bouche infernale, une gueule béante par laquelle les flots bouillonnants se déversent en continu dans un vacarme d'apocalypse. Déjà, l'eau m'arrive jusqu'aux cuisses. Il faut faire vite afin d'éviter le pire.

Mon premier réflexe est pour l'alarme automatique, mais malgré le grondement assourdissant du naufrage, il est évident qu'elle ne s'est pas déclenchée. Halluciné, je lutte contre l'état de choc et balaye les ordinateurs des yeux. Il doit y avoir une commande pour activer le dispositif manuellement.

Pianotant malgré la peur et le froid, je prie pour que le courant ne nous lâche pas. Déjà, les néons du laboratoire grésillent et nous plongent alternativement dans le noir. À côté de moi, Adam reste prostré au sol, pratiquement submergé, secoué d'un rire compulsif. Ses yeux et ses lèvres s'ouvrent démesurément, comme dévorés par un vide dont je n'aurais jamais deviné l'existence. Je ne peux pas m'en inquiéter pour l'instant. J'accède aux systèmes de sécurité du laboratoire et déclenche à la fois l'alarme, l'arrêt des pompes et la fermeture des portes étanches.

Rien ne se produit. J'appuie sur la touche plusieurs fois, réitère mon ordre, mais l'ordinateur reste sourd. ' Protocole non autorisé ', m'affiche-t-il pour seule et unique réponse.

— Tu gaspilles ton énergie, me lance Adam entre deux sanglots-ricanements. J'ai tout désactivé avant ton arrivée.

Je reçois l'équivalent d'un coup de poignard en plein coeur. L'étendue de la trahison excède les mots que je pourrais avoir pour l'exprimer. De toute façon, je n'en ai pas le temps. Il faut à tout prix réagir avant que le laboratoire ne soit sous l'eau, et qu'il n'entraîne le reste du navire avec lui. D'autres ont déjà dû ressentir la secousse, mais de là à ce qu'ils comprennent que le système de sécurité a été saboté...

Rapidement, je cherche la créature des yeux. La pression a dû la propulser hors du sas elle aussi, dans la pièce avec nous, mais je ne la vois nulle part. Qui sait quelles conséquences tous ces bouleversements pourraient avoir sur sa santé si fragile...

' Le navire ', je me force à raisonner tandis que l'un des ordinateurs émet des arcs électriques autour de nous.
' Réfléchis, vite. Il faut empêcher le niveau de monter. '

J'ai de l'eau jusqu'à la taille. Je ne sens même plus le froid sur mon corps tant mon esprit est en ébullition. Toutes mes forces réunies, je m'approche de la porte du sas, dont le grondement s'accentue de plus belle à mesure que la pression en déforme les boulons et la tôle. Jamais il ne pourra redevenir étanche... J'appuie malgré tout sur le battant à moitié embouti. Les deux paumes à plat, je pousse aussi fort que je le peux, mais l'océan tout entier me résiste. Seul, impossible de clore manuellement le panneau. Et la commande informatique ne réagira plus, d'autant moins maintenant que les claviers se retrouvent engloutis...

De désespoir, je me retourne vers Adam :

— Pourquoi avez-vous fait ça ?!

Il ne me répond pas. Il s'est remis debout et contemple le chaos qui détruit nos recherches, une expression sereine sur ses traits parcheminés. Je ne le reconnais plus. Il semble intensément satisfait de ce qu'il voit. Je deviens colère à l'état pur :

— Venez ! je crie en l'agrippant par le bras pour l'entraîner hors du laboratoire.

C'est la seule solution qu'il me reste. L'aquarium est perdu : sans soutien informatique, impossible de refermer les pompes ou de stopper la progression des eaux. Tout ce que nous pouvons faire, c'est condamner nous-mêmes l'écoutille avant que l'inondation ne se répande. L'*Achéron* peut demeurer à flot même avec une salle noyée, mais il n'en supportera pas beaucoup plus.

Adam me retient :

— Désolé, Sam, dit-il tandis qu'il inverse ma prise sur lui. Je ne peux pas te laisser faire ça.

— Vous êtes devenu complètement malade ! Nous allons mourir si nous ne refermons pas cette porte !

— Je sais, oui.

— C'est ce que vous voulez ? j'articule, incapable d'y croire. Vous voulez mourir, et causer ma mort à moi aussi ? Après toutes ces années ?

— Tu recherches la mort depuis longtemps, et moi aussi, je l'ai recherchée. Tu devrais te réjouir : le grand jour

est arrivé.

— Arrêtez vos conneries ! Vous ne pouvez pas condamner le bateau tout entier !

— Tu étais bien prêt à laisser mourir la créature.

— Et vous sacrifieriez des dizaines de personnes pour ça ?

— Ils l'ont tous mérité. Aucun d'eux n'a fait quoi que ce soit pour se rendre humain.

— Même Ophélie ? Vous tueriez Ophélie, Adam ? Vous me tueriez moi, alors que vous me connaissez depuis ma naissance ? Je croyais que vous m'aimiez !

— Je t'aime, oui, murmure-t-il sans lâcher mon poignet. Mais tu es la plus grande erreur de toute ma vie. Il est temps que je la répare.

Sur ces mots, il me propulse violemment sous l'eau. Il ne va pas jusqu'à essayer de me noyer, mais il se place entre l'écoutille et moi. Le niveau a désormais atteint nos épaules. Je dois nager pour garder l'équilibre. Les marches qui mènent à l'extérieur du laboratoire sont totalement submergées.

— Adam, laissez-moi passer, je tente une dernière fois, mais il se contente de secouer la tête.

Excédé, je me jette sur lui. Il se débat avec une force surprenante, bourre mon estomac de coups de poing, griffe mon visage, arrache mes vêtements et mes cheveux comme un animal enragé, mais l'eau a toujours été mon élément. J'y suis plus à l'aise que lui, même si je répugne à le frapper. Je le traîne derrière moi, mètre après mètre, jusqu'à ce que mes doigts agrippent la grille des escaliers métalliques qui mènent à l'écoutille. J'ai dû boire la tasse au moins une dizaine de fois, mais je n'y prête pas attention. L'adrénaline électrise tout mon corps. J'aperçois le couloir qui commence déjà à disparaître sous les flots. Je me hisse sur les marches, mais alors que je bande mes muscles pour attirer Adam, il cesse soudain de me retenir. De surprise, il m'échappe. Il s'évanouit dans les profondeurs du laboratoire.

— Adam ! je m'exclame. Qu'est-ce que vous faites ? Adam ! Revenez !

Les néons clignotent une dernière fois. L'électricité claque.

— Si tu veux vraiment fermer cette porte, Sam, ferme-la, me lance Adam depuis l'obscurité. Mais tu devras la refermer sur moi. À toi de prendre cette décision.

— Adam, ne soyez pas stupide. Revenez !

— À toi de choisir, Sam.

— Revenez !

Plus de réponse. De rage, je hurle dans ce qu'il subsiste du laboratoire. Il fait noir et l'océan a presque tout avalé. Il doit rester vingt centimètres d'air ; d'ici quelques minutes, il n'y aura plus rien. Assis sur le seuil de l'écoutille, l'onde s'infiltre déjà à hauteur de ma poitrine dans le corridor. Seule la lumière crue des coursives éclaire les eaux clapotantes en dessous de moi.

— Vous me le paierez, espèce de vieux salaud, je promets entre mes dents. Vous me le paierez.

Alors, en proie à la pire des folies, je retourne dans l'aquarium, et je rabats l'écoutille derrière moi. Les ténèbres absolues m'enveloppent. Je n'entends plus le bruit de l'eau, car le sas est désormais submergé, mais je la sens qui s'infiltre, tel un monstre invisible en train de nous engloutir lentement. Ma respiration résonne contre le plafond beaucoup trop proche. Les mains tendues au-dessus de moi, je m'accroche aux canalisations pour progresser :

— Adam ! j'appelle en me projetant en avant. Si vous croyez que je vais vous laisser là-dedans, c'est mal me connaître.

Il ne me répond pas. Bien sûr. Pourquoi me donnerait-il un indice sur sa localisation ? Mieux vaut garder moi aussi le silence. Je suis meilleur nageur que lui, et le laboratoire ne doit pas mesurer plus de vingt mètres carrés. Il ne pourra pas se cacher éternellement.

Les parois du navire craquent et gémissent autour de moi. Je me cogne contre une surface dure : la vitre de l'aquarium... Le plexiglas a résisté à la pression. Il ne m'en faut pas plus pour me repérer : je longe le bassin jusqu'au mur opposé, puis je balaye la pièce de long en large, méthodiquement, attentif au moindre bruit susceptible de trahir la position de mon ami si fuyant...

Adam a peut-être complètement pété les plombs, mais personne ne peut se noyer volontairement dans un espace clos comme celui-ci. Pas sans un poids pour se maintenir sous la surface. Il est forcément toujours là quelque part, avec moi, et je n'ai qu'à lui mettre la main dessus avant de l'obliger à ressortir.

Quelque chose effleure mon bras, ce qui me fait sursauter. Quelque chose de froid et gluant. Je frissonne malgré moi : la créature... Elle aussi doit être toujours là quelque part. Libre. Si son esprit nourrissait des velléités de revanche, c'est maintenant ou jamais...

D'un seul coup, la panique bloque ma respiration. J'ai l'impression d'être de retour dans la cabine de *Perséphone*. Je suis seul sous la surface, à presque onze mille mètres de fond, et je plonge vers les abysses de la fosse des Mariannes, des abysses sans fin qui ne me laisseront jamais remonter... Le soleil n'a pas de prise, ici. Nulle lumière n'a jamais brillé

en ce royaume sous-marin. Il n'y a que le froid, la mort, et cette présence totalement étrangère à l'humain, qui me contemple de son oeil pâle, rempli de desseins inaccessibles. Elle ne me veut pas du bien. Elle désire seulement me noyer dans son néant liquide, m'attirer, et je disparaîtrai dans l'immensité comme si je n'avais jamais existé.

La sensation glacée me capture à nouveau : c'est comme de longs doigts qui se glissent sous ma chemise, portent à mon contact une promesse putride... L'obscurité forme un écran sur lequel se projettent toutes mes angoisses. Je revois ma mère en train de se décomposer dans le silence de l'océan. La créature et son regard luisant de haine, de douleur et de reproches. Les habitants de l'île Blackney qui me contemplent de leurs orbites vides, leurs chairs pourrissantes détachées de leurs os pour nourrir l'abîme. Je ne veux pas de ce destin. Les fantômes prennent vie tout autour de moi et cherchent à m'entraîner : je peux presque sentir leurs ongles griffer ma poitrine, plantés de toutes leurs forces pour me faire sombrer...

J'inspire profondément. Il n'y a plus que quelques centimètres d'air. Je dois me rappeler où je suis, reprendre mes esprits, et vite. Ou cet avenir deviendra réalité. Je ne me noierai pas dans l'abîme, mais dans trois mètres d'eau, à l'intérieur d'un navire à flot. Il faut se ressaisir !

Je me débats dans le noir, attrape compulsivement tout ce qui passe à ma portée : claviers d'ordinateur, chaises tournantes, sacoches, mais impossible de mettre la main sur Adam. Tant pis, il me reste encore une corde à mon arc. Lorsque le Pacifique inonde totalement la pièce, je prends ma respiration et je repars en chasse.

Je suis apnéiste professionnel. Je peux retenir mon souffle douze minutes d'affilée. Adam, lui, tiendra soixante secondes, pas plus. Ce vieil ivrogne peut bien boire la tasse une minute ou deux si cela peut me permettre de le retrouver sans qu'il ne s'échappe.

Je reste à hauteur de plafond, puisque les lois de la physique veulent qu'un corps inconscient dérive naturellement près de la surface. Une ou deux fois encore, il me semble ressentir une présence, un contact étranger sous mes doigts, mais je barricade mon esprit contre cette peur animale de l'obscurité qui aimerait me voir perdre mes moyens. Privé d'air, chaque seconde est vitale. Je ne peux pas me permettre de gaspiller mon oxygène. À mesure que le temps s'égraine, cependant, la pression contre mes poumons et mon cerveau devient de plus en plus forte.

Je ne le trouve pas. Je dois me rendre à l'évidence, petit à petit : je ne le trouve pas ! Mais il est hors de question que je reparte sans lui. Et puis de toute façon, pour l'instant, je serais incapable de localiser l'écoutille. Je continue de chercher, plongeant dans les profondeurs du laboratoire, à la lueur des consoles informatiques et des ordinateurs qui éclairent de temps à autre l'aquarium d'un choc électrique. Je profite de ces brèves secondes de lumière pour apercevoir une silhouette à quelques centimètres de moi, immobile et blafarde.

J'étouffe un cri ; de petites bulles de vie m'échappent et se perdent dans le noir absolu. Qu'ai-je vu ? J'ignore ce que c'était, mais ce n'était pas Adam. La créature ?

Mon pouls résonne contre mes tempes, compte à rebours insupportable. Même pour moi, le manque d'air commence à devenir douloureux. Je me revois encore une fois avec Adam, à consommer nos dernières minutes d'oxygène tandis que *Perséphone* nous ramenait vers la surface, vers la survie ou vers une mort certaine... Dire qu'à l'époque, c'était lui qui me suppliait de sauver nos vies.

' Je ne vous abandonnerai pas ', je songe au plus profond de moi-même. ' Peu importe si vous me détestez, je m'en fous. Vous ne m'avez jamais laissé tomber, alors je ne vous abandonnerai pas ! '

Je me propulse à travers tout le laboratoire, au milieu des obstacles, pour couvrir le maximum d'espace à la fois. La résolution résonne en boucle dans ma tête : ' Je ne vous abandonnerai pas '...

Peu à peu, les ténèbres s'épaississent. Est-ce possible, avec toute cette obscurité autour de moi ? Je n'en suis pas sûr. Mes doigts ne rencontrent que du vide. Je n'avais pas remarqué à quel point il faisait froid. Je n'arrive plus à bouger, comme si j'étais serré dans un étau. Dans ma mémoire, le visage d'Adam se brouille :

' Adam... Adam, pourquoi avez-vous fait ça ? '

La souffrance est indescriptible. L'eau prend possession de moi, comme elle a pris possession de ma mère des années auparavant. Les fantômes de mon esprit se rassemblent. Je ne lutte pas. Je ne lutte pas...

℘

La mort par noyade est l'une des plus douloureuses qui soient. C'est l'une des choses que j'ai apprises lorsque ma mère a décidé de s'attacher un parpaing aux chevilles avant de se jeter dans l'océan Pacifique. L'enfant de douze ans que j'étais à l'époque n'avait pu résister à mener quelques petites recherches. Pendant des semaines, j'avais été obsédé par ces considérations morbides : au bout de combien de temps le décès intervient-il par noyade ? Que ressent-on lorsque l'eau envahit nos poumons, et transforme un liquide vital en poison mortel ? Jusqu'à quand peut-on ranimer les victimes ? Quand a-t-il été trop tard, pour ma mère ?

Le jour où j'ai nagé jusqu'à l'épuisement dans les courants chauds de Tahiti, je crois que j'ai cherché à éprouver un petit peu de ce qu'elle avait vécu, en voyant ses forces l'abandonner, l'océan s'emparer d'elle et ne plus jamais la recracher. J'ai failli me noyer ce jour-là. Lors de mes exploits d'apnéiste, j'ai flirté à nouveau avec cette limite, repoussé toujours plus loin la tentation de reprendre mon souffle, de laisser l'eau pénétrer mes poumons pour me réduire au même sort

qu'elle. J'ai cédé, une ou deux fois. J'ai perdu connaissance dans le bassin d'entraînement ou en pleine mer. Je me suis fait engueuler par mon coach, mes équipiers, mon père, Adam, voire tous ceux-là à la fois. Pourtant, ça ne m'a jamais dissuadé de recommencer.

La noyade et moi, c'est un peu comme une danse mortelle. Un art d'autant plus fascinant qu'il est dangereux. Une addiction dont il vaut mieux ne pas chercher l'origine. Les profondeurs de l'océan m'ont toujours terrorisé, au moins autant qu'elles m'attiraient. Pour la noyade, c'est pareil. Ça fait partie du jeu. Mon instinct primaire contraint mes cellules à hurler leur angoisse de mourir. Et pourtant, quelque chose d'autre en moi me susurre : ' Continue. Encore quelques secondes. Respire '.

Plus que quoi que ce soit d'autre, je crois que c'était de cela qu'Adam avait peur pour moi. Qu'un jour, je cède à ce chant létal qui m'appelait dans les profondeurs, et que je m'abandonne aux ténèbres. Quelle ironie que ce soit lui qui m'y ait condamné aujourd'hui.

La mort par noyade est l'une des plus douloureuses qui soient. L'eau déchire les poumons. Le réflexe d'inspirer provoque dans le cerveau l'attente de l'oxygène, d'une délivrance qui ne viendra pas. Au final, l'étouffement ne fait qu'empirer. La cage thoracique se contracte pour expulser cette substance intruse qui obstrue les voies respiratoires. La toux ne sert à rien, si ce n'est aspirer encore plus de liquide. On reste conscient, tout du long. On se voit mourir. Bulle après bulle, la vie s'échappe tandis que les lèvres grandes ouvertes cherchent l'air, inlassablement. On pourrait aussi bien pisser le sang. Il n'y a plus rien à faire. Et pourtant, toujours, la petite voix en moi susurre : ' C'est bien. Continue. Tu es enfin à ta place '. Et, même si j'ai peur, je la crois.

Lorsque je rouvre les yeux, ma poitrine est en flammes. J'ai l'impression de sortir d'un incendie. Je suis vivant, sans aucun doute. Seule la vie peut être aussi douloureuse. J'entends le bip d'une machine qui mesure mes constantes. Elles semblent bonnes. La lumière juste au-dessus de moi m'éblouit. Une voix s'exclame, et des pas s'éloignent aussitôt en courant. Mon cerveau a du mal à se remettre en marche. Il accumule les données et les traite dans le désordre, s'empare d'une information pour la jeter en l'air et jongler avec la suivante. D'une façon ou d'une autre, j'ai dû m'en sortir. Dommage. Je ne suis pas sûr de vouloir affronter ce qui va venir.

Les pas reviennent, et le visage de mon père envahit soudain mon champ de vision :

— Sam. Est-ce que tu m'entends ?

' Hors de question que je te réponde, sale enfoiré ', formule mon esprit.

Visiblement, je suis en train de retrouver du mordant.

— Son taux d'oxygène est bon, fait une voix féminine. Son coeur est bien reparti.

— Est-ce qu'il gardera des séquelles ?

— Difficile à dire... Je ne sais pas combien de temps exactement il est resté dans l'eau, mais il devrait être mort. Je n'ai jamais vu quelqu'un être réanimé après si longtemps.

— Il est champion du monde d'apnée.

— Champion du monde ou pas. Le temps qu'on se rende compte de ce qu'il s'était passé, que l'on inverse les pompes, et que l'on vide suffisamment le laboratoire pour pouvoir rouvrir la porte... Il a dû rester au moins quarante minutes dans cette eau.

— De l'eau glaciale. Ça a dû jouer en sa faveur.

— Oui, concède la voix féminine, peu convaincue. Peut-être.

Je reconnais les intonations douces de notre doctoresse, Sibylle. Je tente de lui parler, mais mes cordes vocales me font cruellement payer mon audace :

— Professeur Luzarche, murmure la vieille femme, et je sens le contact de sa main ridée sur la mienne. Restez tranquille. Vous avez failli vous noyer, mais tout ira bien désormais.

— Lui avez-vous fait sa prise de sang ? intervient mon père sans s'embarrasser de sentiments.

— Ça ne paraît pas nécessaire.

— J'insiste. Je veux qu'on lui fasse un bilan complet.

J'aimerais protester. Lui dire que non, je refuse que mon sang soit livré en pâture à Henri Luzarche pour ses expériences paranoïaques. Mais je ne peux pas lutter. L'aiguille se plante dans ma chair, et je me sens désespérément seul :

— Adam ? articulent mes lèvres sans le moindre son.

C'est assez pour que Luzarche comprenne :

— Adam est mort, dit-il simplement.

Tout à coup, c'est comme si le Pacifique me submergeait à nouveau. Mes poumons se bloquent, mais cette fois l'eau provient de mes larmes, et la source est intarissable.

— Professeur ! proteste Sibylle. Vous ne devriez pas l'affoler !

— Il a demandé.

— Il a besoin de calme !

— C'est sa faute s'il n'a pas réussi à le sauver.

Je me redresse tel un macchabée sorti de sa tombe. Peu importe la douleur, peu importe le masque à oxygène et les cris de l'électrocardiogramme. Le chagrin déborde de moi :

— Va-t'en, j'ordonne d'une voix morte.

Mes mots ressemblent à ceux d'un cadavre, et c'est ce que j'ai l'impression d'être. Ils roulent dans ma gorge tels des ossements frottés l'un contre l'autre.

— Professeur, allongez-vous..., me supplie Sibylle.

— Je veux qu'il s'en aille, j'insiste en dépit du massacre pour mes cordes vocales. Où est Ophélie ?

Luzarche me répond sans s'émouvoir, avec sa condescendance habituelle :

— J'ai maintenu ta petite groupie à l'écart. Tu avais besoin de calme.

— Sibylle, faites-la venir s'il vous plaît.

— Je t'ai dit non.

— Je suis toujours le chef de cette mission ! Alors j'ordonne que tu t'en ailles, et que l'on amène Ophélie ici.

Il me dévisage un long moment. Son regard n'a rien perdu de sa dureté, pourtant, pour la première fois de ma vie, je devine en lui une faille. Comme une fêlure dans le plus vieux glacier de tous les temps. Il a du chagrin, même s'il refuse de l'admettre.

La preuve est qu'il finit par m'obéir, emportant avec lui les prélèvements de mon sang comme une dernière insulte. Sa façon pour lui de se consoler, sans doute. De fuir la réalité. Henri Luzarche n'a jamais accepté le deuil. Pour lui, c'est une faiblesse, et toute faiblesse est stérile. Rien à battre de toutes ces conneries. Adam est mort.

Rattrapé par mon propre épuisement, je me laisse retomber sur la couchette où l'on m'a étendu. Je ne reconnais pas l'infirmerie de l'*Achéron*. Nous sommes probablement à bord du *Résolu*. Après ce qu'il s'est passé, mon navire a dû subir des avaries, et l'équipage a certainement été transféré. Peu importe. Adam est mort.

Je ne peux me départir de cette sentence, pas plus que de la sécheresse avec laquelle mon père me l'a annoncée. Je n'arrive pas à y croire. Ce sont des mots vides qui ne trouvent aucune résonance en moi. Adam ne peut pas être mort. C'est impossible. Les événements des dernières heures, j'ai dû les rêver, il n'y a pas d'autre explication... J'aimerais rêver. J'aimerais retourner au néant rassurant duquel on m'a extirpé.

Lorsqu'Ophélie finit par arriver quelques minutes plus tard, je crois que je bascule enfin dans le cauchemar de cette vérité. La jeune femme se précipite pour me prendre dans ses bras :

— Sam ! s'écrie-t-elle, en larmes, tout son corps agité de tremblements. Oh, Sam !

Les dernières barrières que me procurait l'hébétude tombent. Je suis horriblement lucide. La souffrance d'Ophélie me balaye de plein fouet, et je pleure moi aussi, je pleure comme si l'océan tout entier voulait s'écouler hors de moi.

Je ne sais pas combien de temps nous restons ainsi, Ophélie et moi. Incapables de nous séparer l'un de l'autre, au risque de voir le monde s'écrouler. Si elle me lâchait à cet instant, je crois que j'en mourrais. L'univers n'est plus qu'un immense précipice, et Ophélie est la seule chose qui m'empêche d'y sombrer. Nous n'avons besoin d'aucune parole. Cette fois-ci, je le sais : Adam est mort. J'ai failli me noyer en voulant le sauver, mais Luzarche a raison : j'ai échoué. Adam est mort dans le noir, dans cet aquarium rempli d'eau glacée, à quelques mètres de moi. Comme ma mère vingt ans plus tôt, il a emporté un petit bout de moi-même avec lui. Une part de plus de mon âme, perdue dans les abysses.

℘

Je dors les vingt-quatre heures qui suivent. Je pensais ne plus jamais retrouver le sommeil, mais mon corps m'a donné tort. À mon réveil, ma voix revient peu à peu. Elle apporte les questions qu'il faut que je pose, et celles auxquelles je dois répondre. Dans les brumes de mon inconscience, j'ai commencé à entrevoir toute l'horreur de la mort d'Adam. Pas seulement la folie qui a conduit à sa noyade. Mais les intentions réelles derrière son geste. J'aimerais enrayer ma logique, mais elle est inébranlable :

— Il a cherché à nous tuer, Ophélie, j'articule d'une voix rauque. Il avait prévu son coup. Il a désactivé l'alarme, saboté les sécurités qui contrôlaient les pompes et les portes étanches. Il ne voulait nous laisser aucune chance.

— Je n'arrive pas à y croire..., répond Ophélie, aussi incrédule que moi. Ça ne ressemble pas à Adam. Je veux dire... Je sais bien que je ne le connaissais pas autant que toi, mais je suis sûre qu'il n'aurait jamais fait ça. Il défendait la vie, il encourageait les gens à voir leur propre valeur, à agir de leur mieux... Il n'était pas dans son état normal, c'est impossible !

— Après ces derniers jours, je ne suis plus certain de connaître qui que ce soit.

Ophélie pose sur moi son regard rempli d'empathie, mais elle ne me contredit pas :

— Ma mère, mon père, Adam...

Les mots s'échappent de moi, avec toute ma frustration :

— Tous, je pensais les connaître. Même les pires aspects de la personnalité de Luzarche. Mais il faut croire que j'étais loin du compte. Tous les trois, ils ont trempé dans quelque chose de louche il y a vingt-sept ans, et ça les a rendus tarés.

— Non, je te dis que c'est impossible. Il devait forcément y avoir quelque chose d'autre pour qu'Adam craque comme ça du jour au lendemain.

— Oui, je l'ai déçu.

J'esquisse un rictus amer :

— Il a décrété que j'étais la plus grande erreur de sa vie. Tu aurais dû voir son visage, c'était comme si... Comme s'il avait perdu toute envie de vivre. Parce que je refusais de libérer la créature. Parce que je devenais comme mon père.

Je serre les poings et incline la tête. Toujours étendu à l'infirmerie, la lumière chirurgicale des néons expose ma culpabilité dans toute sa laideur. Je ne sais même plus à qui en vouloir. À moi-même ? Pour avoir repoussé la bonne décision, pour avoir été incapable d'anticiper le comportement d'Adam avant qu'il ne soit trop tard ? À mon père, pour avoir une nouvelle fois détruit une vie avec sa moralité trouble ? Ou même à Ophélie, pour avoir proposé la solution que je n'ai pas eu la force de saisir, celle qui aurait pu permettre à Adam de respirer, encore aujourd'hui ? Je ne sais plus. Tout se mélange dans mon esprit :

— Il nous aurait tous tués, je répète, chaque mot gravé au fer rouge dans mes entrailles. Même toi, Ophélie. Même moi. Il m'a pratiquement élevé, je l'aimais, et... Je l'ai déçu à un tel point qu'il désirait me tuer. Qu'il n'avait plus envie de vivre.

— Ne dis pas ça ! proteste Ophélie en me forçant à la regarder. Peu importe ce qu'a fait Adam, peu importe s'il l'a fait à cause de toi : ça ne veut pas dire qu'il a eu raison de le faire. Vous étiez en désaccord sur la marche à suivre avec la créature, c'est vrai. Est-ce que tu crois objectivement que cela justifiait ta mort ? La mienne, et celle de tout l'équipage ? Aucune personne saine d'esprit ne parviendrait à une telle conclusion ! Adam était prêt à sacrifier plus d'une centaine d'hommes. Tout ça pour quoi ? Pour nous punir, et pour sauver une créature dont on ne sait rien ? Ça n'a aucun sens. Il n'y a que deux explications possibles, j'en suis certaine : soit il n'était pas dans son état normal, soit il était motivé par autre chose.

Je secoue la tête. La faiblesse en moi voudrait croire aux paroles d'Ophélie, tellement y croire... Mais ma conscience ne me témoigne aucune pitié :

— Je pense que j'ai sous-estimé le mal dont il souffrait, je murmure très lentement, et je réalise ces mots à mesure que je les prononce. Toute ma vie, j'ai vu en lui un aventurier. Toujours optimiste, toujours prêt à me pousser lorsque je reculais... Mais il y avait une tristesse en lui. J'aurais dû le comprendre plus tôt. On ne passe pas sa carrière à militer pour la bioéthique quand on n'a rien à se reprocher soi-même, pas vrai ? Toutes ces conférences qu'il a données... Tous ses beaux discours sur la nécessité d'une science juste, morale, encadrée, sur la prudence et la tempérance, sur le devoir de se dédier tout entier à un monde meilleur... Il ne s'est jamais marié. Il n'a jamais eu d'enfants. Pour autant que je puisse en juger, il n'a jamais noué de liens avec qui que ce soit. Sa vie, c'était son travail. Sa rédemption. Par tous les moyens possibles. Par la solitude et l'acharnement, il se punissait et se repentait en même temps... Il fallait vraiment être stupide pour ne pas s'en rendre compte.

Ophélie me presse la main :

— Tu ne pouvais pas savoir...

— Peut-être qu'au fond de moi, je ne voulais pas le voir.

— Tu es trop dur avec toi-même. Tu l'as toujours été. Je suis tellement désolée qu'Adam soit mort, sincèrement. Je l'appréciais beaucoup. Il avait presque réussi à me redonner confiance en moi...

Ophélie passe une main dans ses boucles blondes, gênée :

— Quelles que soient ses raisons, je regrette qu'il ait pris cette décision et qu'il en soit mort..., poursuit-elle. Mais je n'approuve en rien ce qu'il a fait. Tu ne mérites pas de mourir, Sam. Ne laisse jamais personne t'en convaincre.

— Même si j'ai refusé de t'écouter toi aussi ? je rétorque en bravant son regard. Même si j'ai refusé de relâcher la créature, et que tout est de ma faute ?

— Ce n'était pas de ta faute. La réaction d'Adam était disproportionnée. Je militais pour la libération de la créature moi aussi : est-ce que tu crois que j'aurais voulu saboter l'*Achéron* pour autant ? Jamais je n'ai pensé une seule seconde que tu méritais la mort, et encore moins le reste de l'équipage ! Je t'aime, Sam !

Ses prunelles brillent d'un éclat ardent, empreint de ferveur et d'espoir, tandis qu'elle se livre ainsi à moi. Je me sens éteint. C'est la première fois qu'Ophélie m'avoue ce que je soupçonnais déjà depuis longtemps : elle m'aime... Mais, aujourd'hui plus que jamais, je m'estime indigne de son amour. Tous les reproches d'Adam ont frappé juste, creusé en

moi des stigmates que je suis désormais contraint d'endurer. J'étais prêt à prendre les mêmes décisions que mon père. J'étais prêt à refuser à la créature le moindre droit fondamental, à renier mon humanité et ma compassion, pour ma poursuite personnelle... J'ai tellement trahi Adam qu'il a préféré me rejeter, m'abandonner comme ma mère avant lui. Pire encore : il m'aurait détruit s'il l'avait pu. Voilà ce qu'il pensait de moi. Mon mentor, mon meilleur ami. Qui suis-je devant ces constatations terribles ? Tous ceux que je touche finissent par mourir. En fin de compte, il vaudrait peut-être mieux pour Ophélie qu'elle parte elle aussi, avant qu'il ne soit trop tard :

— Et la créature ? je lui demande, tuant son espoir dans l'oeuf. Comment va-t-elle ?

La jeune femme me dévisage, éminemment déçue, mais c'est une charge de plus que je peux bien supporter. Elle baisse les yeux. Je me haïrais presque de sentir mon coeur battre plus vite dans l'attente de sa réponse. Depuis mon réveil, cette question a flotté entre nous, informulée, promesse d'un malheur peut-être encore plus absolu...

Ses lèvres tremblent tandis qu'elle prononce enfin les mots :

— On l'a retrouvée coincée sous l'une des consoles du laboratoire, confie-t-elle. Visiblement, la pression l'a éjectée assez violemment de l'aquarium. Elle était très faible, elle n'a pas bien supporté toute cette agitation...

Je devine la suite, sans qu'elle ait besoin de la dire. L'avenir sombre dans les abysses :

— La créature est morte, Sam.

Le cadavre

La créature repose sur un plateau métallique, dans l'atmosphère glacée du laboratoire de dissection du *Résolu*. Après l'incident dans l'aquarium de l'*Achéron*, la dépouille a été transférée sur le navire de Luzarche père, ainsi que tout ce qu'on a pu sauver des travaux de mon équipe. C'est une violation du protocole de confidentialité de la mission, bien sûr, mais nous pouvons difficilement faire autrement.

Toutes les données informatiques de la salle inondée sont foutues. Fort heureusement, en chercheur prévoyant, j'avais sauvegardé des copies de l'intégralité de nos découvertes sur mon ordinateur personnel. C'est peut-être la seule chose de bien que j'aurais accomplie durant toute cette débâcle... Tout juste avons-nous perdu quelques échantillons, auxquels nous avons désormais un accès illimité puisque la créature est morte.

La créature est morte. Je la regarde, étendue sous mes yeux, et je n'arrive toujours pas à y croire. Sa disparition a quelque chose de plus surréaliste encore que le suicide d'Adam, car sa présence en elle-même était déjà un défi pour l'esprit. Un miracle qui n'aurait jamais dû exister, un rêve vivant. Tout ceci s'en est allé. Dans la mort, l'énigme demeurera entière, et même si mon père se délecte sans doute de pouvoir planter la lame froide d'un scalpel dans ses chairs, je reste convaincu que cela ne nous en apprendra pas davantage que si nous avions pu la garder en vie. Bien au contraire. Une fois son cadavre dépecé de fond en comble, séquencé et analysé par l'esprit mathématique de dizaines de chercheurs et d'outils numériques, il ne subsistera plus rien de la créature. Guère plus qu'une carcasse conservée dans du formol, que l'on reléguera dans les arcanes obscurs du secret Défense, ou que les curieux viendront observer derrière la vitrine d'un musée sans que l'on n'ait aucune réponse à leur apporter. Un désastre pour la science, et pourtant, c'est loin d'être ce qui me désole le plus. Ce n'est que le début d'une liste interminable de conséquences qui plonge aussi profondément dans mon esprit que la fosse des Mariannes dans le Pacifique.

La chose qui se trouve devant moi n'est plus qu'un tas de chair inerte, préservé artificiellement par la chambre froide de la pièce. Un amas de cellules fragiles, que la décomposition réclame déjà, à peine identifiable. Voilà bel et bien mon oeuvre, pourtant. Voilà ce que mes méthodes, inspirées de celles de Henri Luzarche en personne, ont fait d'elle.

La créature est méconnaissable. J'ignore ce qui lui est arrivé dans l'intervalle entre le geste d'Adam et sa découverte dans l'aquarium englouti, mais elle ne ressemble plus à la merveille extraordinaire que j'ai capturée. Sur toute la surface de son corps, ses écailles se sont effeuillées comme des paillettes de cendre. Son épiderme s'est craquelé de toutes parts ; il se soulève telle l'écorce d'une bûche carbonisée, chauffée à blanc, déchiré de lézardes et de crevasses qui entament profondément ses membres. On pourrait croire qu'un simple souffle d'air suffirait à disperser des particules par centaines, pour la réduire en poussière. Il n'en est rien. Cette desquamation intense, aussi hideuse soit-elle, cache un secret encore plus impénétrable : la peau torturée de la créature est devenue plus solide que de la résine. Une texture étrange, horriblement organique, comme si un liquide avait suinté de ses plaies pour durcir à l'air libre. Je n'ai jamais vu un tel phénomène dans toute ma carrière de chercheur. Visiblement, je ne suis pas le seul. Mon père, Ophélie, et les quelques scientifiques réunis autour de moi dans le laboratoire de dissection, tous sont plongés dans le silence abasourdi de la contemplation, et ils n'ont aucune explication rationnelle à proposer. Jusque dans la mort, la créature aura continué de nous surprendre, se soustrayant sans cesse aux prédictions du vivant.

Des prélèvements des écailles et de la substance ont déjà été effectués. Il ne reste plus qu'à attendre, dans une stupeur passive. Lorsque Louis vient frapper à la porte du laboratoire, on pourrait presque croire à l'interruption impie d'un blasphémateur en pleine veillée religieuse :

— Chef, dit-il, son éternelle bonne humeur ternie par le sceau du chagrin. Les enquêteurs sont là.

Bien sûr. Avec la mort d'Adam, et les circonstances particulières de son trépas, nous étions tenus d'avertir les gardes-côtes, qui eux-mêmes ont dépêché l'autorité la plus proche. Puisque nous sommes en eaux américaines, cela signifie la police judiciaire de Saipan.

Je fais coulisser le plateau métallique pour remettre la créature dans son casier de congélation. Le bruit mat de la fermeture résonne comme une sentence dans l'espace restreint du laboratoire.

— Faites-les entrer, j'indique à Louis, parfaitement conscient de l'état de faiblesse dans lequel je me trouve.

La culpabilité me harcèle tellement que je serais pratiquement prêt à m'accuser de la mort d'Adam. Si les officiers de Saipan tentaient de me convaincre de mon implication et décidaient de me passer les menottes aux poignets, je crois que je ne les en dissuaderais même pas.

Deux hommes franchissent le seuil de la porte. Ils ont comme moi le profil élancé des peuples d'Océanie : une belle carrure, le teint hâlé, des traits acérés et des cheveux noirs qu'ils portent très courts. Leurs regards trouvent immédiatement le mien :

— Samaël Luzarche ? m'interpellent-ils dans un anglais qui massacre mon nom de famille.

J'acquiesce sobrement. La moindre trace d'énergie semble s'être échappée de mon corps. L'entrevue qui s'annonce m'épuise d'avance, aussi pénible qu'inutile, puisque plus rien ne compte. Que m'importe la paperasse du suicide criminel d'Adam, à présent qu'il est parvenu à ses fins ? La créature est morte. Il n'y a plus rien d'autre à dire, et c'est pourtant la seule information que je ne peux délivrer à ces hommes :

— Vous êtes le chef de la mission *Challenger Deep* ? reprend le plus grand des deux, un colosse marqué par l'âge, dont le visage ne cache rien de sa suspicion.

— En effet.

— Et vous êtes également l'unique témoin de la mort du professeur Redouté, c'est cela ?

— C'est bien cela.

— Nous venons de terminer notre tour de votre navire. Les indices corroborent vos dires, à première vue. Pourriez-vous nous répéter votre version des événements, le plus clairement possible ?

Je m'exécute sans rechigner. Ma voix me paraît aussi monocorde que la pluie tandis que je dévide les faits, qui me semblent de plus en plus absurdes à mesure qu'ils reprennent vie dans mon esprit.

— Le professeur Redouté vous avait-il donné une quelconque raison de soupçonner son geste ? me demande l'inspecteur lorsque j'ai terminé.

Je secoue la tête, désemparé, mais Ophélie choisit d'intervenir. Elle s'avance à côté de moi et n'hésite pas à révéler le secret d'Adam :

— Nous avions appris peu de temps auparavant que le professeur Redouté avait des antécédents suicidaires, déclare-t-elle. Il avait déjà tenté au moins une fois de mettre fin à ses jours, il y a un peu plus de vingt ans. Et il buvait. Il ne pouvait pas dormir sans calmants.

L'inspecteur tourne vers moi ses iris aiguisés :

— C'est la vérité ?

— J'ai bien peur que oui. Vous devriez en trouver les traces sur son corps, de toute façon.

— Oui, en parlant du corps... J'ai cru comprendre que c'était vous qui le conserviez, n'est-ce pas ?

Je jette un coup d'oeil macabre au casier voisin de celui de la créature :

— Nous l'avons mis là, j'annonce d'une voix blanche. Pour qu'il ne s'abîme pas jusqu'à votre arrivée.

— Vous avez bien fait. Avez-vous touché à quoi que ce soit ?

— Je l'ignore, ce n'est pas moi qui l'ai transporté jusqu'ici.

— Tout a été accompli dans les règles, répond à ma place Luzarche père, qui dévisage sans vergogne les enquêteurs depuis le fond du laboratoire.

Son attitude me ferait presque sourire, si j'en étais encore capable. Sans doute craint-il que ces petits flicards ne viennent fourrer leurs nez dans nos recherches...

— Avez-vous une idée de ce qui aurait pu déclencher son acte ? insiste le principal inspecteur, de nouveau sur moi.

Je hausse les épaules. Autant leur donner un os à ronger. Une demi-vérité vaut mieux qu'un mensonge :

— Comme nous vous l'avons expliqué, nous sommes en mission d'exploration ici, j'expose avec un geste pour le matériel qui nous entoure. Nous avions découvert il y a quelques semaines un nouveau spécimen animal qui pouvait révolutionner nos recherches. Le professeur Redouté était en désaccord avec nos projets pour cette créature.

— Et vous pensez que cela aurait constitué une raison suffisante pour qu'il en veuille à tout l'équipage ?

— Je n'en sais rien. Comme je vous l'ai dit, il n'était pas lui-même ce jour-là. L'homme que j'ai connu n'aurait pas cherché à provoquer le décès d'une centaine de personnes, et certainement pas au nom d'une querelle scientifique. Mais il faut croire que j'avais tort.

— Ce spécimen, où est-il à présent ?

— Il est mort, je réponds, abrupt. Il n'a pas survécu aux bouleversements engendrés par le professeur Redouté.

— Vous le conservez ici ?

— Oui.

Je ne désigne pas le casier qui renferme la créature, et je reste impassible devant le silence des officiers qui attendent visiblement que je le fasse.

— Dans le cadre de notre enquête, nous devons vous demander de l'examiner, finit par exiger le second policier, un homme plus discret mais dont la voix posée exprime une autorité naturelle.

Je laisse mon père mener cette bataille. S'il désire défendre ses quelques morceaux de cadavre, grand bien lui fasse :

— J'ai bien peur que vous ne deviez en référer à notre ambassade, notre ministère, notre organisme, et à votre

hiérarchie, décrète-t-il, redressé de toute sa hauteur.

Ce n'est pas assez pour rattraper le premier enquêteur, mais Luzarche n'a jamais eu besoin de ce genre d'artifices pour s'imposer :

— Les recherches que nous menons ici sont classées confidentielles. Nous ne pouvons légalement pas vous les transmettre.

— Excusez-moi, qui êtes-vous ? s'enquiert le second officier.

— Henri Luzarche, se rengorge mon père, bien trop conscient de l'affront.

— Pour autant que je le sache, vous n'êtes pas membre de cette expédition, pas vrai ? Votre navire n'a d'ailleurs rien à faire dans les eaux des États-Unis d'Amérique. Nous avons vérifié avant de venir : le *Résolu* est affecté à une mission d'exploration de la flore autour de Tahiti.

Luzarche serre les poings :

— Je n'ai pas à me justifier devant vous.

— Nous enquêtons sur la mort d'un homme, professeur. Une mort qui aurait pu en entraîner beaucoup d'autres. Je crains que vous n'ayez toutes les raisons de vous justifier.

— C'était un suicide ! Il n'y a pas de mystère à rechercher.

— Ce sera à nous d'en décider. Dans l'intervalle, nous allons emmener le corps du professeur Redouté avec nous à Saipan, où il sera autopsié. L'*Achéron* sera remorqué par nos soins jusqu'au port pour y poursuivre notre enquête. Quant au *Résolu*, il va nous suivre, sous bonne garde bien sûr.

— Vous n'avez pas le droit d'interrompre cette mission !

— Ce n'est absolument pas notre intention. Dès que le suicide aura été établi, vous serez libre de reprendre vos recherches où bon vous semble sur le territoire autorisé par nos deux nations. Mais d'ici là, nous devons analyser toutes les preuves.

L'enquêteur s'adresse de nouveau à moi :

— C'est vous le chef de la mission, me désigne-t-il d'une voix sans appel. Que décidez-vous ?

— J'ai vraiment le choix ? je réponds par automatisme.

Puis, avant que mon père ou les officiers ne s'offusquent :

— Faites ce que vous avez à faire. Je ne m'y oppose pas.

Luzarche s'avance aussitôt, presque pour me prendre par les épaules, mais il s'immobilise brusquement. Je ne saurais dire pourquoi. La haine et l'aplomb que je ressens alors que je pose mon regard sur lui dépassent tout ce que j'ai jamais éprouvé de plus puissant dans ma vie. Pour la première fois de mon existence, il ne m'effraie plus, car pour la première fois de mon existence, plus rien ne peut m'atteindre. Que dit l'adage, déjà ? Il n'y a rien de plus dangereux qu'un homme qui n'a plus rien à perdre ? Eh bien, c'est ce que je suis désormais : je n'ai plus rien à perdre, et mon père a dû percevoir ce changement. C'est en lui que je devine un minuscule éclat de peur à présent, qui se communique à ceux qui l'entourent. Ophélie presse timidement mon épaule d'une main, mais je la sens à peine. Plus rien ne peut m'atteindre. Plus rien. Pour autant que je puisse en juger, je pourrais aussi bien être l'un de ces corps froids étendus dans les casiers du laboratoire de dissection.

— Très bien, nous vous remercions pour votre coopération, conclut le premier enquêteur de son air austère. Si cela vous convient, nous allons à tous vous demander de sortir le temps que nos experts récupèrent la dépouille du professeur Redouté.

— Je reste avec vous, intervient aussitôt mon père. Je vous l'ai dit : cette mission est top secrète. Nous ne pouvons pas vous laisser seuls dans ce laboratoire au vu des informations sensibles qu'il contient.

L'officier en chef soupire :

— Soit. Mais c'est un membre officiel de l'expédition qui devra rester.

Puisque tous les regards se tournent vers moi pour que je désigne une victime, je lance sans conviction :

— Un volontaire ?

Bien entendu, seul le silence me répond. Je ne peux guère les en blâmer : qui voudrait affronter à nouveau la vision du corps noyé d'Adam ?

À ma grande surprise, c'est finalement Louis qui sort du rang :

— Je le ferai, annonce-t-il, mal à l'aise, aux officiers dont l'attention se braque aussitôt sur lui.

— Louis, vous n'êtes pas obligé de vous infliger ça..., je proteste, le coeur déjà lourd de trop de remords.

— Je veux éviter de vous l'infliger à vous, rétorque-t-il, décidément trop honnête pour son propre bien.

Une telle compassion en un moment pareil, dans cette pièce glacée remplie d'ennemis, me bouleverse plus que je ne saurais le dire. Je me contente d'acquiescer pour ne pas laisser transparaître mon émotion. Déjà, la fatigue me

rattrape : c'est épuisant de se haïr à ce point... Si Adam a véritablement ressenti autant de culpabilité durant toute sa vie, je me demande bien comment il a pu tenir jusqu'à son suicide.

— C'est décidé, abrège l'officier en chef. Demain, nous terminerons notre fouille des deux bâtiments, puis nous nous mettrons en route. Avec l'*Achéron* à notre charge, nous devrons progresser à vitesse réduite. Nous atteindrons Saipan dans six jours.

Le laboratoire de dissection se vide sans davantage de discussion. J'abandonne Louis sur un dernier regard, seul avec les inspecteurs qui lui demandent quel casier renferme le corps d'Adam. Je ne reste pas pour assister à cette vision. Déjà, Ophélie me prend par la main pour m'entraîner jusqu'à la cabine que l'on nous a provisoirement attribuée à bord du *Résolu*.

Dès leur arrivée, les autorités nous ont interdit de retourner sur l'*Achéron*. À peine avons-nous eu le temps d'emporter quelques affaires personnelles, sous haute surveillance bien sûr, avant que le navire ne soit placé sous scellés pour être fouillé de fond en comble, et ramené intact aux experts scientifiques qui l'examineront une fois notre destination atteinte. Me voilà contraint de résider sur le vaisseau de mon père. Quelle belle ironie. Même l'*Orpheus* et les bathyscaphes nous ont été confisqués. Quelles preuves la police américaine espère-t-elle y découvrir, je l'ignore. Une seule chose est sûre : voir deux bâtiments de recherche aussi imposants croiser à la frontière du périmètre autorisé autour de l'île Blackney a sans aucun doute contribué à alimenter leur zèle.

La cabine qu'Ophélie et moi occupons est étroite et spartiate, comme sur tous les bateaux. Le *Résolu* a dû s'organiser pour pouvoir accueillir pratiquement le double de sa capacité maximale à l'improviste : les matelots sont répartis à trois ou quatre par chambrées, avec des matelas de fortune disposés sur les sols. L'ambiance est lugubre ; le navire à l'arrêt complet. Nous attendons le signal des autorités pour repartir vers Saipan. Mon père doit probablement enrager tout seul à l'heure qu'il est, à bord de son royaume à la dérive...

— Sam, viens te coucher...

Le regard vide, j'entends à peine la voix d'Ophélie. Ses grands yeux dorés me supplient. Je remarque soudain l'inquiétude et la fatigue qui pèsent sur ses traits : elle paraît vieillie, assaillie de cernes, et amaigrie. À quand remonte son dernier repas ? Je n'en ai aucune idée. Je n'arrive déjà pas à me rappeler le mien. C'est encore une raison de plus de m'en vouloir, probablement. Ophélie dépérit sous mes yeux, et je ne suis pas capable de le voir, ni même de m'en préoccuper.

— Toi, va te coucher, je lui réplique. Tu en as plus besoin que moi.

— Ce n'est pas vrai. Tu as l'air d'un mort-vivant.

— C'est un peu ce que je suis.

— Ne dis pas ça...

Je soupire. Mais je n'ai pas l'énergie de faire bonne figure pour rassurer Ophélie, pas aujourd'hui :

— Je n'arriverai pas à dormir de toute façon.

La jeune femme me prend tendrement par les épaules. Elle est si petite en face de moi que ce n'est pas difficile d'éviter son regard :

— Je sais très bien ce que tu penses, murmure-t-elle. Tu penses que tu es responsable de tout ce qui s'est passé. Pas seulement pour Adam, mais pour la créature aussi.

— Tout le monde le pense, Ophélie. Inutile d'en parler.

— Mais ce n'est pas vrai...

— Bien sûr que si !

Cette fois, j'ai fini par céder. J'ai élevé la voix. Il ne m'en aura pas fallu beaucoup. Je serre les mâchoires dans une tentative désespérée de garder le silence, mais évidemment, Ophélie non plus ne sait jamais quand elle doit renoncer :

— Tu ne pouvais pas prévoir ce qu'Adam allait faire ! proclame-t-elle. Tu ne pouvais pas prévoir que cela entraînerait la mort de la créature ! Aucun de ces événements n'était sous ton contrôle, Sam.

— Arrête. Tu refuses de le dire, parce que tu es trop gentille, et parce que tu ne veux pas me blesser, sans doute. Mais je sais très bien ce que tu penses, comme tout le monde sur ce navire d'ailleurs, et vous avez bien raison. J'aurais dû t'écouter. J'aurais dû relâcher la créature lorsque tu l'as proposé. M'opposer à mon père, prendre sur moi, être un peu moins égoïste, pour une seule fois dans ma putain de vie...

— Ce n'était pas égoïste, rétorque doucement Ophélie. C'était une décision difficile. Même pour moi, cela l'aurait été.

— Mais toi, tu aurais fait le bon choix.

— Je n'en sais rien. C'est facile de suggérer le ' bon choix ' lorsque ce n'est pas à soi de le faire. Le choix que je te proposais demandait du renoncement, une grande force de caractère. Je suis sûre que si Adam t'avait laissé plus de temps, tu l'aurais fait.

— J'en doute...

— Tu accordes trop de poids à ce que t'a dit Adam avant de mourir ! Peu importe ce qu'il pensait dans sa crise de folie, et peu importe ce que pensent les autres !

Ophélie s'approche de moi pour me forcer à l'affronter dans les yeux :

— Je sais que tu vaux mieux que ce que tu imagines ! Nous avons tous nos faiblesses, Sam. Nous sommes humains. Je te demandais de dire adieu à la plus grande découverte de toute ta vie : bien sûr que c'était une décision difficile. Mais ce n'est pas cette décision qui a causé la mort de la créature. Ni celle d'Adam. Adam a effectué son choix tout seul, et il n'a pas le droit de t'en faire porter la responsabilité.

Je secoue la tête :

— Je choisis moi-même de la porter.

— Mais enfin, pourquoi ?

Je baisse les yeux, saisis les mains d'Ophélie dans les miennes. Je les contemple un long moment, si fragiles au creux de mes paumes. J'éprouve l'horrible sensation de la tenir enchaînée à moi. Nouée par des liens invisibles, qu'elle s'est elle-même tissés, et dont je n'ai aucun moyen de la délivrer. Quel terrible calvaire lorsque nos sentiments nous entravent... Ophélie est l'esclave de son amour pour moi, tout comme je suis l'esclave de la créature. Peu importe ce que je dis, ce que je fais, elle n'ouvrira jamais les yeux pour me voir tel que je suis vraiment. Un homme qui a accepté de sacrifier son humanité, sa morale, ses principes et sa compassion, pour poursuivre son obsession. Au final, ma créature est morte. Ophélie ignore qu'elle est désormais liée à un cadavre. Un poids pourrissant dont je ne peux me débarrasser, qui aspire la vie en moi, et qui m'entraîne loin, loin de la lumière du soleil et du royaume de l'espérance. Je devrais libérer Ophélie avant de l'attirer dans ma chute. Il n'est peut-être pas trop tard pour exaucer le dernier souhait d'Adam, après tout.

— Je suis désolé, j'articule finalement. Je ne crois pas que tu réalises ce que j'ai perdu en l'espace d'une seule journée. Je ne peux pas prétendre qu'il ne s'est rien passé et faire semblant d'aller mieux.

— Mais ce n'est pas ce que je te demande ! Bien sûr que tu dois pleurer ton ami et ta découverte ! Mais je ne veux pas que tu t'en tiennes pour responsable !

— Je le suis, pourtant. Je le suis.

Je romps brusquement le contact physique pour me diriger vers la porte :

— Où vas-tu ? me retient-elle.

Je ne la regarde même pas :

— Ils ont dû enlever le corps d'Adam à présent. Je retourne la voir.

— À quoi est-ce que ça servira ?

— À rien. Comme tout le reste.

— Sam !

Je m'enfonce dans le corridor. Je me perds quelques instants dans l'entrelacs du *Résolu*, mais je finis pas reconnaître le chemin funeste du laboratoire de dissection. Louis est déjà parti lui aussi. C'est Henri Luzarche qui le remplace :

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? je lance, déçu et fatigué d'avance de ne pas me retrouver seul.

— À ton avis ? me rétorque-t-il sèchement. Je monte la garde. Hors de question que l'un de ces gorilles ne vienne la toucher.

— Quelle différence cela peut-il faire maintenant ?

— Arrête de te comporter comme un enfant. Tu crois que ton petit numéro de victime qui ne cesse de geindre amuse qui que ce soit ?

— Il n'y a que toi pour penser à t'amuser dans une situation pareille...

— Ah, ça suffit ! Toute ta vie ça a toujours été la même chose : ' Maman ne m'aime pas, Papa ne m'aime pas, Papa est méchant avec moi '... Tu ne t'en lasses jamais ?

— Ça dépend. Tu m'aimes ?

Luzarche soupire de dédain ; sans répondre, bien sûr. Je me résous à m'asseoir en face de lui. Le casier qui renferme la créature repose entre nous, fermé. J'ignore pourquoi, mais j'ai l'impression d'avoir besoin de cette discussion. D'avoir besoin d'entendre la vérité une bonne fois pour toutes :

— Tu m'as dit toi-même que tu me tenais pour responsable de la mort d'Adam, je lance, sans que ce souvenir m'atteigne.

Cela aide, d'être résigné.

— J'ai dit que c'était ta faute d'avoir échoué à le sauver, corrige mon père. Un champion d'apnée comme toi, on aurait pu espérer mieux... Ça ne veut pas dire que j'excuse Adam pour ce qu'il a fait. Vieux salopard d'imbécile...

J'éprouve une pudeur inattendue face à cet excès de langage. Luzarche ne se laisse pas souvent aller à ses émotions.

— Est-ce que tu le savais ? je demande timidement. Qu'il avait déjà tenté de se tuer ?

— Je le savais, oui. Mais je pensais que c'était loin derrière lui.

— Pourquoi est-ce que vous ne m'en avez jamais parlé ?

— Parce que ça ne te regardait pas, tout simplement. Tu étais très jeune quand c'est arrivé. Et ensuite, avec la mort de ta mère... il n'y avait aucune raison de te perturber davantage.

— J'ai l'impression d'avoir grandi dans le mensonge.

— Bien sûr. Toute ta vie n'est qu'une vaste conspiration. Ce n'est pas ce que tu essayes de démontrer depuis toutes ces années ?

Je ne réplique rien. J'éprouve une sorte de calme renonciation qui dissout toute colère en moi. Je n'ai plus envie de me battre :

— Je n'aurais jamais dû t'écouter, je murmure finalement. Puisque tu parles de ma vie, eh bien, voilà ce qu'elle m'a appris en trente-deux années : ne pas te faire confiance. Ne rien attendre de toi, et certainement pas du bon sens. Pourtant, devant le choix crucial, je n'ai pas su te résister...

— Je suis censé rester assis là à t'entendre déblatérer ces insanités ?

— Non, tu peux t'en aller si tu veux.

Luzarche esquisse un rictus :

— Tu as du répondant, je dois bien le reconnaître. Ta mère aussi en avait.

— Vraiment ? C'est le moment où tu vas me parler de Maman ?

— Même un compliment, tu ne peux pas l'accepter sans broncher...

— Tu ne m'as jamais appris à communiquer autrement avec toi.

— Peut-être parce que tu n'as jamais rien eu d'intéressant à raconter.

Luzarche expire longuement, et je reste sans réagir. Les différences qui me séparent de cet homme me sautent à la gorge comme jamais auparavant. Un gouffre béant pourrait aussi bien se dresser entre nous. Je n'en éprouve aucune tristesse. J'ai fait le deuil de mes idéaux parentaux il y a des années. Je n'ai pas de père, je n'en ai jamais eu. La seule chose sur laquelle je puisse compter, c'est un scientifique sans scrupule, animé par la même lubie dévorante que la mienne :

— Tu ne réalises vraiment pas quel gâchis tout cela représente ? je l'interroge, sans oser y croire moi-même.

Il nie de la tête :

— Ton souci, Sam, c'est que tu considères cette créature comme unique.

— Elle est unique !

— Non. Elle ne l'est pas. Ce n'est que la première du genre que tu découvres, c'est tout. Mais si nous en croyons les légendes de Blackney, et la logique scientifique la plus élémentaire, il doit y en avoir d'autres comme elle. Beaucoup d'autres.

Geste extraordinaire pour lui, Luzarche se penche dans l'espace entre nous et me presse l'avant-bras :

— Ce n'est pas la fin, Sam. Ce n'est que le début. Tu as tort de te laisser abattre.

— Donc selon toi, j'ai tort de m'en vouloir ?

— Évidemment. Même si tu étais vraiment responsable, le remords n'est jamais productif. C'est un poids qui te tire vers le bas, alors que la recherche ne doit faire qu'avancer.

— Tu parles sans cesse de la recherche. Des progrès de l'humanité. Il ne t'est jamais venu à l'esprit que des comportements comme le tien pourraient porter atteinte à notre humanité ? Qu'adviendrait-il de notre espèce, si nous devenions tous comme toi des reptiles dénués de tout sentiment ?

— Si tu veux mon avis, une grande partie du monde s'en porterait beaucoup mieux.

— Tu ne peux pas être sérieux...

— Je ne dis pas que nous devons nécessairement être mauvais, Sam. Mais de temps à autre, oui, nous devons trouver en nous la force d'outrepasser notre morale pour nous transcender. Laisser derrière nous tout ce qui nous affaiblit.

— Adam était faible, selon toi ? Pleurer sa mort, est-ce que cela t'affaiblit ?

Le visage de mon père se voile. Une victoire durement gagnée, mais dont je ne suis pas vraiment fier :

— Je me sens trahi, avoue enfin Henri Luzarche. Par mon meilleur et plus vieil ami, si tu veux tout savoir. Je pensais que nous nous comprenions lui et moi. Pas sur tout, bien sûr, mais... Il me tolérait.

Sur ses épaules pèse soudain le poids d'une immense solitude. Tout un univers caché que je n'avais jamais soupçonné

chez lui. Tout à coup, ses traits se contractent, et il fixe la porte du casier qui renferme la créature :

— Mais crois-moi quand je te dis que ça me donne une raison de plus de continuer mes recherches. Cette créature et son engeance auront causé une mort de plus sur cette Terre. Il faut que cela cesse.

— Comment ? En les exterminant toutes ?

— En les maîtrisant, oui. En les débusquant depuis les ombres où elles se cachent.

— Tu es fou.

— Adam était fou lorsqu'il a ouvert ces pompes pour tous nous tuer. Jamais il n'aurait agi comme cela en temps normal, jamais, et tu le sais. Réfléchis-y.

— Qu'essayes-tu d'insinuer ? Si tu as quelque chose à me dire, inutile de faire des mystères : dis-le-moi.

Mais Luzarche garde le silence. Tant pis. Ses sombres secrets ne m'intéressent plus.

— Adam m'avait dit la vérité, tu sais, je finis par lui révéler, puisqu'après tout nous devons aller jusqu'au bout. Sur Manaia et Nasca.

Luzarche devient blême :

— Comment ça ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que lui, Maman et toi, vous aviez caché le corps d'un homme pour éviter que la mission *Sentinelles* ne soit mise en cause dans la disparition des indigènes.

— Et quoi d'autre ?

J'esquisse un geste de recul :

— Comment ça, quoi d'autre ?

Plusieurs secondes, Luzarche me scrute. Jamais il ne m'a paru aussi vieux, et aussi perdu. Le soupçon me mordille malgré moi, mais à bien y réfléchir, ai-je vraiment envie de creuser davantage ? Les trois principaux modèles de mon enfance se sont déjà écroulés depuis longtemps sous le poids de ma déception. À quoi bon ressortir du placard des squelettes encore plus affreux ?

— Pendant toutes ces années, tu m'as fait culpabiliser, je reprends simplement, implacable. Tu m'as traité comme si j'étais responsable de la mort de Maman. Pour quelqu'un qui dédaigne les remords, on peut dire que tu as tout fait pour que j'en éprouve... Mais au final, depuis tout ce temps, c'était toi, et toi seul, la raison de son mal-être. Par votre intrusion sur l'île Blackney, vous avez entraîné le suicide de tout un peuple, et vous l'avez dissimulé au reste du monde pendant des années. Maman t'a aidé à charrier un cadavre que vous avez jeté dans la fosse des Mariannes pour protéger votre petit secret. Pas étonnant qu'elle ne l'ait pas supporté. Mais toi, bien sûr... Oui, toi, tu peux t'accommoder de tout, pas vrai ? Dis-moi, quand tous ceux que tu auras connus autour de toi seront morts ou refuseront de te parler, et que ce sera ton tour, affronteras-tu ta conscience aussi sereinement ?

Luzarche plante ses iris froids dans les miens. Je peux sentir que mes mots l'atteignent, à défaut de le blesser :

— J'ai peur que tu ne doives t'armer de patience, répond-il de sa voix très basse. Car ce jour-là n'est pas encore arrivé.

Il se lève, ouvre brusquement le casier de la créature et expose sa dépouille à l'air libre devant moi :

— En attendant de danser sur ma tombe, abreuve-toi de ton chagrin tant que tu voudras. Reste dans le monde des morts, pendant que je ferai progresser les vivants.

Et il s'en va. Ses dernières paroles me brûlent comme de l'acide. Sous mes yeux, le corps horriblement déformé de la créature incarne toute la laideur que je perçois en moi. J'ose à peine la regarder, mais j'y reviens, encore et encore, tel le gouffre béant qui m'attirait dans les eaux noires de Tahiti, ou le poids de *Perséphone* en train de m'emporter vers l'abysse...

J'ai l'impression que son état a empiré depuis la dernière fois que je l'ai vue, moins d'une heure plus tôt. Elle ne ressemble plus qu'à une coquille vide, une carapace d'elle-même, dure et desséchée. Sa peau meurtrie forme comme une gangue brunâtre autour de ses chairs. Ses traits ont fondu, noyés en une mélasse informe qui fait disparaître tout souvenir du visage incroyablement humain que j'y avais découvert. Je ne supporte pas de la contempler ainsi. À travers elle, c'est comme si mon âme se décomposait, promesse d'un destin que je mériterais.

Je tends la main et, du bout des doigts, j'effleure ce qui constituait autrefois le bras de la créature. Il est aujourd'hui collé à son corps par une matière aussi solide que de la glu. La peau a perdu toute élasticité : j'ai l'impression de toucher de l'ambre, glacée par l'atmosphère du casier mortuaire. Je me souviens avoir caressé ce bras, à peine quelques jours plus tôt... Il était lisse et d'une douceur extrême. Recouvert d'un tissu d'écailles plus délicates et serrées qu'un véritable chef-d'oeuvre de joaillerie. Les larmes me montent aux yeux :

— Je suis désolé..., je sanglote sans pouvoir me retenir. Tellement désolé, si tu savais... Tellement désolé...

Pendant plusieurs minutes, je reste prostré, incapable de reprendre mon souffle, cisaillé par une douleur si intense qu'elle me déchire l'abdomen, brise mes côtes, inscrit dans ma chair la flagellation que je voudrais m'infliger. Le remords

cherche à sortir de moi par tous les pores de ma peau. Il m'avale et me broie, va jusqu'à me faire oublier mon nom, me répétant inlassablement : ' C'est ta faute. À cause de toi, tout est perdu. À cause de toi, elle est morte. C'est un crime que rien ne pourra jamais pardonner. Un sacrilège, une profanation du miracle qui t'a été offert. Toute ta vie, tu as réclamé des réponses. De l'espoir, un rêve. Et lorsque tout cela t'a été accordé, voilà ce que tu en as fait. Tu ne mérites rien. Plus rien ne t'attend dans cette vie. Pourquoi respires-tu encore ? À quoi peut bien servir ta misérable existence, dans un monde où l'on détruit systématiquement le peu de choses qui ait de la valeur ? '

— J'ai eu tort, je le sais, je souffle dans une ridicule tentative d'assurer ma défense. Adam avait raison : j'ai fait le mauvais choix, et je donnerais tout pour revenir en arrière... Mais je ne peux pas.

Cette vérité me frappe, avec autant de violence que le naufrage dans l'aquarium de l'*Achéron*. Je ne peux pas revenir en arrière. Que je le veuille ou non, ce cadavre hideux juste devant moi est une part de mon existence désormais. Il m'accompagnera, aussi longtemps que je vivrai. Il engloutira tout ce qui pourra jamais se présenter d'autre dans ma vie.

' Tu sais ce que tu dois faire ', murmure la petite voix dans mon esprit. ' Au fond de toi, tu l'as toujours su. Peut-être que les habitants de l'île Blackney ont compris une chose que toi tu ignores lorsqu'ils se sont enfoncés dans l'océan. Ta mère aussi. Adam aussi. Ils ont trouvé la réponse à ce vide qui t'obsède tellement depuis toutes ces années. Ils sont allés la chercher dans le Pacifique. À présent, c'est ton tour. '

Je contemple le cadavre vitrifié, et je ressens presque son appel :

' Fais le bon choix ', semble me dire la créature. ' Ramène-moi chez moi. '

Alors, soudain, tout devient limpide. La souffrance et les remords s'évaporent d'un seul coup de mes épaules. Je comprends ce qu'il me reste à accomplir. Je suis calme, serein. Mes pleurs et ma respiration s'apaisent. Je crois que je n'ai jamais été aussi maître de moi-même. Toute ma vie, j'ai lutté sans raison. Sans même savoir contre quoi. Mais plus maintenant.

D'un regard autour de moi, je n'ai aucun mal à trouver une housse médicale dans laquelle je glisse le corps de la créature. Son contact ne me fait plus frissonner, maintenant que ma décision est prise. La carcasse se détache avec un craquement sonore du plateau en métal et disparaît dans le sac en plastique.

Ensuite, quelques secondes de réflexion me suffisent pour tracer l'itinéraire qu'il me faudra emprunter : un long corridor, deuxième escalier sur la gauche, puis à droite, troisième escalier pour rejoindre le pont. Quelle heure est-il ? L'horloge du laboratoire indique une heure du matin. J'ignorais être resté si longtemps. Comme toujours avec la créature, même dans la mort, je perds la notion du temps. Mais cela m'arrange : peu de chances de croiser du monde dans les couloirs au beau milieu de la nuit. Les policiers auront peut-être placé un vigile sur le pont, mais si j'arrive à mes fins, j'atteindrai le bastingage avant que qui que ce soit ne puisse me retenir.

Tous mes muscles bandés, j'agrippe la dépouille et la soulève dans mes bras. Elle me paraît beaucoup trop légère. Combien de poids a-t-elle perdu sous notre captivité ?

J'entrouvre la porte du laboratoire : personne à l'horizon. Sans hésiter, je me glisse dans la coursive avec mon fardeau et remonte les vingt mètres qui me séparent du premier escalier. Les marches étroites défilent automatiquement sous mes pas. Toujours pas âme qui vive. Même si j'ai peur d'être pris, mon rythme cardiaque demeure extraordinairement calme, et la proximité de la créature plaquée contre mon torse me rassure. Je ne me sens pas seul dans cette épreuve. Cela peut paraître insensé, mais elle est avec moi, à encourager chaque étape. J'atteins le deuxième escalier. Il donne directement sur le ciel étoilé, porte ouverte sur l'infini. Ce grand mystère dont j'aimerais tant faire partie...

À ce stade, je perçois quelques signes d'activité sur le pont, mais rien d'anormal. Sur un navire de la taille du *Résolu*, quelques marins sont toujours affectés à des tâches nocturnes. Même s'ils m'aperçoivent, il y a peu de chances qu'ils puissent réagir avant que j'aie atteint mon but.

Je prends une grande inspiration. Tout se joue maintenant. Avec les astres au-dessus de moi, j'ai l'impression que ma vie entière m'aura conduit à ce seul instant. Peut-être que la créature et moi étions véritablement destinés dès le départ à connaître cette fin. Retourner ensemble au monde qui a toujours été réellement le nôtre.

Raffermissant ma prise sur son corps, j'escalade les marches dans le silence le plus absolu et je sors dans la fraîcheur du soir. Une petite bruine caresse mon visage. Elle dépose sur la housse en plastique une délicate mélodie de pluie. Ça y est. J'y suis.

Je ne regarde pas autour de moi : ce n'est pas la peine. Je cours jusqu'au bastingage, l'enjambe et serre la créature contre moi comme l'étreinte d'une amante. Les eaux noires du Pacifique nous attendent juste en dessous de nous. Comme toujours depuis ces vingt dernières années, elles m'appellent. Elles chantent telles des sirènes venues du coeur de l'abîme. Et le tiraillement en moi me supplie : ' Rejoins-les, Sam ! Tu as assez lutté toute ta vie, et tout ça pour quoi ? Rejoins-les. C'est là qu'est ta place, tu le sais. Votre place à tous les deux '.

Je ferme les yeux. Je prends ma dernière inspiration : elle sera longue, très longue.

' Viens avec moi, Sam ', fredonne l'appel de l'eau.

Je décide de lui obéir.

Déchirures

— Sam ! Arrête !

Mes doigts se raccrochent au bastingage, presque par réflexe. Le métal est glacial sous ma peau. J'ai l'impression d'émerger d'un rêve profond : brusquement, je me retrouve en équilibre de l'autre côté de la rambarde d'un navire, de nuit, dans la fraîcheur ambiante, et je réalise l'absurdité de ma situation. Mais bon sang, qu'est-ce que je fabrique ici ? Le corps de la créature pèse soudain horriblement lourd contre ma poitrine. Il cherche à m'attirer vers les eaux noires qui ondulent au-dessous de moi. Seule la voix d'Ophélie me ramène à nouveau au présent :

— Sam, je t'en prie ! Ne fais pas ça !

Je me dévisse la tête pour la regarder. Elle se tient presque à une dizaine de mètres de moi, au niveau de l'escalier que je viens de gravir, trop tétanisée pour oser m'approcher. ' Si je lui mets la pression, il risque de sauter ', se dit-elle sans doute. ' Si je hurle pour appeler à l'aide, il risque de sauter '. Ses grands yeux d'ordinaire si luisants m'apparaissent noir-ébène sous la lumière de la Lune. Ses cheveux ont pris la teinte de l'étoile Polaire, pâle et froide, drapés tel un voile de mariée autour de son joli visage. Elle se tord les mains. Elle brûle de se jeter sur moi, mais ce qu'il reste de raison en elle la retient. Ses iris font d'incessants allers-retours, à la recherche d'une solution dans leur environnement, et je n'ai aucun mal à me voir à travers eux. Mes joues s'embrasent d'une honte corrosive. Comment ai-je pu infliger cela à Ophélie ? Comment ai-je pu la placer dans une telle situation ? Elle plus que tous les autres ?

— Tu ne devrais pas être là, je lui réponds dans un souffle.

— C'est ici que je dois être, réplique-t-elle. Je n'aurais jamais dû te laisser quitter la cabine.

— Comment est-ce que tu m'as retrouvé ?

— Je suis allée te chercher au laboratoire, mais tu n'y étais déjà plus. La créature non plus. J'ai tout de suite compris, c'est tout. Je te connais, Sam. Plus que tu ne veux bien l'admettre.

Deux larmes perlent sur ses joues. Même moi, je peux mesurer à quel point notre dialogue paraît futile dans une telle situation.

— Sam, tu n'es pas obligé de faire ça..., insiste Ophélie.

Je tourne à nouveau mon regard sur les eaux qui roulent au-dessous de moi. Les vagues se creusent, ce soir. Une tempête approche. Ce spectacle a toujours eu quelque chose de terrifiant pour mes yeux d'enfant, mais aujourd'hui, il m'apaise. Je sais que dans les profondeurs des abysses règne le calme. Un calme absolu. La sérénité à laquelle j'aspire.

J'ai beau m'être hissé jusqu'à cette balustrade dans un état second, à présent, avec les idées claires, je suis forcé de me rendre à l'évidence : la perspective de plonger dans ce gouffre pour ne plus jamais refaire surface me paraît toujours aussi séduisante. Après tout, qu'est-ce qui me retient sur le pont du *Résolu* ? Adam est mort. La créature est morte. Ma mère également. Mon intégrité, mes espoirs. Mon père ne me pleurera pas. Comment envisager un avenir, lorsque tout s'effondre ? Je n'abrite plus en moi que des ruines stériles. Mon coeur est cendres, et je réalise soudain une vérité terrible : il est cendres depuis vraiment très, très longtemps. Je n'ai plus la volonté de vivre. Je crois que je l'ai perdue quand j'avais douze ans, dans les eaux limpides de Tahiti. J'ai tenté de m'aveugler, de fuir pendant toutes ces années, d'y chercher des exutoires, mais la débâcle est finie à présent. Le voile du mensonge s'est déchiré, et la vérité m'apparaît dans toute son implacable laideur. Je ne suis pas heureux. Je ne me rappelle pas d'un seul jour où je l'ai été. Pas même quand j'ai quitté la maison à dix-sept ans, lorsque je suis devenu champion du monde d'apnée, lorsque j'ai soutenu ma thèse, connu ma première nuit d'amour, ou lorsque l'on m'a confié cette mission. Tous ces instants de ma vie m'apparaissent aujourd'hui tels des phares brillants dans l'obscurité, de minuscules éclats fugaces, aussitôt balayés par l'orage. Je n'ai jamais pu en profiter pleinement. Quelque chose pourrit en moi depuis l'enfance, et ce liquide noir, visqueux et froid recouvre tout, engloutit tout. Il a pesé sur chaque réussite de mon passé ainsi qu'une tourbière ensevelissant un cadavre. Le seul événement à n'avoir jamais été pollué, mon unique expérience d'un bonheur pur, parfait, préservé du moindre mal et empreint d'espoir, a été la découverte de la créature.

Indifférent aux suppliques d'Ophélie, j'incline soudain la tête pour contempler la housse mortuaire. La forme du corps durci qu'elle abrite m'apparaît clairement tout contre mon torse. Elle me remplit d'une tristesse et d'un amour qui me brisent. Je ne peux plus les supporter.

La créature a représenté mon unique espoir dans une vie de misère. Une véritable oasis dans le désert d'émotions qui a constamment été le mien, sans chaleur, sans acceptation de la part de ceux qui auraient dû me chérir le plus. J'ai toujours évolué seul dans ce paysage de mort, à l'abri de murailles bien trop grandes pour que quiconque puisse les franchir, pas même Ophélie. La créature les a franchies. Elle m'a donné les réponses que j'attendais depuis des années : si j'agonise, c'est parce que cette vie n'est pas faite pour moi. Je viens d'ailleurs. Peut-être ai-je eu tort de

m'attarder si longtemps.

Ces pensées résonnent en moi aujourd'hui, plus fort que tout. Tout pourrait s'arrêter dès maintenant. À moi l'oubli et la plénitude. Plus de deuil, de culpabilité, de souffrance. Pourquoi rester ?

— Sam, murmure Ophélie, les joues baignées de larmes. Je te préviens : si tu sautes, je saute.

— Ne sois pas ridicule...

— Je suis parfaitement sérieuse !

Sa voix perce comme un cri dans la nuit noire. J'ai beau regarder autour de nous, personne ne vient. Les membres d'équipage de garde cette nuit-là doivent être à l'autre bout du navire, occupés comme toujours à contempler l'île Blackney.

— Je sais que tu ne m'en crois pas capable, mais tu as tort, reprend Ophélie. Si jamais tu lâches cette rambarde, si jamais tu plonges, je courrais jusqu'au rebord et je sauterai moi aussi. La décision t'appartient. Tu peux mettre fin à tes jours ici et maintenant, mais ne compte pas sur moi pour te rendre les choses faciles. Si tu choisis de te tuer, alors tu me tueras moi aussi. Tu devras prendre cette décision en toute connaissance de cause. Qu'est-ce qui est le plus important : abréger tes souffrances, ou épargner ma vie ? Est-ce que ton suicide vaut plus que mon existence ? Est-ce que ma mort est une donnée acceptable dans ton équation ?

— Ophélie, tu dis n'importe quoi...

— Tu es suspendu au flanc d'un bateau, et c'est moi qui dis n'importe quoi ? s'écrie-t-elle d'une voix suraiguë.

Ses mains jointes viennent trouver sa poitrine, juste au-dessus de son coeur :

— Je t'aime, Sam, avoue-t-elle comme sous la torture. Je n'hésiterai pas une seule seconde, et tu le sais. Tu penses ne plus pouvoir vivre maintenant qu'Adam et la créature sont morts, eh bien moi je ne pourrai pas vivre si tu meurs.

— Ophélie...

— Je n'arrive pas à croire que tu es en train de m'infliger ça. Je t'en prie, ne m'inflige pas ça. Tu l'as vécu avec Adam, tu sais à quel point c'est douloureux. Regarder quelqu'un que tu aimes se tuer sous tes yeux, sans hésiter à t'entraîner avec lui... Si tu fais ça, tu seras comme lui, Sam. Tu seras comme Adam.

Ces mots me font l'effet d'un électrochoc. D'un seul coup, je suis comme projeté hors de mon corps, capable d'observer la scène à distance. Je vois un imbécile égocentrique suspendu à la rambarde d'un bateau, un cadavre sous le bras, en train de soumettre sa bien-aimée à la pire souffrance qui soit. Je vois une jeune femme au coeur brisé, beaucoup trop éprise pour son propre bien, prête à noyer son existence dans celle de son amant. Je nous vois, Adam et moi. Adam qui active la commande des pompes tout en sachant très bien qu'il me condamnera moi aussi à une mort certaine. Et moi qui suis sur le point de sauter, conscient qu'Ophélie ne plaisante pas, et qu'elle me suivra dans ma chute...

Suis-je comme Adam, vraiment ? Suis-je le genre d'homme capable d'accepter le sacrifice de mes proches, si cela peut m'apporter le soulagement éternel ? Cette seule idée me remplit d'un dégoût si intense que j'en frissonne. Le traumatisme est encore solidement ancré en moi : pas de doute, Ophélie a su frapper là où il fallait. Elle a trouvé les mots justes, presque comme si elle me connaissait mieux que moi-même.

Je ne cherche plus à me maîtriser : je pleure moi aussi. L'épuisement et la honte s'abattent sur moi par vagues :

— Je suis désolé, Ophélie..., j'articule d'une voix cassée. Tellement désolé, mon Dieu...

Ophélie y voit le signal qu'elle attendait. Elle se précipite sur moi et enserre mon torse de ses deux mains, à la fois pour me retenir et m'enlacer. Blottie dans mon dos, sa chaleur se répand dans mes veines comme du miel. Une brusque euphorie m'envahit : la joie incohérente d'avoir échappé à la mort, d'avoir trouvé quelque chose à quoi me raccrocher en ce monde. Le corps de la créature, lui, n'est plus qu'un poids lourd qui cherche toujours à m'emporter vers un destin funeste. Ophélie m'aide à le passer par-dessus le bastingage et le dépose à ses pieds sur le pont mouillé.

Je me retourne alors vers elle. Ses mains ne me quittent pas. Ses yeux non plus. Ils sont remplis d'un seul et unique objectif : me garder en vie. Me faire revenir du bon côté de la barrière, du bon côté de la vie. ' Choisis la vie, Sam ', semblent-ils me dire. ' Choisis la vie. Choisis-moi. '

Pourquoi ferais-je une chose pareille ? Même alors que je viens de renoncer à mon projet fou, ces réflexions me paraissent toujours aussi insensées. Tant pis. J'y reviendrai plus tard, lorsque je serai seul, et que le destin d'Ophélie ne pèsera plus dans la balance. Pour l'heure, je prends mon élan et je passe à mon tour par-dessus le garde-fou, laissant la fosse des Mariannes derrière moi.

Une voix nous interpelle soudain :

— Hey, vous deux ! lance l'un des matelots de mon père dont je ne connais pas le nom. Qu'est-ce que vous foutez là ? Vous trouvez ça malin de faire des acrobaties en pleine nuit ?

Je me fige aussitôt. À présent que je suis de retour sur la terre ferme, ou presque, je n'ai plus la moindre emprise sur l'attitude d'Ophélie. Si elle décide de me dénoncer maintenant, on préviendra Luzarche, on me conduira à l'infirmerie, et il y a fort à parier que je n'en sortirai plus avant notre arrivée à Saipan. Quant à la suite... Je pourrai dire adieu à la

mission *Challenger Deep*.

Les lèvres exsangues, je ne trouve rien à dire, dans l'attente que le marin délivre sa sentence, mais c'est Ophélie qui intervient :

— Désolée, s'excuse-t-elle d'un petit air gêné, une boucle coquette ramenée derrière son oreille.

Elle me prend la main sans hésiter :

— On s'est crus sur le *Titanic*. Vous connaissez la fameuse scène entre Jack et Rose : ' Tu sautes, je saute ' ?

— Très amusant, grommelle le matelot. Vous pensez être les premiers à me la faire celle-là ? Et si j'avais sonné la cloche pour avertir tout l'équipage d'une urgence au beau milieu de la nuit, vous vous seriez sentis aussi fiers ?

Il secoue la tête, comme devant une jeunesse particulièrement récalcitrante :

— Allez, dégagez.

Ophélie et moi ne nous le faisons pas dire deux fois. Je me baisse pour ramasser le corps de la créature dans sa housse mortuaire :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? m'interroge évidemment le marin.

— Un matelas gonflable, je réponds dans la folie de l'instant. Au cas où je serais tombé à l'eau.

L'homme gronde dans sa barbe mais ne dit plus rien. Je rassemble tous mes efforts pour soulever le cadavre sans laisser deviner son poids, puis avec Ophélie, nous nous engouffrons le plus vite possible dans les escaliers qui nous ramènent dans les entrailles du navire.

Sans nous consulter, nous nous dirigeons immédiatement vers le laboratoire de dissection. La fatigue commence à peser douloureusement sur mes muscles. Quelle heure peut-il bien être ? Quatre, cinq heures du matin ? Combien de temps suis-je resté accroché à cette rambarde ? Combien de temps avant que les membres les plus zélés de l'équipe de mon père, voire mon père lui-même, ne débarquent pour reprendre leur travail ? Quelques mètres devant moi, Ophélie s'assure que la voie est libre avant chaque tournant. Elle ne m'aide pas à transporter la housse : je traîne seul le poids de ma propre connerie. Une leçon méritée, sans doute.

Enfin de retour au laboratoire, nous constatons avec soulagement qu'il est encore désert. Ophélie ouvre violemment le casier de la créature :

— Allez, repose-la, ordonne-t-elle face au plateau métallique déployé.

Je n'ai pas l'habitude de la voir si autoritaire, mais je me garde bien de le lui faire remarquer. À présent que nous sommes de retour dans la chaleur et la sécurité du *Résolu*, je devine bien que sa colère va l'emporter sur tout le reste. Ça ne rate pas :

— Tu peux m'expliquer ce qui t'a pris ? dit-elle, les bras croisés sur sa poitrine dans une posture de défense instinctive.

Je ne cherche pas à lutter. Je m'assois en face d'elle, à hauteur de la créature, et je ne la regarde plus :

— Je t'ai déjà dit que j'étais désolé, je murmure d'une voix très basse.

— Ce n'est pas une réponse. Est-ce que tu as la moindre idée de la frayeur que tu m'as faite ? De ce que tu aurais pu me faire, si je t'avais rejoint ne serait-ce qu'une minute trop tard ?

— Mais ce n'est pas arrivé, d'accord ? Inutile d'imaginer le pire.

— À t'entendre, il ne s'est rien passé d'important ! C'est toujours comme ça avec toi ! Tu te jettes à l'eau toutes les trente secondes, avec le secret espoir de ne plus jamais remonter à la surface, et nous ne devrions jamais en parler, pas vrai ? Pas de quoi en faire toute une histoire !

— La dernière chose dont j'ai besoin là tout de suite, c'est d'un discours moralisateur.

— Non. Tu es un adulte responsable, je ne vais pas te laisser te cacher derrière cette excuse. Ça fait trop longtemps que tout le monde te permet d'agir n'importe comment sans rien dire, je refuse d'être de cette trempe-là moi aussi. Tu dois assumer tes actes.

— Je les assume, d'accord ! Oui, Adam avait raison, toi aussi, vous aviez tous raison : j'en ai marre de toute cette merde ! J'en ai marre de rester ici avec vous, de perdre tous ceux qui comptent pour moi, de détruire la plus belle découverte de ma vie quelques semaines à peine après l'avoir trouvée, d'être responsable de la mort de mon meilleur ami, et j'en passe !

J'ai l'esprit en feu. À présent que j'ai commencé, rien ne peut plus m'arrêter :

— J'en ai marre de mon père qui n'est qu'un salaud, de gâcher mon temps à chercher des raisons futiles d'exister, de vivre uniquement parce que je suis là, sans même savoir pourquoi ni dans quel but ! Pourquoi est-ce que je devrais rester ? Parce que je suis né ? Pourquoi est-ce que je devrais l'accepter ? Ma mère m'a abandonné sans un seul regard en arrière quand j'avais douze ans, sans un remords ni une hésitation, et tu t'étonnes que je fasse la même chose aujourd'hui ? Mon père me hait, Adam me méprisait au point d'essayer de me tuer, et toi aussi probablement à présent... Après réflexion, il n'y a vraiment rien qui me retient, depuis des années, je me demande pourquoi je me suis

accroché si longtemps !

— Sam...

— Non ! Tu voulais que je parle, eh bien je parle maintenant ! Tu as beau avoir réussi ton coup, je reste persuadé que le meilleur endroit où je pourrais me trouver là, tout de suite, ce serait sur la rambarde de ce putain de bateau !

— Sam, tu ne te rends pas compte de ce que tu dis !

Bouleversée, Ophélie contourne le plateau métallique pour s'approcher de moi et me prendre les mains. Je la laisse faire, même si la rage m'agite de tremblements :

— Tu ne réalises pas ta propre valeur. Tu étais prêt à renoncer à ta vie, Sam. Ta vie. Tu m'entends ? Tu comprends ce que ça représente ?

Elle désigne la créature étendue sur l'acier froid :

— Si je n'étais pas intervenue, tu serais mort. Tu serais allongé nu sur une plaque comme celle-ci, complètement gelé, la peau blafarde et les muscles durcis. On ne t'aurait peut-être jamais retrouvé. Tu aurais chuté sans fin dans ces eaux glaciales, tu te serais décomposé lentement, horriblement, dévoré par les poissons jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de toi. Tu aurais disparu. Englouti par le néant. Je ne sais pas quel genre de fantasmes tu nourris au sujet de l'océan, Sam. J'ai conscience que la fosse te fascine, mais c'est le seul futur qui t'aurait attendu si jamais tu avais décidé d'y plonger. Il n'y aura pas de grande révélation. Il n'y aura pas de bonheur, d'illumination, pas de paradis aquatique. Tu peux me juger naïve par moments, soit, c'est vrai que je peux être naïve. Mais je sais qu'après la mort, il n'y a rien. C'est la triste réalité que nous devons tous accepter : même notre mort ne nous dévoile pas pourquoi nous avons vécu. Tu n'as rien à trouver au fond de la fosse des Mariannes, absolument rien, Sam. Seulement la mort.

Ses paroles me glacent. Malgré moi, elles m'atteignent comme un acide qui se rongerait consciencieusement un passage jusque dans mes angoisses les plus innées. Ophélie le ressent :

— La vie, Sam, c'est tout ce que nous avons, poursuit-elle. C'est pour cela que nous devons la protéger, la respecter et la chérir : elle est aussi miraculeuse que fragile. Nous devons profiter de ce temps infime qui nous est accordé sur cette Terre. Renoncer à notre ego qui se révolte face à notre propre mortalité. Certes, nous ne franchirons jamais les limites de notre système solaire. Nous ne vivrons jamais assez longtemps pour percer tous les secrets de l'univers, ou contempler les étoiles naître et mourir sous nos yeux. Nous ne sommes pas destinés à être acteurs, ni même spectateurs de ce grand dessein incompréhensible qui nous entoure. Nous passons là comme des fourmis dans une cathédrale, et nous disparaissons sans avoir saisi un millionième de ce que nous avons vu. La vie n'a pas de sens, mais c'est tout ce que nous avons, Sam. Ça ne signifie pas que tu doives y renoncer. Pourquoi jeter les cartes avant même d'avoir joué une partie ? C'est la seule partie que tu pourras jouer. À notre modeste niveau d'êtres humains, nous pouvons connaître tant d'amour, de beauté et de gloire. Nous pouvons nous émerveiller face à la complexité du vivant, et à tous ces mystères qui n'attendent encore que nous. Nous pouvons respecter et admirer cet univers si indifférent à notre existence. Nous estimer heureux d'en avoir au moins fait partie.

— C'est ce que tu te disais quand tu menaçais de sauter avec moi tout à l'heure ? je m'entends rétorquer.

Les mots sont sortis d'eux-mêmes, animés d'une logique imparable. Je maudis le côté mort en moi qui me pousse à réagir avec autant de froideur. Mais je ne peux pas le réfréner non plus. Depuis ce soir, c'est lui qui a définitivement la main sur moi :

— Tu te disais que la vie était tellement belle que tu pouvais bien y renoncer dans la seconde si jamais je disparaissais, c'est ça ?

Mortifiée, Ophélie ne sait plus quoi répondre. Mes paroles la blessent aussi profondément que la scène à laquelle elle a assisté sur le pont. C'est comme si je tuais l'homme qu'elle aimait une deuxième fois :

— Toutes tes tirades, tous tes jolis discours, ce n'est que du vent, Ophélie. Ce ne sont que des mots. Adam aussi était comme ça, je l'ai compris maintenant. ' Faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais '. Tu pourrais être sa digne héritière. Toujours à prôner la sacralité de la vie, à soutenir le bonheur d'exister, tellement fort que tu pourrais convaincre un mort de se réveiller. Et pourtant, regarde-toi. Tu es prête à défendre n'importe quelle vie, sauf la tienne. Est-ce que tu vas finir comme Adam toi aussi : le grand porte-parole de la joie, qui s'est suicidé en cherchant à causer la perte de plus de cent personnes ?

Ophélie se décompose. Cette fois, j'ai de l'acide dans la bouche. J'ai conscience du mal que je lui inflige, mais je le lui inflige quand même, parce que c'est trop facile. Parce qu'elle m'a privé de mon instant de grâce. Les faiblesses d'Ophélie saillent comme les fêlures d'une porcelaine usée ; je n'ai aucune peine à les repérer :

— Tu me parles de la valeur de ma vie, mais tu n'en accordes aucune à la tienne. Tu te sous-estimes et tu te méprises. Tu n'as jamais eu confiance en toi, pas une seule minute depuis ta naissance. Tu n'existes que par l'intermédiaire des personnes que tu admires. Tu te convaincs de les aimer, alors que ce n'est que de l'adoration sans le moindre fondement. Tu te dévalues constamment par rapport à elles. Tu dis que la vie est tellement belle, mais tu détestes la tienne. Elle te fait peur. Tu as peur de la rater, tu te trouves faible et incompétente face à tes collègues, face à des gens comme moi. Tu te sens seule. Tu t'imagines que tu ne peux pas exister par toi-même, que tu es incapable

de tenir sur tes jambes et d'avancer dans l'avenir, indépendante, par l'unique force de ta volonté et de ton talent. Si je venais à mourir aujourd'hui, tu es convaincue que ta vie entière ne vaudrait plus la peine d'être vécue. Ton monde s'effondrerait. Tu l'as construit autour de moi, tu as besoin de moi, et si je t'étais retiré, tu ne serais plus rien. D'ailleurs, tu es prête à me passer n'importe quoi : mon manque de considération, mes mauvais comportements, du moment que je reste avec toi. Voilà ce que tu penses. Ça te paraît être une relation saine, Ophélie ? Ça te paraît correspondre à une personne épanouie et heureuse de vivre ? Tu conditionnes ton bonheur à tes rapports avec moi, alors que tu devrais déjà t'accomplir par toi-même. Donc ne viens pas me donner des leçons sur la façon dont je dois mener mon existence.

Face à moi, Ophélie s'est totalement figée. Ses mains ont lâché les miennes pour descendre le long de son corps, raides. De nouvelles larmes coulent sur ses joues, mais ses traits ressemblent désormais à un masque de cire : livides, ils n'expriment qu'une stupeur atterrée. Je devine instantanément que je suis allé trop loin. Je croyais Ophélie dépourvue du moindre amour-propre, prête à tout endurer pour ne pas me perdre, et cela me mettait en rage. Mais cette fois, elle va répliquer. Cette fois, j'ai touché en elle quelque chose qu'elle ne tolérera pas :

— Tu as raison, Sam, réagit-elle, les poings serrés. Tout ce que tu as dit est vrai. Absolument tout, j'en ai conscience. Ces défauts, c'est mon fardeau : chacun de nous a ses propres démons à domestiquer. Certains s'y emploient davantage que d'autres, et c'est là que survient la faute. Depuis des années, j'essaye de m'améliorer, sans savoir si ce sera possible un jour. Certaines personnes ont des démons trop gros pour elles. Ils les dévorent, à la longue. Mais au moins, j'aurai essayé. Au moins, j'aurai eu conscience de mes défauts et j'aurai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour les surmonter. Sinon, pourquoi crois-tu que nous aurions cette conversation ? Pourquoi est-ce que je te tiendrais tête, si j'étais la sombre idiote passive que tu décrivais ?

— Tu n'es pas idiote...

— Toi en revanche, Sam...

Ophélie inspire profondément. Elle se détend à mesure que ses reproches s'échappent d'elle. Sans doute les nourrissait-elle depuis bien trop longtemps :

— Toi, tu ne combats pas tes démons : tu les embrasses. Tu te jettes dans leurs bras la tête la première sans même te poser de questions, et tant pis pour tout le reste. Tant pis pour les gens qui t'aiment, ou ceux qui s'efforcent de te sauver depuis des années : après tout, qu'est-ce qu'ils représentent face à l'absurdité de l'univers ? Absolument rien. Ophélie va souffrir ? Peu importe. Tu n'en as jamais rien eu à foutre de toute façon, ce n'est pas maintenant que tu vas commencer, pas vrai ?

— Ophélie...

— J'ai essayé, Sam, continue la jeune femme dont les pleurs s'accentuent. J'ai vraiment essayé. J'étais certaine que je pouvais te rendre heureux, mais tu as raison : j'étais dans l'erreur. Personne ne pourra jamais te rendre heureux si tu ne l'as pas déjà décidé toi-même. Personne ne pourra jamais abattre les murs que tu t'es construits autour de toi toutes ces années. Depuis des mois, j'essaye de briser ta carapace, de passer sous tes défenses pour enfin venir à ta rencontre, te comprendre, être aimée de toi, mais j'aurais plus vite fait de creuser un tunnel dans la calotte polaire avec une allumette ! Est-ce que tu te rends compte que tu ne m'avais jamais parlé de ta mère avant ta vision de la créature ? Est-ce que tu te rends compte qu'avant l'arrivée de ces putains de flics sur ce bateau, je ne connaissais même pas ton véritable prénom ? Samaël...

Je m'enflamme d'un seul coup :

— Tu ne t'es jamais demandé pourquoi je ne te disais pas toutes ces choses ? Comment est-ce que tu imaginais la scène exactement ? ' Bonjour Ophélie, moi c'est Samaël : tu savais que c'était le nom angélique du Diable ? Et devine quoi : quand j'avais douze ans, juste après que ma mère soit allée se suicider dans l'océan, mon père m'a avoué qu'il m'avait appelé comme ça parce qu'il avait tout de suite pressenti que j'avais un mauvais fond, et que maintenant il en avait la preuve, vu qu'elle s'était tuée par ma faute. Super l'ambiance à la maison, pas vrai ? '. C'est ça le genre de choses que tu veux entendre, Ophélie ?

— Oui...

— Tu veux que je te dise que ma mère a préféré crever plutôt que de m'élever ? Qu'elle n'en avait rien à foutre de moi, que mon père m'a toujours tenu pour responsable de sa mort, et qu'il m'ouvrirait le ventre en deux sur cette table de dissection si ça pouvait faire avancer ses putains de recherches ?

— Oui, Sam, oui ! s'effondre Ophélie. C'est tout ce que je voudrais entendre ! C'est une partie de toi, et j'aurais souhaité que tu te livres à moi, que tu me fasses confiance, que tu te reposes sur moi ! Ensemble, nous aurions pu guérir... Nous aurions pu apprivoiser nos démons tous les deux...

Je secoue la tête :

— Nous sommes du même côté maintenant, mes démons et moi.

— Mais enfin, pourquoi ? À cause de cette créature ? Est-ce vraiment tout ce qui compte à tes yeux ? Je n'ai aucune valeur ? Parce que moi je t'aime, Sam ! Je n'ai plus peur de le dire, et je m'en fiche si tu ne me crois pas ! Je

refuse d'être aussi cynique que toi. Ce que je ressens est réel, c'est puissant, beau et fort, c'est la meilleure chose qui me soit jamais arrivée dans la vie !

Ophélie éclate en sanglots, comme rattrapée par un contrecoup brutal :

— Mais toi, tu t'en fous, pas vrai ?

Elle m'affronte du regard, sans ciller. Sa voix se durcit à mesure qu'elle parle :

— Je suis amoureuse de toi, et tu le sais, mais tu t'en fous. Cette nuit, tu aurais été prêt à te tuer sans une seule pensée pour moi. Tu ne m'aurais même pas laissé une lettre. Pas vrai, Sam ? Même pas un message pour me dire adieu. Je n'en vaux pas la peine. Parce que tu ne m'aimes pas.

Cette dernière phrase sonne comme un coup de massue sur mon crâne, un couperet qui s'abat et fend l'air entre nous, irrévocable :

— Je...

Je suis absolument incapable de prédire ma réponse à cet instant. Fort heureusement, je n'ai pas à le faire. Car à côté de nous, sur la plateforme en métal, un craquement résonne tout à coup.

Ophélie et moi sursautons. Debout tous les deux face au casier, nous échangeons un regard encore rempli de colère, à laquelle se mêle à présent une touche d'inquiétude. Sans nous concerter, nous décidons de rendre temporairement les armes. Ophélie allume le plafonnier au-dessus du plateau, et nous nous penchons tous les deux pour examiner le corps de la créature.

Elle n'a pas bougé depuis que nous l'avons sortie de sa housse mortuaire. Sa peau transformée en une gangue de résine brunâtre n'a pas souffert de ses péripéties sur le pont supérieur. À quoi réagissons-nous exactement ? Un simple crissement de la coque, qui nous sert de diversion pour éviter de nous infliger l'un à l'autre un tort irréversible ? La créature n'a pas pu produire un tel son : elle est morte. C'est bien pour cela qu'Ophélie et moi nous déchirons...

— Sam !

Ophélie m'agrippe le poignet, si fort que ses ongles me poignardent :

— Regarde ! s'écrie-t-elle, fixée sur l'abdomen de la créature.

Je plisse les yeux, mais je ne distingue rien :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Regarde ! Ça recommence !

Alors, soudain, je le vois. Sous l'épiderme tanné et flétri, sous la coque de sécrétions solidifiées, par transparence, quelque chose bouge. Un mouvement, aussi clair que le néon au-dessus de nos têtes.

Mon coeur transperce ma poitrine comme une pique :

— C'est impossible...

Tous les deux, nous restons immobiles, silencieux, à fixer les entrailles de la dépouille qui remuent d'elles-mêmes. Le mouvement se reproduit : une fois, deux fois, trois fois. Ce n'est pas une illusion. La lumière pénétrante des tubes cathodiques le révèle dans un flou indistinct.

— Tu crois qu'elle aurait pu être infectée par un parasite ? je chuchote, moi-même déjà persuadé de l'insanité de cette théorie.

À côté de moi, Ophélie ne répond pas. Elle contourne le plateau, sourcils froncés, entièrement absorbée par ce qu'elle voit. La jeune femme tremblante et en larmes d'il y a quelques minutes a disparu. Elle est redevenue la scientifique que j'ai engagée, et pour la première fois, je la sens plus captivée que moi par la créature :

— Ophélie ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu as une idée ?

— Je ne suis pas sûre...

Attrapant une lampe de poche, la biologiste s'approche tout près de la gangue organique et y braque son faisceau. Elle tente ainsi d'en percer le mystère, mais la substance brune reste obstinément opaque. Ophélie la touche du bout du doigt, en estime la dureté. Le matériau me paraît plus élastique qu'auparavant. Presque humide.

Lorsqu'elle se redresse, Ophélie porte en elle toute la tristesse de notre dernier échange, mais aussi un sérieux foudroyant :

— Sam, je crois que la créature n'est pas morte..., déclare-t-elle.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'ai déjà vu ce phénomène. Holométabolie.

— Tu peux être plus claire ?

— Cette substance, ce n'est pas dû à la décomposition. C'est un cocon. Une chrysalide.

— Une chrysalide comme...

— Comme un papillon, oui.

Je reste sans voix de longues secondes, à dévisager la créature et les petits mouvements spasmodiques qui agitent sa dépouille. Toute mon éducation scientifique lutte contre cette réponse :

— Mais enfin, ça n'a aucun sens ! On n'a jamais vu d'animal de cette taille avec ce genre de cycle biologique. L'énergie nécessaire à son organisme serait phénoménale !

— Plus je la regarde, plus je suis convaincue que c'est ça.

— Nous nous en serions rendu compte ! Dans l'état dans lequel elle était lorsqu'on l'a retrouvée, elle était bel et bien morte ! Elle ne respirait plus, son coeur ne battait plus !

— Le rythme cardiaque peut baisser jusqu'à un arrêt quasi complet dans ce genre de transition. On ne peut pas s'y fier.

— Ophélie...

— Sam.

À la fois exaltée et très calme, la jeune femme pioche dans le tiroir derrière elle un sonomètre qu'elle règle sur la fréquence habituelle :

— Si tu ne me crois pas, écoute.

Dès qu'elle l'allume, l'aiguille de l'appareil décolle. C'est le chant de la créature. Ininterrompu.

— Elle n'est pas morte, Sam, répète Ophélie sans me lâcher des yeux. Elle se métamorphose.

La chrysalide

Un mouvement agite le cadavre de la créature. C'est la dernière preuve, si elle était encore nécessaire, qui nous force Ophélie et moi à admettre l'évidence. Ce n'est pas un cadavre que nous avons sous les yeux. C'est une chrysalide.

— Elle est vivante...

Ces quelques mots s'échappent de moi, évaporés aussi vite que je les ai prononcés. Ils se perdent quelque part dans l'absurde, dans cet instant irréel qu'Ophélie et moi sommes en train de partager. Ils ne peuvent pas être vrais ; c'est impossible. Et pourtant...

Le cocon bouge à nouveau. Cette fois, à l'éclat de la lampe, je distingue clairement la pâleur d'une main au coeur de la résine brunâtre. Mon rythme cardiaque s'accélère d'un seul coup. Après l'horreur des dernières heures, c'est comme si je revenais soudain à l'existence : mon sang circule dans mes veines, réveille mes sensations, donne une raison d'être à l'air qui entre et sort de mes poumons. Je ne peux retenir un sourire extatique qui me fait presque mal :

— Elle est vivante !

Face à moi, Ophélie ne semble pas partager mon enthousiasme. Peu importe. Je ne compte plus les différends qui nous séparent. Mais c'est elle l'entomologiste, aussi c'est à elle que je demande :

— Tu as déjà vu une telle chose ? Des métamorphoses de cette sorte, sur des animaux de cette taille ?

— Non...

La jeune femme secoue la tête. Elle ajuste la lampe à plusieurs reprises, cherchant à percer les mystères de ce miracle de la nature qui ne cesse visiblement de vouloir nous surprendre :

— J'ignore totalement comment c'est possible, avoue-t-elle. C'est insensé : je n'ai jamais vu de phénomène semblable chez un spécimen de cette classe...

— Nous ne sommes même pas capables de la classer pour le moment.

— Peut-être, mais je peux quand même te dire que ce n'est ni un insecte, ni un mollusque, ni un crustacé. Quelques amphibiens et poissons passent par ce type de stades, mais...

— Peut-être qu'elle appartient à un tout nouveau genre ? je propose d'un haussement d'épaules. Un genre pour elle toute seule.

— Probablement... Je le supposais déjà avant, mais avec cette chrysalide, on dépasse tout ce que j'aurais pu imaginer.

— Quand penses-tu qu'elle va éclore ?

Ophélie se fend d'un rire cynique :

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Par comparaison, tu dois bien pouvoir faire une estimation, je m'agace, irrité par son manque de collaboration.

Moi, je ne peux retenir l'adrénaline qui afflue en masse dans mon cerveau :

— Certaines espèces se transforment en quelques semaines, consent à me répondre Ophélie sans cacher sa froideur. D'autres mettent plusieurs années. À toi de choisir la solution qui te plaira le plus, puisqu'il n'a l'air d'y avoir que cela qui compte.

Je ne réagis pas à sa provocation, même si elle est méritée. Non. Mes questions sont trop pressantes pour que je puisse les retenir :

— Et à ton avis, en quoi se métamorphose-t-elle ? j'enchaîne sans quitter la nymphe des yeux.

Ophélie soupire :

— Je ne sais pas, Sam ! En quelque chose de même taille, visiblement. Les métamorphoses d'insectes sont souvent assez spectaculaires, et donnent des spécimens très éloignés de leur apparence d'origine. Je n'ai aucun moyen de prédire en quoi elle va se transformer, vraiment. Il faudrait pratiquer des examens pour cela.

Mon regard s'allume d'un seul coup :

— Il y a une IRM à bord du *Résolu*.

Ophélie grimace :

— Je recommanderais de ne pas trop la bouger. Après les acrobaties que tu lui as infligées cette nuit, ça m'étonne même qu'elle soit encore en vie... Surtout si ça ne fait que deux jours qu'elle est en cocon.

— Tu l'as dit toi-même : ce n'est pas un cas ordinaire.

Pendant de longues secondes, nous nous observons, Ophélie et moi, ainsi que la créature, avec cette question irrésolue qui flotte entre nous : ' Et maintenant ? '.

C'est Ophélie qui finit par rompre le silence :

— Tu sais ce que nous devons faire, Sam.

Sa détermination me déstabilise complètement. Car non, je n'ai aucune idée de ce que je dois faire. Ce qu'elle ajoute m'ébranle encore plus :

— Nous devons la remettre en liberté.

Sur le coup, je crois presque à une blague. Je laisse échapper un rire :

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Sam.

Ophélie lutte visiblement pour capter mon attention, mais je n'arrive pas à voir où elle veut en venir :

— Tu ne comprends donc pas ce que cette découverte signifie ? insiste-t-elle.

— Bien sûr que si, je rétorque comme une évidence. Ça signifie que tout n'est pas perdu ! Que nous pouvons reprendre nos recherches, et que nous sommes à l'aube d'une avancée encore plus incroyable que tout ce que nous supposions jusqu'à présent !

Une ombre de déception voile le visage d'Ophélie, mais c'est une chose à laquelle je commence à m'habituer :

— C'est vraiment tout ce que tu en retires ? me reproche-t-elle. Après ce que tu étais sur le point de faire ce soir ?

— Je ne comprends pas ce que tu...

— Tu ne comprends pas ? Alors qu'il y a vingt minutes, tu étais prêt à te jeter du haut de ce navire pour avoir causé la mort de cette créature ? Alors qu'Adam lui-même s'est suicidé, en essayant de tous nous entraîner avec lui, à cause des mauvais traitements que nous infligions à cette créature ? Tu pourrais effacer tous ces événements de ton esprit et reprendre tes recherches comme si de rien n'était, vraiment ?

Mon sang ne fait qu'un tour :

— J'étais désespéré parce que je croyais que la créature était morte ! je réplique, encore traumatisé par la profondeur du vide qui m'a traversé. Mais nous avions tort : elle est bien vivante, alors je n'ai plus aucune raison de...

— Et pourquoi croyais-tu que la créature était morte, Sam ? contre Ophélie, impitoyable. Quels motifs auraient bien pu causer sa mort, je te le demande ?

C'est à mon tour de soupirer, exaspéré :

— Bien sûr que nous avons commis des erreurs. Mais nous avons une chance inespérée de les réparer à présent.

— Comment ? En la remettant en captivité, pour que ton père la dissèque vivante ?

Ophélie passe une main dans ses boucles trempées de bruine, visiblement à court de mots :

— Je n'arrive pas à croire que tu puisses... Bon sang, Sam, le fait qu'elle ait survécu ne devrait pas effacer toutes les raisons pour lesquelles tu te sentais coupable ! Je t'ai vu, hier soir : je sais ce que tu pensais. Tu étais hanté par ce qu'Adam t'a dit juste avant de se tuer. Hanté pour avoir causé sa mort, et celle de ta plus belle découverte. Il y a vingt minutes encore, tu aurais donné n'importe quoi, *n'importe quoi*, pour avoir la chance de revenir en arrière. D'opter pour des choix différents.

Ses paroles m'atteignent, que je le veuille ou non. Déjà, Ophélie contourne le plateau métallique et me prend à nouveau les mains. Ce contact me paraît étonnamment doux, presque inespéré. Je ne pensais plus en bénéficier un jour.

— Sam, je sais que nous venons de faire une trouvaille extraordinaire, et que tu es heureux qu'elle soit en vie, énonce-t-elle. Je le comprends. Mais je t'en supplie : tu dois revenir à la raison une seconde, et prendre du recul. Il y a quelques heures à peine, tu te torturais de l'avoir perdue. Tu mesurais qu'indirectement, c'était de ta faute, de celle de ton père, de notre faute à tous. Tu aurais donné n'importe quoi pour réparer cette erreur.

J'ai l'impression d'entendre les mots d'Adam s'échapper de sa bouche :

' Je te demande de ne pas céder aux mêmes sirènes que moi. Je te demande de ne pas sacrifier ton humanité. De ne jamais perpétrer un acte qui te donne envie de planter une lame dans ta propre chair. Parce que tu vaux mieux que ça, Sam. Tu peux encore t'épargner ce destin. J'essaye de t'empêcher de commettre une erreur qui pourrait ruiner ta vie entière ! '

Une erreur...

— Je t'en prie, reprend la voix d'Ophélie, comme très loin de moi. Rappelle-toi ce que tu éprouvais sur le pont de ce bateau, lorsque tu croyais qu'elle était morte. Ose me dire que tu ne te sentais pas responsable du mal qui lui était arrivé. Ose me dire que tu ne rêvais pas d'agir différemment.

J'affronte le regard d'Ophélie. Pour la première fois depuis notre échange, je ne ressens plus de colère pour elle. Même à cet instant, alors que je lui apparais sans doute au pire de moi-même, elle ne veut que mon bien :

— Nous pouvons peut-être agir différemment, cette fois, je lui murmure.

— Oui, acquiesce-t-elle. Remettons-la à l'eau avant que quiconque d'autre ne se rende compte qu'elle a survécu.

— Nous pourrions agir différemment tout en la gardant !

Ophélie retire ses mains :

— Comment ? m'apostrophe-t-elle. Ton père est incontrôlable, et tu le sais très bien. Il n'a ni dieu ni maître sur ce navire. S'il apprend que la créature est en vie, il continuera de la traiter comme il l'a toujours fait. Quitte à la tuer pour de bon, cette fois-ci.

— Je peux le forcer à m'entendre.

— Ah oui ? Ça a très bien marché jusqu'ici.

— Écoute, je...

— Je ne te comprends pas, Sam ! Tu as une chance unique de réparer la pire erreur de ton existence ! Combien d'autres donneraient tout ce qu'ils ont pour une telle opportunité ? Mais toi, tu es prêt à la commettre une deuxième fois, alors que tu connais déjà ses conséquences les plus affreuses !

De nouveau, je ressens l'irrésistible besoin de me défendre :

— Je te dis que ce sera différent cette fois !

— En quoi ? Même si tu parviens à maîtriser ton père, cela signifiera quand même une vie entière de captivité pour elle. Une vie de mauvais traitements, alors qu'elle pourrait être une créature sentiente comme nous !

— Nous n'avons aucune preuve de cela...

— Oh, je t'en prie ! Elle peut comprendre la langue des indigènes de l'île Blackney. Et même toi, tu es si fasciné par elle parce qu'au fond de toi, tu sais qu'elle nous ressemble.

— Mais ce que tu proposes, Ophélie, c'est... C'est de la folie !

— En quoi est-ce plus fou que tout ce qui s'est déjà déroulé ici ?

— Nous pourrions aller en prison pour ça. Est-ce que tu t'en rends compte ? Nous pourrions être accusés d'avoir sciemment laissé s'échapper un spécimen classé secret Défense...

— Quel secret Défense ? s'exclame la jeune femme. Ton père l'a très bien dit lui-même : cette créature n'a aucune réalité sur le papier. À part les chercheurs présents sur ce navire, personne ne sait qu'elle existe. Nous pourrions détruire les preuves qui subsistent sur le bateau, et la remettre à l'eau. Plus personne ne pourrait démontrer que rien de tout ceci s'est jamais produit.

— Mais enfin, pourquoi ? Pourquoi ferions-nous cela ?

Ophélie se mord les lèvres :

— Parce que c'est ce que me dicte ma conscience, Sam...

Je me détourne d'elle, soudain incapable de soutenir son regard. Ses mots percent les résolutions en moi, me forcent à écouter ces voix contradictoires qui se déchirent dans mon esprit, qui se souviennent du mal-être profond que j'ai ressenti, à peine quelques heures plus tôt... Au final, c'est mon pessimisme de toujours qui me sauve :

— Tu te rends bien compte que même si nous la remettons à l'eau, cela ne découragera pas mon père pour autant ? À présent qu'il a vu cette créature, qu'il sait que des êtres comme elle existent, tout est fini. Même si nous la libérons, il lancera de prochaines missions, et il ne s'arrêtera jamais avant d'en avoir attrapé une autre.

— Peut-être, admet Ophélie. Mais au moins, j'aurai tout tenté pour sauver celle-ci. Et je n'aurai pas commis d'atrocités que je serai incapable de me pardonner ensuite.

En cela, elle sonne à nouveau comme les derniers mots d'Adam... Je chasse son visage de mon esprit :

— Je ne peux pas faire ça.

Ma décision se cristallise en même temps que je prononce ces mots :

— Abandonner une découverte comme celle-ci, ce serait... Ce serait criminel, et pas seulement pour des raisons de confidentialité, ou je ne sais quelle autre connerie... Ce serait moralement criminel.

— Plus que de causer sa mort par ta faute ?

Ophélie paraît tellement choquée que, l'espace d'une seconde, ma culpabilité se réveille. Mais je persiste :

— Oui. Ce serait criminel envers les savants que nous sommes. La vocation que nous nous sommes toujours donnée. Accroître nos connaissances. Poursuivre la vérité. Comprendre le monde qui nous entoure.

— Comprendre ne veut pas dire détruire, Sam...

— Je ne souhaite pas la détruire. Mais depuis que la science existe, les chercheurs ont sans cesse capturé des spécimens pour les étudier. Ce que nous faisons aujourd'hui ne devrait en rien te surprendre, au contraire. Tu l'as fait toi aussi avec tes lépidoptères que tu aimes tant.

— Mes lépidoptères ne pouvaient pas comprendre un langage humain, Sam. Tu ne me feras pas croire que ce qui se passe sur ce bateau n'est pas différent. Je suis la première à défendre l'intelligence animale, l'absurdité d'édifier l'Homme au sommet de la pyramide du vivant, et le droit au respect et à l'existence de chaque individu. Je reconnais volontiers qu'en termes d'adaptation à son environnement, la très vaste majorité des espèces manifestent à l'heure actuelle une capacité grandement supérieure à la nôtre. Mais il y a différentes formes d'intelligence. Un lépidoptère n'a pas conscience de sa propre mort. Il vit dans le présent. Il ne peut pas débattre du sens de ses actes avec toi, il ne peut pas s'inquiéter pour son futur, ou planifier son existence en fonction du temps qu'il lui reste à vivre. Cette créature, si. Quand je plongeais mes yeux dans les siens, je sais à présent pourquoi je me sentais si mal à l'aise : c'est parce que je lisais toutes ces interrogations, toutes ces peurs, dans son regard. Il est déjà discutable de faire souffrir un animal qui est un être sensible, mais un être doté d'une telle conscience... C'est cela qui est criminel, Sam. Si tu mettais un être humain dans cet aquarium pour l'étudier jusqu'à la fin de ses jours, cela ne ferait aucune différence.

— Bien sûr que si !

— Pas pour moi.

Ophélie me dévisage, comme si ces trois derniers mots venaient de tracer une frontière infranchissable entre nous. L'essentiel de ce qui nous oppose est résumé dans ce simple discours.

— La quête de la connaissance prévaudra toujours, je déclare, la gorge sèche. L'exemple de mon père était peut-être rocambolesque, mais il avait raison : si des extra-terrestres dotés d'intelligence atterrissaient un jour sur cette planète, si tant est que nous en ayons la possibilité, nous leur ferions probablement subir un sort similaire. Et s'ils comptaient des scientifiques parmi eux, ils feraient pareil avec nous.

Ophélie secoue la tête, sans plus cacher sa déception :

— Au moins, vous essayeriez de communiquer, objecte-t-elle. Avec cette créature, vous ne vous posez même pas la question. Vous avez bien trop peur de la réponse. C'est plus facile de l'enfermer et de la maltraiter si elle n'est qu'un simple animal, pas vrai ? Un inférieur. Tu sais qui d'autre pensait comme ça ?

— Oh, s'il te plaît, ne nous engageons pas dans cette voie.

— Pourquoi ? Je n'y vois aucune différence.

— Tu prônes l'obscurantisme.

— Je prône la compassion. Ce n'est pas moi qui t'apprendrai que la science devient vite dangereuse lorsqu'elle en manque. Nous pouvons trouver d'autres moyens d'étudier ces créatures. Nous pouvons tenter de les approcher de manière pacifique, et essayer d'échanger avec elles. Nous pouvons nous montrer patients, au lieu de nous jeter sur le premier captif venu comme sur de la viande fraîche, avant de passer au suivant.

— C'est comme cela que tu qualifierais ce que je fais ?

— Oui. Absolument.

Je soupire, mais Ophélie ne me permet pas de reprendre mon souffle :

— Tu es tellement obsédé par cette créature, tu as tellement peur de la perdre, que tu en abandonnes tout jugement, poursuit-elle plus doucement. Ton père a conscience de cela et il s'en sert. Ne le laisse pas faire, je t'en prie. Ne te laisse pas aveugler.

J'incline la tête. J'ai beau bouillir encore de ma dispute avec Ophélie, je m'en veux des choses que j'ai pu lui dire. Je ne prends aucun plaisir à me quereller avec elle. La savoir d'un avis contraire au mien, elle qui m'apparaît toujours si honnête, si raisonnable et si juste, allume automatiquement une sirène d'alarme dans mon esprit. Peut-être que je réagis si violemment à ses paroles parce qu'au fond de moi, je refuse de les entendre... Elles sonnent beaucoup trop vrai. Elles aimeraient me contraindre à relâcher la créature dans l'océan, alors que je viens à peine de la récupérer... Et ensuite ?

— J'ai besoin de réfléchir, je lâche en demandant un répit à Ophélie. Nous ne sommes pas obligés de prendre une décision dans la minute, n'est-ce pas ?

La jeune femme hésite. Elle observe la chrysalide qui s'agite discrètement de temps à autre :

— Chaque minute qui passe augmente le risque que quelqu'un découvre la vérité.

Je raisonne à toute allure :

— Mon père n'entreprendra pas d'autres recherches tant que les hommes de Saipan seront à bord.

— Mais tu ne peux pas en être sûr.

— Je le connais. Il est aussi méfiant envers les militaires que toi et moi : il gardera la créature cachée dans son casier pendant une semaine pour empêcher ces hommes de l'espionner.

— Mais qui sait ce qui pourrait lui arriver pendant toute cette semaine ? C'est un être aquatique : elle n'est pas censée rester enfermée dans un caisson frigorifique dans le noir complet et à l'air libre.

— Ça nous ne pouvons pas l'affirmer : elle est plutôt familière de l'obscurité et du froid. Écoute...

Je me force à lui saisir l'épaule, mon regard à hauteur du sien :

— Je ne te réclame pas une semaine, mais vingt-quatre heures, d'accord ? C'est la décision la plus importante de ma vie que tu me demandes. Et c'est déjà la deuxième fois que je dois la prendre en l'espace de quelques jours. Je vais réfléchir aujourd'hui, et je t'apporterai mon verdict ce soir. Est-ce que ça te va ? À la nuit tombée, éventuellement, nous pourrons agir.

Ophélie me détaille d'un air dubitatif :

— Tu me promets que tu n'arrêteras pas ton choix sans moi ? s'assure-t-elle. Que tu ne parleras pas à ton père sans m'en avoir parlé d'abord ?

— Je te le promets. Si tu ne balances pas la créature par-dessus bord sans m'en avoir averti non plus.

Elle se raccroche à cette certitude :

— Très bien, accepte-t-elle. Je te laisse la cabine pour réfléchir.

Ce constat me ramène brusquement à notre dispute. Que sommes-nous à présent l'un pour l'autre ?

— Où est-ce que tu vas aller ? je lui demande, à défaut d'aborder mes véritables pensées.

— Je vais rester ici, déclare-t-elle. Surveiller que personne ne l'examine.

Elle pousse alors le plateau métallique et referme le casier mortuaire sur la créature. La chrysalide se soustrait à nos regards, avec tous les mystères qu'elle renferme.

— Si jamais tu trahis ta promesse..., me prévient Ophélie. Je dirai à tout le monde ce que tu as voulu faire cette nuit. Ta tentative de suicide. Tu seras destitué de cette mission, et tu ne verras plus jamais ta créature. Tu m'as comprise ?

Je hoche la tête, sans parler. La stupidité de mon geste résonne plus que jamais à mes oreilles. Je ne peux pas reprocher à Ophélie d'assurer ses arrières :

— Bonne nuit, je lui souhaite simplement.

Elle s'assoit au chevet du casier et ne répond rien.

℘

De retour dans notre cabine autrefois commune, je m'assure d'être bien seul, avant d'enfin laisser retomber la pression des derniers événements. Je l'ai échappé belle. Arracher ce sursis à Ophélie n'était pas une mince affaire, et même à présent, je n'ai aucune garantie qu'elle ne va pas céder à ses idéaux et profiter de mon absence pour remettre la créature à l'eau. Si notre échange m'a bien convaincu d'une chose, c'est que contrairement à moi, Ophélie ne redoute pas les conséquences d'un tel acte. La menacer de la dénoncer à mon père, au CNRS, ou à n'importe quelle autorité compétente, ne l'arrêtera pas. Pas lorsque sa morale est en jeu. Paradoxalement, c'est aussi ce même sens moral qui me protège d'une trahison de sa part. Ophélie est une femme de parole. Je ne suis pas sûr de pouvoir en dire autant.

Je tente malgré tout de m'en tenir à mes résolutions : je repasse, l'un après l'autre, tous les arguments qui ont étayé notre discussion. Chaque minute qui s'écoule enfonce un peu plus la décision dans mon esprit. C'est encore plus facile à présent qu'Ophélie n'est plus là, et que je n'ai plus la chrysalide sous les yeux. Comment pourrions-nous l'abandonner ? Comment pourrions-nous renoncer à elle, alors qu'elle nous offre littéralement une seconde chance ?

Une petite voix en moi lutte pour se faire entendre : bien sûr qu'il y a une part de mal dans tout ceci. Mais comparé à la possibilité de la garder auprès de moi... De plonger à nouveau dans son regard si semblable au mien, dans ce nouveau corps qui sera le sien... Si mes études et ma carrière de scientifique m'ont bien appris une leçon, c'est qu'il existe une part de bien et de mal en chaque décision. Rien n'est jamais aussi limpide que le voudrait notre tendance à diviser le monde en deux catégories : le bien et le mal, le jour et la nuit, le blanc et le noir, la lumière et l'obscurité... Il persiste une zone trouble, au coeur de toutes choses, une zone de pénombre, et c'est là que la créature et moi nous rencontrons. À la frontière entre le ciel et l'océan...

C'est rempli de cette nouvelle résolution que je sors à nouveau de ma cabine. Au fond du corridor, une horloge murale indique sept heures du matin. Le navire se réveille, mais les membres de l'équipe scientifique sont encore en train de se préparer. Parfait. Je sais exactement où le trouver.

Malgré le labyrinthe que forment les entrailles du paquebot, la présence de son capitaine se devine à chaque angle de couloir : des écriteaux précisent sans détour par où se rendre pour rejoindre le seul véritable maître à bord. Je me contente de les suivre en priant pour qu'Ophélie ne m'ait pas pisté à travers les coursives.

À ma grande surprise, le trajet m'entraîne jusqu'aux ponts inférieurs, sous la surface du Pacifique. C'est là que je découvre la cabine du capitaine : une étroite porte blanche comme les autres, avec une plaque en laiton très sobre pour identifier son propriétaire. J'affronte le nom de Henri Luzarche sur la pancarte en métal sans rien laisser transparaître.

Alors que j'étais si résolu avant de quitter mon compartiment, au seuil de la décision, voilà que l'hésitation me rattrape.

C'est mon expérience qui parle. Trente-deux années à souffrir des déclarations proclamées par Henri Luzarche. À vomir la moindre de ses initiatives, le moindre de ses jugements. Henri Luzarche n'a jamais été synonyme de bon choix dans ma vie. Plus que jamais depuis l'imbroglio de tous ces dilemmes insolubles, un avertissement hurle dans mon esprit.

' Ne fais pas ça, Sam ', me supplie la voix d'Ophélie, et je devine à l'avance à quel point je m'apprête à la décevoir.

Pire que cela, même : à la blesser. Dans son amour et dans sa confiance.

' Ne m'inflige pas ça... '

Le visage d'Adam se superpose à celui d'Ophélie :

' Sam, si tu continues dans cette voie, tu le regretteras toute ta vie ! Tu es persuadé de pouvoir le supporter maintenant, mais dans dix, quinze, vingt ans, crois-moi, tu repenseras sans cesse à ce moment, et tu prieras pour avoir une chance de revenir en arrière ! '

J'éprouve un brusque accès de haine pour lui, aussi soudain qu'inexpliqué. De la haine pour tout le mal qu'il m'a fait. Et pour le mal qu'il a essayé de me faire. Cela n'arrête pas ma conscience, qui m'impose déjà une autre image, la plus terrible de toutes :

' J'ai eu tort, je le sais ', j'entends ma propre voix sangloter sur le cadavre de la créature, à peine quelques heures plus tôt, dans l'atmosphère glacée du laboratoire de dissection. ' Adam avait raison : j'ai fait le mauvais choix et je donnerais tout pour revenir en arrière... Mais je ne peux pas. '

Je ferme les yeux. Tout en moi désirerait renoncer, mais j'en suis absolument incapable. À cet instant, la logique n'a plus de place dans mon esprit. Je veux garder cette créature, au-delà de tout remords et de toute conséquence. Je frappe à la porte de Henri Luzarche :

— Entrez, lance la voix sévère de mon père.

Il ne cache pas sa surprise de me voir. Debout au milieu de sa cabine, un peu plus vaste que les autres, il est occupé à boutonner sa chemise — impeccable et sur mesure, comme d'habitude.

— Sam ? Que me vaut ce plaisir matinal ?

Je referme la porte derrière moi. Ironiquement, l'espace privé de mon père ressemble à ce que je me serais imaginé étant enfant pour les appartements du capitaine Nemo. Une collection de vieux instruments de navigation orne l'étagère au-dessus de son bureau : astrolabes et sextants qui renvoient leurs reflets dorés à la lueur d'une lampe à huile à l'ancienne. Un épais tapis persan côtoie une peau de panthère des neiges déployée juste au pied du lit. Une belle manière pour Luzarche de montrer sa supériorité envers ce prédateur primaire, sans doute... Une toile originale de Turner dévoile un paysage de tempête tout de suite en face de l'entrée, et, comble de la fantaisie, au coeur de la paroi de gauche qui forme la coque du navire, on a percé un hublot sous-marin, qui offre à Henri Luzarche une vue imprenable sur les profondeurs de la fosse quelques mètres au-dessous de nous.

Je m'avance sur le tapis qui étouffe le bruit de mes pas. Je sais, à la seconde où j'ouvre la bouche, que je bascule de l'autre côté d'un choix définitif :

— La créature est vivante, j'articule.

Luzarche fronce immédiatement les sourcils :

— Quoi ? Qu'est-ce que tu...

— Elle est vivante : je l'ai vue. Ce n'est pas son cadavre que nous avons placé en casier frigorifique, c'est sa chrysalide. Elle est en train de se métamorphoser.

Une ombre de colère passe sur le visage de mon père :

— Si tu n'as rien trouvé de mieux pour m'importuner, je...

— Pourquoi est-ce que je viendrais te raconter une chose pareille, si ce n'était pas vrai ?

J'inspire à fond. L'argument semble avoir fait mouche dans l'esprit de Luzarche, puisqu'il me laisse le bénéfice du doute :

— Écoute. Je sais que ça a l'air délirant. Moi-même, quand je m'en suis rendu compte, je n'ai pas voulu y croire. Mais le sonomètre est formel : la créature émet toujours des infrasons. À la lumière, on peut percevoir des mouvements sous la gangue qui s'est formée autour d'elle. Cette gangue est encore malléable, si bien que l'on peut même la voir bouger, comme la nymphe d'un papillon.

— Est-ce que tu te rends compte de ce que tu dis ?

— Oui, je m'en rends compte ! Franchement, je suis surpris que cela t'étonne autant. Ce n'est pas toi qui répètes depuis des années à qui veut bien l'entendre que ces créatures sont hors du commun ? Visiblement, elles ont défié toutes tes espérances.

Luzarche se passe la langue sur les lèvres et évite mon regard : sa manière à lui de gagner du temps. Tels les vieux instruments rassemblés autour de lui, je peux presque écouter les rouages de son esprit grincer sous l'effort. Pour ma

part, je me sens vide. Déchargé du poids de ce que je devais lui dire. Encore incertain quant au mal que je viens de m'infliger à moi-même, sans parler d'Ophélie, ou de la créature.

— Tu es absolument sûr de ce que tu affirmes ? finit par insister Luzarche en se retournant vers moi.

— J'en suis sûr, je réponds automatiquement. Je ne serais pas venu te le dire si ce n'était pas vrai.

— Bon sang...

Ça y est, je la vois. La flamme du fanatisme qui se rallume dans les yeux pâles de mon père :

— Tu as raison : elle ne cessera jamais de nous surprendre. Et ces foutus gorilles de Saipan qui sont toujours là...

— Ophélie soutient que les lépidoptères mettent entre plusieurs semaines et plusieurs années à se transformer. On devrait pouvoir garder la créature à l'abri jusqu'à ce qu'ils aient fini leur enquête.

— Ta petite chérie est au courant elle aussi ?

Je hausse les épaules :

— C'est elle qui s'est rendu compte de ce qui se passait.

Je cherche mes mots, mal à l'aise, mais il n'y a pas moyen de l'éviter :

— D'ailleurs, il faut que je te prévienne... Elle m'a demandé de remettre la créature à l'eau.

— Quoi ?

Les veines de Luzarche ressortent sur son front d'ordinaire si calme. J'avale ma salive et contiens le goût amer de bile qui remonte depuis mon estomac :

— Elle voit là une opportunité de la libérer avant que tu ne lui fasses à nouveau subir de mauvais traitements, susceptibles d'entraîner sa mort définitive, cette fois-ci. C'est pour ça que je suis venu te prévenir tout de suite.

— Et elle, où est-elle ?

— Avec la créature. Mais elle a promis de ne rien tenter avant que nous n'en ayons reparlé au préalable.

— Mon pauvre Sam, tu es décidément bien naïf !

Luzarche attrape en coup de vent sa veste de costume :

— Ophélie tiendra parole ! je proteste pour le retenir. C'est moi qui ai rompu la mienne. En venant t'avertir.

Cela a le mérite de stopper net Luzarche dans son élan. Il se retourne lentement vers moi, véritablement troublé :

— Pour que tu en arrives à t'en remettre à moi... Cette créature doit beaucoup compter pour toi.

Je hausse un sourcil sarcastique :

— Je ne sais plus dans quelle langue je dois te le dire.

D'autorité, je me place entre lui et la sortie :

— Nous devons réfléchir à la marche à suivre avant de nous précipiter, je lui intime, la main sur la poignée de la porte. Comme tu l'as dit, les hommes de Saipan sont toujours là. Nous devons penser au bien-être de la créature en priorité. Même si c'est un animal des abysses, je ne suis pas persuadé qu'un casier frigorifique soit le meilleur environnement pour elle. Nous ne pouvons pas l'y laisser jusqu'à notre arrivée à Saipan, et nous ne pouvons pas non plus prendre le risque de l'exposer aux yeux des militaires.

Luzarche acquiesce, livré à ses réflexions :

— Leur enquête porte sur le suicide d'Adam, marmonne-t-il. Ils veulent remorquer l'*Achéron* jusqu'à Saipan, mais cela n'a aucun rapport avec le *Résolu*. Ils ont déjà recueilli tous nos témoignages ici... À partir de là, je ne vois pas ce qui nous oblige à les suivre.

— Ils ne seront peut-être pas du même avis que toi. Comme ils l'ont si justement rappelé : un homme est mort.

Luzarche secoue la tête :

— Je vais passer quelques coups de fil, déclare-t-il. Je vais devoir m'endetter auprès de deux ou trois pontes de l'ambassade, mais peu importe. J'étais prêt à retourner à Saipan tant que nous avions un cadavre à autopsier et que nous avions tout notre temps, mais si ce que tu me dis est vrai... Chaque seconde qui passe est une seconde de perdue pour la recherche. Nous devons suivre sa métamorphose vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et à l'écart de toute pollution extérieure.

Je ne trouve rien à ajouter, si ce n'est manifester mon approbation. Une dernière complication reste en suspens :

— Papa, je l'interpelle, et je hais la sensation de ce mot sur ma langue. Ophélie m'a fait jurer de ne rien te dire sans lui en avoir parlé d'abord. Au cas où je trahirais ma promesse, elle m'a menacé de te révéler des choses, qui... Qui pourraient nuire à ma place à la tête de cette mission.

Luzarche me scrute intensément :

— Quel genre de choses exactement ?

— Elle pourrait prétendre que j'ai fait une tentative de suicide, par exemple. Cette nuit.

— Et je devrais la croire ?

Sous le regard impérieux de mon paternel, je ne réponds rien. Je suis incapable de lui mentir alors que je sais pertinemment qu'il lira en moi comme dans un livre ouvert. Il se contente d'un rictus :

— Tu dois décidément avoir ça dans le sang, pas vrai ? Si même tes gènes sont contre toi, pourquoi lutter ?

Je garde à nouveau le silence. Il ignore probablement qu'il vient de frapper en plein dans l'une de mes insomnies préférées : par le biais de ma mère, suis-je génétiquement prédéterminé au suicide ? Et si oui, à quoi bon s'entêter ?

— Je ne prêterai pas attention à ce que me dira ta petite miss insectes, lance alors Luzarche de son air condescendant qui lui correspond tellement. Si elle porte des accusations, eh bien, je les écarterai comme j'ai déjà écarté toutes les âneries qui sortent de sa jolie bouche.

J'ai du mal à le croire :

— Ce serait pourtant une superbe opportunité pour toi de me virer définitivement du projet, je raille, trop conscient d'à quel point j'ai dû me rendre vulnérable face à lui.

Il fait écho à mes pensées :

— Et tu t'en rends bien compte, pas vrai ?

Brusquement, il passe sa main derrière ma nuque ; un rapprochement contre lequel tous mes poils se hérissent :

— Cela n'a jamais été ma volonté de travailler contre toi, mon fils, m'assure-t-il en m'imposant son insupportable odeur d'eau de Cologne. C'est toi qui as toujours voulu nous transformer en adversaires. Moi, je serais ravi de faire équipe avec toi.

— Oui, je me dégage, cynique. Sous *tes* conditions.

— Je me suis montré dur avec toi parce que je doutais de tes convictions. Mais aujourd'hui, tu m'as prouvé à quel point cette mission te tenait à coeur.

— Pourquoi, parce que j'ai trahi ma petite amie ? Parce que j'ai préféré te dire la vérité à toi ?

— Exactement. Je ne me fais pas d'illusions, tu sais : j'imagine très bien ce que ce choix a dû te coûter. Cela mérite bien que tu conserves ta place à la tête de l'équipe.

Ces mots doux ne suffisent pas à endormir ma méfiance. Avec Henri Luzarche, il vaut mieux toujours garder l'oeil ouvert :

— Je refuse que le fiasco de la dernière fois se reproduise, je l'avertis. Si on travaille ensemble, je veux que ce soit aussi sous mes conditions. La créature sera bien traitée désormais.

Luzarche hoche la tête avec décontraction :

— Je reconnais que sa mort était un désagrément dont on aurait bien pu se passer. Tu as raison. Nous nous y prendrons plus en douceur cette fois.

— Parfait.

Une dernière hésitation :

— Et Ophélie ?

Le sourire que m'accorde Luzarche me paraît beaucoup trop jouissif :

— C'est toi le chef de la mission, Sam. C'est à toi de décider si tu veux qu'elle reparte avec les hommes de Saipan ou non.

— Je ne pourrais jamais lui infliger ça...

— Alors tu serais prêt à garder une potentielle traîtresse à bord ? Un électron libre susceptible de te désobéir à n'importe quel moment, à mettre en danger la sécurité de la créature ?

Entendre mon père s'inquiéter de la sécurité de la créature, ce serait presque à mourir de rire... Une solution éclate dans mon esprit :

— Elle reste notre seule entomologiste, je rétorque. Elle connaît ces phénomènes de métamorphose mieux que n'importe qui d'autre à bord.

— Et cela justifie le risque que tu veuilles la garder ?

— Oui. Nous avons besoin d'elle.

Luzarche hausse les épaules :

— Très bien. Mais ce sera à toi de la surveiller.

— Je m'en chargerai, ne t'inquiète pas.

Nous nous jaugeons encore l'un l'autre quelques instants. Le malaise au creux de mon ventre grandit. Pour la première fois de ma vie, mon père et moi sommes du même côté. C'est ensemble que nous sortons de la cabine pour nous

rendre en toute hâte au laboratoire de dissection, où Ophélie est toujours occupée à monter la garde. Dès qu'elle nous aperçoit Luzarche et moi, elle comprend :

— Non...

Quelque chose se brise dans ses yeux. Entre nous. Quelque chose qui ne reviendra jamais plus. Ophélie me dévisage de ses grands iris implorants, dévastée par l'évidence, mais mon père ne lui accorde aucune pitié :

— Mademoiselle Lastolat, écartez-vous du casier, lui ordonne-t-il.

Ophélie se tourne vers moi. Peut-être espère-t-elle encore que je vais renier ma décision, que je vais me dresser auprès d'elle et la défendre. Je n'en fais rien.

— Comment as-tu pu ? s'exclame-t-elle alors. Comment ?

— Mademoiselle Lastolat, écartez-vous du casier.

— Il a voulu se suicider cette nuit !

Elle pointe sur moi un doigt accusateur :

— Il vous l'a dit ? Le grand chef de votre mission : il a voulu se suicider, et emporter la créature avec lui.

Luzarche et moi échangeons un regard, mais il se contente de répondre :

— Je ne mets pas en doute la loyauté de mon fils, mademoiselle. La vôtre, en revanche, est plus que discutable. Vous avez le choix : Sam, qui demeure à la tête de cette mission, insiste pour que nous vous conservions dans l'équipe en tant qu'entomologiste. À ce titre, vous ne répandrez plus de rumeurs mensongères à son encontre. Vous ne questionnerez plus son autorité, et vous ne désobéirez plus à ses ordres. Si ces conditions ne vous semblent pas acceptables... Libre à vous de vous en retourner à Saipan avec ces messieurs de la police, qui se feront une joie de vous rembarquer avec eux. Vous ne reverrez plus jamais la créature. Vous n'aurez plus aucun mot à dire sur sa santé ou sur la façon dont elle est traitée.

Deux larmes roulent sur les joues d'Ophélie. Tout le temps qu'a parlé mon père, elle n'a fixé que moi, rien que moi. Son expression, d'abord suppliante, s'est durcie à mesure que Luzarche édictait ses consignes :

— Tu es exactement comme lui, finit-elle par cracher. Tu le méprises et tu prétends que tu as peur de devenir comme lui, mais c'est déjà fait. Regarde-toi. Tu parles d'une créature, mais c'est toi qui es un monstre. Tu es monstrueux !

Ces mots, plus que tous ceux échangés en cette terrible nuit, m'atteignent plus que tout. Je soutiens toujours son attention, mais elle me brûle, d'une façon dont je ne guérirai jamais.

' Que suis-je en train de m'infliger ? ', murmure mon esprit. ' Que suis-je en train de m'infliger ? '

L'angoisse sourde, latente, d'avoir fait le mauvais choix me précipite déjà dans les affres du doute. J'en suis presque au stade où je préférerais foncer tête baissée plutôt que d'admettre que je me suis trompé.

À mes côtés, Luzarche saisit ce qu'il voit comme une opportunité :

— J'en déduis que vous nous quittez ? lance-t-il.

Ophélie ricane :

— Ne comptez pas sur moi pour vous faciliter la tâche. Si tu ne veux plus de moi, Sam, à toi de donner l'ordre. Sinon, je reste là.

Je perçois l'air interrogateur de mon père, qui me somme de prendre une décision.

— Elle reste, je décrète.

Et alors, incapable de les supporter, elle, lui et moi compris, je quitte le laboratoire, loin des démons qui me rattrapent déjà.

Aide-moi

Quelques heures à peine après notre découverte, les officiers de la police de Saipan quittent le *Résolu*, à bord de leurs propres navettes, la carcasse chancelante de l'*Achéron* remorquée derrière eux. Luzarche père n'a pas menti : quelques coups de téléphone agrémentés de promesses connues de lui seul auront suffi à nous débarrasser de la curiosité des forces de l'ordre à l'égard de notre mission. C'en est presque effrayant. Jusqu'à quel point son engrenage de rouages peut-il bien s'étendre ? Jusqu'où pourrait-il le conduire, lui qui a toujours su s'attirer les bonnes grâces de ceux qui ne le fréquentent pas vraiment ?

Debout sur le pont du navire, sous la pluie battante, les membres de mon équipe scientifique et de celle de mon père assistent au départ. Ce changement de plan dans la précipitation nous a contraints à nous séparer de l'équipage de l'*Achéron*. Il n'y avait en effet nulle tâche utile à leur confier sur le *Résolu*, et pas suffisamment de place pour les accueillir à bord de manière durable. J'ai donc dû congédier le capitaine de l'*Achéron* et son aura solaire, son respect profond pour les abysses, et m'en remettre entièrement à mon père...

À contempler l'*Achéron* disparaître derrière son rideau de pluie, la silhouette des hommes que l'on y abandonne dressée telles des ombres fantomatiques dans les limbes infernales, je ne peux m'empêcher d'éprouver un indescriptible malaise. Une culpabilité battante qui me force à regarder ces marins s'éloigner, comme si je n'allais plus jamais les revoir. Ni eux, ni aucune trace de civilisation extérieure. Nous sommes seuls avec l'île Blackney, désormais.

Nous nous en retournons sans tarder dans les entrailles de notre nouveau vaisseau amiral. À présent que toute surveillance est écartée, il est temps de mettre nos hommes au courant de ce que la créature est véritablement devenue. Une tension palpable se murmure dans les rangs, électrise les conversations, accélère le pas jusqu'au laboratoire de dissection.

La créature. Ces mots sont repris sur toutes les lèvres. Car quelle autre raison pourrait bien justifier l'intervention en haut lieu de l'ambassade française, du CNRS, de la National Science Foundation, du Ministère des Affaires Etrangères, du Ministère de la Recherche, et du gouverneur américain des îles Mariannes du Nord en personne ?

Lorsque nous sommes tous réunis dans l'espace exigu du laboratoire — les quinze savants restants de mon équipe, et les dix-neuf fidèles à mon père —, nous demeurons un instant silencieux face au casier qui renferme la créature. L'habitacle voisin, celui qui contenait le corps d'Adam, hurle son absence sans que personne n'ait besoin de le mentionner. J'essaye de toutes mes forces de le chasser de mes pensées. Ophélie est là elle aussi, avec son regard qui m'assassine à chaque seconde, telle une incarnation vivante de ma conscience. J'échange un coup d'oeil avec mon père, qui m'invite à prendre la parole. Comme c'est gracieux de sa part. Le maître à bord m'autorise à conserver la tête de ma mission. Ou du moins, à en donner l'illusion...

Je me racle la gorge :

— Comme vous vous en doutez, nous avons fait une découverte majeure, j'annonce sans m'embarrasser de préambules. La créature n'est pas morte. La gangue brunâtre qui s'est formée autour de son corps est en réalité une chrysalide, qui abrite le prochain stade de sa métamorphose.

Un tonnerre d'exclamations éclate dans le laboratoire, mais Luzarche rétablit aussitôt le silence. Il tire le casier de la créature d'un coup sec et expose sa nymphe aux yeux de tous. Une sorte d'émerveillement béat parcourt les rangs. À présent que la réponse est délivrée au grand jour, elle semble presque évidente. Sur le visage de plusieurs de mes propres chercheurs, y compris Louis, je peux lire l'expression : ' Comment ai-je pu ne pas y penser plus tôt ? '. Telle est la magie de la science. Parfois, l'explication se trouve juste sous notre nez, mais elle paraît trop extraordinaire pour que l'on puisse simplement l'envisager. Ophélie, elle, l'a fait. Elle est la seule à demeurer en retrait pendant que nos collègues se penchent déjà sur le cocon pour l'examiner. Sur son visage à elle, je peux lire tout le regret et le dégoût qu'elle éprouve, pour cette scène et pour elle-même. Pour avoir permis que tout cela soit possible.

Je laisse les chercheurs tout à leur contemplation, le temps que les questions émergent naturellement des plus sceptiques d'entre eux :

— Comment êtes-vous sûrs qu'elle est encore en vie, et qu'il s'agit bien d'une chrysalide ? demande Simon, toujours prompt à remettre en doute mes affirmations.

Une qualité pour laquelle je l'avais d'ailleurs engagé...

Cette fois, c'est mon père qui répond à ma place :

— Des mouvements sont discernables à la lumière, déclare-t-il. Les émissions d'infrasons sont constantes sur le sonomètre. Et nous comptons mener à bien d'autres examens, bien sûr, pour comprendre exactement ce à quoi nous avons affaire. La découverte remonte à seulement quelques heures : il reste encore beaucoup à analyser. Nous avons attendu que les policiers de Saipan soient repartis avant de vous mettre au courant, afin de préserver la sécurité et le

secret de nos recherches. À présent, le professeur Sam Luzarche et moi-même exigeons de vous une totale implication pour collecter le plus d'informations possible sur ce phénomène.

— Avez-vous tenté d'écouter son coeur ? intervient Sibylle. Nous pourrions sans doute envisager une échographie de la chrysalide.

— Et pourquoi pas une IRM ?

— Pensez-vous qu'un milieu aquatique serait plus sain pour elle ?

— Rien de tout cela n'a encore été déterminé, tranche Luzarche. La première chose à faire avant de nous précipiter est d'établir un protocole précis des différentes tâches à accomplir.

Il m'adresse un regard lourd de sens :

— Nous ne voulons pas reproduire les circonstances de la semaine précédente. Cette fois-ci, le bien-être de la créature doit être garanti avant tout. Si nous désirons qu'elle survive, et voir ce qui sortira de cette chrysalide, nous devons l'étudier sans porter atteinte à son développement. Les examens invasifs sont donc proscrits. Alors, des suggestions ?

Les heures suivantes, nous les passons à définir un cahier des charges détaillé de tout ce qu'il nous reste à entreprendre. Nous remettons la nymphe dans son caisson réfrigéré et nous nous déplaçons dans la salle de réunion du *Résolu*, pour disposer de davantage d'espace. Chacun y expose ses idées, les possibilités pour les appliquer, leur dangerosité ou leur pertinence. Seule Ophélie ne participe pas. Elle reste assise au dernier rang, séditieuse par son silence, qui ne passe pas complètement inaperçu. Quelques-uns de nos collègues, surtout parmi mon équipe, émettent quelques réserves quant au sort qui sera réservé à la créature à l'avenir.

À tout cela, Henri Luzarche répond qu'il ne voit pas d'intérêt à la faire souffrir inutilement. Il lui promet le même traitement précautionneux que celui dédié à toute espèce animale rare dans n'importe quel laboratoire de recherche. Peut-être parce que c'est lui qui prononce ces mots, tous sont enclins à le croire, et les inquiétudes disparaissent. En moi, le phénomène est exactement l'inverse. Mais cela ne m'empêche pas de participer malgré tout. Les idées me viennent même plus vite que n'importe qui d'autre. Et au-dessus du malaise, au-dessus de la culpabilité lancinante qui se débat tout au fond de moi, avec les voix d'Ophélie et d'Adam mêlées, c'est la frénésie qui me domine à nouveau. Cette frénésie de savoir, de découverte, frénésie de rejoindre ma créature et de l'accompagner enfin dans cette transition qui est la sienne, de porter plus loin mes rêves les plus fous grâce à elle...

Dans les jours qui suivent, nous nous employons tout d'abord à effectuer de simples tests. Le coeur de la créature est écouté au stéthoscope, et nous confirme qu'elle est en vie et en bonne santé, bien que dans une phase d'activité très lente. Une échographie nous permet ensuite d'observer des formes indistinctes au sein de la résine qui protège son secret. Pour l'instant, rien qui ne laisse deviner en quoi elle peut bien se transformer. Elle possède toujours un crâne, des organes, deux mains et deux bras, une queue et des nageoires. Sa masse a légèrement augmenté, et ses mouvements, bien que discernables, ont tendance à s'amenuiser à mesure que le cocon autour d'elle se durcit. D'après Ophélie, qui consent à nous accorder son expérience d'entomologiste uniquement lorsqu'on lui adresse directement la parole, la prochaine étape de la métamorphose verra la créature se digérer elle-même, sous l'effet d'enzymes qui réduiront son corps à un état semi-liquide, brouillant définitivement les cartes quant à son devenir. Nous décidons par conséquent de procéder à une échographie de la nymphe matin et soir, afin de surveiller attentivement ce processus.

De vifs débats ont également lieu en ce qui concerne le milieu idéal pour la transformation de la créature. Animal aquatique, elle se retrouve pourtant hors de l'eau depuis plusieurs jours, et même pire que cela : placée à l'intérieur d'un casier de réfrigération. Il est possible que son cocon l'ait protégée des attaques extérieures, de l'air et du froid, mais comment savoir ce qui serait désormais le mieux pour elle ? La plonger à nouveau en milieu liquide reviendrait à bouleverser son environnement de façon brutale, mais n'est-ce pas censé être, après tout, son habitat d'origine ?

Mon père et moi optons finalement pour une réhabilitation en douceur. Nerveux, la moindre de mes pensées tournée vers elle, je tiens à m'en occuper moi-même : je commence tout d'abord par humidifier sa chrysalide, afin d'identifier une quelconque réaction négative. Je verse de l'eau régulièrement sur sa surface, veille à maintenir la résine mouillée, avant de tester sa solidité et son imperméabilité. Au final, devant l'absence d'incidences visibles, Louis, mon père et moi-même soulevons le cocon pour le replacer dans le petit bac d'eau salée. Là encore, nous l'y laissons quelques heures, avec une surveillance attentive des constantes de la créature et de l'état de son enveloppe protectrice. Enfin, puisque de toute évidence, l'immersion n'entraîne aucun impact néfaste sur elle, nous la plongeons dans le grand aquarium d'étude du *Résolu*, similaire à celui de l'*Achéron*, mais avec une contenance légèrement supérieure. Nous établissons le QG des opérations dans le laboratoire attenant, et depuis, nous gardons le regard rivé sur la vitre transparente du bassin, et le trésor en formation qu'il abrite.

L'IRM est proscrite, de même que les prélèvements de liquide intrachrysalide. À aucun prix, nous ne voulons perturber l'équilibre interne de la créature, et l'IRM, avec son vacarme assourdissant, aurait pu constituer une nuisance dont les effets nous auraient été totalement imprévisibles. Non, tout juste autorisons-nous de timides échantillons de résine, et c'est tout. Les résultats sont conformes à ceux auxquels on pourrait s'attendre dans le cas d'une métamorphose de lépidoptère. Tout ce que nous pouvons faire à présent, c'est nous armer de patience, avec l'espoir que la mutation

complète ne prendra pas des années.

℘

Étendu sur ma couchette en hauteur, je cherche en vain à trouver le sommeil. Il est évident qu'Ophélie ne partage plus ma cabine depuis le départ des policiers de Saipan, pas plus qu'elle ne partage l'air que je respire, lorsqu'elle peut l'éviter. Je ne crois pas qu'elle m'ait adressé plus de dix mots en dehors des quelques réponses que j'exige d'elle quand il est question de la créature. Cela fait maintenant un mois que la chrysalide repose au fond de l'aquarium du *Résolu*, brune et immobile, figée dans l'attente qu'elle suscite en nous tous.

Il y a environ trois semaines, la ' digestion ' mentionnée par Ophélie a bien eu lieu. Nous avons pu observer grâce à l'échographie les formes de la créature se dissoudre lentement, son ossature perdre de sa consistance et se fondre dans le liquide ambiant, engloutissant tout ce que nous pensions savoir d'elle dans une grande soupe indéfinie. Ne reste plus que le mystère. Le cocon de la nymphe s'est épaissi, jusqu'à atteindre une résistance et une opacité telles que les ondes de l'échographe ne parviennent plus à le pénétrer. Nous sommes désormais aveugles, condamnés comme les tous premiers curieux de la Terre à demeurer muets devant l'énigme de la création et de la naissance, livrés à l'inconnu.

Dès que je ferme les yeux, comme en cet instant, mes pensées tentent de percer cette énigme insoluble, de se glisser sous les multiples couches protectrices pour déceler la vérité qui réside juste là, au creux de la chrysalide. Je visualise une silhouette à moitié humaine, comprimée dans son enveloppe organique, irrésistiblement ramollie par tout un ensemble de sucs acides qui la décompose en une myriade d'éléments nouveaux, un puzzle dont on ignore encore totalement quel sera le motif final. Je ressens la douleur de la transformation dans mes veines ; je peux presque imaginer mon corps s'atrophier, les parties tendres de mes chairs céder les premières, se liquéfier, tandis que mes os s'effritent lentement comme un récif attaqué par les siècles...

Tels sont mes rêves ces dernières semaines. Ils me portent dans des cauchemars infinis, où la créature n'émerge jamais de sa prison brunâtre, condamnée à demeurer indéfiniment un mystère avorté, une question sans réponse. La chrysalide s'ouvre sous mes yeux, et il ne s'en écoule qu'une substance nauséabonde qui contient tout ce qu'elle a jamais été, réduit à l'état de molécules. Son développement s'interrompt, et nous ne découvrons au creux de sa carapace chitineuse qu'un monstre chimérique et sans vie, un foetus mort-né, horriblement difforme, une erreur de la nature si abominable qu'elle l'aura elle-même rejetée.

La mousson cogne au-dessus de ma tête, comme pour scander mes pensées. La pluie est particulièrement violente ce soir. Elle frappe la tôle du navire telle la lame de milliers d'épées conjuguées, harcèle les hublots, plante dans mon crâne son tambour obsédant. J'ai comme toujours la sensation absurde de percevoir la présence de l'île Blackney non loin de moi. Le grondement sourd du volcan Ria, ses infrasons mariés à ceux de la créature pour mieux les amplifier, les porter à nos oreilles insouciantes de leurs effets.

Je me masse compulsivement les tempes, dans le vain espoir d'atténuer ce mal de tête oppressant qui a tendance à me saisir ces temps-ci à la tombée de la nuit. Rien n'y fait. Je dois malgré tout finir par m'endormir, de l'inconscience fiévreuse qui me sert désormais de sommeil, car à nouveau, mon esprit se couvre de visions abstraites.

Je suis sur l'île Blackney. À l'intérieur de la caverne où j'ai ramassé des écailles semblables à celles de la créature, il y a me semble-t-il une éternité. Cette fois-ci, je ne suis plus seul : beaucoup d'hommes et de femmes sont là. Ils vont et viennent, à la lueur de plusieurs petits foyers que l'on a allumés au centre de cercles de pierre, pour repousser la nuit noire. Leur peau satinée se pare de reflets dorés à la chaleur des flammes. Ils sont si souples et gracieux, à oeuvrer à leur tâche dont j'ignore tout, leurs hautes silhouettes fines et musculeuses défiant presque la pesanteur.

Les femmes arborent de longues chevelures raides, tressées de coquillages, qui cliquettent à chacun de leurs pas. Les hommes eux portent leur crinière aux épaules, leurs visages couverts de peintures enroulées qui subliment leur beauté déjà envoûtante. Pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression de saisir ce que mon père voulait dire, lorsqu'il peinait à trouver ses mots pour décrire ce peuple. Ce sont les habitants de l'île Blackney que j'ai sous les yeux, et, peut-être parce que je suis en train de rêver, ou peut-être parce qu'ils sont morts depuis longtemps, et que leur souvenir les drape de mystère, ils paraissent totalement irréels. Trop parfaits pour pouvoir exister, trop éthérés, nobles et insondables. Aussi insondables que la fosse à leurs pieds.

Ils s'associent à deux ou à trois pour transporter de lourdes charges, qu'ils déposent sur le sable rouge de la grotte, au bord du lac d'eau soufrée que j'avais déjà repéré la première fois. À y regarder de plus près, je parviens enfin à identifier leur fardeau : ce sont des chrysalides, des dizaines de chrysalides, toutes alignées les unes auprès des autres, frémissantes dans l'atmosphère chaude de la caverne. Des chants montent autour de moi, des prières, des danses, et la tête me tourne ; elle se compresse comme un fruit vidé de son jus.

Mon rêve se trouble. Un liquide brun recouvre à présent ma vision, comme si j'observais le monde à travers un bocal rempli de marmelade. Je ne distingue plus rien autour de moi. Les voix se sont tues ; la chaleur de l'île s'est dissipée. Je n'entends plus qu'un battement sourd qui résonne dans mes tympans, une sorte de pulsation aquatique, spongieuse, perdue dans une substance plus épaisse que de l'eau. J'ai du mal à me mouvoir. L'espace autour de moi est étriqué et obscur. Une faible lumière perce à travers la mélasse qui m'immobilise, mais ce n'est pas assez pour que j'identifie mon

environnement. Il fait très froid, sans que cela me gêne. J'y suis habitué. C'est une sensation fraîche qui glisse contre ma peau comme un courant d'air délicieux.

Je remue un peu ; je teste mon corps. Il me semble curieusement étranger. Comme si je l'utilisais pour la première fois, incapable d'en prendre encore pleinement le contrôle. Mes bras sont bloqués de chaque côté de mon torse par une sorte de carapace visqueuse qui résiste à la pression. Mes doigts me paraissent écorchés, de même que mes membres inférieurs, atrocement douloureux. Ce qui devrait me servir de jambes ne ressemble qu'à une tige de métal en fusion, une longue écharde de souffrance brûlante qui remonte le long de ma colonne vertébrale et se répand dans mon dos, mes côtes, le creux de mes reins. Je me sens plus fragile et plus fin, tel un papillon tout juste éclos.

Ce mot éveille quelque chose en moi : papillon... Une petite pique de conscience, qui me sort de ma prison aqueuse pour m'alerter. Je ne suis pas moi-même. Ce corps n'est pas le mien ; il est tout nouveau. Et il appartient à la créature.

Je lutte pour me réveiller. La chair que j'occupe lutte en retour : les mains se débattent ; les ongles raclent la surface, mus par un désir irrépressible de percer cette gangue qui les enferme. Une sorte d'urgence se fraye un chemin dans ma poitrine, la remplit de panique. Une fois encore, ces sensations ne sont pas les miennes. J'éprouve beaucoup de douleur, d'incompréhension et d'angoisse. Je suis littéralement terrorisé. L'adrénaline se déverse à flots dans mes veines et exacerbe la moindre de mes perceptions : le fluide autour de moi, ma peau si fine, mes terminaisons nerveuses à vif, et le relief glissant de cette coque qui ne veut pas céder...

Jamais je n'ai eu aussi peur de toute ma vie, et cependant, une petite facette de ma conscience mesure encore ce que ces pensées ont d'étranger en moi. Une partie de leur sens m'échappe totalement : le reflet d'un esprit trop différent du mien, fruit d'une évolution séparée de la mienne des millions d'années auparavant, et qui plonge ses racines loin dans le monde reptilien, abyssal et froid. Le cerveau que j'investis ne fonctionne tout simplement pas comme le mien. Ses raisonnements me sont aussi intelligibles que le serait une langue étrangère, antique et oubliée, parlée par de lointains cousins des générations avant ma naissance. Ce ne sont ni des images, ni des mots, rien que des impressions fugaces qui me lient à cette entité hors du commun l'espace de quelques instants...

Je comprends enfin ce qui est en train de se passer. J'ai beau rêver, tout paraît si réel que je décide de prendre la main sur les événements : je me concentre, et je sombre davantage dans cette conscience inconnue, dans ce que mon être est tout simplement incapable de concevoir.

Le vertige m'aspire aussitôt. D'une seconde à l'autre, je bascule dans un univers totalement inaccessible à ma compréhension, un gouffre de ténèbres qui s'enfonce au plus profond des âges du monde, plus loin que l'échelle humaine ne peut l'appréhender. Je me revois face à la toute première vision de ce précipice, dans les eaux froides de Tahiti. Je me revois descendant le long des anfractuosités monstrueuses de la fosse des Mariannes, l'oeil implacable du Léviathan braqué sur moi. Je revois la conscience fondamentalement autre que j'ai perçue dans les iris de la créature, le jour où j'ai pu la contempler véritablement pour la première fois.

Mon esprit bégaie face à ce qu'il ne peut pas formuler. Les mots, les idées m'échappent ; je ne suis plus que sensations. La terreur revient en flèche, et cette fois, elle est mienne. Car je touche à quelque chose d'inaccessible à la nature humaine. Quelque chose de si ancien, de si démesuré dans l'espace et dans le temps, que cela déchire mon âme de part en part et la réduit au néant. Un abîme s'ouvre au fond de moi ; le même que dans la fosse des Mariannes. À l'intérieur, j'y distingue des formes que nul avant moi n'a jamais pu entrevoir : la même angoisse et la même fascination que celles que j'ai toujours éprouvées pour les abysses, et qui m'attirent encore aujourd'hui.

' Viens ', murmure la voix du Léviathan depuis son sarcophage de ténèbres.

Elle s'écrase sur moi comme une pluie de roches volcaniques. Résonne dans tout ce qui a été, est et sera ce que je suis. Elle crève mon humanité ; remplit l'infini. Face à ce tourbillon d'éternité, je me perds ; je ne suis plus rien. Je voudrais crier, mais mes poumons s'imprègnent d'eau : l'individu que je suis se dissout dans la présence absolue de cette conscience qui absorbe tout.

La brève étincelle de lucidité qu'il me reste se raccroche à cette évidence, cette vérité que j'ai toujours perçue au fond de moi : si jamais je plonge encore plus loin, je ne remonterai jamais. C'est la folie qui m'attend au fond de cet innommable. Le scientifique en moi voudrait se débattre, protester, mais l'angoisse atteint son paroxysme : la profondeur de cette conscience sans limites me hante jusqu'à l'os. Je dois rouvrir les yeux et lui échapper, fuir cet effroi indélébile qu'elle vient d'ancrer en moi pour toujours. Mais elle, cessera-t-elle un jour de me regarder... ?

Un craquement retentit. Au fond de moi ? Dans mon rêve, ou dans la réalité ? Mon esprit remonte vers la surface, vers le monde des hommes, l'ignorance et la raison. Je suis plongeur depuis suffisamment longtemps pour savoir qu'une telle ascension laissera forcément des séquelles. Mais je me rue vers la lumière malgré tout, les bras désespérément tendus devant moi, et l'enveloppe résineuse qui me retient prisonnier se fissure soudain sous mes doigts.

Le froid s'intensifie. Le contact direct de l'eau glacée contre ma peau toute neuve. Je déchire la coque qui m'oppresse, et je pousse de toute la force de mes muscles pour m'en extraire : je pousse encore et encore ; je me débats jusqu'à ce qu'elle se craquelle de toutes parts et me libère enfin. Je ressens toujours sa surface collante agrippée à mes mains, mais je suis libre. La partie inférieure de mon corps me pèse comme un poids mort inutile. Je la traîne malgré tout derrière moi, jusqu'à l'écoutille du sas dont la forme arrondie me paraît trouble dans cette eau trop sombre. Je plisse les

yeux, empli de frustration face à ma vision déclinante. Je presse mes mains contre le métal froid, et je me hérisse devant les perceptions nouvelles qu'elles me transmettent : l'âpreté du matériau sur mes paumes, la mobilité accrue de mes doigts...

Je réquisitionne à nouveau mes forces pour faire coulisser l'écoutille. C'est plus dur que je ne l'imaginais : je dois m'obstiner, de plus en plus contrarié par la faiblesse de ce corps que je maîtrise mal. Le panneau finit néanmoins par céder, et je l'attire à moi pour remplir le sas qu'il abrite. L'aspiration me projette dans la minuscule cabine et referme le battant derrière moi. Parfait. Je verrouille à nouveau le compartiment avant de m'attaquer à la deuxième écoutille. Celle qui me conduira vers l'extérieur. La coque de résine n'était qu'un premier pas : la liberté m'attend au-dehors, dans le royaume de la lumière.

Par l'épais hublot qui perce la cloison, j'aperçois l'homme de garde devant ma prison ce soir. Il dort affalé contre son bureau, et je sais qu'il ne se réveillera pas. J'actionne l'écoutille. L'eau contenue dans le sas se déverse instantanément dans la pièce à grand fracas, mais, comme je l'avais prédit, le savant reste plongé dans ses songes. Il ne réagit pas lorsque la vague soudaine fait glisser les roulettes de son fauteuil, ni lorsque mon corps maladroit s'effondre au sol avec un bruit mat.

Le choc m'étourdit quelques secondes, mais le manque d'oxygène me ramène aussitôt à moi : saisie de convulsions, ma poitrine se soulève compulsivement et expulse des torrents de liquide, qui dégoulinent le long de mon torse. Jamais je n'aurais imaginé que la souffrance puisse être aussi atroce. Je hoquette, incapable de me contrôler, rejette jusqu'à la dernière goutte d'onde salée, avant de redresser enfin mon visage et de prendre une longue, douloureuse inspiration.

L'air pénètre dans ma bouche, ma gorge, mes poumons. Il gonfle mes bronches et apporte avec lui un râle qui fait vibrer mes cordes vocales. J'aspire longuement, puis recrache, la poitrine en feu, comme si l'on m'avait ouvert en deux pour frotter mes alvéoles au papier de verre. Mais voilà qu'il faut recommencer : inspirer, expirer, et à chaque fois, la brûlure est plus insupportable.

Je me traîne sur le sol, le coeur en furie, bien trop conscient du peu de temps qu'il me reste. L'air apporte autant l'oxygène que la damnation. Ignorant l'eau glacée sur ma peau, la désorientation, et les quelques filets de sang qui ruissellent le long de mes coudes, je rassemble mes forces, et je prends appui sur mes bras pour me relever.

℘

Je me réveille en sursaut, ruisselant de sueur et le front bouillonnant. Le mal de tête transperce ma boîte crânienne comme un pic à glace, et je m'aplatis sur ma couchette avec un cri de douleur. Cela ne suffit pourtant pas à dissiper le rêve que je viens de vivre. La créature. J'étais la créature...

Le souvenir de son altérité me soulève d'un immense frisson. Sa profondeur, sa conscience inimaginable...

Mon coeur bat beaucoup trop vite dans ma poitrine, et chaque atome de mon être se charge d'une urgence irrépressible, qui me tire de mon lit malgré l'épuisement et la fièvre.

Un bref coup d'oeil à l'horloge suspendue au-dessus de mon bureau m'indique qu'il est plus de trois heures du matin. Le *Résolu* dort d'un sommeil de plomb, à l'exception du pauvre diable posté devant l'aquarium cette nuit-là : si mes souvenirs sont bons, il s'agit d'un collègue de mon père. Je l'ai vu dans mon rêve, comme s'il se tenait à côté de moi. Assoupi sur le clavier de l'un des ordinateurs du laboratoire. Tout avait l'air si réel...

La migraine pulse contre mes tempes, ce qui m'arrache une grimace. Je ne saurais définir le sentiment de catastrophe imminente qui me pousse à quitter ma cabine, les mains tremblantes, dévoré par la nécessité de vérifier ce qu'il se passe dans la salle de l'aquarium. Je remonte les coursives avec l'agilité d'un ivrogne par jour de tempête, en lutte pour éclaircir mes idées, pestant contre l'absurdité de ma situation. Une petite part de moi a conscience d'à quel point ma réaction est folle. Mais je ne l'écoute pas. La chrysalide, le froid, l'air dans mes bronches, la souffrance et la peur, tout cela était trop précis pour que je puisse l'ignorer... Au pire, cela ne coûte rien d'aller voir, pas vrai ?

Je pressens que quelque chose ne va pas à l'instant où j'arrive enfin dans le couloir de l'aquarium. Le seuil devant l'entrée est trempé. L'écoutille est restée entrebâillée. Je la franchis, et la réalité rejoint soudain mon cauchemar.

Le laboratoire repose, exactement tel que mes songes l'ont quitté. Une très grande quantité d'eau s'est répandue sur le sol ; la porte extérieure du sas s'ouvre béante, et le collègue de mon père, aussi incroyable que cela puisse paraître, demeure toujours endormi à son poste de travail. Je me précipite sur lui, hébété :

— Professeur Opsomer, je m'écrie avec un violent effort de mémoire pour me rappeler son nom. Professeur Opsomer, réveillez-vous !

Je lui secoue l'épaule, mais il n'affiche aucune réaction. Pris d'une soudaine crainte, je presse deux doigts contre son cou pour mesurer son pouls : il est lent et régulier. L'homme est plongé dans un profond sommeil. Je le secoue plus fort : toujours rien. Je finis par hurler :

— Professeur Opsomer !

Il grogne, entrouvre un oeil. Le referme aussitôt.

Désemparé, je jette un regard autour de moi, mais je sais déjà exactement ce que je vais trouver. Au fond de l'aquarium, la chrysalide gît, éventrée. Un liquide brunâtre chargé de particules organiques colore le bassin. Au sol, non

loin d'Opsomer, des traces de sang se diluent dans l'eau du sas et s'égrainent jusqu'à la porte d'entrée. Hypnotisé, je reviens sur mes pas et décide de les suivre. Je me souviens avoir vu des gouttes devant le laboratoire. De retour dans le corridor, les flaques sont bien apparentes, et elles prennent la direction du pont supérieur.

Je n'ose pas imaginer ce que cela signifie. Les conséquences défilent dans mon esprit, mais je suis encore incapable de les saisir. Je me précipite dans la coursive, le regard rivé au reflet de ces perles d'eau et de sang qui s'amenuisent à mesure que je progresse. Pas un seul instant, je ne songe à ce qui pourrait m'attendre au bout de cette piste. Le *Résolu* déploie devant moi son réseau de tunnels labyrinthiques, déroutant, même pour moi qui y vis depuis déjà près d'un mois. C'est uniquement au détour d'un escalier, alors que je gravis les marches qui me rapprochent de la surface, que soudain, j'aperçois une silhouette, à vingt mètres au loin, qui me tourne le dos.

Je me fige et referme mes mains sur la rambarde métallique, priant pour ne pas avoir été entendu. Pour la première fois depuis le début de cette sinistre traque, je réalise à quel point la peur me ravage les entrailles.

La silhouette paraît menue, très fine. Elle progresse lentement, les pieds nus, enveloppée dans une blouse de laborantin, lourdement appuyée contre la cloison gauche du couloir. Sa démarche mal assurée la contraint à avancer un pas après l'autre, les jambes traînantes, comme si elle craignait de les soulever du sol.

J'ai l'impression que mon sang est devenu totalement froid. Je ne sais plus quoi faire, ni quoi penser. Presque par automatisme, je finis de gravir les marches, et je m'approche doucement sans chercher à cacher ma présence. La silhouette sursaute et se retourne, plaquée contre le mur, pratiquement sur le point de s'écrouler.

Je cesse d'avancer. Je la dévisage sous la lumière crue des tubes cathodiques, trop abasourdi pour y croire. Et pourtant, tout mon être y croit déjà.

La créature a beaucoup changé lors de sa métamorphose à l'intérieur de sa chrysalide. Ses écailles argentées ont cédé la place à une peau laiteuse qui n'a jamais vu les rayons du soleil. Ses doigts palmés se sont séparés, bien distincts. Ses traits se sont adoucis pour lui donner une féminité indéniablement humaine. Des cils et des sourcils sont venus surligner ses yeux d'un vert intact, et un délicat duvet noir recouvre même son crâne à l'ovale parfait. Sous la blouse entrouverte qu'elle a enfilée à la hâte, une légère poitrine se devine, un pubis, et deux jambes totalement anthropomorphes...

Son regard capte le mien. Je suis perdu, incapable de réagir. Nous restons de longues secondes ainsi suspendus l'un à l'autre, paralysés par cette vérité hurlante : la créature s'est changée en être humain, et elle tente de s'évader.

Mes yeux se heurtent, encore et encore, à ce visage si semblable au mien. Il a perdu tout ce qui faisait sa rudesse des profondeurs. Les os se sont affinés, les traits harmonisés. Tout dans le dessin des sourcils, la courbe implorante de ces iris intenses, ce nez droit et subtil, ces lèvres tremblantes, exacerbe l'humain en moi. En appelle à ma pitié. Ce n'est plus le visage d'une créature mystérieuse capturée depuis les abysses : c'est le visage d'une femme, en proie à la détresse la plus totale.

Elle n'essaye pas de me fuir. Sans doute sait-elle qu'elle ne le pourrait pas. Pas sur ces jambes qui n'ont jamais été habituées à marcher, ni même à porter son poids. À quelques mètres à peine de nous, une sonnette d'alarme me fait de l'oeil de sa peinture rouge écarlate, et elle aussi l'a vue. Son regard va et vient entre le signal et moi, me suppliant de ne pas appuyer, me suppliant... De quoi, exactement ?

Indécis, j'avance d'un pas vers la sonnette, puis m'arrête au beau milieu du couloir. Le doute étouffe le moindre de mes raisonnements. La créature tend les mains vers moi, se rattrape immédiatement à la paroi derrière elle pour ne pas s'effondrer. Elle paraît si pathétique et effrayée que je me méprise à me tenir ainsi devant elle. Mais que puis-je faire ? Bon sang, que puis-je faire... ? Je ne saisis rien à ce qu'il est en train de se passer...

Alors, du fond de la gorge de la créature, un grondement rauque surgit soudain.

Je me fige. La créature plante ses prunelles droit dans les miennes. Elle m'indique que je ne peux plus m'en détourner désormais. Elle ouvre la bouche, laisse échapper ce râle indistinct : le son d'une voix qui n'a jamais servi à prononcer le moindre mot.

' Ce n'est pas possible... ', je songe en moi-même. ' Ce n'est pas possible... '

Le chuintement devient murmure. La créature le répète, s'y reprend à plusieurs fois, recommence, encore et encore. Mais au bout d'un moment, il n'y a plus aucun doute :

— Aide... moi, articule la créature. Aide-moi.

Décision

La peau de la créature est glaciale contre la mienne. Elle est encore trempée de l'eau de l'aquarium, ainsi que du sang qui s'écoule de ses plaies aux coudes. J'essaye de ne pas y prêter attention. J'essaye de ne pas voir ce sang rouge si semblable au mien. Ou le contact de cet épiderme si doux, fragile, un contact tellement différent de celui des écailles argentées qui étaient les siennes, à peine quelques semaines plus tôt.

Je porte la créature au creux de mes bras, une main passée dans son dos, l'autre sous ses genoux. Ses genoux... Mon esprit s'arrête sur ce mot, incapable de le concevoir. Ce sont pourtant bien des jambes qui reposent inertes dans mon étreinte. Je tiens la créature serrée contre mon torse, sa respiration plaquée à la mienne, comme si cela pouvait renforcer la réalité de ce que je suis en train de vivre. Nous remontons le plus rapidement possible les corridors que la créature s'est sans doute acharnée à parcourir en sens inverse depuis le laboratoire. Elle ne se débat pas. Elle a passé ses bras autour de mon cou, dans une attitude très humaine qui me bouleverse complètement. Elle n'a pas dit un mot de plus depuis que je me suis approché d'elle pour la soustraire à son équilibre instable. Passive, elle observe l'intérieur du navire qui la retient prisonnière, ignorant tout de mes intentions : suis-je là pour la reconduire dans sa cellule d'eau et de plexiglas, pour l'exposer au grand jour devant tous ses bourreaux, ou pour lui rendre sa liberté si proche ?
Moi-même, alors que je la promène au beau milieu de la nuit d'un bout à l'autre du vaisseau, je ne suis pas sûr d'avoir la réponse. Quels étaient exactement mes projets lorsque je l'ai soulevée du sol ? Quel est mon objectif tandis que nous nous enfonçons toujours plus loin dans le dédale de coursives du *Résolu* ? Je n'en ai aucune idée. J'ai l'impression d'être un rat de laboratoire pris au piège d'une machine infernale, d'un chronomètre fou où chaque action appelle la suivante, coûte que coûte, dans une improvisation constante. Mon geste me paraît avant tout être un geste de protection. Envers quoi ? La possibilité que la créature s'enfuie ? Ou celle qu'on la découvre ? Les deux issues se mêlent dans mon esprit, s'opposent, si bien qu'au paroxysme de la contradiction, je trouve refuge dans le seul espace neutre où l'on me laissera le temps de réfléchir : ma cabine.

Sans me départir de mon fardeau, j'ouvre maladroitement la porte, la referme derrière nous et la verrouille aussitôt. Alors seulement, je balaye la pièce du regard, rattrapé par l'irréalité de ma situation. À défaut d'autre chose, je me résous à déposer la créature au sol, contre la paroi face à l'entrée. Je n'ose pas lui offrir ma chaise de bureau de peur qu'elle n'en tombe ; quant au lit superposé, inutile de l'envisager. Elle me dévisage d'un air interrogateur tandis que je m'écarte d'elle, libéré de son poids étrangement léger. Elle ne doit pas peser plus de cinquante kilos.

Elle me fixe, adossée au mur comme si elle risquait de s'effondrer d'une seconde à l'autre, visiblement intriguée mais pas effrayée. Je reste debout devant elle, incapable de me détacher de sa présence. La créature est dans ma cabine. La créature s'est transformée en humaine.

La blouse blanche qu'elle a dû voler au laboratoire dans sa fuite dévoile très largement son corps, mais sa nudité n'a pas l'air de la préoccuper. Par réflexe, j'envisage un instant de lui proposer des vêtements. Mais comment lui faire comprendre ma pensée ? Même si son vocabulaire ne se résume pas forcément aux deux mots de français qu'elle m'a adressés, comment transmettre à un être aussi différent qu'elle les concepts de pudeur et d'habillement, elle qui se balade depuis toujours nue comme un ver dans son océan de ténèbres ? Un brusque accès de frustration et de désespoir m'envahit. Nous n'avons pas encore échangé une seule parole, et déjà, la communication s'annonce difficile. Les frissons qui agitent ses membres m'apportent la réponse : attrapant la couverture roulée en boule sur mon lit superposé, je la dépose sur ses épaules et la drape autour d'elle.

Elle esquisse un léger mouvement de recul, mais finit par se laisser faire. Ses mains agrippent même les rebords rêches du duvet pour les ramener contre elle. Au bout d'un moment, ses tremblements s'apaisent, et un petit éclat de reconnaissance traverse son regard tandis qu'elle comprend mon intention de la réchauffer.

Bien. Nous en sommes là de notre dialogue lorsque les conséquences de mes actes me retombent dessus comme une enclume. La créature s'est métamorphosée. La créature a tenté de s'échapper, et au lieu de la dénoncer, je l'ai aidée. Oh, je ne suis pas allé jusqu'à la jeter par-dessus bord dans le Pacifique, bien sûr que non... Mais je l'ai cachée dans ma cabine. Et elle m'a parlé.

Totalement sonné par le souvenir des derniers événements, je m'assois en tailleur sur le sol moi aussi, face à la créature. De longues minutes, nous nous contemplons sans amorcer un seul geste, absorbés par la présence l'un de l'autre. Cela me rappelle nos tête-à-tête silencieux dans la pénombre de l'aquarium, mais cette fois, il n'y a plus de vitre entre nous. La créature et moi occupons le même espace, comme ce fameux jour où j'étais entré dans le bassin avec Adam pour l'étudier. Désormais, ce n'est plus la même eau, mais le même air que nous partageons. Et je n'arrive toujours pas à en revenir.

Je ne reconnais pas le visage que j'ai en face de moi. Bien sûr, il y a bien quelque chose dans la forme générale de la mâchoire, caché au fond de l'iris, derrière le regard. C'est elle, et en même temps, elle est autre. Je ne saurais définir si

je la trouve plus proche ou plus éloignée de moi à présent qu'elle me ressemble. Elle paraît indubitablement humaine, et pourtant, plus que jamais, son altérité m'explose au visage.

Une expression me revient vaguement en mémoire ; un souvenir glané quelques années plus tôt à l'occasion d'une conférence sur les thèmes de la science et de la science-fiction : ' Inquiétante étrangeté '. Cette sensation de malaise indéfinissable qui survient, lorsque l'homme est confronté à quelque chose qui lui ressemble, quelque chose qui copie l'aspect de la vie, mais pas totalement.

La créature est vivante : de cela, il n'y a aucun doute. Mais il faudrait être fou pour la croire humaine.

Alors qu'elle se traînait dans le couloir de l'étage supérieur, à demi baissée pour ne pas tomber, je n'ai pas pu juger précisément de sa stature, mais il m'apparaît clairement désormais que ses longues jambes fuselées supportent une silhouette d'au moins un mètre quatre-vingt, si ce n'est plus. Sa transformation l'a laissée faible et amaigrie, si bien que cela étire encore plus ses membres si c'est possible : des bras démesurés, de fines mains aux doigts interminables, un cou gracieux et élancé, un torse svelte...

Exception faite de sa queue, elle n'a rien perdu de la musculature qui était la sienne dans son état antérieur. Même si la fatigue semble la dominer pour l'instant, je ne parierais pas sur sa fragilité. Tandis qu'elle se retrouve assise par terre à même le sol, presque entièrement nue, sa posture est celle d'un grand prédateur : souple et déliée, à la fois puissante et contenue, prompte à bondir, s'enfuir, ou attaquer. Pourquoi m'attaquerait-elle ?

Son visage est sans nul doute ce qui me confond le plus. J'ose à peine soutenir son regard de peur de tomber dedans. Il m'évoque la surface gelée d'un lac : je me heurte à mon propre reflet sans rien percevoir des eaux profondes à mes pieds. Ce qui m'attend au fond de ce regard est plus abyssal encore que la fosse des Mariannes...

La créature a toujours des yeux d'un vert tamisé, subtil. Des yeux d'autant plus semblables aux miens à présent qu'ils ont perdu leur caractère pisciforme. Ils me transpercent fixement, deux amandes fichées dans une peau de porcelaine, avec une expressivité que je n'ai jamais rencontrée chez un autre être humain. Il me suffit de survoler ces iris pour en déchiffrer toute la détresse, la curiosité et le trouble, un mélange infiniment complexe d'émotions qui s'accroche à mon esprit et l'imprègne, sans que je ne puisse m'en protéger. Je suis contaminé par les sentiments de la créature : ils engluent mon coeur et mes pensées jusqu'à ce que je ne puisse plus m'en détacher. Désormais, j'en ai conscience, mon sort est noué au sien. S'il m'était déjà arrivé de le croire auparavant, ce n'était que des mots. Cela ne représentait rien face au lien qui se tisse entre nous à présent. Car la créature m'offre aujourd'hui plus qu'un intérêt scientifique, plus qu'un prodige de la nature ou qu'un fantasme d'homme-poisson capable de survivre vingt mille lieues sous les mers : elle m'offre son âme. Une individualité, des tourments et des pensées que je ne peux plus ignorer. Face à ce visage levé vers moi, il n'y a plus de doute possible. Les paroles d'Ophélie me reviennent en mémoire, comme si la jeune femme se tenait avec nous dans cette pièce :

' Il y a différentes formes d'intelligence, Sam. Un lépidoptère n'a pas conscience de sa propre mort. Il vit dans le présent. Il ne peut pas débattre du sens de ses actes avec toi, il ne peut pas s'inquiéter pour son futur, ou planifier son existence en fonction du temps qu'il lui reste à vivre. Cette créature, si. Quand je plongeais mes yeux dans les siens, je sais à présent pourquoi je me sentais si mal à l'aise : c'est parce que je lisais toutes ces interrogations, toutes ces peurs, dans son regard. '

Dans le regard de la créature, je vois sa peur de mourir. Sa peur de mourir à cause de moi. L'espoir et la confiance qu'elle souhaiterait placer entre mes mains, sans toutefois en être sûre...

Qui serais-je pour assassiner un tel regard ? Ophélie avait décidément raison sur toute la ligne : ce serait criminel. Pas seulement parce que cette créature est unique. Mais parce qu'elle est plus qu'une créature. Elle est la première représentante d'une nouvelle espèce sentiente sur Terre. Une espèce qui existe peut-être depuis des millénaires, mais dont nous ne connaissons rien. Enfouie là sous la surface, à l'abri de la fosse des Mariannes... Une espèce si prodigieuse que les habitants de l'île Blackney en avaient fait des dieux.

Comment le leur reprocher ? Comme les hommes et les femmes envoûtants de mon rêve, la créature présente des traits si parfaits que l'on pourrait presque douter de leur réalité. Un port altier, de fins sourcils noirs qui couronnent un regard à l'intensité pénétrante, des pommettes hautes, affûtées, un nez droit et implacable, des lèvres étroites gorgées de sang, le tout dans un visage harmonieux à la froide solennité. Je serais incapable d'estimer son âge. Elle pourrait aussi bien avoir vingt ans que deux mille ans. Le temps se lit dans la sévérité de son expression, sa profondeur qui me donne le vertige, l'assurance calme et magnétique qu'elle dégage, naturellement, sans entamer un seul geste ni prononcer un seul mot.

La créature n'a pas besoin de parler. Son regard contient les onze mille mètres de la fosse des Mariannes, et bien plus encore. Il me suffit de me concentrer à nouveau sur mon rêve pour me rappeler l'immensité absolue de son esprit, un esprit en tous points différent du mien, jusque dans son essence la plus intrinsèque.

Car oui, j'en suis persuadé à présent : ce rêve quasi prémonitoire qui m'a fait vivre l'éclosion de la chrysalide et l'évasion de la créature, ce n'était pas qu'un simple rêve. C'était les prémices de ce lien que la créature consolide un peu plus à chaque seconde, à chaque impulsion de sa présence hypnotique. Elle incline son visage vers moi, et je sens son emprise qui s'intensifie.

Si je n'avais pas l'esprit d'un scientifique, je dirais que c'est la plus belle femme que j'aie jamais vue de ma vie. Si l'on m'avait demandé d'imaginer mon idéal féminin sur cette Terre, je crois que je l'aurais dessiné exactement comme elle. Même ses cheveux ras subliment sa beauté acérée. Sa faiblesse, sa pâleur et sa maigreur ajoutent une histoire à ses traits, des souffrances aussi secrètes que séduisantes, une férocité de vivre qui transparaît là, dans le rouge carmin de ses lèvres. Je devine celle qu'elle pourrait être, une fois nourrie, reposée, déguisée en ce qu'elle n'est pas : l'une d'entre nous... Combien se laisseraient prendre à l'illusion ? Combien comme moi éprouveraient presque de l'épouvante face à tant de perfection ? L'intuition lancinante que l'on a affaire à un prédateur, un prédateur qui a su s'adapter exactement à la forme que vous désiriez, et qui se glisse lentement vers vous, pour vous blesser de son baiser mortel...

Ainsi m'apparaît la créature tandis que je la contemple, et qu'elle ne me dit rien. Des signaux contradictoires se débattent en moi : l'envie de l'aider et de la protéger, l'angoisse envers mes collègues lorsqu'ils constateront sa disparition, l'indécision, la fascination, et un sentiment viscéral, ancré en moi par des siècles d'évolution, battant sourdement au rythme de mon coeur : la peur.

Soudain, la créature rompt le contact visuel et enfouit son visage contre ses genoux repliés. Elle s'entoure de ses bras, dans une attitude si vulnérable que toutes mes craintes se dissipent. Ne surnage plus que la pitié, et l'horreur de prendre part ainsi à la détention d'un être comme elle. Mais que faire ? Bon sang, que faire ? J'ai beau y réfléchir en boucle, je ne parviens pas à aligner deux pensées cohérentes. Un rapide coup d'oeil à ma montre m'indique qu'il est déjà cinq heures du matin. Dans une heure, voire quelques minutes tout au plus, Simon viendra prendre la relève d'Opsomer devant l'aquarium, et il constatera aussitôt ce qu'il s'est passé pendant la nuit. Il donnera l'alerte. Le bassin est équipé de caméras : elles auront sans aucun doute enregistré la fabuleuse métamorphose de la créature, et son évasion par le sas. Fort heureusement, elles ne filment pas le laboratoire attenant. Elles n'auront rien vu de mon intervention auprès d'Opsomer, ni du trajet de la créature dans les coursives. Mon père n'est pas encore assez paranoïaque pour placer sous vidéosurveillance l'intégralité de son navire...

Mais l'alerte sera donnée, et aura lieu alors une fouille systématique du *Résolu...* Je n'ai nulle part où la cacher. Ni la certitude de vouloir le faire. Et même si elle échappait à la fouille, qu'adviendrait-il ensuite ? Je ne pourrai pas la dissimuler dans ma cabine jusqu'à la fin de la mission. Je ne pourrai pas la débarquer à terre sans que les autorités portuaires la remarquent, sans parler de l'équipe de mon père. Quant à la remettre à l'eau... C'est, encore et toujours, le même dilemme insoluble qui plante ses griffes en moi.

' Tu as une chance unique de réparer la pire erreur de ta vie. ', murmure la voix d'Ophélie dans ma mémoire. ' Combien d'autres donneraient tout ce qu'ils ont pour une telle opportunité ? '

Je ferme soudain les yeux moi aussi, le visage plongé entre mes mains jointes, incapable d'affronter seul une seconde de plus cette toile inextricable. C'est comme si le fantôme d'Adam revenait directement d'entre les morts pour me rappeler à quel point je l'ai déçu. À quel point Ophélie était vraiment depuis le tout début celle qui s'était montrée la plus humaine de nous deux. Depuis le jour où j'ai capturé la créature, tout en moi me hurlait qu'elle avait raison. Mais j'ai toujours refusé de l'écouter. Toujours.

À présent, je redresse le regard et croise aussitôt celui de la créature. Je n'ai plus aucune fausse excuse à m'inventer, je le sais. Je ne peux plus me cacher de la vérité quand elle s'exprime là, avec deux yeux verts aussi brillants que les miens. Surmontant visiblement sa peur, la créature tend une main vers moi, tout près du sol, sans chercher à me toucher. Elle aussi tente simplement d'établir le contact :

— Aide-moi, répète-t-elle.

Sa voix est encore hésitante, mais elle est chaude, vibrante d'empathie. J'y devine le spectre infini des émotions humaines, dans toute leur richesse et leur compassion. Ce n'est pas un prédateur qui s'adresse à moi. C'est une intelligence terrifiée, qui ne désire rien d'autre que d'échapper à ses geôliers. Elle pourrait être moi. Si les siens cherchaient à me capturer pour me disséquer au fin fond de la fosse des Mariannes, ne réagirais-je pas exactement comme elle ? Sans doute n'aurais-je pas le même courage... Celui de m'entretenir avec mon tortionnaire.

— Comment se fait-il que tu parles ma langue ? je lui demande, comme pour retarder l'échéance de prendre une décision.

— Aide-moi, répète-t-elle.

Elle semble au bord des larmes. Ses immenses yeux pailletés d'or me transpercent sans me blesser ni me laisser fuir : capturé au bout d'une pique, tel un papillon épinglé vivant sur un cadre.

Soudain, son calvaire me devient insoutenable : je me relève d'un bond, ce qui la fait sursauter, et je me mets à tourner en rond comme un lion en cage. Elle observe le va-et-vient de mes jambes, captivée. Elle reste suspendue à mes gestes car elle sait que sa vie dépend de ma décision, et elle l'accepte. Elle ne se rebelle pas. Cette forme très particulière de résignation me donnerait presque envie de hurler, parce qu'elle ne me rend que plus coupable. La créature est à ma merci, consciente de son sort. À moi de choisir quel rôle je tiendrai dans ce sinistre conte. Sauveur ? Ou bourreau ?

À chaque fois que j'ai eu à prendre une telle décision, j'ai l'impression de m'être trompé. L'enchaînement de mes résolutions m'apparaît presque aujourd'hui comme une avalanche insurmontable, un monstre que j'aurais nourri un peu

plus à chaque embranchement, à chaque mauvais pas, jusqu'à ce qu'il me devienne totalement incontrôlable. À quel instant exactement la situation m'a-t-elle échappé ? À partir de quand a-t-il été trop tard ? Est-il encore temps, maintenant ? Je manque de repères, et les seules personnes capables de m'en prodiguer sont soit mortes, soit en guerre ouverte contre moi. Ophélie n'acceptera jamais de me parler... Et même si elle acceptait, quelle garantie aurais-je quant à ses propres décisions ? Elle pourrait parfaitement me trahir à la seconde où je lui montrerais la créature... La révéler aux yeux de tous.

Non, elle ne ferait pas cela. Cela reviendrait à remettre la créature dans sa prison de torture, et c'est tout l'inverse de ce que souhaite Ophélie. Non, elle pourrait tenter de la relâcher.

Mais serait-ce vraiment une trahison... ?

Le cerveau en ébullition, j'observe à nouveau la créature, qui demeure prostrée juste au-dessous de mon hublot. Les minutes s'égrainent avec une rapidité effrayante. Je ne peux pas rester planté là à ne rien faire. Je le sais. Quelle que soit ma décision, je ne pourrai pas agir seul. J'ai besoin des conseils d'Ophélie. Il m'aura fallu attendre d'être au pied du mur, avec la vie de la créature littéralement au creux de mes mains, pour que les certitudes que je croyais si fermement ancrées en moi m'abandonnent. Il est moins facile de me convaincre que la créature doit être gardée en captivité à présent que je suis celui qui doit la livrer...

J'ai définitivement besoin d'Ophélie. Au coeur de la tourmente, elle a toujours incarné mon compas moral. Celui que j'ignore depuis si longtemps, au point qu'aujourd'hui, ses aiguilles me transpercent la gorge.

Un semblant de soulagement s'abat sur moi lorsque je déverrouille finalement la porte de ma cabine. Trouver Ophélie, c'est déjà prendre une décision, même si ce n'est pas celle qui importe vraiment. C'est une bouée de sauvetage jetée entre moi et l'orage qui m'attend.

— Je vais revenir, j'indique à la créature, sans savoir si elle peut me comprendre ou pas. Ne bouge pas.

Elle ne m'oppose que son grand regard perdu, et je la quitte à contrecoeur. Je ne résiste évidemment pas à la tentation de verrouiller à nouveau la cabine derrière moi.

' Pour empêcher que quelqu'un n'entre et ne la découvre ', affirme mon esprit.

Mais je sais très bien que la vérité est toute autre.

Nerveux, je remonte à toute vitesse l'enchaînement de couloirs qui me conduira jusqu'à Ophélie. Depuis notre séparation, elle s'est établie loin de mes quartiers, dans l'un des placards de service que plusieurs membres de mon équipe ont converti en couchettes afin de pouvoir s'installer sur le *Résolu*. Heureusement pour moi, elle y loge seule :

— Ophélie, je frappe le plus silencieusement possible.

Chaque grincement du navire me fait soupçonner à tout moment le réveil de ses occupants. Bien sûr, l'équipage se relaie constamment au rythme des quarts qui se succèdent, mais ce ne sont pas les marins affairés à la bonne marche du bateau qui m'inquiètent. Non, c'est Simon, ou mon père, pris d'une frénésie matinale comme cela lui arrive occasionnellement. Si l'un d'eux, ou n'importe qui d'autre, m'aperçoit en train de demander son aide à Ophélie...

Je frappe pour la troisième fois lorsque la jeune femme se décide enfin à m'ouvrir. Encore endormie, elle croise ses bras sur sa poitrine dès qu'elle me reconnaît :

— J'ai comme une sensation de déjà-vu, ironise-t-elle.

— Tu dois venir avec moi, je la coupe, pressé par le temps. Je t'en supplie : on pourra parler autant que tu veux une fois arrivés à ma cabine, mais d'abord, j'ai besoin que tu me suives sans poser de questions.

— C'est original, cette nouvelle façon d'éviter la discussion, commente-t-elle, visiblement guère décidée à se laisser convaincre.

— Ophélie ! Tu crois vraiment que je te réveille à six heures du matin pour m'amuser ? Ou pour te nuire ?

Cette remarque a le mérite de la faire réfléchir. S'il y a bien un défaut que je n'ai pas encore aux yeux d'Ophélie, c'est la puérilité.

— Que se passe-t-il ? m'interroge-t-elle, toujours sur ses gardes. La dernière fois que tu as frappé à ma porte dans cet état, tu avais des révélations sur l'île Blackney.

— C'est à propos de la créature.

Je baisse la voix, au point de devenir pratiquement inaudible :

— Elle s'est transformée pendant la nuit. Elle s'est transformée en humaine, Ophélie. Et elle a essayé de s'échapper.

Les yeux de la jeune femme s'arrondissent comme des billes :

— Qu'est-ce que tu...

— Je sais que ça a l'air fou ! Mais je n'irais pas inventer une chose pareille, tu t'en doutes bien ! Je l'ai rattrapée et enfermée dans ma cabine. Et maintenant... Je ne sais plus quoi faire.

Ophélie me dévisage. L'incrédulité ne quitte pas ses traits, et comment pourrais-je l'en blâmer ? Moi qui ai pourtant vécu

ces événements, j'ai toujours du mal à y croire.

— Écoute, je reprends, jouant mon dernier atout. Je te demande juste de m'accompagner jusqu'à ma cabine, c'est tout. Là, tu pourras juger tout ce que tu voudras. Je t'en prie.

Elle se recule instinctivement :

— Même si c'est vrai, pourquoi est-ce que tu serais venu me chercher ? Pourquoi est-ce que je n'entends pas déjà toutes les sirènes du navire résonner pour la remettre en cage ?

Je baisse les yeux. La honte me colore les joues, mais ce n'est hélas ni l'heure ni l'endroit pour m'expliquer :

— Suis-moi, j'articule. Et tu sauras.

Elle doit m'accorder le bénéfice du doute, car elle rassemble les pans de son poncho et sort dans le couloir, non sans un dernier regard circonspect. Je n'y prête pas attention. Ophélie est avec moi, c'est tout ce qui compte. Reste à présent le plus difficile : retourner à ma cabine sans croiser personne, et prier pour que l'alarme ne se déclenche pas.

La chance est avec nous pour une fois depuis le début de cette histoire, car les coursives sont désertes. Arrivés devant ma porte, légèrement essoufflés par le rythme que je nous ai imposé, un brusque accès de panique me saisit. Et si Ophélie avait raison ? Et si tout ceci n'était que le produit délirant de mon esprit, en pleine chute libre depuis le suicide d'Adam ? Et si je n'avais jamais quitté mon rêve, et que je projetais dans ma réalité tous mes désirs les plus fous ?

Même après des semaines d'études, de prélèvements et d'examens, j'ai toujours du mal à croire à l'existence de la créature. Il m'arrive encore de me demander si je ne me suis pas noyé ce fameux jour de tempête au large de Guam, et si je n'ai pas imaginé cet être mystérieux sorti des abysses, sa main tendue vers moi. Peut-être suis-je bloqué dans un coma infini, à naviguer entre deux eaux, incapable de refaire surface. Peut-être ai-je sombré dans des limbes plus profonds que l'océan Pacifique, condamné à pourchasser mes chimères sans avoir conscience de ma propre mort. Chaque jour depuis que cette incroyable aventure a commencé, je me suis émerveillé de découvrir à nouveau la créature, prisonnière de son bassin, réelle et concrète. Mais ce matin, voilà que je doute une fois de plus. Et si elle avait pu s'enfuir ? Et si plus rien ne m'attendait dans cette cabine ?

Je tourne le verrou, actionne le battant. La créature est là, telle que je l'ai laissée. Frissonnante de peur lorsqu'elle voit que nous sommes deux à entrer. La couverture a glissé de ses épaules, et révèle sa blouse blanche et son corps nu en dessous. Son sang s'est coagulé en traînées rougeâtres sur ses bras et ses jambes.

— Qu'est-ce que...

Je referme la porte derrière Ophélie avant qu'elle ne puisse dire un seul mot. Verrou tiré, je la laisse aboutir aux conclusions qui m'ont déjà percuté quelques minutes plus tôt.

La jeune femme s'approche, s'agenouille auprès de la créature à une distance respectable et examine son visage, ses plaies, l'eau qui imprègne encore ses cheveux, sa blouse et le sol à ses pieds...

— Qui êtes-vous ? demande-t-elle.

La question me paraît si incongrue que l'espace d'une seconde, j'envisage d'intervenir. Puis je me rappelle de ce qu'Ophélie doit ressentir. Elle n'a pour l'heure sous les yeux qu'une femme blessée, trempée et totalement inconnue, assise toute nue à même le sol de ma cabine. Dans n'importe quel autre scénario, on pourrait presque se méprendre sur la nature de la situation, et sur le rôle que j'y ai tenu.

— Est-ce que vous pouvez parler ? reprend Ophélie. D'où venez-vous ? Comment êtes-vous arrivée sur ce bateau ?

Elle repose les mêmes questions en anglais, puis dans un chamorro et un carolinien très approximatifs, les langues des habitants des îles Mariannes.

— Je me suis réveillé vers trois heures ce matin parce que j'avais la migraine, je raconte alors, tandis que l'évidence se fraye lentement un chemin dans l'esprit d'Ophélie. J'ai fait un rêve étrange. Comme si je voyais la chrysalide éclore, et la créature en sortir puis s'échapper de l'aquarium. Ce n'était qu'un rêve, rien de plus, mais... Je suis allé vérifier malgré tout. Lorsque je suis arrivé, Opsomer, qui était de garde cette nuit-là, dormait d'un sommeil profond. Le bassin était vide. La nymphe était éventrée, le sas grand ouvert. Il y avait de l'eau partout.

Ophélie se tourne vers moi. Ses yeux se raccrochent aux miens, à la recherche d'une explication rationnelle, n'importe laquelle :

— Il y avait des traces à l'entrée du laboratoire, je poursuis, implacable. Je les ai suivies. J'ai remonté la piste jusqu'à l'escalier tout près du pont supérieur. C'est là que je l'ai trouvée.

D'un signe de tête, je désigne la créature, qui nous observe tous les deux sans plus dissimuler son angoisse. Visiblement, elle ne comprend pas ce qu'il est en train de se passer.

— Elle tenait à peine sur ses jambes, et elle essayait de se traîner jusqu'à l'extérieur, je reprends, dans l'espoir de conclure le plus vite possible mon récit. Quand elle a vu que je m'approchais d'elle, elle a... Elle a parlé.

— Elle a quoi ?

C'en est trop pour Ophélie, qui détaille la créature comme si un alien allait lui sortir du front d'une minute à l'autre. Je répète malgré tout :

— Elle a parlé. Elle a dit ' Aide-moi ', en français. C'est tout ce qu'elle a été capable de me dire pour le moment. Elle avait beaucoup de mal à s'exprimer. Je pense que sa voix n'a jamais servi. Tout comme ses poumons, et ses jambes...

Le regard d'Ophélie glisse sur les jambes effilées de la créature. Elle aussi bute sur ses pieds parfaitement formés, ses muscles distinctement séparés, ses os... Toutes ces choses qui demeuraient invisibles à l'échographie à peine quelques jours auparavant. L'opacité de la chrysalide nous les dissimulait.

— Je ne savais pas quoi faire, j'articule finalement, avouant ma défaite. Dans la panique, je l'ai conduite ici. Mais Simon ne va pas tarder à relever Opsomer, si celui-ci ne s'est pas déjà réveillé. D'une seconde à l'autre, ils peuvent donner l'alerte.

Ophélie ne me répond pas. Tendue de tout son corps, elle reste à hauteur de la créature, analyse le moindre de ses traits, à la recherche de la vérité ou du mensonge dans les grands yeux innocents qu'elle lui retourne. Quelles pensées peuvent bien lui traverser l'esprit à cet instant ? Mesure-t-elle elle aussi la beauté surnaturelle de la chose assise en face d'elle ? À quel point elle paraît irréelle...

— Tu as essayé de lui parler dans la langue des habitants de l'île Blackney ? demande-t-elle enfin.

Est-ce là le signe qu'elle commence à me croire ? Je nie de la tête :

— Pas encore.

Je m'agenouille à côté d'Ophélie et en appelle à ma mémoire :

— Est-ce que tu me comprends ? j'énonce précautionneusement.

Les yeux de la créature trahissent sa surprise. Je n'ai pas besoin d'une réponse. Ophélie, elle aussi, serre très fort les mains pour contenir l'émotion qui la gagne. L'évidence est en train de la rattraper :

— Est-ce que tu peux parler ? je continue.

Étrangement, j'ai beaucoup plus de facilité à garder mon calme à présent qu'Ophélie est à mes côtés. Face à nous, cependant, la créature demeure silencieuse. Je sais pourtant qu'elle est capable de s'exprimer, et je sais qu'elle me comprend. Pourquoi ne dit-elle rien ?

— Elle est terrorisée, je soupire, en quête de l'appui d'Ophélie. Je pense qu'elle ignore ce qu'on lui veut, et que nous lui faisons peur.

— Tu m'étonnes...

Ophélie finit par se redresser. Elle ose détacher son regard de la créature, et je peux lire en elle toute la confusion, le choc et l'émerveillement que cette situation lui inspire :

— Je n'arrive pas à y croire, Sam...

— Moi non plus, je t'assure. Mais c'est bien réel. Depuis le début, les légendes de l'île Blackney étaient bien réelles.

J'ajoute avec un petit rire nerveux :

— Même mon enfoiré de père avait raison...

La mention de Luzarche frappe Ophélie tel un coup de fouet :

— Ton père. S'il l'apprend...

— Je sais. C'est pour ça que j'ai besoin de ton aide.

Ophélie semble délier le fil des implications à mesure que je lui parle :

— Tu es venu me trouver... Tu aurais pu donner l'alerte, tu aurais pu la remettre dans l'aquarium, mais... Tu es venu me trouver. Pourquoi ?

Je ne peux retenir un léger sourire. Quelque chose s'est allumé dans les yeux d'Ophélie : un éclat d'espoir, peut-être même de fierté, auquel elle n'est pas encore sûre de pouvoir se fier.

— J'ai compris que j'avais une chance de réparer mes erreurs, je lui dis finalement.

Et je prends ma décision à l'instant où je prononce ces mots. J'avais simplement besoin d'Ophélie pour pouvoir les dire :

— Je n'aurais pas été capable de la remettre à l'eau tout seul. Je n'aurais pas pu... Mais si tu es avec moi...

Ophélie me saisit les mains. Elle approche son visage du mien, émue aux larmes :

— Je suis avec toi, Sam ! Je resterai avec toi jusqu'au bout, je te le promets ! Nous allons le faire ensemble !

Je hoche la tête, galvanisé par ses paroles, sa présence tout près de moi, son parfum. Un mois à me priver d'elle, un mois à me convaincre que je n'avais pas besoin d'elle, qu'elle ne me comprenait pas et ne pourrait jamais me

comprendre, alors qu'en réalité, elle est sans aucun doute la personne la plus sensible et la plus réceptive que j'aie jamais rencontrée... La personne qu'il me fallait. Pour sauver la créature, et pour me sauver de moi-même.

— Je ne sais pas encore si j'en aurai la force, Ophélie, je lui confie, me dévoilant ainsi dans mes pires faiblesses. Je ne sais pas ce que je vais devenir après, je ne sais pas...

— Peu importe, me murmure-t-elle, ses lèvres tout près des miennes. Tu auras toute ta vie devant toi. Une vie que tu pourras vivre la conscience libre. Sans culpabilité, sans remords. Je suis tellement fière de toi, tu ne peux même pas imaginer. J'ai toujours su que tu y arriverais. Toujours...

Je lui montre la créature, qui assiste à notre étreinte sans y réagir :

— Je ne pouvais pas la dénoncer... Plus maintenant.

— Je comprends.

Avec un sourire, Ophélie ajoute :

— Je crois qu'elle a choisi exactement la forme qu'il te fallait pour que tu ouvres enfin les yeux.

— Au fond de moi, je les avais ouverts tout du long... Je ne voulais simplement pas voir. Je ne voulais pas la laisser partir.

— Tu le veux, à présent ?

J'inspire un grand coup. En une poignée de secondes, toutes les conséquences défilent dans mon esprit. Quelles autres options s'offriraient à moi ? Alerter mon père, condamner à nouveau la créature à une vie de cobaye, d'emprisonnement et de torture, m'attirer une fois encore le mépris d'Ophélie et de moi-même, jusqu'à ce que la créature meure pour de bon et que j'aille à la rencontre du même destin qu'Adam ?

Non. Si c'est là le prix de mes recherches, alors je refuse de le payer. Personne ne devrait avoir à détruire son rêve pour pouvoir le vivre... Même si je découvrais tout ce qu'il y a à apprendre sur cette créature et les siens, je ne deviendrai jamais comme elle. Je ne pourrai jamais la rejoindre dans ce monde d'abîme qui m'appelle depuis toutes ces années. Je ne veux pas la condamner pour une vie qu'il m'est impossible d'avoir, et je ne veux pas mourir de remords pour elle non plus. Je ne veux pas mourir...

Cette pensée me traverse l'esprit, peut-être pour la première fois depuis deux décennies, et elle illumine mon corps tout entier. Elle jette sur ma décision une lueur franche qui la cristallise. Il n'y a plus aucun doute désormais. Je ferai ce qu'il faut, et je serai heureux de le faire. J'ignore ce qu'il adviendra ensuite. Cet inconnu immense me terrifie, mais je ne serai pas seul pour le parcourir. Ophélie me tient la main :

— Nous devons agir vite, dit-elle.

J'acquiesce sans plus hésiter. D'un même geste, nous nous tournons vers la créature pour la relever, et entamer le dernier périple qui la conduira vers la liberté.

Elle se recule brusquement :

— Non ! s'écrie-t-elle.

Ophélie et moi nous pétrifions. La créature nous crucifie du regard, les bras tendus pour se redresser, acculée à la paroi comme un animal blessé :

— Non, répète-t-elle. Non.

Origines

Je m'agenouille auprès de la créature sans céder à mes tremblements. De longues secondes, j'attends que de nouvelles paroles franchissent ses lèvres, mais rien. Uniquement ce sentiment d'urgence, et ce rejet catégorique, dans ses iris.

— Pourquoi non ? je lui demande, fixé sur sa réaction. Avant que je ne te découvre, tu étais prête à t'enfuir. Pourquoi refuses-tu maintenant ?

Je réitère mes questions dans la langue des habitants de l'île Blackney. Pas de réponse. J'ai l'impression que la créature me dévisage comme si elle espérait que ses mots s'encrent d'eux-mêmes dans mon esprit, rien qu'à l'intensité de son regard.

— Peut-être qu'elle ne tentait pas de s'enfuir lorsque tu l'as rattrapée ? suggère Ophélie en désespoir de cause.

— Qu'aurait-elle pu faire d'autre ? Si tu étais à sa place, t'évader ne serait pas ta seule préoccupation ?

— Si, bien sûr. C'est pour cela que je cherche une explication. Qu'y a-t-il d'autre dans cette partie du bateau ?

Je réfléchis mentalement au chemin que j'ai parcouru depuis l'aquarium pour retrouver la créature :

— Si on monte, il y a le poste de pilotage, j'énumère à l'aide de toute ma mémoire. Au même étage, les laboratoires 1 et 2. Si on descend les escaliers au bout du couloir, on tombe sur les cabines de l'équipage, et je crois qu'il y a un accès technique quelque part qui plonge encore plus bas, vers la citerne d'eau douce sans doute, ou la salle des machines. Je ne vois pas ce qu'elle aurait été fabriquer là-bas. Moi-même, je me perds dans ce foutu bateau... Quant à elle, elle n'a jamais quitté son aquarium : impossible qu'elle se repère. Elle devait simplement chercher le chemin le plus rapide pour rejoindre la surface, c'est tout.

— Mais pourquoi ne le veut-elle plus maintenant ?

Je soupire, suppliant de nouveau le visage fermé de la créature de me fournir une indication.

— Je sais que tu me comprends, je murmure. Comment as-tu appris notre langue ?

La réponse fuse, en français, plus inattendue qu'un éclair :

— Sentinelles.

Je sursaute. Ophélie aussi. La voix de la créature est rauque, presque sifflante, comme extraite péniblement de ses milliers d'années de ténèbres passés au fond de la fosse.

— C'est la mission *Sentinelles* qui t'a appris notre langue ? j'interprète, incapable de comprendre.

Ou peut-être ai-je trop peur de comprendre... Déjà, les rouages s'emboîtent dans mon esprit, confirmés par la créature qui acquiesce devant moi.

Ophélie et moi échangeons un coup d'oeil. La mission *Sentinelles*, dirigée par mon père entre 1984 et 1989, a été la première à accoster sur l'île Blackney depuis le XIXe siècle. La première à établir des relations pacifiques avec les indigènes, à maîtriser leur langue, et à leur enseigner la nôtre en retour. La créature est en train de me dire qu'elle a appris le français au contact de la mission *Sentinelles*, sur l'île Blackney, auprès de ses habitants.

— Est-ce que tu connais mon père ? je l'interroge, de plus en plus perdu. Henri Luzarche ? Ou ma mère, Mareve Temauri ? Adam Redouté ?

— Pas ta mère.

J'avale ma salive. Toujours ce regard vert qui ne cille pas, et le sentiment dérangeant que la créature voudrait me dire quelque chose d'important, sans trouver les mots pour le faire. Je n'arrive pas à croire que je suis en train d'avoir une conversation avec elle, notre première véritable conversation depuis le début de ce cauchemar monumental... Cette fois, il n'y a plus de doute possible. J'ai affaire à un être sentient, une conscience capable de communiquer avec l'Homme. Une égale.

— Tu ne connais pas ma mère..., j'insiste dans une tentative de me remettre du choc. Mais Luzarche ? Et Redouté ? Eux, tu les connais ?

La créature pointe du doigt le sol de la cabine :

— Ici.

' Ici '... Bien sûr. Elle les connaît car ils font partie de ceux qui l'ont étudiée à bord de ce navire. Elle les connaît comme elle me connaît moi. Ses geôliers.

La gorge sèche, je tente d'y voir plus clair :

— Si ce n'était pas eux, qui t'a appris notre langue ? D'autres membres de la mission *Sentinelles* ? Les

indigènes ?

— Manaia.

Ce nom déclenche une bombe dans mon esprit. J'échange une nouvelle oeillade avec Ophélie, frénétique, avant de reprendre :

— Tu connaissais Manaia ? Manaia t'a appris notre langue ?

Soudain, la créature tend ses mains vers moi. Les extrémités de ses doigts réunies pour former une pointe dont j'ignore totalement le sens. Mon premier réflexe est de reculer, mais lorsque ses ongles touchent la surface de mon pull, je ne peux réfréner un grand frisson. La créature exerce une pression, pile au milieu de ma poitrine, puis répète :

— Manaia.

— Sam...

Ophélie s'est tendue. Je peux sentir, rien qu'au ton de sa voix, que ce contact ne la rassure pas.

— Tout va bien, Ophélie, je la coupe avant que la créature ne s'alarme.

— Manaia, réitère celle-ci de son sérieux mortel. Et ton père.

— Mon père et Manaia t'ont appris notre langue ?

Je suis de plus en plus confus. Les propos de la créature se contredisent, et visiblement, elle ne maîtrise pas suffisamment le langage articulé pour préciser sa pensée. Pour la première fois, je remarque de longues estafilades rouges de part et d'autre de son cou : quatre de chaque côté.

— Ophélie, regarde !

La jeune femme se penche à son tour :

— Des branchies, conclut-elle, en écho à ma propre déduction.

J'ai de plus en plus de mal à contenir mon excitation :

— Tu te souviens quand nous avons découvert ses poumons atrophiés sur les radiographies ? Nous avions envisagé la possibilité d'un système respiratoire amphibie. De toute évidence, c'est bel et bien le cas.

Je me concentre à nouveau sur la créature. Il m'est difficile de réaliser qu'elle peut me comprendre, que le prodige scientifique que je fantasmais d'étudier quelques heures plus tôt se trouve aujourd'hui dépassé par autre chose : une conscience, un esprit et une sensibilité dont je ne peux plus faire abstraction. La créature n'est pas un objet. Ni un rat de laboratoire.

— Tu peux toujours respirer sous l'eau, n'est-ce pas ? je lui demande, fasciné par tout ce que cela impliquerait.

Un être de forme humaine, capable d'évoluer sous l'océan... La transcription littérale de mon rêve le plus fou et le plus ancien.

Elle ne répond pas, bien sûr. Mes conclusions se poursuivent d'elles-mêmes :

— Il y a fort à parier que parler lui fait mal. Au moins au début. Ses cordes vocales n'ont jamais servi, et elles doivent cohabiter avec les branchies.

Spontanément, je tends la main pour examiner le cou de la créature. Elle se recule, comme moi-même quelques secondes auparavant. Je me maudis pour ma maladresse. Il faut absolument que je me maîtrise :

— Je ne vais pas te faire de mal, je lui assure de ma voix la plus réconfortante. Nous n'allons pas te faire de mal. Nous allons t'aider, comme tu le voulais.

J'ignore totalement l'étendue de son vocabulaire, aussi je tente de lui signifier, par ma seule intonation, tout le respect et l'admiration qu'elle m'inspire. Mais me fera-t-elle encore confiance, après tout ce que je lui ai infligé ? Moi, je ne le ferais pas...

Une grande tristesse m'envahit, accompagnée des remords désormais familiers. Plus que jamais, j'éprouve le besoin de réparer mes erreurs. Pour de bon, cette fois :

— Est-ce que tu as un nom ? je lui demande.

Cette pensée, je n'avais encore jamais osé la formuler. La possibilité que la créature, en plus de raisonner comme nous, fasse également partie d'un tout, d'une civilisation capable de nommer ses enfants, où chacun détient son individualité propre. Ce nom, ai-je vraiment envie de le connaître ? Ce serait un pas de plus sur la voie de non-retour dans laquelle je me suis engagé. Si la créature possède un nom, ce sont des siècles de réflexion sur la place de l'humanité dans l'infini qui voleraient soudain en éclat. Nous ne serions plus seuls. Nous ne l'aurions jamais été. J'ignore quel sentiment cela est censé nous inspirer : espoir, réconfort, crainte ? L'Homme a toujours redouté ce qu'il ne connaissait pas. Je choisis d'aller à l'encontre de mon espèce :

— Je m'appelle Sam, j'indique à la créature, ma paume plaquée sur ma poitrine dans un geste universel qu'elle comprendra peut-être. Sam.

Je désigne ensuite Ophélie :

— Ophélie. Sam, Ophélie.

En dernier, je tends la main vers la créature :

— Toi ?

La créature nous dévisage tous les deux, Ophélie et moi, pendant un long moment. À tel point que je perds l'espoir qu'elle nous réponde un jour. J'ignore comment fonctionne son esprit, ni quels stratagèmes pourraient me permettre d'y pénétrer... Quand soudain, deux syllabes franchissent ses lèvres :

— Nasca.

Pour la deuxième fois en quelques minutes, je reste abasourdi. D'abord Manaia, puis Nasca. Deux fantômes surgis tout droit de l'île Blackney, et qui prennent vie ici dans ma cabine, dans la bouche de cette créature venue du fond des eaux.

— Nasca...

À côté de moi, Ophélie comprend aussi vite que moi de qui il s'agit. Manaia et Nasca étaient deux habitants de l'île Blackney. Un père et son fils. Lorsque le chef du village, Ateo, avait conduit les siens à la mort dans le Pacifique, Manaia avait été le seul à s'interposer pour tenter d'épargner son enfant. Ateo lui avait porté un coup fatal, et avait noyé le garçon. Mes parents avaient découvert le corps agonisant de Manaia sur l'île, et ils l'avaient jeté dans la fosse des Mariannes, afin de cacher leur responsabilité dans ce crime.

Telle était la version qu'Adam m'avait livrée, peu avant sa propre mort. Une version confirmée par mon père. Et pourtant...

Et pourtant, je ne peux m'empêcher de me souvenir de la panique pure, sur le visage de Henri Luzarche, lorsque je lui ai avoué qu'Adam m'avait confié leur petit secret. Cela remonte à plus d'un mois, mais cette expression restera probablement gravée dans ma mémoire pour toujours, tant elle était inhabituelle de la part de mon père. La peur. Une peur animale, primaire. Qui ne souffrait ni raison ni sang-froid. Et cette question, lancée dans le vide à l'époque, et qui me revient en écho seulement maintenant tel un boomerang :

' Et quoi d'autre ? '

Voilà le premier réflexe qu'Henri Luzarche a affiché, lorsque je lui ai dit qu'Adam m'avait tout dévoilé, que je savais pour la dissimulation du corps de Manaia, et la responsabilité de la mission *Sentinelles* dans le suicide de masse des indigènes. Voilà ce que mon père m'a demandé : ' Et quoi d'autre ? Qu'est-ce qu'Adam t'a raconté d'autre ? '. Comme si ces révélations n'étaient déjà pas suffisamment horribles comme cela...

Je me souviens de ses traits blêmes, de sa perplexité face à ma réponse, puis de son trouble et de son soulagement. Il m'a dissimulé quelque chose ce jour-là, indubitablement, mais j'étais trop choqué alors pour m'en rendre compte. Adam non plus ne m'avait pas tout dit. Même au seuil de la mort, il gardait en lui quelque chose dont il avait trop honte pour pouvoir l'avouer à voix haute.

' Je t'aime, oui ', murmure le fantôme d'Adam qui ne quitte plus mes pensées. ' Mais tu es la plus grande erreur de toute ma vie. Il est temps que je la répare. '

Face à moi, la créature fouille mon visage de ses iris perçants, et j'ai la désagréable impression qu'elle peut suivre chaque bribe de mon raisonnement :

— Nasca, répète-t-elle.

Adam m'avait dit que l'enfant de Manaia était un fils. Son expression à lui aussi, je m'en souviens comme si c'était hier, lorsqu'il a prononcé devant moi ce prénom pour la première fois. J'ai cru que tous ses démons s'incarnaient dans ces deux syllabes. Qu'elles lui infligeaient plus de mal que tout l'alcool et les comprimés qu'il avait pu ingurgiter durant sa vie entière.

Est-ce là que réside la clé du mystère ? Quel pouvoir renferme le prénom de Nasca, cet enfant mort depuis plus de vingt-sept ans, pour que tous ceux qui l'énoncent se retrouvent ainsi marqués à vie ? Tremblants de peur, tels des sorciers rattrapés par une de leurs malédictions ?

Adam m'avait dit que l'enfant de Manaia était un fils. Et s'il m'avait menti ? Et si c'était une fille ?

Dans mon esprit, les théories les plus insensées s'assemblent à toute allure. Un reliquat des sermons de mon père, de tous ces mythes farfelus qu'il s'est employé à réunir au fil des années en écumant la Terre entière, de mes propres rêves les plus fous à peine énoncés...

La créature est un être hybride. Mi-humain, mi-aquatique. Capable de se transformer en l'un ou en l'autre, peut-être à volonté. Sur l'île Blackney, il y avait des écailles semblables aux siennes, et tous les habitants ont disparu du jour au lendemain sans laisser de traces, et surtout, sans laisser de corps...

Et si les habitants de l'île Blackney n'étaient pas morts ? Et s'ils s'étaient changés en l'une de ces créatures que mon père a pourchassées durant toute sa vie ? Et si depuis le tout début, Henri Luzarche avait raison ? Et si les légendes des indigènes étaient réelles, et les Vilaa aussi ? Et si elles étaient venues chercher leur peuple, comme le chef Ateo le croyait lorsqu'il a envoyé les siens se jeter dans le Pacifique ? Et si l'un de ces indigènes disparus, Nasca, se tenait

devant moi ici aujourd'hui ?

Je dois me rappeler de respirer. Auprès de moi, Ophélie me secoue l'épaule, je ne sais depuis combien de temps. A-t-elle conscience de l'univers qui vient de me traverser l'esprit, là, en l'espace de quelques secondes ?

Je me raccroche au regard de la créature. Je ne la quitte pas des yeux. Est-ce cela que tu essayes de me dire ? Je lui pose la question, avec la sensation de prononcer les mots les plus importants de toute ma vie :

— Tu es Nasca ?

Une ombre passe sur ses traits si délicats. Elle se rapproche soudain, tandis qu'Ophélie et moi retenons notre souffle. Elle presse sa paume à plat sur ma poitrine, exactement comme je viens de le faire pour lui dire mon nom :

— Nasca, répète-t-elle.

Je ne comprends plus. Je tente de répondre à son geste : je me désigne à nouveau, effleure sa main au passage :

— Sam. Je m'appelle Sam.

Elle nie de la tête :

— Nasca. Manaia et ton père.

Quelque chose se déchire au fond de mon esprit. Un voile posé sur la vérité depuis trop longtemps, et qui vient de s'ouvrir en grand pour révéler cette chose horrible qui pourrit en moi depuis l'enfance, cette chose que j'ai refoulée tout au fond de moi-même, incapable de la saisir, mais bel et bien conscient de sa présence.

Les mots de la créature s'éclairent d'un tout nouveau sens. Si nous avions conversé dans la langue de l'île Blackney, j'aurais compris tout de suite. Cette langue que j'ai toujours maîtrisée d'instinct, rien qu'en écoutant Luzarche la parler, sans jamais avoir à l'étudier... C'est le français et sa sonorité qui m'ont trompé. ' Manaia et ton père '... ' Manaia *est* ton père '.

Je reçois comme une décharge à l'arrière de la nuque. La nausée m'étreint brusquement, et de nouveau, les paroles surprises entre Luzarche et Adam sur le pont de l'*Achéron* me harcèlent :

' — Si Ateo a dit vrai sur l'existence de ces créatures, alors tout le reste peut être vrai aussi !

— Quoi, ces délires sur les accouplements hybrides, et sur la transmission de leurs pouvoirs aquatiques ? Les tests ADN n'ont jamais rien montré d'anormal dans leur population !

— Quels tests ADN ? Tu parles des trois bouts de cheveux qu'on a recueillis après leur disparition ? Nous n'avions pas assez de matière pour déterminer quoi que ce soit, et ils ne nous ont jamais laissés prélever le moindre échantillon de leur vivant !

— Tu oublies Manaia et Nasca. Ça non plus, Mareve ne l'a pas supporté... Et moi non plus. '

Un scénario terrible se dessine juste sous mes yeux, à mesure que toutes ces réminiscences refont surface. Tous ces discours sibyllins, tous ces mystères autour du suicide de ma mère, et sur ce qu'il s'est véritablement passé sur l'île Blackney, ce 21 septembre 1989.

Je revois mon père obsédé par mon état de santé depuis l'enfance. Réduit à prétexter une anémie chronique pour pratiquer régulièrement des analyses de mon sang.

Je revois le regard que ma mère posait sur moi, certains soirs. De plus en plus souvent, à mesure que l'on approchait de son suicide. Un regard empli d'une tristesse et d'un regret infinis. Ce regard m'a foudroyé pour toujours ; il a torpillé mon existence en plein vol, et tous mes espoirs d'une vie heureuse du même coup. C'est le même regard qu'Adam a eu pour moi, juste avant de nous condamner tous les deux à la mort.

' Pardonne-moi. '

La scène est enfouie quelque part, beaucoup trop loin dans ma mémoire pour que je puisse m'en souvenir, mais je l'imagine sans peine. Trois étrangers qui découvrent un homme agonisant sur une île déserte. Manaia. Auprès de lui, le petit garçon qu'il a réussi à sauver de justesse. Nasca. Trois étrangers qui abandonnent le corps de l'homme à l'océan, et qui lui prennent son fils. Son fils, dernier survivant de son peuple, qu'ils élèvent tel un rat de laboratoire en lui cachant la vérité, pour étudier son ADN, et prouver l'existence des êtres légendaires dont il est peut-être issu.

Ma tension chute en flèche. Je vacille, manque de m'effondrer aux pieds d'Ophélie. La jeune femme me retient :

— Sam ! Sam, qu'est-ce qui se passe ?

' Pas ta mère ', a dit la créature. Elle ne signifiait pas que Mareve Temauri lui était inconnue. Elle voulait dire que Mareve Temauri n'était pas ma mère. Tout comme Henri Luzarche n'est pas mon père.

Je revois le beau visage de Mareve dans le soleil du soir, assise sur la plage à admirer l'océan, dans l'une de ses pensées lointaines auxquelles je n'avais jamais accès. Songeait-elle à l'île Blackney, alors ? Songeait-elle à cet enfant qu'elle avait volé pour l'élever comme son fils, dans le mensonge, tel un cobaye ? Que ressentait-elle à cet instant pour moi ? Quand ses doigts fins venaient se glisser dans ma chevelure, et qu'elle me scrutait de longs moments sans parler, une mélancolie indicible au fond des yeux, comme si j'étais à la fois la chose la plus merveilleuse et la plus bouleversante qu'elle ait jamais trouvée sur cette Terre, et qu'elle devait me contempler pour la toute dernière fois ?

' *Taoa Huna* '

La voix de ma mère résonne au fond de mon coeur, et ce surnom qu'elle me donnait depuis l'enfance :

' *Taoa Huna* '

' Trésor caché '

Trésor caché...

La réponse était là, depuis toujours. Ma mère savait. Adam, mon père, ils savaient tous les trois. Unis par un pacte sans nom qui s'était scellé ici, à quelques encablures à peine, il y a vingt-sept ans.

D'instinct, je me tourne vers la cloison de la cabine. L'île Blackney m'est invisible, mais je devine sa présence hypnotique, par-delà la tôle, les boulons et l'océan, dominée par la silhouette grondante du volcan Ria. Le jour où j'ai capturé la créature, quand les vagues m'ont rejeté sur le sable rouge de la plage gorgé de soufre, et que je me suis enfoncé dans la jungle si familière, ce n'était pas la première fois que je posais le pied sur l'île Blackney. C'était la première fois que j'y revenais depuis très, très longtemps. Quel âge avais-je lorsqu'ils m'ont emmené ? Quatre, cinq ans ? Se sont-ils concertés entre eux pour décider de l'âge qu'ils me donneraient, du nom et de la date d'anniversaire qu'ils m'attribueraient ?

Samaël...

Je revois mon père, livide devant le cercueil vide de ma mère, le jour de son enterrement fantoche, se pencher sur moi et articuler ce prénom avec une rage que je ne lui avais encore jamais connue :

— J'ai toujours su que tu avais une double nature, m'a-t-il dit. Regarde ce que tu l'as poussée à commettre. Samaël. Visage d'ange, Diable au corps. Je l'ai toujours su. Ton engeance et toi, c'est ce que vous faites de mieux... Tu es rentré dans son cerveau, tu l'as complètement détraqué, et tu l'as tuée.

Je n'avais pas compris le sens de ses paroles sur le coup, évidemment. L'enfant que j'étais n'avait saisi que la haine qu'il éprouvait pour moi. Mais à présent...

Je me prends la tête entre les mains. Tous les souvenirs de ma vie s'écroulent les uns après les autres. Ils se fracassent en tous sens pour former un motif différent, une mosaïque affreuse dont je redoute de connaître le dessin, mais il s'impose à moi, que je le veuille ou non... Toutes les barrières ont sauté à présent, il est trop tard. Mon existence entière se vide de sa substance et se remplit du poison qui m'infecte depuis toujours. Quand je pense à tout ce temps que j'ai partagé avec mon père... Toutes ces disputes où je n'ai pas compris ses réactions, sa colère envers moi, ses paroles... A-t-il vraiment passé toute sa vie auprès d'un intrus qu'il méprisait, convaincu que je n'étais qu'un monstre sous la surface, résolu à endurer ma présence jour après jour dans l'unique but de m'étudier ?

— Sam !

La voix d'Ophélie finit par m'atteindre. Je suis tombé à la renverse devant la créature, totalement désemparé, le souffle court et les yeux exorbités. Paniquée, la jeune femme tente désespérément de me calmer :

— Sam, je t'en prie, parle-moi ! Qu'est-ce qui se passe ?

Je tourne vers elle mon regard halluciné. Comment lui dire ? Elle va me prendre pour un cinglé...

Douloureusement, j'avale ma salive, incapable de réfléchir. La créature me fixe toujours de ses grands yeux si semblables aux miens. Ces yeux que je croyais tenir de mon père, mais qui, de toute évidence, ne lui appartiennent pas... Ils accentuent encore plus le malaise en moi. J'ai peur de parler, car si je parle, alors tout deviendra vrai. La vérité quittera mon corps pour se changer en réalité.

' Elle l'est déjà ', murmure la voix de ma conscience, et j'ai l'impression que c'est la créature qui me parle. ' Elle l'est déjà, et tu le sais '.

Je prends une profonde inspiration. Je n'arrive plus à m'empêcher de trembler :

— Elle dit..., j'articule péniblement. Elle dit que je suis Nasca. Que Nasca est mon véritable nom. Elle dit que Mareve Temauri n'est pas ma mère, et que Henri Luzarche n'est pas mon père. Elle dit... que Manaia est mon père.

Les yeux d'Ophélie s'agrandissent d'un seul coup :

— Mais c'est n'importe quoi !

— Non...

Je secoue la tête, bouleversé. Aucun des contre-arguments d'Ophélie ne pourra me faire revenir en arrière, plus maintenant. Elle ne connaît pas ma vie comme moi-même je l'ai vécue. Au fond de moi, la réponse hurle. Je l'ai toujours sue. Chaque parole, chaque action de mes proches prennent désormais un sens dont elles étaient autrefois dépourvues.

— Adam et mon père ne m'ont pas dit toute la vérité, je continue, incapable de m'arrêter à présent que j'ai commencé. Ils n'ont pas trouvé que le corps de Manaia sur cette île il y a vingt-sept ans. Ils m'ont trouvé moi. Son fils. Manaia avait réussi à me sauver, en fin de compte. Mais au lieu de me révéler au monde, ils m'ont pris avec eux. Ils m'ont pris avec eux, parce qu'ils voulaient croire aux légendes de l'île Blackney. Ils voulaient m'étudier. Analyser mon

sang, décortiquer mon ADN. Prouver que les Vilaa existaient, et que j'étais peut-être l'un d'entre eux.

— Oui.

La voix lancinante de la créature ponctue mes paroles. Ophélie sursaute et se recule presque lorsqu'elle se redresse, pour poser cette fois-ci ses deux mains à plat sur mon torse, son visage tout près du mien, plus animale qu'elle ne l'a jamais été :

— Nasca, dit-elle tandis que ses doigts remontent jusqu'à mes joues. Tu es Nasca.

Agenouillée auprès de moi, Ophélie assiste à la scène telle une étrangère. Je frissonne à chaque contact de la peau glacée de la créature contre la mienne. Mon coeur bat si vite que j'en ressens les vibrations jusqu'au creux de mes côtes. Je l'entends, plus que jamais, ce chant obsédant qui a rythmé ma vie depuis toujours, ce lien instantané qui s'est noué entre la créature et moi dès la première seconde, cet appel...

L'appel de l'eau.

— Sam, tu ne peux quand même pas croire ça ! s'exclame soudain Ophélie. Ça n'a aucun sens !

— Au contraire, tout a un sens désormais...

Je déploie un effort suprême pour m'arracher à l'étreinte de la créature, et contempler à nouveau Ophélie :

— Je sais pourquoi ma mère s'est tuée. Pourquoi Adam a cherché à s'ouvrir les veines deux ans jour pour jour après la disparition des habitants de l'île Blackney, et pourquoi il a passé le reste de son existence dans la dépression, le Xanax et le gin. Pourquoi il a fini par se suicider en essayant de m'entraîner avec lui... Parce que j'étais la plus grande erreur de toute sa vie. Parce qu'il me voyait devenir exactement le genre d'homme capable de commettre ce que lui-même avait commis avec mes parents, vingt-sept ans plus tôt...

À mesure que je parle, ma respiration s'apaise. Une sorte de calme sérénité s'installe en moi, me remplit, remplace le poison par autre chose. Comme si l'abcès était crevé, et que tout le pus s'en écoulait enfin. La vérité fait du bien, aussi glaçante soit-elle. Elle purifie. Elle troque des années de culpabilité, de malheurs et de doutes contre des certitudes, et une compréhension limpide.

Je ne peux pas en vouloir à ma mère de m'avoir abandonné. Si elle me prenait pour un monstre, cela n'a rien d'étonnant. Si elle se reprochait de m'avoir enlevé, caché au monde, traité comme un cobaye...

Je ne sais pas ce que j'aurais fait à sa place.

' Tu ne supportais déjà pas d'être responsable de la mort de la créature ', intervient ma conscience. ' Tu aurais fait exactement la même chose qu'elle. '

Probablement. J'ignore ce qui prime, entre l'horreur et la peine, lorsque je songe à ma mère. À la douleur qu'elle devait ressentir, chaque fois qu'elle posait les yeux sur moi... À la souffrance que je lui infligeais par ma seule présence, ma simple respiration. Un rappel vivant et constant du choix qu'elle avait commis, ce 21 septembre 1989.

Je soupire. À présent qu'elle est délivrée, la vérité s'échappe de moi comme le sang jaillit d'une plaie à vif :

— Je sais pourquoi mon père me hait, pourquoi il a toujours encouragé ma passion pour la natation et l'apnée, et pourquoi il déployait tous ses efforts pour surveiller ma santé et me garder auprès de lui... Il m'étudiait. Il conduisait des tests. À ses yeux, je n'étais que des nombres et des données, soigneusement alignés dans l'un de ses petits carnets. Je sais pourquoi l'île Blackney m'a semblé si familière lorsque je me suis échoué sur sa plage il y a quelques semaines... Pourquoi la langue de ses habitants me vient si facilement, sans que j'aie eu besoin de l'apprendre. Pourquoi j'ai toujours eu l'impression de ne pas être à ma place dans cette vie. Pourquoi la créature m'a fasciné, dès la toute première seconde où je l'ai vue...

Je lève la main devant moi. Le même geste que celui que j'ai tenté, lors de notre tout premier face-à-face dans l'aquarium. L'être au visage humain que je confronte aujourd'hui me scrute en retour, et tend sa paume pour l'unir à la mienne. Sa peau est froide et très douce. La peau neuve d'un enfant qui n'a jamais vu la lumière du soleil.

— Tu comprends toi aussi, maintenant, Ophélie ?

À mes côtés, la jeune femme reste silencieuse. Le crâne martelé par tout ce que je viens d'énoncer. Je peux suivre sa réflexion sans effort : c'est une scientifique. La longue énumération de tous les mystères de ma vie a ébranlé la certitude en elle. Déjà, elle recoupe, elle interprète, et tout la conduit vers une seule et unique réponse : j'ai peut-être raison. Mais naturellement, elle refuse encore d'y croire :

— Qu'est-ce qui t'assure qu'elle dit la vérité ? m'interpelle-t-elle.

— Elle n'a aucun motif de mentir.

— Tu n'en sais rien. Tu ne sais pas ce qu'elle veut, tu ne sais pas ce qu'elle pense.

Je hausse les épaules :

— Qu'est-ce que tu veux ? je demande en me plongeant dans les prunelles moirées de la créature.

Sa paume est toujours collée à la mienne. Brusquement, ses doigts se glissent entre les miens et tirent, très fort, jusqu'à ce que nos visages se touchent presque :

— Sauver, dit-elle. Nous sauver.

À nouveau, mon coeur s'emballe malgré moi. L'emprise de la créature est si puissante qu'elle me fait presque mal. Je sens Ophélie prête à nous séparer d'une minute à l'autre, à la force de ses poings s'il le faut.

— Nous avons voulu te sauver, je réponds, la gorge serrée. Tu as dit non.

— Nous sauver.

Quelque chose passe sur son visage ; peut-être de la frustration. Alors, ses pupilles se rétrécissent. Ses traits se figent pour prendre l'aspect lisse d'un lac. Je devine à son expression qu'elle plonge dans un état de concentration intense. Son regard m'obsède : il est partout en moi, impitoyable. Son front s'approche du mien jusqu'à ce que nous entrions en connexion. Et là, ma conscience se déchire.

Je voudrais hurler, mais tous les muscles de mon corps deviennent soudain plus durs que de la pierre. Tétanisé, je ne peux plus bouger ni même respirer. Mon cerveau est une masse liquide en ébullition, un cratère de lave dans lequel un fer de lance chauffé à blanc s'enfonce pour y gratter les profondeurs de ma boîte crânienne. Il pénètre mon coeur, mes pensées, mon âme. Il voit tout de moi, et je vois tout de lui. La créature.

La douleur me submerge ; je ne suis plus que sensation pure, supplice pur, une pelote de nerfs saturés, écorchés à vif, un amas de chair et d'os dont l'unique fonction est de souffrir.

Mon esprit devient blanc. Puis c'est le vertige. Un gouffre monstrueux qui m'avale, m'entraîne encore plus loin dans des profondeurs insondables, loin dans les ténèbres et tout ce qui s'y cache, tout au fond de la fosse des Mariannes.

Je ne suis pas seul dans ces ténèbres. Le Léviathan est là. Il me guette. Sa présence résonne dans chaque atome de mon être, comme s'il faisait partie de moi depuis toujours, dans l'attente de prendre enfin le contrôle :

— N'aie pas peur.

Ses mots n'ont rien d'humain. Ils n'appartiennent à aucune langue, ne sauraient être prononcés par aucune voix d'homme, et pourtant, je peux les comprendre, parce qu'ils entrent directement dans ma tête pour m'imposer leur volonté propre. C'est un assortiment d'images, de sensations et de sons : l'atmosphère liquide du coeur de l'océan, la pression, le froid et le noir, les courants lents qui agitent ce monde caché, et même le bruit du temps qui s'écoule, inexorablement.

Je retrouve les impressions que j'ai éprouvées dans mon rêve il y a à peine quelques heures, lorsque j'ai soudain pris la place de la créature. La démesure et l'étrangeté de son esprit avaient failli me rendre fou. Ils sont là à présent, à l'intérieur de moi. Je n'ai plus nulle part où les fuir.

— Tu sais ce que je suis. Tu me fais confiance.

Je ne dis rien. J'ignore comment répondre à cette conscience titanesque qui pèse sur la mienne. Elle continue :

— Je veux nous sauver. Toi, moi, et l'espèce. Seule, c'était impossible. Mais maintenant, tu es avec moi.

Chaque mot se grave au fer rouge dans mon cerveau. J'ai l'impression de me noyer, là, tout en bas, par onze mille mètres de fond. Le froid dépasse tout ce que le corps humain peut imaginer de souffrance. La pression fait éclater mes organes, réduit mes muscles en charpie, brise mon squelette comme s'il s'agissait d'un fétu de paille.

Quelque chose en moi se débloque. Le point de non-retour, au-delà duquel l'immensité que j'ai vue ne pourra plus jamais me quitter. Comme le gouffre de Tahiti vingt ans plus tôt. Comme la fosse des Mariannes...

Mes mâchoires s'ouvrent en grand, et je hurle. Un cri silencieux, qui déverse dans cet océan d'infini une pluie de bulles d'air, qui ne toucheront jamais la surface. Ma vie s'échappe avec elles. Ma vie telle que je l'ai connue.

Je reviens à moi, retrouve le contrôle de mon corps, de mes pensées, avec la certitude que mon mental vient de subir des changements irréversibles. L'oxygène pénètre mes poumons à grandes goulées ; il me brûle. À mes côtés, je m'aperçois qu'Ophélie a enduré le même choc. Elle est à genoux, pâle comme la mort, ses boucles blondes dressées autour de son visage tels des arcs électriques.

— Qu'est-ce que tu nous as fait ? s'écrie-t-elle aussitôt.

Face à nous, la créature a le calme composé d'une statue grecque. Plus que jamais, sa beauté me paraît irréelle, et, après ce que nous venons de traverser, menaçante. Je me glace lorsque sa voix sifflante s'élève au creux de mon esprit :

' Je suis désolée ', énonce-t-elle.

Ophélie pousse un hurlement étouffé et presse ses mains contre ses tempes. Je tressaille. À nouveau, ces sonorités traînantes, et cette voix qui semble provenir de partout et nulle part, dont on ne peut se départir, ancrée au fond de nous pour toujours.

' Je ne suis pas habituée au langage des hommes. C'était le seul moyen pour moi de vous parler. '

La voix gratte au fond de mon crâne comme un insecte. Elle déforme les syllabes, allonge les mots, passée au filtre de nos deux esprits. Ce n'est pas vraiment du français. Mais plutôt une langue d'instinct, de pensées, d'impressions. Elle crisse à mes oreilles tel le frottement de milliers d'ossements sur de la pierre noire. Elle racle et écorche tout ce qu'elle

touche :

' Seule dans la prison, je n'avais pas d'espoir ', reprend-elle. ' Mais je vous ai maintenant. Aidez-moi. '

La prison... Elle parle sans aucun doute de l'aquarium.

' Mon peuple vit caché depuis des siècles. Il doit en rester ainsi. Les hommes de Idha protégeaient notre existence. Vous devez la protéger, vous aussi. '

Idha. Le nom que les habitants de Blackney donnaient à leur île. Je songe à ce peuple si secret, à tous les tabous qui entouraient les Vilaa, et à la décision dramatique du chef Ateo de précipiter les siens dans le Pacifique, lorsqu'il s'était cru rejeté par ses dieux...

La créature fixe ses iris sur moi. J'ai la certitude instinctive qu'elle a pu lire dans mes pensées :

' Nous existons depuis toujours. Nous avons de nombreux noms. Nous nageons de refuge en refuge, jusqu'à ce que vos civilisations nous délogent. '

Dans mon esprit défilent des milliers d'images : des paysages, des sons, des odeurs, qui ne m'appartiennent pas et que je n'ai jamais connus. Je vois les côtes gelées de Norvège, les reliefs fracturés du pays de Galles, les eaux chaudes du fleuve Amazone, ou encore l'air sec et salé des rivages grecs... Avec eux s'égrainent les mythes et légendes que mon père a parcourus toute sa vie. Nixes, nymphes et ondines, océanides, naïades, néréides, les yacuruna des peuples d'Amérique du Sud, les roussalki et wilis slaves, les näcken, nøkken, strömkarlen, grim et fossegrim scandinaves, sans oublier les kappa et amemasu japonais, l'agloolik inuit, le maymaygwashi ojibwa, les kelpies celtes, Loreleï, Marie Morgane, Masgugue et autres sirènes...

Elles sont partout. Les créatures sont partout autour de nous, depuis la nuit des temps. Mon père ne poursuivait pas des chimères. Elles sont réelles.

' Nous avons besoin de vous pour survivre. '

D'autres scènes succèdent aux précédentes. J'ai le coeur au bord des lèvres.

Dans la caverne de l'île Blackney, des hommes et des femmes à la peau dorée par le soleil aident des créatures à émerger de leurs chrysalides, tels des nouveau-nés. Les Vilaa sont accueillies sous leur nouvel aspect avec tous les honneurs dus à des dieux. S'ensuivent des étreintes auprès des flammes, dans l'atmosphère confinée de la grotte : le peuple de l'île Blackney se mêle à ses divinités pour s'unir, et procréer.

Neuf mois plus tard. Les femmes de l'île Blackney sont enceintes. Les créatures qui ont pris forme féminine le sont également. Certaines donnent naissance à des enfants humains : deux pieds, deux jambes, et des poumons criant de vie. D'autres accouchent de nourrissons hybrides, à la peau durcie d'écailles, aux membres fusionnés en une queue solide, le crâne épais et la gorge silencieuse.

Ces enfants-là sont délicatement placés au fond du lac d'eau soufrée, où leurs nageoires s'agitent doucement.

Au bord de l'onde, un très jeune homme assiste à la scène, comme envoûté. Ses yeux sont deux amandes noires qui ne brillent pas, et ses cheveux sombres barrent son front. Je devine instantanément qu'il s'agit de Manaia. Mon père...

Une femme à la beauté stupéfiante s'avance vers lui. Une créature, indubitablement. Elle dépose dans ses bras un nourrisson qui remue de toute la force de ses jambes minuscules. Elle l'embrasse sur les lèvres, puis elle s'enfonce dans les eaux du lac, et disparaît.

Je reste sans voix. Incapable de bouger. Incapable de parler. Comme lorsque la créature m'a offert le contact de son esprit. Elle tend doucement la main et saisit mon visage entre ses doigts :

' Ateo et son peuple gardaient notre secret ', dit-elle.

— Et puis, la mission *Sentinelles* est arrivée.

Je sursaute. Ophélie s'est redressée à côté de moi. Même si elle paraît fiévreuse et dégoulinante de sueur, son regard exprime une lucidité tranchante :

— Les étrangers se sont insinués de plus en plus dans la vie de l'île, déduit-elle. Vous avez pris peur. Vous avez cessé de leur rendre visite. Alors, les indigènes se sont crus abandonnés, et ils ont choisi de vous suivre. Ils se sont noyés.

La créature se détache de moi pour se tourner vers Ophélie. Ses gestes lents expriment une infinie douceur :

' Ils ne se sont pas noyés ', proteste-t-elle dans un chuintement. ' Notre sang coule dans leurs veines. Aucun des nôtres ne peut se noyer. '

Elle plante son regard dans le mien lorsqu'elle prononce ces mots :

' Ils ne sont pas morts. Ils se sont changés en êtres comme nous, et nous les avons emmenés dans notre royaume sous la mer, là où aucun humain ne peut pénétrer. '

Je déglutis. Chaque parole de la créature est comme un glaçon froid qui descend le long de ma colonne vertébrale jusqu'à mes reins. Une transformation... Un royaume caché... Les images les plus folles naissent dans mon esprit. J'ose à peine y croire tellement cela paraît impossible, et pourtant...

Et pourtant, je connais ce sentiment qui s'empare de moi à cet instant. Cette euphorie, ces étincelles qui embrasent mon cerveau, mon sang, ce désir de se jeter tête baissée dans la découverte, vers l'inconnu...

— Comment se sont-ils transformés ? je m'entends demander, avant même d'avoir mesuré mes paroles.

La créature ne me quitte pas des yeux :

' Tous les descendants de notre espèce ont ce pouvoir. Tu as ce pouvoir. Je te montrerai comment faire, si c'est ce que tu veux. Tu pourras venir avec moi quand tout sera fini. Tu verras le royaume de tes propres yeux. '

— C'est du délire !

Ophélie s'est relevée d'un bond, encore frémissante d'émotions, et elle contemple la créature sans plus dissimuler sa peur et sa suspicion :

— Sam, est-ce que tu l'écoutes parler ? Elle cherche à te manipuler, j'en suis sûre !

Toujours sonné par ce que je viens d'entendre, je reste totalement incrédule :

— Je croyais que c'était toi qui voulais prendre sa défense depuis le début ? je l'interpelle. Qui demandais à ce que l'on communique avec elle, à ce qu'on la traite bien, jusqu'à la libérer, même, parce qu'elle était notre semblable ?

— Oui, et nous avons fait exactement l'inverse de tout cela ! Réfléchis, enfin ! Elle n'a aucune raison de se montrer pacifique avec nous, surtout maintenant. Sam, est-ce que tu te rends compte qu'elle est *télépathe* ? Qu'elle peut lire dans nos esprits ? Qui sait ce qu'elle est capable de faire d'autre, ou ce qu'elle a déjà fait, ce qu'elle est en train de nous faire, en ce moment même ?

La créature demeure silencieuse face à ces accusations. Ophélie semble intarissable :

— Je crois que je comprends à présent à quoi servaient ces fameux infrasons qu'elle émet en continu depuis son arrivée ! J'ignore comment, mais d'une manière ou d'une autre, ces infrasons influent sur notre cerveau ! Rappelle-toi comme le comportement d'Adam nous a paru suspect, à toi et à moi, le jour de son suicide ! Rappelle-toi comme il ne semblait pas être lui-même lorsqu'il s'est tué ! Et si elle lui avait joué le même numéro qu'à nous maintenant ?

— Je ne crois vraiment pas que...

— Tu ne trouves pas ça curieux que cette créature, qui lit dans les pensées, te propose soudain de devenir l'un de ses semblables, un être humain capable d'évoluer sous l'eau, ce qui est exactement la chose que tu désires le plus au monde depuis toujours ? Tu ne trouves pas ça curieux qu'elle t'offre ton voeu le plus cher du jour au lendemain sur un plateau ? Et que va-t-elle te demander en retour ? La même chose qu'à Adam ? Saboter le navire ?

À nouveau, les pupilles de la créature s'amincissent, presque jusqu'à former deux fentes. Lorsque sa voix résonne à l'intérieur de nous cependant, elle reste toujours aussi calme :

' Je ne sais pas ce que sont des infrasons ', dit-elle.

— Lis dans mes pensées, et tu le sauras, crache Ophélie.

' Je comprends que vous soyez effrayés. Croyez-moi, je suis désolée d'avoir dû envahir votre esprit. Je suis également désolée pour votre ami. Je lui ai demandé de m'aider, c'est vrai. Mais je n'imaginais pas qu'il chercherait à tous vous tuer. Je ne veux pas votre mort. '

Ophélie et moi restons médusés devant ce demi-aveu. Ainsi, c'était la vérité... Adam n'était pas réellement lui-même ce jour-là. Il obéissait à la créature. Jusqu'à quel point a-t-elle influencé ses actes ?

' Je lui ai demandé de me relâcher, et de détruire toutes les traces de mon existence ', me répond aussitôt la créature. ' Pour que votre peuple continue d'ignorer notre espèce. Pour que vos savants n'aient plus rien à rapporter chez eux dans leurs laboratoires. Pour que personne d'autre sur vos terres ne puisse poursuivre ces recherches. '

Je prends une profonde inspiration :

— Et c'est aussi ce que tu veux aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Elle acquiesce :

' Seule, je pouvais essayer de m'enfuir, c'est tout. Mais avec vous, je peux sauver mon peuple. Toi, moi. Je peux nous sauver tous. Détruire les preuves, et disparaître. Avec toi. '

— Sam, ne l'écoute pas !

Ophélie paraît catastrophée. A-t-elle raison de l'être ? Je ne saurais le dire. À cet instant, mon cerveau est si confus que je suis incapable de faire le tri : rêve ou réalité ? Vérité ou mensonge ? Seuls les mots de la créature comptent ; ils résonnent encore et encore contre mes tempes : ' Tous les descendants de notre espèce ont ce pouvoir. Tu as ce pouvoir. Je te montrerai comment faire, si c'est ce que tu veux. Tu pourras venir avec moi quand tout sera fini. Tu verras le royaume de tes propres yeux. '

Et si elle disait vrai ?

Je regarde mes mains. Quel potentiel caché peuvent-elles dissimuler ? Quel mystère de la génétique peut bien se nouer là, au creux de ma chair, dans chaque fibre de mes muscles, chaque brin de mon ADN ? À quels résultats ont

bien pu aboutir tous les tests menés par Henri Luzarche depuis toutes ces années...

Je songe à toutes ces fois où j'aurais dû périr noyé, et où j'ai trompé la mort, contre toute attente. Je songe à mes aptitudes hors du commun en natation, en plongée, en apnée. Comme les habitants de l'île Blackney. L'eau a toujours été mon élément, et je l'ai toujours su.

Je songe à ma mère. Si le suicide faisait partie de son patrimoine génétique, elle ne me l'a pas légué. Peut-être ne suis-je pas destiné à mourir, en fin de compte... Peut-être suis-je destiné à renaître.

— Que faudrait-il que nous fassions, pour que ton espèce soit hors de danger ?

Ma décision est prise, aussi tangible que l'océan sous mes pieds. Ophélie ne renonce pas :

— Sam ! Elle te raconte seulement ce que tu as envie d'entendre ! Pense à tout ce qui entoure les mythes des sirènes, des nymphes, de toutes les créatures de l'eau ! Elles ont toutes un point commun. Elles charment les humains pour les mener à leur perte. Elles adoptent la forme que tu désires le plus uniquement pour mieux te fracasser sur les récifs. Et si toutes ces légendes disaient vrai, elles aussi ? Et si elle cherchait à t'attirer simplement pour pouvoir nous noyer tous, comme ses semblables ont noyé les habitants de l'île Blackney ?

— Elle a dit qu'ils n'étaient pas morts.

— Et tu la crois ? Sur quelle base ? Comment pourrait-elle être au courant de ton passé, de qui tu es, de ce qui est arrivé à Manaia et Nasca ? Pourquoi aurait-elle été capturée, comme par hasard, par le seul scientifique au monde à être un descendant des habitants de l'île Blackney ?

— Parce qu'il n'y a pas de hasard.

' Je suis venue à toi ', renchérit la créature. ' Depuis toujours, les membres de mon peuple savent que nous avons laissé l'enfant Nasca derrière nous. Et les membres de mon peuple sont capables de se trouver les uns les autres, à des kilomètres de distance... Dès que tu t'es approché suffisamment près de notre territoire, je t'ai senti. Je t'ai abordé, dans l'espoir que tu me suivrais. Dans l'espoir que je pourrais avoir cette discussion avec toi. '

Je ferme les yeux. Un sourire douloureux s'épanouit sur mes lèvres. J'ai toujours su que la créature que j'avais capturée était la même que celle que j'avais aperçue au large de Guam, au tout début de ce périple.

— Sam, ne la crois pas...

— Ma fascination pour l'océan, pour la fosse... Tout vient de là. C'est dans mon sang.

— Tu n'es pas rationnel.

— Parce que toi tu l'es, peut-être ? Si elle était si douée pour la manipulation, tu ne devrais pas être convaincue toi aussi ? Il y a quelques heures à peine, tu me reprochais de t'avoir trahie pour conserver la chrysalide à bord ! Et maintenant qu'elle est libre, qu'elle nous réclame notre aide, tu voudrais la lui refuser ?

— J'ai toujours été d'accord pour la libérer, pas pour couler le reste de notre équipage.

— Elle ne nous a pas demandé ça.

— Elle va le faire. Tôt ou tard, ce n'est qu'une question de temps. Comme elle l'a demandé à Adam.

La créature se rapproche brusquement d'Ophélie. Toujours agenouillée sur le sol, ses longues mains se tendent vers la jeune femme :

— Ne me touche pas ! réagit farouchement l'entomologiste.

' Je sais tout ce que tu as fait pour moi ', dit alors la créature. ' Je sais que tu m'as défendue quand personne d'autre ne voulait le faire. Je sais que tu aurais risqué tout ce que tu avais pour me sauver. '

En arrière-plan, soudain, résonnent les paroles qu'Ophélie a prononcées près d'un mois plus tôt, dans le laboratoire de dissection, au-dessus de la chrysalide de la créature :

' Ton père l'a très bien dit lui-même : cette créature n'a aucune réalité sur le papier. À part les chercheurs présents sur ce navire, personne ne sait qu'elle existe. Nous pourrions détruire les preuves qui subsistent sur le bateau, et la remettre à l'eau. Plus personne ne pourrait démontrer que rien de tout ceci s'est jamais produit. '

Ophélie blêmit. S'entendre rappeler ses propres mots, ses propres convictions, semble brusquement la ramener sur Terre.

La créature tend un peu plus la main et, du bout des doigts, effleure le bas de son poncho :

' Voilà tout ce que je veux ', dit-elle. ' Je ne suis pas votre ennemie. Et vous ne pouvez pas me reprocher de tenter de préserver mon espèce. Ce n'est pas seulement mon sort qui est menacé par les recherches de ce navire : c'est celui de tous les miens. Je ne peux pas me permettre de me montrer faible. Je dois détruire toutes les preuves, au prix de ma vie s'il le faut, et oui, au prix des vôtres également. Es-tu incapable de le comprendre ? Es-tu prête à laisser les tiens traquer, capturer et annihiler les miens jusqu'à l'extinction ? À révéler l'existence de mon peuple à l'ensemble de votre civilisation ? '

Ophélie avale sa salive. Elle n'a pas d'arguments à opposer à cela, et nous le savons tous très bien :

— Il est inutile de causer des morts, proteste-t-elle simplement.

' Je n'ai jamais voulu qu'il y ait de morts. '

— Et tu dois arrêter de raconter ces choses sur Sam...

' Tu ne peux pas plier la vérité à ta volonté. Tu ne peux pas décider de ses choix pour lui. Tu ne peux pas le forcer à rester, ni à t'aimer. '

Une épine douloureuse se plante dans le coeur d'Ophélie. Je le vois au regard qu'elle m'adresse. La créature vient-elle de lire en moi, et de lui révéler ce que j'éprouve vraiment ? Voilà ce que la jeune femme pense à cet instant, tandis qu'elle détourne la tête pour que je ne remarque pas ses larmes.

— Que veux-tu faire ? demande-t-elle pour cacher son trouble, résignée.

' L'océan est agité. C'est la saison de la colère, en surface. Il y aura des vagues, très bientôt. '

Je hausse les épaules :

— Le *Résolu* est conçu pour résister à ces conditions.

' Il y a une grande réserve d'eau, en dessous de nous. Tu as parlé d'une citerne. '

— La citerne d'eau douce.

Ophélie se fend d'un rire cynique :

— J'avais raison. C'est là que tu essayais de te rendre, n'est-ce pas ?

La créature ne réagit pas :

' Si tu perces la réserve, toute l'eau se répandra dans le fond ', se contente-t-elle de répondre. ' Les vagues feront tanguer le navire. '

Je comprends aussitôt :

— Le *Résolu* sera déséquilibré. Il y aura de la gîte, un effet de carène liquide, et chaque vague accentuera le roulis. Il finira par se retourner.

La créature acquiesce :

' En moins d'une heure, le bateau coulera. Les vôtres auront le temps de s'enfuir. Mais moi, je disparaîtrai. Avec les preuves. '

Ophélie hésite :

— C'est extrêmement risqué... Quelqu'un pourrait rester coincé à l'intérieur. Et nous n'avons aucune garantie que la houle sera suffisamment forte pour...

Une brusque secousse de la cabine vient démentir ses propos. La créature fait l'effort d'ouvrir la bouche pour lui parler vraiment :

— L'océan. Chez moi. Aie confiance.

Je réfléchis à toute allure, les mains moites. Tout comme le *Résolu*, j'ai l'impression que ma destinée tout entière est sur le point de basculer, beaucoup trop vite pour que je me raccroche à quoi que ce soit. Que faire ?

J'échange un regard avec Ophélie. Toutes les blessures que je lui ai infligées depuis le début de notre infortunée relation nous séparent, aujourd'hui. Nous devons pourtant prendre cette décision ensemble. Sommes-nous prêts à accorder notre confiance à la créature ? Sommes-nous prêts à saboter le navire de mon père, et à le précipiter dans les profondeurs de la fosse des Mariannes, sans gage de succès ? Sommes-nous prêts à mettre nos vies en danger, et pas uniquement nos vies : notre avenir, notre carrière, notre liberté... Car qu'adviendra-t-il d'Ophélie ensuite, si elle se rend coupable d'une telle mutinerie ? Qu'adviendra-t-il de moi ? Pourrai-je vraiment suivre la créature, là où aucun être humain ne peut aller ?

' Tu n'es pas humain, Sam ', murmure la voix de la créature. ' Pas complètement. Il y a un peu d'océan en toi. À toi de décider de le rejoindre ou non. '

Je chasse ces pensées, avant qu'elles ne fassent à nouveau flancher Ophélie :

— Quel autre choix avons-nous ? je demande à la jeune femme. Elle a raison. Si nous nous contentons de la remettre à l'eau, mon père aura encore tous les prélèvements, tous les échantillons, les vidéos, les enregistrements du sonomètre, les fichiers informatiques... Bien assez de preuves pour que la communauté scientifique le croie et organise de nouvelles missions, même s'il n'y a plus de spécimen vivant. Nous ne pourrons jamais tout détruire en moins d'une heure sans que personne ne nous voie, en priant pour n'avoir oublié aucun dossier papier, aucune caméra de surveillance, aucune clé USB dans chaque cabine... Nous devons envoyer le *Résolu* par le fond. Avec deux navires accidentés au large de l'île Blackney en l'espace de quelques semaines, le gouvernement américain ne laissera plus personne s'approcher des côtes. Et mon père aura beau remuer ciel et terre et raconter tout ce que nous avons vécu... Sans preuve, tout le monde le prendra pour un fou.

— Il reste les autres membres de l'équipe scientifique, objecte Ophélie. Une trentaine de personnes qui jurent

avoir découvert une créature sous-marine, c'est quand même beaucoup.

— Suffisamment pour que le monde entier croie aux sirènes ?

La jeune femme se mord les lèvres :

— Très bien... On va le faire.

Je laisse éclater mon triomphe.

— Mais, Sam..., reprend-elle. Tu dois me promettre de ne pas donner foi à ces lubies. Tu me le promets ? Ta place est ici.

J'esquisse un sourire :

— Tu pourrais encore croire à mes promesses ?

Elle s'apprête à protester quand soudain, un signal suraigu déchire le calme du petit matin. Ophélie et moi sursautons. La créature se crispe. Aucun de nous trois n'a besoin de parler pour comprendre ce qu'il se passe : nous avons trop tardé. Dans le laboratoire de l'aquarium, le professeur Opsomer s'est réveillé de son profond sommeil, à moins que l'un de ses collègues n'ait fini par le rejoindre, pour constater l'évidence. La créature a disparu. L'alerte est donnée.

Le compte à rebours est lancé.

Mutinerie

Il ne nous faut pas plus de quelques minutes pour nous organiser. Sous le cri déchirant de l'alarme, chaque seconde semble durer une éternité et renforce le risque d'attirer les soupçons sur nous. C'est pourquoi je saisis la créature dans mes bras sans attendre pour la déposer sur le lit superposé. Elle s'allonge en silence, sans protester, et tire sur elle la couverture que je lui tends pour dissimuler sa présence. C'est une maigre protection, mais c'est tout ce que nous pouvons improviser. De toute façon, si Ophélie et moi réussissons, personne ne devrait venir la débusquer dans ma cabine.

Au petit lavabo de ma chambre, Ophélie s'asperge les bras, les vêtements et les cheveux d'eau, comme si elle s'était trouvée sous une pluie battante. Ou au contact de quelque chose de mouillé... D'un signe de tête, elle m'indique qu'elle est prête :

— Tu es sûre de vouloir faire ça ? je lui murmure, bien trop conscient de l'urgence qui nous presse. Tu sais quelles conséquences cela pourrait avoir...

— Je le sais, acquiesce-t-elle. Mais nous n'avons pas le choix.

Ses grands yeux dorés parcourent mon visage, déchiffrent mes traits comme on le ferait d'une énigme. Songe-t-elle aux révélations de la créature ? Se demande-t-elle quelle vérité se cache là, juste sous mon masque de chair et de sang ?

— Et toi ? s'enquiert-elle. Tu accompliras ce qu'il faut ?

— Tu sais bien que oui.

— Jusqu'à la fin ?

Je n'ose comprendre sa question. Un voile de tristesse ombre son regard, mais elle ne s'y attarde pas :

— On se retrouve demain, alors...

— Oui. Demain avant l'aube, tout cela sera fini.

— Reviens-moi.

Ces deux mots, à peine échappés, trahissent toute l'anxiété qu'Ophélie nourrit vis-à-vis des événements à venir. Ils me bouleversent plus que de raison. Je la dévisage, cette jeune femme aux beaux cheveux d'argent, à la pâleur lunaire et à la douceur d'ange, et je songe à tout ce qu'elle a représenté pour moi. Quelle erreur ai-je commise lorsque je l'ai crue fragile... Ophélie puise toute sa force dans sa bonté d'âme. À l'heure du sacrifice aujourd'hui, en équilibre sur la pointe de l'incertitude, elle ne flanche pas. Elle accepte sa peur et s'en nourrit, s'en motive. Elle sait devoir accomplir ce qui est juste, et cela la porte au-devant du danger sans hésiter. Ses yeux ne cillent pas ; sa main reste ferme sur la poignée de la porte. À cet instant, j'éprouve pour elle une admiration et un amour sans bornes, plus que je ne l'avais sans doute encore jamais réalisé. J'éprouve la peur de la voir partir à jamais, de la perdre, et la sirène d'alarme du *Résolu* sonne tel un glas sur nos adieux. Je ne réfléchis pas : sans jauger de sa réaction, je la prends par la taille et l'embrasse, savourant le contact de ses lèvres douces au goût de rose tout contre les miennes.

Elle m'embrasse elle aussi, se recule et caresse mon visage. Sans doute est-elle incapable d'interpréter mon geste. Mais l'heure n'est pas aux réconciliations : sans un mot de plus, Ophélie ouvre précipitamment la porte et sort de la cabine.

Les secondes s'écoulent, interminables. Combien de temps a-t-il bien pu se passer depuis que l'alerte a été donnée ?

Depuis le coin de la pièce, en hauteur, je devine le regard de la créature posé sur moi. J'aurais encore tellement de choses à lui dire... La laisser derrière moi est un déchirement, mais nous agissons pour la sauver :

— Je vais revenir, je lui promets droit dans les yeux.

Alors, après avoir compté deux minutes, je sors à mon tour et referme derrière moi ma cabine sans la verrouiller. Toutes les fibres de mon corps voudraient dresser cette barrière de sécurité entre la créature et les autres membres de l'équipage. Mais, si nous tenons à ce que notre plan fonctionne, je dois avoir l'air aussi normal et insoupçonnable que possible. Je ne verrouille jamais la porte de ma cabine.

Il y a de l'agitation dans les coursives. Je l'entends aux dizaines de pas qui frappent la tôle partout autour de moi pour monter, descendre, converger vers le point de rassemblement prévu en cas d'alerte général au sein du bâtiment : la grande salle de réunion. Dans cette course effrénée, au détour d'un couloir, Louis est le premier collègue que je croise, et la vue de ce visage ami me rassure. Inconsciemment, je lui accorde un sourire pour le remercier d'avoir toujours été là pour me soutenir, même en ce moment critique :

— Vous savez ce qui se passe, chef ? me demande-t-il.

— Non. Ce n'est pas une alarme technique, c'est déjà ça. On a peut-être reçu un bulletin météo de la côte ? Le

temps s'est pas mal gâté depuis hier.

J'inspire à fond, avec l'espoir que mon petit numéro soit crédible. Louis ne laisse transparaître aucune suspicion, mais sans doute n'est-il pas le meilleur public pour mettre à l'épreuve mes talents de comédien...

Nous rencontrons de plus en plus de monde à mesure que nous approchons de la salle de réunion. Je lance des regards de toutes parts, dans la crainte d'apercevoir la chevelure vaporeuse d'Ophélie, mais fort heureusement, la jeune femme ne semble pas avoir été prise dans le mouvement de foule. C'est au moins cela pour l'instant.

Le long du trajet, les murmures vont bon train : la plupart des matelots répandent la rumeur d'une alerte météo qui exigerait notre retour immédiat à Saipan, ce qui alimente indirectement mon mensonge. Je me raccroche à cette faible victoire tandis que je tente désespérément de garder mon calme.

Lorsqu'enfin, Louis et moi parvenons à nous engouffrer dans la salle de réunion, elle est déjà pleine à craquer. Mon père tourne comme un lion en cage sur la petite estrade au fond de la pièce, noyé sous le bavardage de dizaines de chercheurs qui s'entre-déchirent, avec au milieu d'eux, le professeur Opsomer :

— Comment avez-vous pu vous endormir, Charles ? vocifère Henri Luzarche de toute la force de son immense poitrail. Comment pouvez-vous me dire que vous n'avez rien vu ? Vous aviez de l'eau jusqu'aux chevilles !

Face à lui, le vieux scientifique chauve et ventripotent ne tente même pas de se défendre. Il arbore l'air résigné de ceux qui connaissent d'avance leur sort. Luzarche senior ne l'intimide pas, mais il sait qu'il ne gagnerait rien à dire un mot de plus.

— Et Sam ? reprend mon père de plus belle en tournant son attention vers la foule. Où est-il ? Quelqu'un est allé le chercher ? Et cette petite garce de Lastolat ? Je suis sûr qu'ils sont ensemble : il faut les trouver avant que...

Je lève le bras pour signaler ma présence :

— Je suis là !

Un chemin se dégage aussitôt devant moi. Miraculeux. Comme si l'on m'avait soudain déclaré malade de la peste. J'anticipe déjà quel raisonnement se dessine dans l'esprit de tous, aussi clairement que dans l'esprit de mon père, mais je ne peux rien laisser deviner :

— Est-ce que quelqu'un peut bien m'expliquer ce qui se passe ? je débarque, Louis sur les talons. Qu'est-ce que c'est que tout ce foutoir ? Tu sais quelle heure il est ?

— La créature a disparu !

J'accuse le coup. Jamais je n'aurais imaginé que ma vie puisse se jouer un jour sur un seul instant, et pourtant, c'est le cas aujourd'hui. Soit la surprise sur mon visage convaincra mon père et ses sbires, soit j'aurai précipité l'ambassadrice d'une nouvelle espèce intelligente sur Terre dans le néant.

— Qu'est-ce que tu racontes ? je laisse échapper, le souffle court.

Cela, au moins, je n'ai pas à le feindre...

— C'est ça, fais comme si tu l'ignorais, crache Luzarche avec toute la haine dont il est capable.

Jamais je ne l'ai vu aussi en colère. Je crois que même après la mort de ma mère, même après ma noyade aux abords de Tahiti, ou le suicide d'Adam, je ne l'ai vu aussi peu maître de lui-même :

— Toi et tes regrets, je vous connais, lance-t-il. J'ai presque failli tomber dans le panneau cette fois : un mois que ça durait, un mois que je te pensais enfin revenu sur le chemin de la raison. Mais non, évidemment : un faible reste toujours un faible, pas vrai ?

— Je ne comprends pas de quoi tu parles, j'articule lentement.

Je réalise alors que les secondes passent que je ne m'étais pas préparé à cette confrontation. Les révélations de la créature me sautent soudain en plein visage, avec les images qu'elle a gravées dans mon cerveau à jamais. Je vois le corps de Manaia ensanglanté à même le sol. Je vois Luzarche, ma mère et Adam larguer son cadavre au beau milieu de l'océan, pendant qu'ils traînent par la main un enfant en pleurs...

Ma haine égale brusquement mon angoisse. Elle me remplit d'un aplomb dont je ne me serais jamais cru capable. C'est l'homme qui m'a menti toute ma vie qui se tient là devant moi. C'est l'homme qui m'a arraché à mon histoire, à mon père, à mon peuple et à l'île sur laquelle je suis venu au monde. Une île qui se dresse à quelques encablures à peine de nous... C'est l'homme qui a fait de moi ce que je suis aujourd'hui. L'homme à l'origine du suicide de Mareve, et de toutes les autres souffrances qui ont suivi. Le calme mortel qui marque soudain ma voix instille le doute dans l'esprit de Luzarche :

— Je ne sais pas de quoi tu m'incrimines exactement, je lui réponds d'un ton reptilien, mais si j'avais voulu aider la créature à s'évader, j'aurais attendu mon tour de garde. Je me serais passé de la compagnie du professeur Opsomer, malgré tout le respect que je lui dois.

Luzarche adresse un regard noir au scientifique. Il tente de le cacher, mais je vois bien qu'il hésite à reprendre la parole. Lorsqu'il m'accuse à nouveau, c'est d'un air bien moins assuré :

— Comment expliques-tu ce qui est arrivé alors ?

— Je ne sais *pas* ce qui est arrivé.

Opsomer vient à mon secours :

— Je me suis assoupi cette nuit, confie-t-il d'une petite voix basse. À mon réveil, la chrysalide était éventrée, le sas de l'aquarium grand ouvert, et le laboratoire rempli d'eau.

Ces dernières paroles ravivent en moi le souvenir de la mort d'Adam. Je frissonne, ce que Luzarche tente aussitôt d'interpréter :

— Alors, ça ne te dit toujours rien ? rattaque-t-il.

— Et la créature ? je l'ignore.

— Disparue. Plus la moindre trace d'elle. Les caméras n'ont filmé que l'intérieur de l'aquarium : après cela, on ne sait pas où elle est allée.

— Mais bon sang, arrêtez de me prendre pour un imbécile, vous tous : où voulez-vous qu'elle soit allée ?!

Luzarche vient de hurler ces mots. Un silence de mort tombe sur l'assemblée. Les membres de l'équipage, qui ignorent tout de nos travaux scientifiques, ne comprennent pas l'étendue de la dispute.

— Vous aimeriez me faire croire que cette chose a ouvert le sas toute seule, des deux côtés, qu'elle est sortie de l'aquarium à l'air libre, et qu'elle est partie faire quoi ensuite ? Une petite promenade sur le pont ? Par ses propres moyens ?

Plus je le regarde parler, plus j'ai l'impression que Luzarche se vide de sa substance. Que toute la peine, la culpabilité et la crainte qu'il m'a inspirées depuis toutes ces années n'ont plus la moindre raison d'être, et que j'ai en face de moi l'homme le plus misérable de la Création tout entière. Il doit le percevoir, car ses yeux se braquent sur moi et se réduisent à deux fentes :

— Tu ne me feras pas croire que tu n'as rien à voir avec tout ça. Tu l'as relâchée, avoue-le. Une fois mis au pied du mur, elle t'a joué le même petit numéro de manipulation qu'elle a dû jouer à Adam, et tu n'as pas su résister.

— Est-ce que tu t'entends parler ? je réplique. Tu as des caméras, il me semble : tu n'as qu'à les regarder. Tu verras bien si je suis entré dans le sas de l'aquarium, dans une eau à dix degrés, au beau milieu de la nuit, pour ouvrir une chrysalide en deux et prendre ce qui était à l'intérieur.

J'esquisse un rictus :

— D'ailleurs, tu ne m'as pas dit ce qui était à l'intérieur. Ça aussi, tes caméras ont dû le filmer.

Les traits de Luzarche se durcissent. Une fois encore, je peux très bien suivre ses pensées : la créature s'est changée en être humain. Il ne peut pas déclarer une découverte aussi rocambolesque devant cette pièce pleine de profanes, au risque de passer pour un fou. Il a toujours eu pour ses recherches un culte du secret qui confine presque à l'obsession...

Fort heureusement aujourd'hui, cela joue en ma faveur. Car il n'aura probablement pas envoyé de copies de son travail à quiconque, pas même pour les stocker sur un cloud. Lorsque le *Résolu* sombrera, il emportera avec lui toutes les traces de l'existence de la créature...

— Tu sais très bien ce qui était à l'intérieur, dit Luzarche sans desserrer les dents.

— C'est ridicule. Il y a dix minutes encore, j'étais dans mon lit, en train de dormir. Je voulais la même chose que toi : découvrir ce qu'il y avait dans cette chrysalide, étudier cette créature, la conserver, tu le sais ! Tu sais jusqu'où j'étais prêt à aller pour la garder auprès de moi !

Cet argument semble le convaincre, au moins un peu... Je décide d'en rajouter une couche. Je me vautre dans ce personnage de chercheur sans scrupule avide de connaissances dans lequel j'ai vécu depuis près d'un mois. Cela me répugne de constater à quel point cela m'est facile :

— Pendant que tu me fais perdre mon temps ici, à m'accuser de je ne sais quelles inepties, nous n'avons toujours aucune idée d'où s'est enfuie la créature ! Pour autant qu'on le sache, elle pourrait déjà être repassée par-dessus bord et nager à des kilomètres de nous ! Elle pourrait être retournée au fond de la fosse des Mariannes ! Il faut organiser une fouille du navire tout de suite, il faut...

— Ce ne sera pas nécessaire.

Je bénis l'intervention d'Ophélie. Pile au moment où je suggérais ce que je redoute le plus : une fouille du navire...

Tous les regards se tournent vers la jeune femme. Comme convenu, elle pénètre dans la salle dix minutes après moi, trempée de la tête aux pieds. La foule accentue sa petite stature : elle paraît minuscule dressée ainsi toute seule, tel un agneau au milieu des loups. Je réprime de toutes mes forces mon envie de lui venir en aide. Pour sauver la créature, Ophélie et moi devons être ennemis jurés.

— Vous n'avez pas besoin de fouiller le navire, lance Ophélie avec tout le défi dont elle est capable, en confrontant Henri Luzarche droit dans les yeux. Elle n'est déjà plus là.

Luzarche bondit sur elle :

— Qu'est-ce que vous en avez fait ? Qu'est-ce que vous en avez fait, sale garce ?

Opsomer et Louis retiennent chacun mon père par un bras. Son teint vient de virer à l'écarlate ; une veine pulse tout contre son front comme pour en percer la peau, et la rage dévoile ses dents aussi blanches que de l'os :

— Qu'est-ce que vous en avez fait, petite salope ? Qu'est-ce que vous en avez fait ?

Face à lui, affront ultime, Ophélie sourit. Je la soupçonne de prendre un plaisir assumé à jouer cette comédie. Une revanche pour toutes les humiliations que Luzarche lui a infligées, et pour tout le dédain que lui inspire cet homme :

— Je l'ai aidée à sortir de l'aquarium, répond-elle posément. Je l'ai soutenue jusqu'au pont supérieur. Elle a passé la rambarde, et je lui ai rendu sa liberté.

— Non !

— Comme nous aurions déjà dû le faire depuis longtemps.

— Non ! Vous n'avez pas fait ça ! C'est impossible ! Vous n'avez pas fait ça, saloperie d'idéaliste à la con !

Mon père ne se contrôle plus. Il crache de toute la force de ses poumons ; il tire sur les muscles de ses bras pour échapper à ses gardiens qui ont toutes les peines du monde à ne pas céder. Face à lui, Ophélie reste d'un calme olympien. Elle incarne son rôle à la perfection. Il faut dire qu'elle n'a pas vraiment à mentir. Ce qu'elle joue correspond parfaitement à ce qu'elle éprouve depuis le début de notre équipée :

— Il est trop tard, renchérit-elle. Alors, qu'est-ce que ça vous fait d'être impuissant ? Qu'est-ce que ça vous fait de ne plus avoir le contrôle sur les événements, pour une fois dans votre misérable vie ? Peut-être avez-vous une petite idée de ce que cette créature a pu ressentir, maintenant.

— Je vais te tuer pour ça !

Ophélie n'en sourit que davantage :

— J'espère que vous avez tous entendu, lance-t-elle à la cantonade.

En moi-même, je ne suis pas sûr que cette remarque la protège. L'influence de Luzarche est telle qu'il pourrait bien convaincre le navire entier de se taire sur le meurtre d'une pauvre entomologiste. Mais voilà qu'Ophélie coule un regard vers moi. Bien sûr. Il ne faut pas que je sois en reste, moi non plus. Il est vital que mon père croie à mon innocence, qu'il me laisse libre de mes mouvements sur le *Résolu* :

— Tu vois, ce n'était pas si difficile que cela, Sam, me nargue-t-elle. Tous ces beaux arguments qui te retenaient d'agir. J'espère que tu saisis à quel point ils étaient vains, désormais.

— Comment as-tu pu faire ça ?

J'ai tenté de mettre de la stupeur et du chagrin dans ma voix. Pas sûr que cela suffise :

— Comment as-tu pu ? je répète, avec plus de conviction. Alors que nous étions si près du but ! Alors que tu savais tout ce que cela représentait pour moi ! Est-ce que tu te rends compte ne serait-ce qu'une seule seconde de ce que tu viens de gâcher ?

Je me déteste un peu plus à chaque parole. Même le son de ma voix m'est insupportable. Il soulève en moi toute la culpabilité à laquelle je tente d'échapper, tout ce mois au cours duquel j'ai été dans l'erreur, où j'ai refusé d'écouter Ophélie, ma conscience, où j'ai été jusqu'à me rallier aux idées de Henri Luzarche, mon ravisseur...

Cette pensée me coupe la parole. Je dois avoir l'air suffisamment énervé, car Louis a posé sa main libre sur mon épaule, juste au cas où. Luzarche, lui, nous dévisage Ophélie et moi, tandis qu'il mesure peu à peu ce qu'implique notre joute verbale. Bien. Il commence à y croire.

— Toi, comment as-tu pu faire ça, Sam ? rétorque Ophélie, de son timbre si clair qui traverse tout.

— Tu m'as trahi !

— C'est toi qui m'as trahie. Je t'aimais, je t'admirais. J'aurais sacrifié n'importe quoi pour toi. Si seulement tu t'étais montré à la hauteur de l'homme que j'imaginais... Tu avais raison : nous faisions fausse route tous les deux. Toi au sujet de la créature. Et moi à propos de toi.

J'avale ma salive, difficilement. J'ai la désagréable impression que les reproches d'Ophélie sonnent un peu trop vrai, qu'ils se creusent un chemin jusque dans ma poitrine et s'enfoncent, fouaillant toujours plus loin dans mes chairs et tous mes regrets.

— C'est mon père qui avait raison, je me force à répliquer comme si l'on m'arrachait les mots de la bouche. Tu n'es qu'une idéaliste. Trop naïve, sans aucun sens des réalités. Tes bons sentiments nous auront coûté des mois de travail aujourd'hui. Qui sait combien de temps nous mettrons avant de capturer une autre créature ? Avant ne serait-ce que d'en observer une nouvelle ? J'aurais dû laisser les flics t'embarquer pour Saipan quand j'en avais l'occasion !

Ophélie, visiblement inspirée, ouvre déjà la bouche sur une nouvelle répartie, mais Luzarche se décide enfin à entrer dans la danse. Parfait :

— Il n'est peut-être pas trop tard pour cela, déclare-t-il, d'une intonation qui claque comme les lanières d'une cravache.

Je me tourne vers lui. Je n'ai plus à dissimuler ma colère cette fois-ci : il peut la mettre sur le compte d'Ophélie. Déjà, il s'est redressé, avec le calme inhumain qui a toujours été le sien, et indique à Louis et Opsomer de le relâcher :

— Ce que vous avez fait ce soir, mademoiselle Lastolat, est un acte de mutinerie, reprend-il d'un ton inflexible. Dès aujourd'hui, la police de Saipan en sera avertie.

— Bien sûr, raille la jeune femme. Vous allez me faire croire que vous allez courir le risque de laisser les enquêteurs venir sur ce navire une deuxième fois ? Que vous allez leur permettre de fouiller dans vos affaires, attirer encore plus leur attention ? Si vous les informez maintenant, rien ne m'empêchera de parler, je vous préviens. Je dirai tout ce que je sais. Vos précieuses petites recherches ne vous appartiendront plus très longtemps.

— Et que leur direz-vous, exactement ?

— Que vous vous livrez à des expériences interdites dans le périmètre de l'île Blackney. Que vous avez capturé un nouveau spécimen animal à l'intelligence comparable à la nôtre, et que vous le torturez sans en avertir les services concernés.

— Et quelles preuves aurez-vous à leur montrer de tout cela ? Grâce à vous, le fameux spécimen dont vous parlez n'est plus sur ce bateau. Dès que vous ferez ne serait-ce qu'évoquer le mot ' sirène ', vos chers inspecteurs de Saipan vous embarqueront pour un tout autre genre de cellule.

Ophélie ne dit rien, faisant mine d'être vaincue. Cette partie-là du rôle a l'air de beaucoup moins lui plaire. Du coin de l'oeil, mon père sollicite alors le marin qui lui sert de second sur le *Résolu* :

— Prenez deux hommes et emmenez-la jusqu'à sa cabine, ordonne-t-il. Enfermez-la sous bonne garde jusqu'à ce que la police vienne nous en débarrasser.

Les matelots obéissent sans discuter. De nouveau, la salle de réunion bondée est plongée dans le silence. Tous les membres de nos deux missions scientifiques contemplent Ophélie, la porte-parole de l'opposition contre Henri Luzarche, la garante de l'humanité et de la compassion, se faire arrêter sous leurs yeux comme une vulgaire criminelle et presque jeter aux fers. Certains sont d'accord avec cette décision. Je vois sur les traits de la majorité de l'équipe de mon père à quel point la trahison de la jeune femme les a choqués et scandalisés. Mais d'autres, dans ma propre équipe, ont plus de difficultés à l'accepter. Louis, notamment, tourne vers moi un visage désemparé :

— Chef, on ne peut quand même pas la livrer à la police comme cela..., implore-t-il.

Peut-être plus encore qu'Ophélie, cela me blesse de le décevoir. Louis a toujours eu une telle foi en moi. Plus que jamais, j'ai honte de mon comportement passé, et plus que jamais, j'en ai assez de tuer l'amour et l'espoir de ceux qui veulent croire en moi.

— Nous ne pouvons pas faire autrement, Louis, je réponds néanmoins. Ce qu'elle a fait est bien trop grave. Comment pourrions-nous lui faire confiance désormais ? Qui sait quel mauvais coup elle pourrait manigancer contre nous la prochaine fois que nous ne serons pas d'accord avec elle ? Elle pourrait s'en prendre directement à nous, à nos recherches...

— Mais, chef, c'est de sa vie dont il est question ! Si jamais elle est arrêtée, sa carrière sera fichue pour toujours. Elle pourrait aller en prison. Elle pourrait ne plus jamais avoir le droit d'exercer !

J'échange un regard avec Ophélie, longuement. J'essaye de ne pas y laisser émerger mon inquiétude, mais malheureusement, tous les avertissements de Louis nous ont déjà traversé l'esprit à tous les deux, bien avant que nous ne quittions ma cabine :

— Elle aurait dû y réfléchir au moment d'agir, je murmure simplement.

Ophélie a réfléchi, aucun doute là-dessus. Et elle a pris sa décision malgré tout :

— Si je n'ai pas de preuves à dévoiler à la police, contre-t-elle, alors vous non plus. Allez leur expliquer que j'ai libéré une créature dont vous refusez même de leur parler. Allez me faire condamner sans même leur dire ce dont quoi vous m'accusez. Je vous souhaite bon courage.

Ses iris glissent sur moi :

— Et toi, je te souhaite d'aller en Enfer.

L'Enfer. Le sous-sol du navire. C'est ainsi que je choisis d'interpréter cette réplique, tandis que les matelots emmènent Ophélie, et que Louis renonce définitivement à me raisonner. Un de plus.

À la faveur de la légère accalmie qui s'ensuit, j'enfouis quelques secondes mon visage entre mes mains et expire profondément. Le plus dur est terminé. Je ne cesse de me répéter cela, alors que je sais très bien que ce n'est pas vrai. Quand mon père se décide enfin à s'adresser à moi, mon coeur bondit dans ma poitrine, avec la crainte viscérale de ne pas m'être montré suffisamment convaincant :

— J'espère que cette histoire te servira de leçon, décrète-t-il alors. Ne t'entoure jamais de gens incapables de comprendre ce que tu fais.

— De gens en désaccord avec ce que je fais, tu veux dire.

Merde. Je n'ai pas pu me retenir. Mais Luzarche ne semble pas s'en formaliser : après tout, ce genre de sarcasme correspond sans doute le plus à ce que serait mon comportement normal dans une situation pareille.

Luzarche ne s'excuse pas de m'avoir soupçonné : pour cela aussi, je n'en attendais pas moins de sa part. Il se contente d'intimer à nos équipes d'approcher de l'estrade, pour s'adresser à ses ouailles et les rassurer en cette heure d'incertitude :

— Écoutez, je sais que ce qu'il vient de se passer nous a tous ébranlés, commence-t-il. Nous avons bien sûr de quoi être démoralisés, mais je veux que vous gardiez bien à l'esprit que cet incident ne signifie pas la fin de nos recherches. Bien au contraire. Tout indique que les légendes de l'île Blackney disaient vrai, et si elles disent vrai, alors ces créatures doivent être nombreuses, là, juste sous nos pieds. Ce n'est qu'une question de temps avant que nous n'en capturions une nouvelle. Et d'ici à ce que ce jour arrive, nous avons encore des montagnes de données à analyser sur notre précédent spécimen. Nous avons des échantillons de tous les tissus de son corps, y compris sa nymphe, et dès à présent, je vais charger deux d'entre vous d'effectuer de nouveaux prélèvements sur le contenu de l'aquarium. Nous avons la vidéo qui a filmé l'éclosion de la chrysalide : nous la visionnerons tous aussitôt que la sécurité de ce navire aura été rétablie par la police de Saipan. Nous avons le sonomètre, les IRM, des centaines d'heures d'enregistrement des caméras, et des mois de budget devant nous ! Pas vrai, Sam ?

Je tressaille. La longue liste de toutes les informations encore en possession de Henri Luzarche me remplit d'effroi, mais je ne dois pas le montrer. Si le doute brûlait toujours en moi à l'idée de précipiter le *Résolu* par le fond, au moins cela a-t-il le mérite de l'éteindre pour de bon :

— Tout à fait, j'acquiesce avec un air que j'espère déçu mais déterminé. Nous avons tous largement de quoi nous occuper d'ici la capture d'un nouveau spécimen. Je suggère que nous nous mettions au travail immédiatement.

J'affronte le regard de Luzarche, sans ciller. L'éclat de fierté que j'aperçois dans ses yeux me donne envie de vomir, de lui coller mon poing en pleine figure, ou les deux en même temps. Mais une fois encore, je n'en laisse rien deviner. Pas même lorsqu'il vient me presser l'épaule dans un semblant d'affection paternelle :

— J'ai douté de toi, fils. Ça n'arrivera plus.

Oh, voilà que l'on se rapproche des excuses... Décidément, j'aurai tout vu. Je me demande s'il serait capable de m'adresser des excuses pour le mal qu'il m'a réellement fait, vingt-sept ans plus tôt, sur les rivages de l'île Blackney. Mais je suppose que je n'aurai jamais la réponse...

Pendant que les marins, définitivement perplexes, retournent à leurs tâches quotidiennes, les membres de nos équipes scientifiques, eux, errent quelques instants telles des âmes désoeuvrées, avant de s'enfuir dans leurs laboratoires respectifs. Je lutte pour ne pas les imiter :

— Tu vas me le dire, maintenant ? je demande à Luzarche en le prenant à parti. En quoi la créature s'est-elle transformée ?

Il me dévisage un long moment, comme si nous partagions désormais une connexion connue de nous seuls, et il me fait signe de le suivre jusqu'à l'aquarium :

— Viens, je vais te montrer.

℘

La journée s'écoule dans une sorte de frénésie nerveuse. Mes collègues sont encore bouleversés par les événements de la matinée, emplis de crainte par la réaction de Luzarche, l'arrestation d'Ophélie, et ce que cela présage pour la suite de nos recherches. Chacun s'attèle à sa tâche, le nez dans ses éprouvettes, dans l'espoir de ne pas se faire remarquer, de profiter d'une accalmie pour garder contenance et rassembler ses pensées. D'autres, pour cacher leur trouble, s'activent telles les abeilles d'une ruche, tout pour conserver l'esprit occupé. En ce qui me concerne, chaque seconde est une torture, tandis que je m'efforce de remplir mon rôle à la perfection, de ne pas songer à la créature dissimulée dans mon lit à quelques mètres à peine de nous, ou à Ophélie livrée à elle-même dans sa cabine.

Luzarche semble définitivement avoir renoncé à ses doutes, car sitôt la salle de réunion derrière nous, il m'a montré la vidéo de l'éclosion de la chrysalide, la nuit dernière. J'ai pu voir de mes propres yeux la scène à laquelle j'ai assisté en rêve, dans la peau de la créature. Tout concorde. On aperçoit bien sa silhouette fantomatique s'extirper du cocon dans un déluge de particules organiques brunes, ses grandes mains ouvrir le sas, puis disparaître loin du champ des caméras.

J'avais déjà le pressentiment que ma vision était bien réelle, mais cette fois j'en ai la preuve formelle. Et je ne sais qu'en penser. Je songe à ce lien télépathique que la créature a tissé entre Ophélie, elle et moi afin que nous puissions communiquer. Ce lien, je le ressens toujours au fond de mon esprit, tel un insecte qui ferait cliqueter ses griffes à l'arrière de mon crâne, prêt à bourdonner à chaque instant. Je me sens bizarrement observé. Comme si c'était la créature qui pouvait voir à travers mes yeux, désormais, et peut-être influer sur mes gestes, mes paroles, mes pensées... Peut-être cette connexion existait-elle déjà auparavant ? Comment aurais-je pu vivre ce rêve avec autant d'acuité, autrement ?

Je secoue la tête. Il n'est plus le moment de se poser ce genre de questions. Ophélie n'a peut-être pas une confiance pleine et entière en la créature, mais la morale nous impose de lui venir en aide, quoi qu'il en coûte. Alors au diable les craintes qu'elle peut bien nous inspirer...

— La tempête se corse, constate Louis sur la paillasse à côté de la mienne.

— Oui.

D'une main, je rattrape une éprouvette chavirée par la houle :

— Il serait peut-être temps de ranger tout cela. Le pire sera sur nous d'ici ce soir.

— Très bien.

D'un même geste, tous les collègues présents autour de moi commencent à préparer la salle de l'aquarium à l'orage qui nous attend cette nuit. La plupart des équipements sont déjà adaptés à la vie en haute mer : les ordinateurs sont fixés aux plans de travail, ainsi que la majeure partie du mobilier. Nous nous contentons donc de mettre à l'abri le matériel le plus fragile, les prélèvements, les produits chimiques, puis nous appliquons des précautions similaires dans les différents laboratoires qui outillent le *Résolu*. En parallèle, les matelots s'activent dans les cales pour vérifier que tout le chargement est bien attaché, et que la citerne d'eau douce est remplie.

Je tente de ne pas songer à ce qui m'attend dans les prochaines heures. L'équilibre d'un bateau dépend d'une multitude de facteurs, en particulier de son poids et de son centre de gravité. Chaque élément structurel et chaque partie de la cargaison occupe une place très réfléchie au sein du navire afin d'y maintenir en permanence cet équilibre, surtout en cas de mer agitée. Il existe néanmoins un imprévu susceptible de tout bouleverser : l'effet de carène liquide. Sous nos pieds, nichée dans les compartiments techniques du *Résolu*, dort une très grande citerne d'eau douce capable de contenir plus de trois-cents mètres cubes. C'est cinq fois le volume présent dans l'aquarium de la créature. Il faut bien cela, pour alimenter les toilettes, lavabos, douches, cuisines et laboratoires qui font vivre les cent-cinquante membres d'équipage de Luzarche...

En cas de forte gîte, il est crucial que les cuves de ce genre soient totalement pleines ou vides. Car sinon, les liquides suivent leurs propres règles... La houle entraîne un déplacement de la masse aqueuse, qui augmente lui-même le mouvement du navire. Si ce tangage est suffisamment amplifié par des vagues profondes, le bateau se retourne, même un géant comme le *Résolu...*

Déjà, je sens le sol rouler sous nos pieds. La créature avait raison : la tempête est sur nous, et elle va frapper fort. Chaque déferlante me rappelle un peu plus le destin que je réserve à ce vaisseau et à ses occupants. Je jette un dernier regard sur Louis. J'espère de toutes mes forces que nos actes ne causeront pas de victimes... Avec un projet de ce genre, il est impossible d'en être sûr à cent pourcents.

Je songe à Adam, qui avait ouvert directement les pompes de l'aquarium de l'*Achéron* sur le Pacifique, pour nous précipiter tous vers l'abîme... Quelles réflexions lui avaient traversé l'esprit à cet instant ? Obéissait-il, tout comme moi, à l'influence de la créature qui pesait sur sa conscience et ses gestes ? Pourquoi les vies humaines n'avaient-elles eu aucun poids dans l'équation, pour lui ?

Je me passe fiévreusement une main sur le front pour en chasser la sueur :

' Adam, où que vous soyez, j'espère que vous êtes davantage fier de moi aujourd'hui ', je pense en refermant les derniers tiroirs d'échantillons à clé.

J'éprouve une douleur étrange à réveiller ainsi le souvenir d'Adam. Sa mort et les mots qu'il m'a adressés me font toujours aussi mal. Si je me soucie tellement de l'avoir déçu, c'est bien que son avis compte encore à mes yeux... Et pourtant, il a participé au mensonge, lui aussi. Il m'a enlevé, m'a caché mes origines et le décès de mon père, les expériences de Luzarche, la cause du suicide de ma mère ; il est autant coupable que Luzarche et Mareve. Mais il a payé toute sa vie pour cela. Dans la mort, peut-être a-t-il enfin trouvé cette forme de rédemption à laquelle il aspirait sans pouvoir la demander à personne.

— Je vous pardonne, je murmure pour moi seul.

Le pragmatique en moi doute fortement qu'il puisse m'entendre. Mais je n'ai pas le coeur à me montrer pragmatique pour le moment. J'avais besoin de le dire, c'est tout. D'abandonner ce poids qu'Adam avait placé sur mes épaules juste avant de mourir.

— On ne pourra rien faire de plus ce soir.

Henri Luzarche débarque soudain derrière moi, l'air ombrageux, comme si cette tempête était une insulte personnelle à son autorité après tous les précédents imprévus de cette journée :

— Retournez tous à vos cabines avant que l'un de vous ne soit blessé, ordonne-t-il, lassé. Saipan nous a envoyé un rapport : la nuit va être longue, mais les choses devraient revenir à la normale d'ici demain matin. Ils nous permettent de rester dans le périmètre tant que nous n'entamons pas de manoeuvres.

Plusieurs de nos membres acquiescent. Tous semblent soulagés de pouvoir se mettre à l'abri pour la soirée, et se ruer rapidement sur leur lavabo personnel en cas de révolte abdominale. Je m'autorise un léger sourire. Le visage de Louis

vient de prendre une intéressante teinte verdâtre.

Luzarche se penche alors vers moi tandis que le laboratoire se déserte :

— Cette tempête va ralentir l'arrivée de la police de Saipan, me prévient-il. Je les ai déjà avertis par radio, mais ils ne seront pas là avant plusieurs jours.

— Et les gardes-côtes qui surveillent Blackney ?

— Ils se sont éloignés pour éviter l'orage. Ils sont à plusieurs heures d'ici désormais. De toute façon, ils m'ont bien signifié que les actes de mutinerie n'étaient pas de leur ressort : ils ne s'intéressent qu'à l'île.

— Que va-t-on faire alors ?

— Continuer à garder la porte de ta dulcinée, jusqu'à ce que nous en soyons débarrassés.

J'esquisse un rictus :

— Je suppose que tu ne vas pas me proposer de tour de garde, n'est-ce pas ?

Il me presse l'épaule, et je réprime un frisson :

— Ne m'en veux pas. Un capitaine doit toujours assurer ses arrières. En plus, une nuit de sommeil complète te fera le plus grand bien. Tu es à faire peur.

Je ne réplique pas plus que cela. Ophélie et moi avions prévu dans notre plan d'être séparés. Son rôle dans cette histoire est terminé, désormais. Lorsque l'alarme se déclenchera, ses geôliers n'auront d'autre choix que de l'évacuer, hors du danger.

— Je vais me coucher, je déclare alors, comme si j'abdiquais. Tu as raison : dormir nous sera bénéfique à tous. Nous y verrons sans doute plus clair sur la marche à suivre demain.

— Bonne nuit, fils.

— Bonne nuit.

J'ai répondu par réflexe. Mais l'écho de mes paroles me revient telle une gifle. Je contemple soudain cet homme, Henri Luzarche, qui s'est fait passer pour mon père pendant toutes ces années sans jamais en assumer vraiment le rôle, et je songe alors que c'est la toute dernière fois que nous nous parlons ainsi, lui et moi, comme père et fils. Cette nuit, la mascarade prendra fin. Cette nuit, Henri Luzarche perdra tout ce qui a motivé sa vie entière. Il aura une bonne raison de me haïr, cette fois-ci. J'aimerais dire que cela ne m'atteint pas, mais... Pour moi aussi, c'est toute une vie qui disparaîtra avec lui. Une vie de mensonge, certes, mais ma vie malgré tout. J'en éprouve une sorte de tristesse qui me trouble. Il faut croire que tous les changements, même les plus souhaités, méritent un instant de deuil.

Je me détourne avant que Luzarche ne se rende compte de quelque chose. Le sang bat à mes tempes tandis que je prends le chemin de ma cabine. Déjà, l'angoisse refait surface : et si la créature n'était plus là ? Et si on l'avait découverte ? Et si elle avait tenté de s'enfuir par ses propres moyens ?

J'ai toutes les peines du monde à ne pas me mettre à courir dans les coursives, jusqu'à ce qu'enfin j'ouvre ma porte en grand et la verrouille aussitôt derrière moi :

— Tout va bien ?

Une silhouette se redresse dans les ombres de mon lit superposé. Le visage de la créature apparaît au-dessus de moi, magnifique et très pâle, telle une vision onirique. Quelque part, c'est un peu ce qu'elle a toujours été... Elle me sourit légèrement : sans doute sa manière de me répondre ' Oui '. Je suis soulagé de sentir la protection du verrou tiré derrière mon dos. Je crois que j'ai rêvé d'actionner ce verrou toute la journée.

Quelque peu hésitant, je m'agrippe aux barreaux du lit pour rejoindre la créature. Les remous de l'océan Pacifique sous nos pieds ne me facilitent pas les choses. Je songe brusquement à la fosse des Mariannes, aux milliers de mètres d'abysses qui n'attendent que de nous avaler, indifférents à l'agitation de la surface. Bientôt, leur voeu sera exaucé...

— Je suis désolé de t'avoir laissée seule aussi longtemps, je glisse à la créature tandis que je m'installe en tailleur au bout du lit.

Je dois bien reconnaître que je ne suis pas très à l'aise, recroquevillé ainsi dans un si petit espace, du haut de mon mètre quatre-vingt-dix, si près de la créature. Elle s'est terrée contre l'oreiller à l'extrémité opposée lorsqu'elle m'a vu approcher.

— J'espère que tu n'as pas eu trop peur, j'insiste.

Elle ne me répond pas, comme je m'y attendais. Je me demande quelles pensées ont pu traverser son si prodigieux esprit pendant mon absence. A-t-elle conscience du plan que nous avons mis en place, Ophélie et moi ? Y a-t-elle accès grâce à ses dons de télépathe ? A-t-elle peur de l'issue de toute cette folie ?

Malgré moi, j'incline la tête contre la paroi de tôle et ferme les yeux quelques secondes. Le contrecoup de la nuit dernière me rattrape enfin. Mais je ne dois absolument pas m'endormir. Le succès de notre mission réside dans son timing.

— Est-ce que tu as faim ? je demande soudain à la créature, puisqu'elle n'a rien dû avaler depuis plus d'un mois

dans sa chrysalide. Soif ? Tu as besoin de quelque chose avant que nous ne tentions de te remettre en liberté ?

' Tu en as déjà bien assez fait. '

La voix de la créature claque, vibrante, au creux de mon esprit. C'est aussi traumatisant que la première fois. Je sursaute et essaye de contenir ma crainte instinctive :

— Tout sera bientôt fini, je lui assure, sans déterminer si je tente de la convaincre elle ou moi-même. D'ici demain, tu seras libre.

Seul le silence me répond. Mais je sais que la créature m'a entendu. Je sens sa présence, juste là, dans mon esprit, aussi tangible que son corps en face de moi. Elle éprouve une sérénité qui m'apaise. Elle ne redoute pas les événements à venir. Elle me fait confiance.

Je laisse les heures s'écouler en m'abandonnant à ce sentiment. À mesure que la nuit avance, la tempête nous secoue de plus en plus : mes affaires volent en tous sens, et le métal du navire grince de tous ses boulons. J'aperçois le petit cactus offert par Ophélie valdinguer à l'autre bout de la cabine, et je regrette de ne pas avoir pensé à le mettre à l'abri. Plus que jamais, la présence de la jeune femme en cet instant critique me manque. Je trouve du réconfort à l'imaginer non loin de moi, dans son placard converti en couchette, les pans de son poncho serrés autour d'elle dans l'attente que tout cela soit terminé. J'aimerais pouvoir partager avec elle la même communion d'esprit que celle qui me lie à la créature...

Fort heureusement, après avoir vécu plus de temps en mer que sur terre au cours de mon existence, la tempête ne m'angoisse pas outre mesure. J'ai les nerfs solides et le pied marin, autant que mon estomac — du moins j'ose l'espérer. J'en viens presque à regretter mes soirées à la belle étoile sur le pont de l'*Orpheus. À* l'époque, j'avais le choix entre regarder les étoiles, ou les profondeurs insondables des abysses... Deux différentes sortes d'infinis.

C'est lors d'une nuit comme celle-ci que j'avais aperçu ma créature pour la toute première fois... À la frontière de l'orage, elle avait surgi à quelques centimètres de mon visage, derrière l'épaisseur de la vitre en plexiglas. J'avais plongé pour la rejoindre, et sa longue silhouette effilée m'était apparue auréolée de la lumière des éclairs, avec deux yeux vert émeraude braqués sur moi...

— Est-ce que tu connais ma mère ? je lui demande soudain, avant même de m'en rendre compte.

Cette question, j'ai dû me la poser au moins une dizaine de fois depuis ce matin, sans oser la formuler à voix haute. Cette femme sublime que la créature m'a livrée en vision, en train d'accorder un baiser d'adieu à Manaia alors qu'elle abandonnait leur enfant dans ses bras, hante mon esprit depuis ces dernières heures... Je vois les yeux de la créature et les miens, si semblables... Elle peut lire cette interrogation dans mon regard sans avoir besoin de ses dons :

' Je la connais, oui ', dit-elle, fixée sur mon visage. ' Et si tu viens avec moi, tu la connaîtras toi aussi. '

Il y a des milliers d'interprétations possibles dans cette unique réponse... Je n'ose les deviner toutes. Après le calme de cette nuit, voilà que l'effervescence s'empare à nouveau de moi, accélère les battements de mon coeur, dessèche ma gorge et ma bouche. Sans doute parce que le moment fatidique approche. Le moment de la libérer... Très bientôt, la créature quittera ma vie pour ne plus jamais y revenir, me laissant seul avec toutes les interrogations qu'elle a soulevées. Et que deviendrai-je alors ensuite ? Comment pourrai-je vivre avec tout ce qu'elle m'a révélé ? Avec cette porte ouverte juste au fond de moi, ce fragment d'incroyable qui murmure : et si c'était vrai ? Et si tu pouvais la rejoindre ?

La question franchit mes lèvres d'elle-même :

— Comment ?

' Tu sais comment. Tu l'as déjà fait. '

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire...

' Il te suffit de lui répondre. Tu vois très bien de quoi je parle. '

— L'appel de l'eau...

Brusquement, la créature s'approche de moi. Elle saisit ma main entre les siennes : ses mains si humaines...

' Ceci n'a pas à être un adieu, Nasca ', murmure-t-elle en pensée de sa voix caressante. ' J'ai risqué ma vie pour venir te chercher jusqu'ici. Pour te ramener auprès de ton peuple. Dans quelques minutes, tu devras choisir. Tu peux t'enfuir de ce navire avec moi. Tu peux le décider. Accepte l'eau, accepte ta véritable nature. Elle ne te tuera pas. Ce sera comme une seconde naissance. '

J'ai le souffle court. Des milliers d'images folles défilent dans mon esprit, et je ne sais si elles viennent de moi ou de la créature. La possibilité d'une vie, à onze mille mètres sous nos pieds...

Une vague plus violente que les autres me ramène à la réalité. Il est déjà trois heures du matin. Il est temps...

J'inspire à fond, avec l'impression que l'adrénaline explose dans mon ventre :

— Je dois y aller, j'annonce, tel un condamné en partance pour l'échafaud.

Je ne ressens aucune hésitation, pourtant. Comment pourrais-je reculer à présent ? J'ai presque la sensation que

chaque événement de ma vie m'a conduit à ce seul instant. Que depuis toujours, notre destin à tous les deux était de nous retrouver, de nous porter secours l'un à l'autre, et, peut-être, de nous rejoindre...

Mon esprit bloque sur ce choix fou. Mais je ne peux pas m'y appesantir maintenant. Tant de choses pourraient encore mal tourner. Tant de choses se dressent encore entre ma créature et sa liberté...

Face à moi, celle-ci s'approche à nouveau, à tel point que je peux sentir son odeur de sel tout près de moi, son souffle frais sur mon visage, et l'intensité de ses yeux verts qui ne me lâchent pas :

— Nasca, articule-t-elle de sa véritable voix.

Puis, en esprit :

' Tu es l'un des nôtres. Ce n'est pas le hasard qui t'a conduit jusqu'ici. Repars avec moi. '

Alors, elle dépose sur mes lèvres un baiser glacé, un baiser qui n'a rien à voir avec celui qu'Ophélie et moi avons échangé. Ce baiser scelle ce lien indicible que j'ai toujours pressenti entre nous, promesse d'un avenir au-delà de toute imagination...

Je demeure perdu face à cette étreinte, incapable de revenir à moi-même. Ses lèvres sont encore avec moi lorsque je descends du lit superposé, déverrouille le panneau, et adresse un dernier regard à la créature :

— Je vais laisser la porte ouverte, je lui annonce d'une voix blanche. Si jamais quelqu'un entre, reste cachée le plus longtemps possible. Lorsque le bateau aura chaviré, il devrait couler très vite. Attends que la cabine soit noyée et tu pourras t'enfuir.

Mon regard accroche le petit cactus d'Ophélie, abandonné sur le sol. Je le ramasse et le dépose dans l'un des tiroirs de mon bureau, où il ne pourra plus rien lui arriver de mal. Je songe, alors que je ferme la porte derrière moi, qu'il ne reverra plus jamais la lumière du jour.

℘

Le chemin jusqu'aux compartiments techniques du *Résolu* est désert. Comme je l'avais escompté. Je n'ai pas choisi ce timing au hasard : trois heures du matin, c'est le milieu de la nuit ; l'heure la plus susceptible de capturer aussi bien les lève-tôt que les noctambules. C'est l'heure qu'avait choisie la créature pour éclore de sa chrysalide... Et c'est également le plus fort de la tempête. Cela, bien sûr, je ne pouvais pas le prévoir. Mais je ne serais pas surpris d'apprendre qu'en plus de tout le reste, la créature est capable de déchaîner les puissances qui nous servent d'arme en ce moment même...

J'écarte cette pensée de mon esprit. Tout ce qui compte à présent, c'est rejoindre la cale d'eau douce au plus vite. Je laisse derrière moi l'embranchement qui me permettrait de rallier la cabine d'Ophélie et m'enfonce de plus en plus profondément dans les entrailles du *Résolu*.

Il fait sombre. Les coursives à cet endroit ne sont éclairées que par des lumières de service, d'un rouge grenat qui me semble beaucoup trop annonciateur. Les couloirs dansent autour de moi au gré du roulis, et j'ai beaucoup de mal à conserver mon équilibre tout en progressant rapidement. Je songe une fois encore à Adam, quelques minutes avant que je ne le retrouve dans l'aquarium, avant son geste fou... Si j'avais les mêmes talents en informatique que lui, je pourrais à mon tour pirater le bassin du *Résolu* pour qu'il laisse le Pacifique s'engouffrer dans nos flancs... La solution que j'ai choisie est moins élégante, mais tout aussi radicale.

Un dernier escalier me conduit enfin au pont inférieur, au ras de la coque, face à une lourde porte de métal dont j'actionne l'écoutille dans un grincement sourd. Plus que jamais, j'ai conscience du jeu de mes muscles sous ma peau, de ma respiration, de mes doigts sur la peinture écaillée. Toutes ces sensations si vivantes, si humaines, qui me frappent alors que je suis peut-être sur le point de les perdre... J'ignore pourquoi j'entends soudain la voix d'Ophélie : ' Reste avec moi, Sam ! Je t'en prie, ta vie ici est précieuse ! '.

Elle aussi, je la chasse de mon esprit, comme tout ce qui pourrait perturber ma concentration en cet instant critique. La cale d'eau douce se dévoile sous mes yeux. C'est une grande pièce haute de plafond, entièrement bardée de tôle, et dont l'espace est presque intégralement occupé par une imposante citerne en polyester blanc. Cela ressemble à un collecteur de pluie, dans des proportions beaucoup plus importantes. Malgré le vacarme du métal autour de moi, aucun son ne s'échappe du réservoir : il est rempli à ras bord. L'équivalent d'une piscine de bonne taille, qui n'attend que d'être libéré...

J'inspire à fond et élimine définitivement toute pensée parasite. Je me raccroche à ce qui compte pour moi : sauver la créature, me montrer digne d'Ophélie, épargner la vie de mes collègues et de l'équipage, me délivrer de mon père, renouer avec mes véritables origines...

Mon esprit bute sur cette dernière idée. Je viens d'empoigner l'un des volants qui assurent l'étanchéité de la citerne. Il y en a trois autres similaires, répartis à intervalles d'un mètre, à hauteur d'homme. Ils servent habituellement à y brancher de larges tuyaux depuis la surface, pour réalimenter le réservoir. Il suffit de les ouvrir pour que trois-cents mètres cubes d'eau se livrent aux aléas de la tempête au coeur même du navire...

J'effleure le premier volant. La voix de Henri Luzarche résonne contre les murs d'acier :

— Je savais bien qu'on ne pouvait pas te faire confiance.

Le père

Je ne laisse pas Luzarche prononcer un mot de plus, ni amorcer un seul geste : j'actionne le premier volant de la citerne et un torrent d'eau glacée se répand sur le sol métallique de la cale.

— Qu'est-ce que tu espères faire exactement ?

Je ne réponds pas. Je ne réfléchis pas à sa présence ni à ce qu'elle implique, au stress qui bat le tambour dans ma poitrine, ou à la haine viscérale que je ressens pour cet homme. Non. Notre duel est une affaire de temps. Plus je lui en donne, plus il gagne en puissance. Il faudra plusieurs minutes avant que la pièce ne soit suffisamment inondée pour que la carène liquide se déclenche.

Je me dirige vers le deuxième volant, et cette fois Luzarche avance d'un pas vers moi pour m'arrêter :

— C'est cette créature qui t'a mis ça dans la tête, pas vrai ? lance-t-il. Comme elle l'a déjà fait pour Adam.

J'ouvre la deuxième vanne. Les yeux de Luzarche s'écarquillent de panique et de compréhension lorsqu'il réalise enfin ce que je tente d'accomplir. Tandis que je m'approche du troisième volant, il se jette sur moi et m'immobilise les poignets, le dos plaqué contre la paroi de la citerne :

— Tu crois que je vais te laisser couler mon bateau, espèce de petit salopard de fils de pute ?

L'espace d'une seconde, je reste tétanisé par la force de l'insulte. Puis mon sang-froid reprend le dessus. Henri Luzarche s'est dépouillé de tous ses costumes, à mes yeux. Je ne le vois plus qu'à travers le filtre éclatant de la vérité, et ce que je découvre ne m'effraie pas :

— Rien de ce que tu pourras tenter ne m'arrêtera, je crache en le repoussant loin de moi.

Le *Résolu* fait une brusque embardée, qui nous précipite tous les deux contre la cloison tribord de la cale. Nous sommes sous le niveau de flottaison, mais je devine aisément la tempête qui doit se déchaîner au-dessus de nous.

— Alors j'ai raison, articule Luzarche qui se redresse lentement. C'est bien cette créature qui t'a manipulé. Quand j'ai vu qu'elle avait disparu, j'ai su. Ton petit numéro de tout à l'heure était très convaincant, mais... L'expérience m'a appris à me méfier de toi. Tu n'es pas aussi bon menteur que tu l'imagines.

— C'est vrai que je suis moins doué que toi.

Luzarche accuse le coup. Il n'est pas encore très sûr de comprendre mes paroles, aussi je ne laisse plus place au doute :

— Mon mensonge n'a tenu qu'une journée. Le tien dure depuis vingt-sept ans. Bravo, *Papa*. Tu te sens de me donner quelques petites leçons dans ce domaine ?

Luzarche avale sa salive. Tout à coup, lui qui pensait avoir rattrapé la situation, lui qui pensait m'avoir pris la main dans le sac juste à temps, il se retrouve à déraper sur le sol glissant :

— Qu'est-ce que tu racontes encore ? Quelles autres conneries est-ce que cette bestiole a bien pu t'implanter dans la tête ? Elle est toujours ici, pas vrai ? Tout ce cirque avec ta midinette blonde, c'était uniquement pour pouvoir la cacher ?

— Oh non, elle s'est bien enfuie, je mens sans avoir à me forcer. Mais tu as raison, elle a pris la peine de me révéler deux ou trois petites choses juste avant qu'on ne la libère.

Les traits de Luzarche se durcissent, tel un géant de pierre :

— Si tu crois à ses inepties, tu es décidément encore plus idiot que je ne le pensais.

— Tu ne sais même pas de quoi je veux parler. Cela te fait-il donc si peur de l'entendre ? D'imaginer que je puisse connaître la vérité, après toutes ces années ?

Les mots s'écoulent tous seuls de mes lèvres, au même rythme que la citerne qui se vide derrière moi. Je perçois le fracas régulier de l'eau sur la tôle, le roulis qui fait clapoter le liquide déjà répandu sur le sol. Peu importe l'issue de cette conversation. Peu importe ce qu'il m'en coûtera : je dois empêcher Luzarche de fermer ces valves. Et attendre, jusqu'à ce que le navire sombre.

— Regarde-toi, contre Luzarche. Tu viens de balancer à la flotte la seule chose qui avait un peu de valeur dans ta misérable existence. La seule chose qui aurait pu élargir nos recherches ! Est-ce que tu te rends compte de ce que tu as fait ? Et tout ça pour quoi ? Pour obéir à un monstre qui veut notre mort à tous depuis le premier jour ? Pour une pétasse blonde qui t'a sermonné ? Pour avoir bonne conscience ?

— Je l'ai fait parce que je le devais, je réponds d'une voix blanche.

— Tu l'as fait parce que tu es faible. Comme ta mère. Comme Adam. Lui aussi n'a pas tenu plus de quelques

semaines en compagnie d'une de ces choses. Tu as vu comment elle lui a détraqué le cerveau : tu étais aux premières loges. Et pourtant, aujourd'hui, tu es prêt à commettre la même erreur, voire pire.

Luzarche laisse échapper un petit rire de gorge qui se veut méprisant :

— Quand je pense à ce que les infrasons émis par ces créatures peuvent infliger aux esprits soi-disant supérieurs... Je reste plus que jamais convaincu qu'il faut les empêcher de nuire à tout prix.

C'est à mon tour d'être surpris :

— Tu es au courant pour les infrasons ?

— Évidemment. Je ne suis pas aussi aveugle que toi... Dès que nous nous sommes aperçus que cette chose dégageait des ondes mentales, je me suis dit que là devait résider une des clés du mystère. L'outil de manipulation qui a pu précipiter cinq-cent-quarante-six hommes, femmes et enfants dans l'abîme du jour au lendemain... Et convaincre mon plus vieil ami d'en faire autant.

— Tu ne crois quand même pas que...

— Et pourquoi pas ? Regarde dans quelle situation tu te trouves à cet instant même ! Regarde ce qu'a fait Adam ! Tu vas peut-être me soutenir que son comportement était normal, ce jour-là ? Qu'il est possible que tout un peuple se suicide d'un seul coup sans le moindre signe avant-coureur ?

— C'est ta faute s'ils se sont suicidés ! Votre présence a chassé les créatures qu'ils adoraient ! Ils étaient désespérés ! Ils se sont plongés dans l'océan dans l'espoir de les retrouver, et ils y sont parvenus !

Luzarche s'esclaffe :

— C'est ce que t'a raconté ta sirène une fois que tu l'as sortie de son bocal ?

— Oui.

Le sang pulse très fort tout contre mes tempes. Je ne m'attendais pas à ce que Luzarche me croie, alors pourquoi ses contre-arguments m'atteignent-ils autant ? Pourquoi sa voix se fraye-t-elle un chemin malgré moi, jusque dans les rouages de mon cerveau, pour y instiller le doute ?

— Et tu lui fais confiance, peut-être ? Que t'a-t-elle raconté ? Vas-y, amuse-moi. Laisse-moi deviner : les habitants de l'île Blackney ne sont pas vraiment morts.

— Ils ne sont pas morts !

Ces mots, je les ai presque hurlés. Je les ai presque hurlés tellement j'aimerais y croire :

— Ils ont rejoint leurs divinités ! Ils se sont changés en êtres hybrides comme eux, et ils vivent avec eux au coeur de la fosse des Mariannes, désormais !

À mesure que je parle, je me rends compte d'à quel point mes paroles ont l'air folles. Et à quel point j'ai désespérément envie d'y croire. J'ai besoin d'y croire. Car sinon, je serais sur le point de précipiter un navire et ma vie tout entière par le fond sur la base d'un mensonge. Un de plus.

Évidemment, Luzarche ne cache pas son incrédulité :

— Comme c'est commode. On n'a jamais retrouvé les corps, pas vrai ? Un mystère tel qu'on n'en fait plus. Je sais de quoi je parle : j'ai passé ces vingt-sept dernières années à tenter de le résoudre. Tu veux un petit aperçu de mes conclusions ?

Luzarche s'approche de moi de sa démarche de félin. Son immense main droite vient agripper le volant derrière moi et le referme d'un coup sec :

— Ces créatures sont des parasites qui ont besoin de l'Homme pour se reproduire. Elles avaient jeté leur dévolu sur l'île Blackney, car elles la savaient isolée. Elles ont encouragé les habitants à demeurer dans leur autarcie. Elles se sont servies d'eux jusqu'à ce que la civilisation les rattrape, avec l'arrivée de la mission *Sentinelles*. Se sentant menacées, elles ont déployé toute la force de leurs petites antennes mentales pour pousser tous les indigènes à se suicider, après leur avoir promis une vie meilleure par-dessous la surface, une vie qui s'est avérée très courte, comme tu devrais t'en douter. Elles ont assassiné tous ces gens. Elles les ont noyés, et peut-être pire encore. Elles ont ainsi fait disparaître les seuls et uniques témoins de leur existence, et puis elles sont parties en quête de nouvelles proies.

Luzarche me vrille de son regard inflexible :

— Ça te plaît, comme scénario ?

— Je ne vois pas en quoi il paraît moins fou que le mien.

De nouveau, Luzarche s'esclaffe :

— C'est vrai, concède-t-il. Mais moi, je n'ai pas la naïveté de croire à ce qui arrange ma conscience. Je n'ai pas la naïveté de m'en remettre à des contes pour enfants qui prétendent que tous ces gens ont pu se transformer en... En quoi, en sirènes ?

— Et pourquoi pas ? La créature s'est bien transformée en humaine, elle !

Luzarche se fige. Je lis dans ses yeux son avidité délirante d'apprendre, mêlée d'hésitation :

— Tu l'as vue de tes propres yeux, n'est-ce pas ? me harcèle-t-il. Comme sur les caméras ?

— Oui. Elle pouvait marcher, et parler.

Mais déjà, il ne m'écoute plus. Son esprit dévide tout seul le fil de ses déductions :

— C'est comme cela qu'elles s'accouplaient avec les indigènes..., murmure-t-il pour lui-même. C'est comme cela qu'elles allaient et venaient sur l'île. Elles se transformaient, sortaient de leurs chrysalides, procréaient... Tous ces tabous sur l'enfantement, toutes ces histoires de frères et soeurs... Ateo disait vrai jusqu'au bout. Les habitants de Blackney ne se reproduisaient pas entre eux : uniquement avec ces créatures.

Je hoche la tête. Je me raccroche à la cascade de la première valve encore ouverte qui résonne à côté de moi :

— Les bébés pouvaient naître humains, ou marins, je précise afin que Luzarche reste obnubilé par ses découvertes. Les premiers demeuraient sur l'île pour agrandir le peuple de Blackney. Les seconds partaient dans les profondeurs pour devenir de nouvelles Vilaa.

— Je parie que ces créatures devaient prendre des formes magnifiques. Pas vrai ?

Je songe à la splendeur froide de ma créature, et je me contente d'acquiescer sans répondre.

— Oui, les habitants de Blackney ont toujours eu cette beauté surnaturelle, poursuit Luzarche sur sa lancée. Et ce charisme instinctif, cette capacité de séduire au premier regard, de fasciner...

— Tu crois qu'ils tenaient cela de leurs gènes ?

— Je crois qu'ils tenaient tout de leurs gènes. Leur perfection, leur grande taille, leur force, leur aptitude en natation, en plongée, en apnée...

La vérité se rapproche dangereusement de nous à mesure qu'il égraine ces paroles, mais Luzarche ne semble pas en prendre conscience. Ou peut-être à ce stade n'en a-t-il plus rien à foutre :

— Tous les membres de ma mission, nous avons été... subjugués, il n'y a pas d'autre mot. Les indigènes avaient une façon de se mouvoir, de s'exprimer, de nous comprendre... Comme s'ils étaient capables de deviner très exactement nos peurs et nos désirs les plus secrets. D'y correspondre en tous points. Comme s'ils pouvaient lire en nous et s'y adapter pour mieux nous ensorceler.

Il chasse ces souvenirs d'un revers de la main. L'eau nous arrive aux chevilles, mais je me garde bien de le lui faire remarquer :

— Dès que j'ai eu vent de ces légendes sur les Vilaa, j'ai su qu'il devait y avoir un fond de vérité dans tout ceci. Que des gens aussi extraordinaires ne pouvaient pas être le produit d'une génétique naturelle, du moins, pas à cent pourcents humaine... J'ai voulu mener des expériences, mais aucun des indigènes n'a accepté de collaborer. Les seuls échantillons que nous avons pu prélever, sur le corps de Manaia, n'ont rien donné.

Je tressaille à la mention de ce nom. Mon père. Mon véritable père. Que Luzarche ose y faire référence sans la moindre gêne ranime ma fureur :

— Alors, tu t'es rabattu sur son fils, j'attaque sans plus me contenir. Nasca. La créature m'a tout dit pour lui aussi.

Luzarche blêmit. C'est si brutal qu'il n'y a désormais plus aucun doute en moi ; la créature ne m'a pas trompé :

— Adam et toi, vous avez bien protégé votre petit secret durant tout ce temps, je renchéris, incontrôlable. Même alors que j'étais si proche de le découvrir, vous m'avez menti. Jusque dans la mort, Adam n'a pas été capable de m'avouer la vérité...

Les prunelles vertes de Luzarche fouillent en moi, tentent de déterminer à l'avance ce que je sais et de s'en prémunir, mais il est trop tard :

— Nasca était en vie lorsque vous avez trouvé le corps de Manaia dans le village abandonné. Le chef Ateo a dû essayer de convaincre Manaia de se joindre à eux et d'emmener Nasca. Manaia a refusé. Il a noyé Ateo pour sauver son fils. Le chef a réussi à le blesser, trop grièvement pour qu'il puisse s'en sortir... Mais l'enfant, lui, était indemne. Et vous l'avez pris avec vous.

Luzarche déglutit. Pour la première fois de sa vie, il n'a plus rien à répondre :

— Vous l'avez pris et vous avez caché son existence à tout le monde, je continue, incapable de m'arrêter à présent que la vérité se déroule tel un film juste sous mes yeux. Vous l'avez fait passer pour votre fils aux yeux de tous. Ça n'a pas dû être très difficile pour toi, pas vrai Papa ? Pas de famille, pas d'amis proches pour vous poser de questions gênantes, en dehors d'Adam. Un grand passif ethnologique et humanitaire auprès des populations d'Océanie, qui vous a sans doute permis à Maman et toi de m'obtenir de faux papiers facilement. Une identité, ça se crée, si on a les bons contacts pour cela... Avec tous les pauvres petits orphelins océaniens délaissés par les ouragans que vous avez dû voir défiler au cours de votre carrière, vous deviez savoir à qui vous adresser.

— Je t'interdis de...

— Cet enfant, vous l'avez emmené avec vous à Tahiti, mais vous ne l'avez pas élevé. Vous avez été incapables de le faire. Vous l'avez regardé comme un sujet d'étude et un monstre potentiel pendant des années, et vous l'avez traité comme tel. Jusqu'à ce que nous en arrivions là aujourd'hui, Papa. Le cobaye s'est réveillé. Le monstre sait ce que tu lui as infligé. Alors, tu es satisfait de ta création ?

Luzarche en reste muet de stupeur. De longues secondes, il semble presque incapable de respirer, le souffle coupé par le choc. Il envisage d'abord de nier ; ses paupières battent à la recherche d'une explication, mais il renonce. Au bout d'un moment, son visage se ferme autour d'une décision :

— C'est pour empêcher que tu deviennes un sujet d'étude, justement, que nous t'avons pris avec nous, répond-il d'une voix très basse, couverte par le bruit de l'eau.

Il me faut quelques instants à moi aussi pour réaliser ce que je viens d'entendre. Il reconnaît. Luzarche reconnaît m'avoir enlevé, menti, arraché à mon île et à la vérité depuis toutes ces années. Il ne me laisse pas le temps d'assimiler :

— Nous pensions que si nous dévoilions ton existence après ce qui était arrivé, tu passerais entre les mains de tous les scientifiques qui voudraient se pencher sur ce mystère, entre les mains du gouvernement, de l'armée, et de Dieu seul sait qui d'autre, alors nous t'avons caché. Nous t'avons protégé.

Ces propos me paraissent si grotesques qu'ils étouffent dans l'oeuf le début de fureur qui commençait à m'envahir :

— Ne sois pas ridicule, je raille, plus amer que jamais. Tu espères me faire croire que tu m'as kidnappé et élevé comme un chien depuis toutes ces années par bonté d'âme ? Et si on reparlait de tous ces examens que tu me forçais à pratiquer ? Des prises de sang, des tests d'effort, de la plongée, des IRM, des analyses, et j'en passe ? Et si on reparlait de cette anémie que tu m'as inventée pour que je n'aie pas le droit de m'éloigner de toi ? Tu ne voulais pas empêcher que l'on m'étudie : tu voulais que je sois ton sujet d'étude à toi seul, c'est tout.

— Ce n'était rien comparé à tout ce que tu aurais subi si nous t'avions laissé !

— Et cela excuse tout ce que tu as fait ?

— Si ta mère et moi n'avions pas pris cette décision, la bête examinée derrière une vitre et torturée aujourd'hui, ce serait toi !

— Pourquoi ? je m'écrie, hors d'haleine. Parce que tu croyais que j'étais un être hybride, c'est ça ? Parce que tu voulais désespérément prouver ta théorie, prouver que les créatures possédaient des aptitudes mentales confinant à la manipulation, et qu'elles étaient seules responsables de la disparition des habitants de Blackney, c'est ça ? Tu étais prêt à faire n'importe quoi pour que ce ne soit pas ta faute ! Tu étais prêt à me disséquer jusqu'au dernier organe, si tu avais pu trouver trace dans mes gènes de ces dons que tu recherchais... J'ai une mauvaise nouvelle pour toi, Papa. Si je possédais ces dons auxquels tu crois tellement, c'est toi que j'aurais envoyé se suicider dans l'océan. Pas Maman.

— Ta mère s'est tuée par ta faute !

— Oh oui, je comprends d'où te vient toute cette rancune, désormais. Avec un petit monstre télépathe sous ton toit, tu as pensé quoi ? Que j'avais des souvenirs de mon enlèvement ? Que je vous en voulais au point de la pousser à se tuer ? Je l'aimais ! Mais encore une fois, c'était l'explication parfaite, pas vrai ? L'explication parfaite pour que le grand Henri Luzarche n'ait pas à se reprocher la mort de sa femme !

— Ce n'était PAS ma faute !

— Bien sûr que si ! Tu l'as convaincue de m'emmener, tu l'as rendue complice de ton mensonge ! Je suis sûr qu'elle était contre !

Luzarche expire bruyamment, comme s'il tentait de chasser d'un seul coup toute la colère de son corps :

— Ta mère savait que nous risquions la prison si on accusait la mission *Sentinelles* de ce qui s'était passé. Elle savait que tu n'aurais jamais une enfance normale si nous ne te prenions pas avec nous. Et je l'avais aussi avertie que tôt ou tard, les créatures qui avaient causé la mort de tout ton peuple reviendraient pour toi. Qu'elles ne pouvaient pas se permettre de laisser le dernier témoin de leur existence en vie.

Je n'en crois pas mes oreilles :

— C'est ce que tu lui as raconté pour qu'elle cède ? je m'exclame. Et elle a marché ?

— Suffisamment, et l'histoire m'a donné raison. Regarde où tu en es aujourd'hui. Quelle chance y avait-il pour que tu tombes sur l'une de ces créatures, toi plutôt qu'un autre ? Ce n'est pas un hasard, Sam. Cette chose est venue pour toi. Pour te tuer. Parce que tu es le dernier représentant d'un peuple auquel les êtres comme elle ont dévoilé leur existence pendant des années. Tu représentes un danger, pour elle. Et nous aussi, maintenant que nous sommes au courant. Pourquoi crois-tu qu'elle t'a demandé de couler tout le navire ?

— Elle a accepté que je le fasse à ma manière ! Sans pertes humaines !

— Vraiment ? Qu'avais-tu prévu dans ton si brillant scénario ? Quand le *Résolu* sera sens dessus dessous et que ceux qui auront réussi à s'en échapper flotteront à la dérive dans leur canot minuscule sur une mer déchaînée, que penses-tu qu'il leur arrivera ? À l'heure qu'il est, je te parie que ta petite bestiole a prévenu ses amis télépathes, et

qu'une armée de ces créatures nous attend juste sous la surface pour nous engloutir !

— Tu délires complètement...

— Tu tentes de nous faire chavirer en pleine tempête, et c'est moi qui délire ? Ouvre les yeux, Sam ! Cette chose ne te veut pas du bien !

— Cette ' chose ' m'a dit la vérité sur mes origines ! La vérité que tu me cachais depuis vingt-sept ans !

— Oui, et pourquoi l'a-t-elle fait, selon toi ? À présent, tous les mots qui sortent de ma bouche n'ont plus la moindre valeur pour toi ! Réveille-toi, Sam, il est grand temps ! Nous sommes face à une guerre dont l'Humanité n'a même pas conscience. Une guerre entre espèces, contre des créatures dont nous ne savons rien et qui se servent de nous depuis des millénaires. Réfléchis. Elles peuvent nous forcer à procréer, dormir, tuer ou nous suicider, sur un caprice de leur esprit. Il est plus que nécessaire d'apprendre à les maîtriser ! De les étudier pour nous défendre d'elles, le moment venu !

— Tu es paranoïaque... Ces créatures ne nous ont jamais fait le moindre mal ! Qu'est-ce que tu t'imagines exactement ? Que ce sont des monstres décidés à écraser la race humaine ?

— Va dire ça aux habitants de l'île Blackney. Ils les vénéraient comme des dieux, et ils en ont payé le prix fort.

— Ils les ont rejoints dans la fosse des Mariannes !

— Quelle preuve as-tu de cela ? Sam ! Si ce que tu m'as raconté est vrai, nous avons affaire à des créatures qui peuvent se faire passer pour l'un d'entre nous. Qui peuvent nous infiltrer, nous séduire, nous manipuler comme des marionnettes. Ça ne te paraît pas dangereux ? Ça ne justifie pas que l'on se méfie d'elles, et qu'on les capture ?

— C'est ce que tu as dit à Maman et Adam pour les convaincre ?

— Ils n'ont jamais voulu me croire...

— Tu m'étonnes.

— Mais toi, aujourd'hui, tu as toutes les preuves sous les yeux, Sam ! Comment peux-tu rester aussi aveugle ? La créature que tu viens de libérer a tué Adam ! Ose le nier !

Ces mots me frappent, sans que j'y aie été préparé. Luzarche a peut-être trouvé le seul argument que je ne peux pas contrer. Le seul qui résonne encore douloureusement, en boucle, dans mon esprit :

— On ne sait pas ce qu'il y avait dans la tête d'Adam ce jour-là, je réponds sans y croire vraiment. Et même s'il était manipulé par la créature... Comment la blâmer ? Elle cherchait à se défendre, c'est tout. Elle et son peuple. Si des hommes tels que toi la capturent et l'étudient, c'est la fin de son espèce.

— Avec les dons qui sont les leurs ? Je crois que nous avons beaucoup plus à craindre d'eux que l'inverse.

— Peut-être ne devrions-nous pas avoir à nous craindre les uns les autres, tout simplement.

Visiblement, Luzarche ne s'attendait pas à cette réponse. Sa bouche se fend d'un rictus :

— Quand tu parles, j'ai l'impression d'entendre ta petite Ophélie. Elle aussi c'est un spécimen, dans son genre.

— Elle vaut mille fois mieux que toi. Et contrairement à ce que tu crois, nous ne sommes pas idiots : nous savons qu'il y a des risques. Qu'il s'agit d'une espèce intelligente inconnue et que nous ne pouvons pas lui faire confiance. Mais la seconde solution est absolument inacceptable. C'est toi qui as toutes les preuves sous les yeux, et qui refuses de comprendre ! Nous sommes désormais certains qu'il existe sur Terre une autre espèce que la nôtre, capable de raisonner, de dialoguer, de ressentir. C'est une réalité avec laquelle nous allons devoir vivre, tôt ou tard. Si nos contacts avec ces créatures se multiplient, il va devenir crucial de définir la façon dont nous nous adressons à elles. Comment espères-tu qu'elles nous traitent pacifiquement si nous manquons d'humanité envers elles ? Si nous les torturons comme tu l'as fait ? Ce sont tes actions, et elles seules, qui pourraient nous conduire à une guerre !

— Je n'effectue que de la défense stratégique, face à une espèce autrement plus dangereuse que nous. C'est du bon sens pur et simple.

— Plus dangereuse ? Tu veux que je te rappelle qui sur cette planète a inventé la bombe atomique ? Les déchets nucléaires ? Les armes chimiques ?

— Ces créatures peuvent vivre à des milliers de kilomètres sous la mer, Sam. Là où rien ni personne ne peut les atteindre.

— Justement, elles y sont très bien. Pourquoi viendraient-elles parmi nous ? Qu'est-ce qui pourrait bien les attirer à la surface qu'elles n'aient pas déjà dans leur royaume sous-marin ?

— Tout le monde n'a pas la même fascination que toi pour les abysses... C'est un désert obscur et froid, où rien ne peut s'épanouir. N'importe qui voudrait les quitter.

— Pas moi.

D'un geste sec, j'agrippe le volant derrière moi et le rouvre à fond. L'eau éclabousse mes vêtements, couvre le vacarme de la tempête au-dessus de nous. Luzarche interprète mon acte pour ce qu'il est. Une provocation :

— Tu n'as pas l'intention de t'en sortir, n'est-ce pas..., souffle-t-il tandis que cette vérité taillade son esprit.

— Je ferai ce qu'il faut pour que ce bateau coule, je réponds en m'avançant d'un pas vers lui, ce qui le force à reculer vers la porte. Si tu persistes à me faire obstacle, ce n'est pas grave. Après tout, tu l'as dit toi-même : j'ai les gènes de ces créatures en moi. Je suis plus grand et plus fort que toi, et plus habile dans l'eau que tu ne le seras jamais.

— Sam...

— Ne prononce pas ce nom ! C'est le nom que tu m'as donné pour me marquer à tout jamais d'infamie ! Ce n'est pas mon nom !

— Et que penses-tu qu'il t'arrivera après que tu auras précipité tout un navire dans l'océan ? Après avoir risqué la vie de tout notre équipage ? Tu seras arrêté ! Tu ne reverras plus jamais la lumière du jour ! Tu pourras dire adieu à ta liberté, à tes recherches, à ta précieuse petite Ophélie !

— Je le sais. Crois-moi, j'y ai bien réfléchi.

— Et tu es prêt à perdre tout cela ? Tu es prêt à tout sacrifier pour cette créature ?

— Comme tu l'as dit... Je n'ai pas l'intention de m'en sortir.

Luzarche s'immobilise. L'eau s'écoule derrière nous telle une sentence de mort. Son teint devient livide, et je le vois pour la première fois perdre vraiment contenance :

— Oh non..., laisse-t-il échapper.

Il m'agrippe par les épaules sans que je puisse réagir :

— Tu ne comprends donc pas ce qu'il se passe ? C'est la même chose qu'avec Adam ! La même chose qu'avec les habitants de l'île Blackney ! Cette créature te pousse au suicide, Sam ! Elle exploite les faiblesses en toi pour te précipiter tout entier à l'intérieur ! Elle n'aura pas besoin de t'éliminer si tu le fais pour elle !

— Tu m'as toujours dit que le suicide était dans mes gènes, je crache en me dégageant, dégoûté. Je sais aujourd'hui que ce n'est pas vrai. Mareve n'était pas ma mère biologique, et son malheur ne coule pas dans mes veines. Je n'ai pas l'intention de me tuer : je vais renaître.

Luzarche plisse les paupières, dérouté, et je devine l'urgence au fond de ses pupilles :

— Qu'est-ce que cette chose t'a promis ?

— La vérité. Je suis l'un des leurs. Comme les habitants de l'île, j'ai le pouvoir de me changer en Vilaa si je le souhaite. De retrouver mon vrai peuple. Ma vraie mère.

Cette fois, Luzarche écarquille les yeux. Mais sa réaction me laisse froid. Je sens la conviction se raffermir en moi à mesure que je l'évoque à haute voix. Comme si révéler enfin ce rêve inouï au grand jour lui donnait substance et réalité, d'un seul coup. J'ai toujours voulu rejoindre les profondeurs de l'océan. Tout en moi depuis mon enfance m'a continuellement poussé à y plonger, et j'ai souffert depuis toutes ces années de m'en être abstenu. Il est temps, à présent. L'appel de l'eau chante en moi, et il est plus puissant que jamais :

— Je vais rejoindre la destinée qui aurait dû être la mienne, je déclare, très calme, sous le regard médusé de Luzarche. Si tu veux accomplir une chose de bien dans ta misérable existence, tu avertiras les membres de l'équipage assez tôt pour que tout le monde évacue avant que le navire ne sombre. N'oublie pas Ophélie. Ensuite, je sortirai de ta vie, tu ne me verras plus jamais. N'espère pas me capturer un jour : je ne serai pas assez bête pour m'approcher de toi. Adieu, Henri.

— Sam...

C'est à mon tour de l'agripper par le devant de sa chemise. De toutes mes forces, je le repousse vers l'écoutille laissée entrebâillée. Le métal s'abat et se rouvre au rythme du vaisseau qui tangue de plus en plus fort.

— Sam, j'ai conduit des tests sur toi pendant toutes ces années, c'est vrai ! proteste Luzarche sans cesser de se débattre. Je cherchais une preuve génétique qui pourrait te relier à une espèce étrangère. Mais je n'ai rien trouvé ! Je n'ai jamais rien trouvé ! Même après la découverte de la créature, je me demandais si sa présence si près de toi provoquerait un changement visible chez toi ou dans ton sang, mais non... Tu es à cent pourcents humain ! Si tu restes dans ce navire au moment où il coulera, tu te noieras ! Tu mourras, tu m'entends ? Tu mourras comme n'importe quel être humain ! Cette créature t'a menti, pourquoi n'es-tu pas capable de le comprendre ? Elle veut ta perte ! Sam ! Écoute-moi ! J'aurais été le premier à souhaiter qu'il en soit autrement, mais tes gènes sont normaux ! Tu vas mourir si tu restes ici ! Tu vas mourir !

Luzarche lutte, déchire ma chemise, emprisonne mes poignets ; il résiste de toute la masse de son poids formidable et ne cède pas un pouce de terrain. Tout au long de sa litanie, ses paroles deviennent des hurlements de plus en plus incontrôlables. Je m'efforce de ne pas les écouter, mais il finit par me supplier :

— Tu vas te tuer pour rien, espèce d'imbécile !

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? je rétorque en le repoussant violemment. Tu n'en as jamais rien eu à

foutre de moi. Tu me l'as fait comprendre depuis suffisamment longtemps. Je suis le monstre qui a assassiné ta femme, pas vrai ?

Luzarche ne répond rien. Ses yeux brillent dans la semi-obscurité ; son visage ruisselle de sueur. L'eau de la citerne nous arrive désormais aux genoux. Chaque mouvement de la coque creuse des vagues dans cette masse liquide en liberté. Il me faut toute ma concentration pour garder mon équilibre en cas d'attaque, mais Luzarche ne bouge pas :

— Je ne veux pas que tu meures, dit-il simplement.

— Ne me fais pas croire que ça t'importe, je réplique. Pas maintenant. Tout ce que tu souhaites, c'est sauver ton bateau, sauver tes recherches.

— Quand tu avais dix ans, tu t'es pris de passion pour la plongée, objecte Luzarche.

Ses paroles sortent tellement du propos qu'elles captent mon attention, une seconde de trop. Luzarche en profite pour continuer :

— Tu avais déjà démontré des aptitudes remarquables en piscine artificielle. J'avoue que j'étais curieux d'observer ce que tu pourrais donner en milieu naturel. Depuis plusieurs années, je tournais en rond avec les tests biologiques, alors... J'ai vu là une nouvelle opportunité de mettre à l'épreuve mes théories. Si tu te montrais capable d'exploits au-delà des possibilités humaines... Cela pouvait être une preuve suffisante. Donc, je t'ai autorisé à prendre des cours de plongée, d'apnée... Je me demandais si les créatures de l'île Blackney viendraient t'approcher, si tu descendais au large en plein océan. Je voyais là une chance de peut-être en capturer une.

Luzarche laisse échapper un soupir. Malgré moi, je reste suspendu à ses paroles. Une partie du passé à laquelle je n'avais jamais eu accès jusqu'à présent... :

— Ta mère a compris mes intentions, bien sûr, reprend-il. Elle était comme ça. Elle me connaissait mieux que personne, pour le meilleur et pour le pire... Elle n'était pas sûre de croire à mes histoires de Vilaa. Mais elle savait que moi, j'y croyais. Par conséquent, elle savait aussi que j'étais prêt à te jeter au milieu de l'océan juste pour voir ce qu'il allait arriver... Juste pour me servir de toi comme appât, pour attirer ces créatures, quitte à risquer ta vie pour cela. Elle ne l'a pas accepté. Elle ne me l'a pas pardonné. Elle tentait de fermer les yeux depuis des années sur tout cela, mais... Ce jour-là, elle n'a plus eu le choix. Elle a compris que la vraie raison qui m'avait poussé à t'adopter, la raison première, en réalité, c'était mes recherches. Et qu'elle s'était rendue complice de tout cela par son refus de le voir.

Luzarche incline la tête. Pour la première fois, il n'ose plus me regarder dans les yeux :

— C'est ma faute si elle est morte, murmure-t-il. L'horreur de ce que nous avions fait l'a rattrapée. Et elle n'avait plus aucune excuse. Aucune.

J'avale ma salive, douloureusement. Je ne sais plus quoi penser. Toutes mes idées se mélangent, et ne surnagent au milieu de la tourmente que les traits sombres et graves de Mareve, qui me dévisagent comme elle s'y employait si souvent, quelques jours à peine avant sa disparition.

— Elle m'a abandonné, j'articule malgré moi. En me laissant seul avec toi.

— Elle t'aimait. Mais elle ne se jugeait pas digne de toi. Pas digne de vivre.

Luzarche expire profondément :

— J'aurais dû l'en empêcher. Mais je ne voulais pas voir, moi non plus.

Un long silence nous étreint. L'un comme l'autre, nous sommes incapables de le briser. Sonnés par une vérité qui s'est tenue là, entre nous depuis toutes ces années, et qui nous a déchirés. Seule une secousse plus violente me contraint à prendre appui sur la citerne derrière moi. Le troisième volant est à quelques centimètres à peine de mes doigts.

— Viens avec moi, Sam, me dit Luzarche.

Il me tend la main :

— Tu n'es pas obligé de faire ça. Il est encore temps.

— Le navire est toujours à flot.

— Tu n'es pas obligé de le couler.

— Mais alors, tu poursuivras tes recherches !

— Nous pourrons en reparler plus tard, si tu le souhaites. Quand nos vies à tous ne seront plus en jeu, et que tu ne seras plus sous l'influence de cette chose. Je t'en prie. Ferme ces vannes, maintenant.

Ce n'est pas suffisant pour me convaincre. Sans doute Luzarche le devine-t-il, alors que je rajuste ma position entre la citerne et lui :

— Tu peux partir, je lui ordonne. Laisse-moi faire ce que j'ai à faire.

— Et te laisser mourir ?

— Je ne vais pas mourir.

— Sam. Tu viendras avec moi, que tu le veuilles ou non.

Un nouveau silence ponctue cette menace. Peut-être réalisons-nous dans ce moment de flottement, dans le creux de la vague, que nous n'avons plus rien à nous dire lui et moi. Tous les arguments que nous aurions pu échanger ont déjà été prononcés, pensés, révoqués. Henri Luzarche et moi-même serons toujours séparés par l'abysse qui divise nos deux esprits. Et bientôt, par un abysse bien plus concret que celui-ci...

Je me tourne et actionne la troisième valve. Luzarche se jette sur moi, mais je l'avais anticipé : je fais volte-face et bondis sur lui avant qu'il ne me percute.

La tempête joue de mon côté. Elle nous projette au sol tous les deux, dans soixante centimètres d'eau, et écrase Luzarche sous mon poids. Je tente de lui immobiliser les poignets, mais il n'hésite pas à frapper, frapper fort, d'un coup de tête qui m'atteint en plein front. J'en reste abasourdi ; je bascule dans l'onde froide tandis que ses battoirs m'agrippent sans effort. Luzarche me traîne par les aisselles et essaye de me redresser. Le choc de son crâne résonne encore contre le mien. Moi, je n'ai pas osé le blesser... Quelque chose d'ancré en moi, dans mon éducation, le respect inculqué par Mareve, a retenu mon geste. Qu'est-ce qui m'en empêche, cependant ? Cet homme n'est pas mon vrai père. C'est un menteur et un criminel. Je dois passer au-delà de mes réticences si je veux espérer le vaincre.

Alors, récupérant un peu mes esprits, je m'accroche à sa jambe droite avant qu'il ne m'entraîne vers l'écoutille. J'y pèse de toute ma volonté jusqu'à ce qu'il tombe à la renverse :

— Tu ne me forceras pas à échouer ! je m'exclame, son torse comprimé de tout mon poids.

— Il le faut !

Je le frappe avant qu'il ne dise un mot de plus. Je lui porte un coup de poing en plein visage. Le premier de ma vie entière.

La douleur se répercute dans mes phalanges, mais je n'y prête pas attention. Le froid de l'eau autour de nous étouffe toute sensation. Je frappe et je frappe encore, jusqu'à ce que Luzarche abandonne sa tête sous la surface et que des voiles de liquide rouge dessinent une auréole contre son front.

Je m'immobilise un instant face à cette vision. Je ne sais si ce sang est le sien ou le mien. La poitrine de Luzarche se contracte : il lutte contre la noyade qui le menace et plaque ses mains contre mes joues pour me repousser. Mes doigts descendent autour de son cou. Je ne réfléchis plus, ne me contrôle plus. Je ne songe qu'à tout ce que cet homme représente, au danger immédiat qu'il incarne, au succès de ma mission, si proche du but... L'appel de l'eau bouillonne en moi, et le visage de la créature, celui d'Adam, d'Ophélie, tout ce qui m'est cher et que je dois encore sauver, tout ce qu'il me reste à accomplir...

Je pourrais le tuer. Là, tout de suite. Cette pensée me heurte plus violemment que les flots du Pacifique dans l'aquarium de l'*Achéron,* et je desserre immédiatement mon emprise sur les chairs de Luzarche.

— Qu'est-ce que je suis en train de faire... ?

' Tue-le ', murmure en moi une voix qui ressemble à celle de la créature. ' Il l'a mérité, après tout ce qu'il t'a infligé. Ce qu'il a infligé à ta mère, et à la Vilaa. Il n'est pas digne de vivre. C'est un danger. '

Au lieu de m'y conduire, chaque parole m'éloigne un peu plus de cette perspective horrible. J'éprouve un brusque haut-le-coeur à l'idée de ce que j'aurais pu commettre en l'espace de quelques secondes, et les larmes me viennent d'un seul coup. Tel un enfant traumatisé, je m'effondre, secoué de sanglots, possédé par la sensation affreuse de n'avoir plus été maître de mon corps durant ce court laps de temps...

Luzarche sort la tête de l'eau et m'empoigne par les épaules pour reprendre son souffle :

— Ne fais pas ça, Sam, articule-t-il. Ce n'est pas toi.

Le son même de sa voix suffit à raviver ma rancoeur. Je me sens encore plus mal :

— Ça ressemblerait plus à ce que toi tu ferais, pas vrai ? je lui lance. Accomplir ce qui doit l'être, quel qu'en soit le prix pour ta conscience. Faire abstraction de tout sentiment. La culpabilité, c'est pour les faibles.

— J'avais tort.

Luzarche éructe ces mots plus qu'il ne les énonce. La panique, l'épuisement et l'eau dans ses bronches le font balbutier :

— Ta vie... a de l'importance... pour moi. Ta vie est précieuse. Tu dois vivre.

Je ferme mon esprit pour ne pas en entendre davantage. C'est trop. Trop de renversements dans une existence qui n'a déjà plus le moindre fondement. Puisqu'il n'est plus capable de se défendre, j'attire Luzarche contre moi et je le traîne en dehors de la cale. Il proteste mollement, tente de se retenir à mon bras, mais je l'abandonne sur le sol inondé de la coursive. Je lui assène quelques tapes sur la joue pour m'assurer qu'il ne perdra pas connaissance :

— Donne l'alerte. Évacue tout le monde. Libère Ophélie. Si j'ai de l'importance pour toi, alors c'est tout ce que je te demande en échange de ces vingt-sept dernières années.

Il m'attrape par la main, mais je la retire sèchement. La trace de ses ongles reste imprimée sur le dos de ma paume. Je retourne dans la cale, ferme l'écoutille, et la bloque en position verrouillée.

— Sam !

Le cri de Luzarche me parvient, étouffé par l'épaisseur du métal. Je le laisse être recouvert par le bruit de l'eau. La solitude me tombe dessus telle une chape de plomb. Je suis bel et bien seul désormais. Face au destin que je me suis choisi. Trois des volants sur quatre de la citerne sont ouverts, mais c'est largement suffisant pour avoir créé un vide dans l'immense réservoir, et un volume de liquide conséquent à l'intérieur de la cale. Je pourrais refermer les valves et laisser la physique accomplir son oeuvre, à présent. Inutile de déverser l'intégralité de la cuve. Je pourrais sortir de cette pièce, verrouiller la porte dans l'autre sens, prendre Luzarche sous le bras et m'en aller d'ici avant que tout ne bascule. Si Luzarche n'était pas intervenu, peut-être est-ce ce que j'aurais fait...

Mais je n'en ai plus le désir à présent. Une force magnétique me pousse à rester parmi ces murs, sous le clapotis léger de l'eau, pendant que l'océan nous ballote en tous sens. Le visage de ma mère envahit mon esprit. Ma mère, et tout ce que Luzarche m'a raconté sur elle. Je me rappelle son amour, ses yeux remplis de tristesse et de regret lorsqu'elle me contemplait, et ce surnom qu'elle m'a laissé comme ultimes paroles, juste avant de plonger : ' *Taoa Huna* '... Mon trésor caché.

Je songe à l'énergie désespérée qu'Adam a déployée tout au long de mon existence pour tenter de me rattraper, de me donner goût à la vie, de m'éloigner de mes démons et de cette influence malsaine qui voulaient me voir sombrer toujours plus profondément au coeur de l'océan, au coeur de moi-même... Avec quelle rapidité il avait pu abandonner tous ces efforts, dans l'aquarium de l'*Achéron*...

' Tu es la plus grande erreur de toute ma vie. Il est temps que je la répare. '

Une erreur, oui, voilà ce que j'ai été. Un enfant volé qui n'a jamais su trouver sa place en ce monde, car il n'en avait pas. Un enfant caché dans le sang de son père agonisant, porteur de suicide et d'horreur partout où son destin le menait, attiré par un abîme qui lui renvoyait son propre reflet... Pourquoi lutter ? J'en rêve depuis toutes ces années.

' Accepte l'eau, accepte ta véritable nature. Elle ne te tuera pas. '

' Si tu restes dans ce navire au moment où il coulera, tu te noieras ! Tu mourras, tu m'entends ? Tu mourras comme n'importe quel être humain ! '

Des coups sourds résonnent contre le hublot de la porte. C'est Luzarche, qui a dû se munir d'un brise-glace d'urgence, et qui frappe de toutes ses forces contre le minuscule orifice. Je n'y prête pas attention. L'onde froide se referme autour de mon torse, et j'en éprouve un confort délicieux. Pour échapper aux mouvements de plus en plus violents de la coque, je me laisse dériver sans résister, jusqu'à ce que le bruit des valves grandes ouvertes se retrouve englouti lui aussi sous les flots.

Le niveau de l'eau monte, quand soudain, la gigantesque armature d'acier qui m'entoure émet un gémissement plus déchirant que les autres. D'horribles crissements métalliques résonnent d'un bout à l'autre du navire tandis que la tôle, soumise à une pression non conforme à sa conception, se vrille et se tord autour du poids du *Résolu*. Le liquide répandu dans la cale opère à présent un mouvement de balancier de plus en plus intense, fracassé de part et d'autre de la citerne dans un vacarme de fin du monde, au rythme des vagues qui se creusent et de la tempête qui enfle toujours plus fort.

Les coups ont cessé. J'espère que Luzarche s'est fait une raison et qu'il est parti donner l'alerte. C'est la dernière pensée que je peux lui accorder.

De toute la force de ses boulons, le *Résolu* hurle son agonie. Je ferme les yeux et compte les secondes jusqu'à son basculement, inévitable désormais. Dix, neuf, huit...

Le navire se retourne d'un seul coup. Je suis projeté vers le fond de la cale, ma tête heurtant le métal, submergé par une tonne d'eau que j'ai moi-même libérée. Un torrent de bulles d'air s'échappe de la citerne tandis que celle-ci se perce sous le choc et délivre son fardeau. Je bats des jambes pour refaire surface. Un seul coup d'oeil me suffit pour évaluer la situation : le *Résolu* s'est retourné sur son flanc tribord, et la coque a subi des dommages irréparables. Le niveau de l'eau monte à une vitesse bien trop anormale, ce qui signifie qu'au moins une brèche s'est formée dans la cale, et sans doute de nombreuses autres tout le long du navire. Les cabines de tribord seront les premières à être inondées. La cabine d'Ophélie...

Enfouies sous la surface, les diodes qui assuraient l'éclairage de la citerne crépitent et rendent l'âme. Les ténèbres tombent sur moi tel un voile, ce qui me replonge des semaines en arrière, dans l'espace exigu de l'aquarium de l'*Achéron*, alors que je tentais désespérément de soustraire le corps d'Adam à la mort dans une obscurité totale.

Une panique instinctive s'empare de moi, mais je la régule. J'inspire de longues goulées d'air, les yeux fermés pour échapper à la nuit. Je m'efforce de ne plus songer à Luzarche, à Ophélie, à Louis, à tous ceux qui se trouvent à bord de ce navire tandis qu'il prend l'eau de toutes parts par ma faute. Les gémissements du métal au-dessus de ma tête m'empêchent d'entendre si le signal d'alarme est activé ou non, mais il ne doit plus y avoir guère de doute pour quiconque quant à l'urgence de la situation.

Ma regrettable expérience dans le domaine de la noyade me commande d'économiser mon oxygène, d'apaiser mon rythme cardiaque, et de laisser le froid s'emparer lentement de moi. Je suis champion du monde d'apnée. Je peux tenir

douze minutes en immobilité totale sans respirer. Au-delà de ce seuil, l'inconscience me prendra comme elle l'a déjà fait, et alors...

' Ce sera comme une seconde naissance. '

La voix de la créature, cajoleuse, m'accompagne dans cette nuit profonde. Je m'y sens un peu moins seul. Je me raccroche à sa présence dans ce bateau avec l'assurance qu'au moins, mes actes auront permis sa libération. Je l'imagine à cet instant même, en train de s'extirper de ma cabine renversée, de s'immerger dans les coursives inondées pour rejoindre la fosse...

Peut-être m'attendra-t-elle, au bout du chemin. Quand la peur et la souffrance de la noyade seront passées, quand mon ancienne vie sera laissée derrière moi et que j'embrasserai enfin cette nature étrangère inscrite dans mes gènes, alors je la suivrai moi aussi dans des ténèbres plus obscures encore, jusqu'à ce royaume endormi au fond de ma conscience, ce royaume d'abysses que j'ai toujours désiré, et pressenti.

L'eau s'infiltre dans la cale dans un bouillonnement furieux. Je n'ai plus pied depuis plusieurs minutes. Englouti jusqu'au cou, je pourrais toucher la paroi du navire en levant les mains. Il ne me reste plus beaucoup de temps.

Je me demande, d'une pensée fugace, si je verrai ma précédente existence défiler devant moi avant que tout ne soit fini. Si la transformation fera mal. Il a fallu plus d'un mois à la créature pour prendre sa forme anthropomorphe. Qu'en sera-t-il pour moi ?

' Cette créature t'a menti, pourquoi n'es-tu pas capable de le comprendre ? Elle veut ta perte ! Sam ! Écoute-moi ! J'aurais été le premier à souhaiter qu'il en soit autrement, mais tes gènes sont normaux ! Tu vas mourir si tu restes ici ! Tu vas mourir ! '

Je frissonne. Je sais ce qui m'attend pour l'avoir déjà vécu. La noyade sera terrible, longue, douloureuse. Mais je ne peux plus reculer à présent. L'eau emprisonne mon crâne tout contre la coque du bateau. L'air s'échappe avec les secondes. Je tente de me raccrocher à ma résolution, mais elle me glisse entre les doigts tandis que le plus vieil instinct du monde se débat en moi : l'instinct de survie.

' Reviens-moi ', murmure la voix d'Ophélie.

' Tu as de l'importance pour moi. Ta vie est précieuse. Tu dois vivre. '

' Tu n'es pas comme elle, Sam. Peu importe à quel point tu le désires, tu ne seras jamais comme elle. Son univers n'est pas le tien. Tu ne pourras jamais la rejoindre, à moins d'en mourir. '

Une boule douloureuse se forme au creux de ma gorge lorsque le souvenir de la voix d'Adam éclate dans mes pensées. Le véritable Adam. Celui qui m'aimait, qui m'estimait, et qui aurait tout donné pour que je ne me retrouve pas enfermé dans cette cale aujourd'hui.

Pourquoi suis-je incapable de chasser la peur de mon esprit ? J'ai pris ma décision au moment où j'ai actionné le verrou de l'écoutille : j'étais calme, déterminé, serein. Je suis sur le point d'obtenir tout ce dont j'ai toujours rêvé sans même oser le formuler, tout ce que mon âme réclamait en moi depuis des années, par-delà la distance, le temps, et les onze mille mètres de la fosse des Mariannes. Je connais la vérité sur moi-même. Cette partie manquante de moi qui m'entraînait sans cesse vers le fond, inexorablement. Je sais quelles souffrances m'ont façonné, de quelles blessures je suis fait. Je peux les laisser entrer en moi désormais. Je peux obéir à leur appel et leur permettre de me transformer en autre chose. Il ne reste plus rien pour moi ici.

' Il te reste ta vie ', souffle la voix d'Adam, à travers la barrière de ma mémoire et de la mort. ' Une existence entière dont toi seul peux décider ce que tu en feras. Tu es tellement brillant, Sam. Tu as tellement à apporter au monde. Tellement de choses à éprouver, à découvrir, si tu acceptais juste de t'ouvrir un peu plus... Tu n'es pas seul. Le monde est rempli de personnes et d'expériences extraordinaires qui n'attendent que toi. Renonce à ces chimères qui te font du mal, mon fils. Les abysses sont un univers merveilleux, mais elles ne seront jamais le tien. Telles que je les imagine, elles et cette créature, elles ne sont qu'un prétexte que tu t'es inventé pour sombrer. Pour fuir cette réalité qui te déplaît. Mais tu dois leur résister, de toutes tes forces. Tu dois trouver en toi-même les ressources nécessaires à ton épanouissement. Ton bonheur ne dépend pas du monde extérieur, ni de tes parents, ni de cette créature, il ne dépend que de toi. J'aimerais tellement que tu mesures ton potentiel. Que tu puisses te voir à travers mes yeux... '

— Il est trop tard, Adam, j'articule tandis que l'eau de la citerne embrasse mes lèvres.

Elle a le goût salé de l'océan. À moins que ce ne soit des larmes qui envahissent mes joues ? L'onde est partout désormais : plus moyen de lui échapper. Elle s'infiltre dans mes cheveux et plaque mon visage contre la paroi de métal dans l'espoir d'une dernière inspiration.

Le *Résolu* a déjà chaviré, mais à présent, c'est mon tour. Au seuil du basculement, je ne peux retenir la terreur qui me déchire de toutes parts, alors que je m'apprête à plonger dans ce monde opaque et glacé pour toujours. Les hurlements de tous ceux que j'ai connus dans ma vie se conjuguent pour me crier mon erreur, me crier de ne pas le faire, me crier de vivre, mais je ne peux plus choisir. Le choix est scellé ; il m'est arraché désormais. Ce destin qui est le mien, je n'arrive plus à savoir si je l'ai décidé, ou si on me l'a imposé. Si je le désire toujours ou non. Je n'éprouve plus que de la peur, la culpabilité face aux suppliques de ma mère, d'Ophélie, d'Adam, la peine de les décevoir encore, et l'angoisse

de mourir seul dans cette cale obscure, à tout jamais privé d'air et de la lumière du soleil, loin du domaine des hommes.

Je ne sais plus rien. Je ne ressens pas le bonheur qui devrait m'envahir. Les secondes m'échappent, chacune plus fatale que les précédentes, scandées par les regrets qui m'étouffent. Ai-je vraiment eu tort ? Suis-je vraiment sur le point de me condamner sur la base d'un mensonge ? Est-ce à cause de cette partie de moi qui a toujours voulu mourir, désespérément mourir, que j'ai tenté de fuir toute mon existence et qui me rattrape aujourd'hui ?

Je ne sais plus. Mais il ne sert plus à rien de se torturer. Quelques minutes à peine me séparent de la vérité, désormais. Alors, j'entrouvre les lèvres contre le métal froid, et j'aspire un mince filet d'air dans les millimètres qu'il reste, avec l'unique certitude d'agir ainsi pour la toute dernière fois.

Naufrage

Il fait noir. Il n'y a rien à trouver dans les ténèbres. Je flotte dans un vide glacé, indéfini, où plus rien n'existe puisque je ne peux ni voir, ni toucher, ni sentir. Pas même moi. Où suis-je dans tout ceci ? Je me suis perdu en chemin. Sam, ou Nasca ? Humain, ou autre chose ? Mort, ou vivant ? Je ne saurais le dire. Le seul élément tangible qui m'est encore accessible dans cet univers, c'est la brûlure dans ma poitrine. Le manque d'oxygène me dévore à petit feu, emplit mon esprit d'abîmes béants qui s'élargissent un peu plus à chaque seconde. J'ai l'impression de sombrer dans un gouffre sans fond, dans le néant infini de l'espace, mais aucune étoile ne m'y attend. De temps à autre, j'aperçois un visage au creux de ces limbes. Le sourire de ma mère, si rare, son parfum d'embruns, ses cheveux noirs. Je retrouve la douceur des étreintes d'Ophélie quand nous faisions l'amour, la jovialité contagieuse de Louis, les récits d'aventures fous d'Adam... Je recouvre même des souvenirs plus anciens. Un bracelet de coquillages passé autour de mon poignet. Des mélopées chantées dans une langue perdue tout au fond de ma conscience. Un jeune homme aux yeux très noirs, qui prend mon corps d'enfant dans ses bras, et qui sourit.

' Manaia... '

Il est mort pour me protéger. Que penserait-il de moi aujourd'hui ? Moi qui ai délibérément sacrifié ma vie terrestre pour rejoindre ces créatures dont il se méfiait tellement... Il a préféré tuer et mourir plutôt que de me confier à elles. Avait-il raison ?

Tous les fantômes de mon passé se réveillent autour de moi, tous ceux que l'océan m'a volés : les habitants de l'île Blackney. Manaia. Mareve. Adam. Je perçois leur présence un instant dans ces ténèbres compactes, et puis dans ces ténèbres, je les perds à nouveau. Toute créature vivante sur Terre meurt seule. Je l'ai compris à un très jeune âge. Lorsque j'ai failli me noyer à douze ans au beau milieu du Pacifique pour suivre ma mère suicidée... La mort s'est attachée à moi ce jour-là. Elle ne m'a plus jamais quitté. Elle est restée auprès de moi telle une amante tentatrice, présente dans chaque inspiration, dans chaque baiser donné à Ophélie, chaque décision. Il est difficile de vivre avec une pareille ombre sur les épaules. Je le réalise à présent. En particulier une ombre que l'on refuse de voir. Elle forme comme une cape drapée autour de votre vie, de votre coeur, et qui dissimule le moindre rayon de soleil. J'observe le monde à travers ce voile depuis bien trop longtemps. Au lieu de m'en débarrasser, je lui ai cédé. Je me suis enroulé dans le voile au point de ne plus pouvoir m'en dissocier, et à présent, son poids m'entraîne vers le fond, là où plus rien ne bouge, où plus rien ne peut rire, ou vivre. La mort n'est rien d'autre qu'une immense négation. Une absence de tout. Toute ma vie, j'ai désiré ce repos stérile sans oser le reconnaître. Adam le savait. Il était le seul à poser des mots sur ce que je ressentais. Après tout, le voile noir de la dépression pesait sur son destin depuis bien longtemps, à lui aussi. Mais il avait choisi de s'en délier. Il aurait pu...

J'ignore combien de temps s'est écoulé depuis ma dernière inspiration dans la cale. Une minute ? Une heure ? Je suis pris au piège que je me suis moi-même tendu, mais mon corps ne se décide pas à mourir. Alors, je me résous à le faire pour lui. Ce choix ultime, au moins, me reviendra. À quoi bon faire traîner les choses ? Si la créature m'a menti, j'aurai été le plus grand des imbéciles, comme ce fut le cas durant les vingt-sept dernières années de mon existence. Le garçon à qui l'on ment. Continuellement.

Si elle m'a dit la vérité, alors ces mensonges resteront derrière moi en surface, et je les abandonnerai sans haine. J'embrasserai la vie avec toute la valeur et le respect qu'elle mérite, pour une fois. Toutes ces choses que j'ai été incapable de voir jusqu'à présent... Il m'aura fallu y renoncer pour apprendre à les apprécier. Je ne veux pas mourir. Cette pensée éclate dans mon esprit tandis que j'ouvre la bouche en grand pour respirer l'eau, répondre à l'eau, à cet appel qui m'obsède depuis toujours. Le Pacifique envahit mes poumons, comme il l'a fait avec Adam, Mareve, avec tous ceux que j'ai aimés. Leurs visages m'apparaissent une fois de plus, déformés par les sensations de leur mort : l'agonie, le rejet instinctif, l'horreur qui nous pousse à inspirer, chercher l'oxygène, engloutir encore davantage de liquide alors que les dernières petites bulles d'air crèvent la surface, dispersent la vie...

Une aspiration violente m'entraîne soudain vers le fond de la cale. Je ne résiste pas. Mon corps tout entier se contracte pour expulser le fluide étranger de mes bronches, tandis que le courant m'emporte tel un jouet dans les profondeurs du navire. La douleur qui déchire mes poumons est indescriptible ; elle remonte le long de mon oesophage, jusqu'au creux de mon cou, trace dans mes chairs un sillon de chaleur incandescente.

Au sein du silence étouffé de l'eau, un brusque vacarme perce soudain mes tympans : le fracas d'une cascade qui s'abat sur une surface dure. Est-ce la dernière image que mon cerveau empoisonné au dioxyde de carbone a choisi de me montrer ? Je n'ai pas le temps de répondre à cette question. Mon esprit plonge dans des abysses insondables par intermittence, émerge pour mieux chuter à nouveau, court-circuite la moindre de mes terminaisons nerveuses. Je n'ai plus le contrôle de mon corps. Lorsque le courant me propulse au sol comme un vulgaire sac de viande, je n'ai plus suffisamment de conscience pour amortir le choc. La douleur n'en est qu'une parmi tant d'autres.

J'ai la vague intuition que quelque chose s'agite autour de moi : il y a encore de la lumière, ici ; il fait moins froid, et une étreinte me saisit pour me retourner sur le dos.

Je n'arrive pas à ouvrir les yeux. La lueur m'apparaît comme une tache ronde à travers mes paupières, qui diminue à mesure que les secondes s'écoulent. Une évidence me frappe tout à coup : il y a de l'air ! Mais mes alvéoles sont déjà remplies d'eau. Elles n'ont pas l'énergie de la recracher pour lui substituer ce gaz qui pourrait me sauver...

L'étreinte inconnue s'acharne pourtant sur moi. Une pression forte, régulière, juste au milieu de ma poitrine, qui broie ma carcasse inondée comme une éponge que l'on tenterait d'essorer. Des lèvres se posent sur les miennes. Je songe à Ophélie, et la tristesse me mord le coeur. Elle me rend un semblant de conscience. J'entends des halètements, une respiration sourde et paniquée, et le timbre grave d'un homme qui ponctue ses mouvements :

— Allez, Sam, articule la voix de Henri Luzarche. Je ne te laisserai pas mourir ici. Tu m'as déjà causé suffisamment d'emmerdes, petit enfoiré.

J'aimerais réagir. Lui dire d'arrêter, ou de continuer, je ne sais pas encore. Ses gestes me torturent, mais chaque éclair de douleur me rend un peu de ma lucidité. Au final, la chorégraphie de Luzarche se fait plus rapprochée et plus intense : au moins une de mes côtes doit céder sous l'impact. C'est cette fracture qui me ramène véritablement à moi. Je me redresse d'un seul coup, éjecte un torrent d'eau glacée qui m'étouffe sans me laisser reprendre mon souffle.

Luzarche m'agrippe aussitôt ; il m'aide à m'agenouiller et me donne de grandes tapes dans le dos pour expulser les dernières gouttes :

— Ça va aller, respire. Ça va aller.

Je voudrais l'insulter, lui crier d'arrêter de me frapper, hurler la douleur qui cisaille mon flanc droit, mais tout cela se perd dans un râle pathétique. Enfin, l'oxygène trouve le chemin de mes poumons. Il s'insinue en moi et frotte contre mes alvéoles irritées comme du sel sur une plaie à vif. J'ai déjà vécu ces sensations. C'était celles de la créature, lorsqu'elle a émergé de sa chrysalide...

Je tousse encore vingt bonnes secondes, secoué de soubresauts, soutenu par le bras de Luzarche qui m'empêche de m'écrouler face contre terre.

— Tu me paieras ça au centuple, sale petit imbécile, commente-t-il tandis qu'il prend mes constantes.

La tête me tourne. Alors que l'inconscience me réclame à nouveau, je me raccroche à la chemise de Luzarche, qui me gratifie d'une paire de gifles. Je le soupçonne de se venger pour celles que je lui ai données juste avant de l'abandonner :

— Qu'est-ce que... tu fais... encore là ? je parviens à coasser malgré mes cordes vocales écorchées.

— Tu te crois têtu, mais tu devrais savoir que je le suis davantage.

Il se relève et m'attrape sous les aisselles, en dépit de mes protestations, pour me remettre sur mes jambes :

— Nous devons partir d'ici au plus vite. Ce bateau prend l'eau comme une passoire, il faut en sortir.

— Comment est-ce que tu as...

— Sam. Ferme-la maintenant.

Luzarche enroule mon bras autour de ses épaules et me saisit par la taille. Dans cette position, il soutient la plus grande partie de mon poids, et je remarque soudain les taches de sang qui maculent sa manche droite :

— Tu es blessé...

— J'ai cassé le hublot pour déverrouiller la porte. Ce sont quelques entailles à cause du verre, c'est tout. J'ai dû passer ma main à l'intérieur. Vu que tu étais trop stupide pour ouvrir toi-même...

Luzarche me traîne à sa suite, un pas après l'autre, tirant sur mes os brisés comme si cela risquait de me faire avancer plus vite.

Je peine à remettre mes idées en place. Mes poumons m'élancent à chaque inspiration, sans parler de mes côtes qui me donnent l'impression d'avoir une pointe en silex chauffée à blanc coincée en travers de la poitrine. Je marche parce qu'il le faut, mais mes jambes tremblent sous mon poids comme celles d'un nouveau-né. Ou celles de la créature...

— L'équipage..., je balbutie.

— J'ai sonné l'alerte. Pour autant que je le sache, Louis a dû affaler les canots depuis longtemps. Tu n'as plus qu'à prier pour eux à présent.

Il dit cela sans sa dose de reproches habituelle. Il se contente de répondre à mes questions pour mieux me convaincre de continuer. Autour de nous, le *Résolu* est méconnaissable : couché sur le flanc, la paroi tribord a pris la place du sol, et nous sommes contraints d'enjamber les gueules béantes des cabines dont la porte s'est ouverte en grand sur du vide. Le visage d'Ophélie me percute soudain telle une balle, et je manque de m'effondrer net :

— Ophélie...

— Mes hommes ont dû la libérer quand l'alarme s'est déclenchée.

— Tu en es sûr ?

— Ils ne l'auraient pas laissée pour morte.

— S'ils sont comme toi, il n'y a aucun moyen de s'en assurer.

Luzarche me jette un bref coup d'oeil, mais ne relève pas l'insulte. J'en regretterais presque mes paroles, si la panique ne menaçait pas de faire déborder mon estomac par ma gorge :

— Il faut qu'on soit certains, j'insiste. Je ne peux pas la laisser. Si elle meurt par ma faute, je ne me le pardonnerai jamais. Et tu sais très bien ce que je ferai si...

— C'est bon, c'est bon. Arrête d'essayer de te noyer toutes les trente secondes, ce n'est pas très productif.

Luzarche consent à s'immobiliser, inspire bruyamment, puis regarde autour de lui :

— Rappelle-moi où est sa cabine ? Je ne m'y retrouve plus avec tout ce bordel...

— Elle était à tribord, je réponds le plus vite possible.

— Alors, elle est déjà sous l'eau.

— Pas depuis très longtemps ! Il faut vérifier, allez ! Il y a un escalier qui remonte au bout de la coursive.

— Maintenant que le bateau s'est retourné, je sens que cette portion du trajet va être amusante...

Luzarche objecte pour la forme, mais il s'est déjà remis en marche. Je guette le moindre de ses mouvements pour m'assurer qu'il ne s'agit pas d'une ruse, et qu'il me conduit bien dans la direction d'Ophélie. Une partie de moi est stupéfiée par ce qu'il est en train de se passer. Jamais je n'aurais cru Luzarche capable de tels actes envers moi. Au détriment de sa vie, de ses recherches... Ça ne lui ressemble pas, mais peut-être ai-je eu tort à propos de lui aussi...

J'ai toutes les peines du monde à garder les idées claires tandis que la douleur en moi se fait plus profonde. Ce petit parcours du combattant en plein naufrage n'est pas du goût de mes côtes cassées. Et le souvenir de ma quasi-noyade est toujours là, repoussé dans un coin de mon esprit par l'adrénaline, mais prêt à resurgir à chaque instant...

Ai-je failli me noyer, ou non ? Au final, je n'ai même pas la réponse à cette question. J'ai approché la mort plus près qu'à n'importe quelle occasion dans ma vie, aujourd'hui. Mais je ne suis pas mort. Alors, la créature m'a-t-elle menti ?

Je l'imagine nageant loin du *Résolu*, droit vers la fosse des Mariannes et sa liberté retrouvée, sans plus se soucier de nous. Quelle qu'ait été la solution, j'ai manqué mon opportunité de la connaître.

— Tu es sûr de vouloir aller par là ? me demande soudain Luzarche.

Je me force à ouvrir les yeux en grand. L'escalier se révèle devant nous, couché à l'horizontale, comme le reste du navire. De l'étage auquel il mène ne nous parviennent que des borborygmes aquatiques, signe qu'il y a encore de l'air dans les coursives, mais que celui-ci s'échappe rapidement. Il n'y a plus une seconde à perdre :

— Allons-y, j'acquiesce, déterminé.

Nous devons presque escalader les marches, pliés en deux pour nous soustraire à la gravité. Il y a quelque chose d'absurde dans ce monde à l'envers qui tangue au gré de l'océan. Il reflète l'ahurissement qui a frappé mon esprit. Plus rien n'a de sens. Nous tentons simplement de retrouver notre chemin au milieu de toute cette folie.

Parvenus à l'étage supérieur, l'eau nous arrive brusquement à mi-cuisse. Des frissons envahissent mes membres : mon immersion prolongée dans la cale et mes vêtements trempés ne me protègent pas contre ce nouveau choc thermique. Les îles Mariannes ont beau se dresser juste au niveau de l'équateur, nous sommes au large, au-dessus de la fosse des Mariannes, et la température de l'océan n'excède pas dix degrés.

Je serre malgré tout les dents avant que Luzarche n'utilise ma faiblesse contre moi :

— Allons-y, je répète.

Nous devons encore gravir deux escaliers et suivre un interminable entrelacs de couloirs pour atteindre le pont où se trouve la cabine d'Ophélie. L'eau monte inlassablement autour de nous ; elle emprisonne bientôt nos corps jusqu'à la taille. Le vacarme du navire en train de sombrer m'évoque le bouillonnement d'un chaudron infernal, ou le souffle glacé d'un géant millénaire enfoui sous la surface, et que l'on vient tout juste de réveiller... C'est moi qui ai causé tout cela.

Partout, des meubles disloqués, des portes enfoncées, des débris se dressent sur notre chemin. Je reconnais parfois les affaires personnelles de plusieurs membres de mon équipe qui flottent au gré des corridors qui se remplissent. Leurs noms et leurs visages défilent dans ma conscience, telle une litanie sentencieuse, et je n'ose songer à ce qu'il a pu leur arriver par ma faute. Luzarche et moi prenons le temps de jeter un oeil à chaque cabine que nous dépassons ; du moins celles de la paroi gauche, qui nous surplombent, car les autres sont déjà sous l'eau. Aucun signe de vie, si ce n'est les nôtres. Notre respiration saccadée sonne presque comme un affront dans ce vaisseau entièrement voué à la mort. Si nous ne progressons pas rapidement, nous rejoindrons nous aussi ce silence glacé, dans les profondeurs des abysses.

Tout à coup, je reconnais l'écriteau qui marque le départ d'un nouveau couloir :

— C'est là ! je m'écrie avec une grimace de douleur.

En guise de réponse, le *Résolu* s'incline soudain dangereusement vers l'avant dans un feulement de tôle froissée. L'eau

nous entraîne aussitôt Luzarche et moi, mais nous nous accrochons aux conduites de service qui longent la coursive. J'ai besoin de toute mon énergie pour ne pas me laisser emporter. Une pensée absurde me vient tout à coup pour Magellan, premier Européen à avoir jamais arpenté cet océan, et qui, n'y rencontrant qu'une mer calme et des vents cléments, le baptisa imprudemment le ' Pacifique '. Aujourd'hui, tous les navigateurs dignes de ce nom savent que cette gigantesque étendue d'eau est la plus dangereuse au monde, et le soi-disant Pacifique est célèbre pour ses fureurs abominables... Il nous en offre une belle démonstration cette nuit.

— La proue nous entraîne vers le fond ! m'avertit Luzarche par-dessus le boucan. Il faut faire demi-tour !

— Non ! Nous y sommes presque !

Je me penche vers l'angle du corridor et hurle de toutes mes forces, quitte à me déchiqueter la gorge :

— Ophélie !

Luzarche se joint à moi, à ma grande surprise, mais l'urgence de la situation supplante tout le reste :

— Ophélie ! crions-nous en choeur vers ce passage désespérément vide.

Aucune réponse.

— De quel côté est sa cabine ? me demande soudain Luzarche.

— À gauche.

— Alors, il y a peut-être encore une chance...

Tous deux, nous jetons un oeil vers les battants qui s'ouvrent au-dessus de nos têtes. Presque tous ont cédé sous la force du basculement. Mais celui d'Ophélie devait être verrouillé.

— Bon, c'est quelle porte exactement ? enchaîne Luzarche, ses yeux fixés dans les miens.

— Il faut remonter tout le couloir, je réponds, incertain quant à ce qu'il propose.

Je n'ai pas encore l'habitude de me fier à lui...

— L'avant-dernière à gauche.

— Parfait. Tu vas m'attendre ici.

Luzarche m'attrape par le bras et nous éloigne, contre le courant, jusqu'à ce que nous soyons revenus à la cage du précédent escalier que nous avons gravi :

— Je reconnais l'endroit moi aussi : la sortie n'est plus qu'à quelques embranchements. Il y a une dernière volée de marches à grimper : est-ce que ça ira ?

— Il est hors de question que je reste ici : je viens avec toi !

— Ne sois pas ridicule ! Pas dans l'état où tu es.

— Et comment est-ce que je peux être sûr que tu vas vraiment aller vérifier ? Hein ? Que tu ne vas pas juste tourner en rond sur place et l'abandonner à son sort ?

— Nous ne savons même pas si elle est toujours là-bas !

— Non, mais il faut aller voir !

Luzarche soupire d'impatience :

— Sam. Si je voulais te forcer à me suivre jusqu'à la surface, ce serait déjà fait. Tu ne pourrais pas vraiment protester dans l'état où tu es, admets-le. Alors, je te demande de me faire confiance, je t'en prie ! Tu n'as aucun motif de le faire, je le sais, mais tu n'as pas le choix. Inutile de risquer nos deux vies en allant plonger là-dedans, surtout que tu ne serais qu'un boulet qui nous ralentirait.

Je suis forcé d'admettre qu'il a raison... Même si cela me dévore d'impuissance :

— Je vais aller voir, je te le promets, renchérit Luzarche, qui pressent sa victoire. Mais toi aussi tu dois me promettre quelque chose.

J'affronte son regard, déjà conscient de ce qu'il va me demander :

— Si je ne suis pas revenu dans cinq minutes, je veux que tu prennes le chemin de la sortie et que tu quittes ce bateau. Est-ce que tu m'as bien compris ?

— Non.

Ma réponse lui fait l'effet d'un coup de poing :

— Sam, au rythme auquel le *Résolu* coule, nous n'avons plus que dix minutes, quinze tout au plus, avant que tout ne soit...

— Je sais. Raison de plus pour te dépêcher.

Ses yeux fouillent les miens, à la recherche du mensonge, mais il devra se contenter de cette demi-promesse :

— Très bien, capitule-t-il. Attends-moi ici.

Je voudrais lui répondre, mais il s'élance tête la première dans le corridor. Je le perds de vue rapidement. Tout me rappelle à quel point le *Résolu* est immense : de là où je suis et dans l'obscurité intermittente des diodes de secours, je ne peux pas apercevoir le bout du couloir. À moins que ce ne soit le niveau de l'eau qui me le dissimule déjà...

Le navire est en pente à présent. Nous coulons par l'avant, et rien ni personne ne pourra plus l'empêcher. Dans quelques minutes tout au plus, tous ces mois que nous avons passés en mer en quête de la créature et de ses semblables disparaîtront dans la fosse des Mariannes pour toujours. Si ce n'est pas ironique... Le vaisseau explorateur qui rejoint l'objet de ses recherches, lié à son histoire à jamais... Peut-être ceux qui nous succéderont à bord d'*Hadès* et *Perséphone* viendront-ils examiner notre épave, un jour. Par onze mille mètres de fond.

J'entame un compte à rebours funeste dans ma tête. Dix secondes, vingt, trente... Mes tremblements s'accentuent avec l'immobilité et le stress. Même si je voulais regagner la surface, je ne suis pas certain que j'arriverais à lâcher la rambarde de l'escalier à laquelle Luzarche m'a agrippé. Le froid me paralyse lentement, aussi sûrement qu'un poison :

— Papa ! j'appelle de toutes mes forces, par réflexe, sans m'arrêter à ce que signifie ce mot.

Pas de réponse. Le visage de Luzarche envahit mon esprit, et avec lui, les dernières paroles qu'il m'a adressées : ' Attends-moi ici '... Je pensais lui avoir dit adieu lorsque j'ai refermé la porte de la cale sur moi, tout à l'heure. Je pensais que nous avions échangé tout ce qu'il nous restait à nous dire dans cette vie. Mais il faut croire que la vie regorge de surprises...

Une minute passe, puis deux, puis trois. L'attente est insoutenable. J'ai toujours détesté demeurer inactif : l'habitude me commanderait plutôt de plonger sans hésiter. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, la brûlure du Pacifique exsude encore au creux de ma poitrine, et avec elle, toute la peur que j'ai éprouvée... J'ignore si je serais à nouveau capable de supporter cette angoisse. Retenir l'air dans mes poumons, subir la pression du manque, laisser l'océan pénétrer mon corps...

Le traumatisme me rattrape et fait glisser mes mains sur la rambarde de métal, quand soudain, un bruit d'éclaboussure résonne juste derrière moi, en direction des escaliers. Les lumières clignotent au rythme de la tempête, mais je n'ai plus le moindre doute : une silhouette se dirige vers moi.

— Ophélie ? je m'exclame, incertain. Papa ?

Mais la démarche est celle d'une femme, et ce n'est pas Ophélie. Elle se rapproche encore un peu, puis s'immobilise à la lueur d'une diode, trop loin de moi pour que je puisse la rejoindre, mais juste assez pour que je la reconnaisse. C'est la créature.

Nue, elle se dresse debout au beau milieu du couloir renversé, ses chairs pâles animées du reflet des lampes, l'eau ruisselant sur son crâne presque chauve. À l'endroit où elle se tient, le corridor est immergé aux trois quarts. Il est évident qu'elle évoluait sous la surface, et qu'elle n'a émergé que pour moi.

— Mon père et Ophélie sont là-bas ! je lui crie, le doigt tendu vers l'angle de la coursive. Est-ce que tu peux aller les chercher ?

Elle incline la tête et me dévisage, comme si le sens de mes mots lui échappait. Mais je les ai également hurlés en esprit, si fort qu'elle n'a pu les ignorer :

' S'ils ne sont pas morts, ils le seront bientôt ', répond-elle très lentement.

— Non ! Tu peux aller les chercher ! Je sais que tu le peux !

' Pourquoi le ferais-je ? '

Le contact de sa conscience au creux de la mienne me vide de mes dernières forces. Il fait naître sur ma peau des frissons d'effroi qui n'ont rien à voir avec la température de l'eau :

' Ton père est un danger pour mon espèce ', poursuit-elle. ' Il le restera tant qu'il sera en vie. '

— Ophélie a tout sacrifié pour te sauver !

' Elle connaissait le prix à payer. Elle l'a accepté. '

La créature tend soudain la main vers moi. Je devine l'invitation de sa paume aux longs doigts effilés, à l'autre bout du couloir :

' Viens avec moi, Nasca ', susurre sa voix.

Je suis perdu. Jamais la réponse n'aura été aussi claire et directe dans mon esprit. Et pour la première fois de ma vie, la décision l'est également. Le traumatisme de la cale rôde encore dans mon corps meurtri. Le vide que j'y ai découvert, et le formidable désir de vivre qui en a résulté :

— Je ne peux pas laisser mon père et Ophélie, j'articule sans parvenir à empêcher ma voix de se briser. Je suis désolé.

Pourquoi suis-je désolé, exactement ? Pour ne pas avoir le courage de rejoindre mon rêve ? Pour avoir perdu cette confiance absolue que j'aurais voulu placer en elle ? Pour renoncer à la beauté de tout ce qu'elle représente ?

La créature baisse la main lentement. Son regard est indéchiffrable à mes yeux, et je songe à toutes les menaces de

mon père, à la possibilité qu'elle soit venue dans ce couloir pour me tuer, pour effacer la dernière preuve vivante de son existence...

' L'océan t'attendra toujours, Nasca ', murmure-t-elle en pensées.

Et elle s'enfonce dans l'onde obscure, disparaissant définitivement de mon champ de vision, sans me laisser prononcer le moindre mot. Mon coeur se brise à la seconde où elle s'évanouit. Son esprit se sépare du mien pour m'abandonner seul avec moi-même, bien trop conscient de son absence, déserté à tout jamais par ce peuple de l'eau que j'avais tant rêvé de rejoindre. Un long moment, le pire remords de ma vie entière pulse dans mes pensées : ' Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ? '. Je reste là, à fixer l'endroit où elle a disparu tandis que le *Résolu* se remplit de toutes parts, dans l'attente qu'elle revienne alors que je sais très bien qu'elle ne le fera pas. Après l'abandon de Mareve et d'Adam, ce reniement ultime ouvre ma poitrine en deux et y dévaste tout. Car j'ai dit adieu à une chose si pure... J'ai renoncé à l'inexprimable, à ce qu'aucun humain avant moi n'avait jamais entrevu, et la punition divine s'abat aussitôt sur moi pour me foudroyer. La créature emporte avec elle une petite partie de mon coeur, de mon âme, un fragment de plus qui s'en va rejoindre la fosse des Mariannes et m'y appeler, me torturer jusqu'à la fin des temps.

Il me faut de longues secondes pour sortir enfin de l'accablement qui s'est jeté sur moi, et réaliser que l'eau m'arrive désormais jusqu'au cou. Combien de minutes se sont écoulées ? Catastrophé, je m'élance à l'entrée du couloir, nageant et toussant à moitié, me raccrochant à toutes les conduites à portée :

— Ophélie ! je hurle dans le corridor à nouveau plongé dans le noir. Papa !

Le silence qui me revient m'est insupportable : alors, sans réfléchir, je m'immerge dans la coursive et progresse dans l'obscurité totale.

Je chasse tous les souvenirs que cette situation me rappelle en mémoire. L'heure n'est plus aux fantômes, aux démons et aux pulsions mortifères : ce n'est plus ma vie qui est en jeu aujourd'hui, et cela pousse mes muscles éreintés à tirer sur mes os en miettes pour nager plus vite. Rapidement cependant, je suis forcé de m'arrêter. Le *Résolu* a piqué du nez dans le Pacifique, et toute la partie avant du vaisseau s'enfonce désormais sous le niveau de l'eau. La moitié du passage est d'ores et déjà submergée. Pour avancer, il me faudra plonger, plonger vraiment, et retenir mon souffle alors que chaque mouvement m'éloignera un peu plus de la surface...

' Reviens-moi ', supplie la voix d'Ophélie.

Je dois le faire pour elle. Si elle meurt par ma faute, je ne pourrai jamais me le pardonner. Sans plus réfléchir aux conséquences, à la douleur et à l'épuisement, j'inspire à fond et je m'élance. Mes côtes cassées me terrassent sur place, comme si l'on venait de planter au beau milieu de ma poitrine une lance de métal ardent pour expulser tout l'air de mes poumons d'un seul coup, là, tout de suite. Je scelle mes lèvres et tiens bon. Je dois tenir, absolument. Je dois tenir jusqu'au bout du couloir.

Un crawl serait trop douloureux compte tenu de mon état, aussi je me rabats sur une brasse rapide, toute mon énergie jetée dans la propulsion de mes bras et de mes jambes. Il fait noir dans ce corridor envahi par l'océan. Par intermittence, quelques lampes éclatent à côté de moi, ce qui me fournit la lumière dont j'ai besoin pour me repérer. Déjà, ma résistance s'amenuise. Aucun apnéiste professionnel n'a jamais eu à subir l'épreuve que je m'inflige aujourd'hui : replonger, pour une durée indéterminée, juste après avoir manqué la noyade... Mes alvéoles me brûlent comme si elles étaient sur le point d'exploser dans ma cage thoracique.

Un nouvel éclair ; une nouvelle ampoule qui meurt ; quand soudain, je distingue Luzarche, à dix mètres de moi. Il s'est arrêté devant l'avant-dernière porte, fermée au-dessus de sa tête, et il tire de toutes ses forces sur la poignée pour la faire céder.

Il m'aperçoit, et nous comprenons l'un comme l'autre la situation : je suis venu malgré son interdiction, et lui a besoin de mon aide pour briser ce verrou. Fort heureusement, l'eau me dispense de ses remontrances...

D'un battement de jambes, je joins aussitôt mes efforts aux siens pour agripper le bouton du placard qui tient lieu de cabine à Ophélie. Le panneau est fin, déjà fissuré par le naufrage, ou par les assauts de Luzarche. Il ne devrait plus résister très longtemps. Je sens soudain un choc sourd s'abattre sur la cloison, puis recommencer, encore et encore, et je comprends d'un seul coup ce que cela signifie : quelqu'un d'autre derrière ce battant tente également d'ouvrir la porte. Ophélie est en vie, bloquée juste là par ce panneau de bois, et elle projette toute la force de ses cinquante-cinq kilos pour abolir cette barrière absurde qui se dresse entre sa survie et sa mort...

Le coeur en furie, je redouble d'acharnement, mes deux jambes appuyées sur la paroi pour augmenter la pression, quitte à y laisser tout mon oxygène...

Un nouveau choc ébranle la porte, qui s'ouvre brusquement en grand : une masse indistincte tombe à l'eau dans un torrent de bulles enfiévrées. Ophélie. Je la rattrape aussitôt et nous nous engouffrons dans l'encadrement enfin libre. Il nous faut escalader le chambranle pour remonter dans la cabine et prendre une profonde, délicieuse inspiration.

Luzarche nous suit, le souffle rauque, secoué d'une toux sèche qui le fait déraper sur le bois humide. Ophélie et moi nous y mettons à deux pour le hisser à l'intérieur du placard. Alors, la jeune femme me tombe dans les bras, parcourue de sanglots :

— Sam ! s'écrie-t-elle, totalement bouleversée. Oh, Sam ! Ils m'ont laissée ici ! Ils m'ont abandonnée !

Je la serre très fort contre moi, rattrapé par l'horreur qu'elle a dû subir, seule enfermée dans cette cabine sens dessus dessous, avec le bruit de l'eau qui monte lentement...

— Nous n'allons pas t'abandonner, je lui assure d'une caresse sur ses cheveux trempés. Nous sommes revenus pour toi. Je ne vais pas t'abandonner, je te le promets.

Ces paroles vont plus loin que ce que nous sommes en train de vivre. Je le réalise à l'instant même où je les prononce. J'ai risqué ma vie pour Ophélie aujourd'hui. J'ai renoncé à tout pour elle, et je le ferais à nouveau si je devais choisir. Désormais, le sens de ma vie est lié à la sienne.

— Sam, intervient Luzarche, qui peine à reprendre sa respiration. Il faut faire vite.

Ophélie nous dévisage tour à tour entre ses larmes, incertaine de comprendre la situation, mais ce n'est sans doute pas le meilleur moment pour nous expliquer :

— Combien de temps avant qu'il n'y ait plus d'air dans cette cabine ? je demande à Luzarche.

L'eau nous arrive déjà aux genoux. Elle monte à gros bouillons par la porte désormais grande ouverte :

— Deux minutes, pas plus, me répond Luzarche dans l'urgence. Il faut repartir tout de suite.

— Quel est le chemin le plus rapide pour rejoindre la surface ?

Luzarche se frotte les yeux, sourcils froncés. Les derniers événements l'ont visiblement éprouvé lui aussi, et il peine à se concentrer :

— Le *Résolu* est couché sur tribord, et il coule par l'avant, énonce-t-il finalement. Ce qui signifie que toutes les sorties sont déjà sous l'eau. La paroi bâbord doit encore être émergée, mais il n'y a pas d'issue par là, donc inutile d'essayer de remonter : nous finirions bloqués contre la coque. Il faut progresser horizontalement, vers les étages du navire. Prendre notre mal en patience jusqu'à ce que nous ayons regagné le pont supérieur.

— Quelle distance ? Combien de temps ?

Luzarche plisse les paupières, plongé dans la visualisation de ce dédale qui a été son empire sur les océans de ce monde pendant près de vingt ans. Au fur et à mesure que les secondes s'écoulent, ses traits se ferment, jusqu'à ce jugement fatidique :

— Il faut descendre cette coursive en sens inverse et prendre à gauche vers le couloir de l'équipage. Ensuite, tourner à droite, puis à gauche à l'escalier : il y aura un long corridor. Les marches vers le pont supérieur se trouvent tout au bout.

J'écarquille les yeux, d'emblée perdu par ces directives, et je comprends instinctivement ce que Luzarche n'ose pas dire :

— Combien de temps ? j'insiste.

— En nageant vite... Cinq minutes, au moins.

— Mais le couloir est déjà sous l'eau !

— Je le sais. Mais c'est la sortie la plus proche. Nous n'avons pas le choix.

Contre moi, Ophélie blêmit. Nous comprenons tous ce que ce constat signifie, sans avoir besoin de le dire. Il est peut-être déjà trop tard pour nous.

— Je ne pourrai pas retenir ma respiration pendant cinq minutes, Sam ! s'exclame Ophélie, morte de panique.

— Non, mais Sam, oui, répond Luzarche à ma place. Il pourra vous emmener.

— Je ne pourrai pas vous emmener tous les deux ! je proteste, désemparé. Pas dans cet état. Je ne sais même pas si j'y arriverai moi-même...

— Il le faudra.

Appuyé sur une armoire renversée, Luzarche se redresse, à demi englouti :

— Écoute, me dit-il d'une pression sur l'épaule. Je peux peut-être le faire. J'ai pratiqué l'apnée dans ma jeunesse, comme toi. Ça remonte à loin, mais j'en suis peut-être encore capable.

— Tu es sûr ?

— Non.

Luzarche esquisse un sourire, un simple sourire franc qui me trouble :

— Mais nous n'avons pas d'autre solution, pas vrai ?

Il se tourne alors vers Ophélie :

— Cette eau est très froide, mademoiselle Lastolat, la prévient-il. Elle vous préservera. Tenez le plus longtemps possible, nagez le plus vite possible, et lorsque vous n'en pourrez plus, essayez de ne pas paniquer. Je ne vais pas vous mentir : ça fera mal, et ce sera terrible. Mais vous resterez immergée quelques minutes, pas plus. Dans une eau

froide comme celle-ci, votre cerveau ne souffrira pas. Nous pourrons vous réanimer dès que nous aurons rejoint la surface.

Ophélie se met à trembler de tous ses membres, mais elle acquiesce malgré tout. De nouvelles larmes naissent au coin de ses yeux. Elle doit se préparer à se noyer, à mourir, et j'ignore totalement quoi lui dire. Il y a quelques instants à peine, c'était moi qui étais à sa place...

Je prends son visage entre mes mains en coupe :

— Je vais te ramener, je lui murmure, mes lèvres tout près des siennes. Je te le promets.

Elle serre mes poignets :

— J'ai confiance en toi, Sam.

Je balaye la pièce du regard :

— Il nous faut quelque chose pour nous accrocher les uns aux autres. Pour que l'on ne se perde pas.

— Et si nous devenons un poids mort pour toi ?

— Quelque chose qui se détache facilement, alors. Mais je n'ai pas l'intention d'abandonner qui que ce soit derrière moi.

Je défie Luzarche du regard, mais il n'objecte rien. Ophélie se dégage de mon étreinte pour ouvrir l'un des tiroirs de l'armoire renversée :

— C'était un local de service, ici, balbutie-t-elle, les mains toujours agitées de tremblements frénétiques. Il reste plein de matériel dans ces casiers. Je crois bien avoir vu un ou deux rouleaux de cordelette...

Elle exhume une bobine blanche, pas plus épaisse qu'un doigt :

— Ça fera l'affaire ? me demande-t-elle.

Je remarque tous les efforts qu'elle déploie pour ne pas se laisser envahir par la peur, et mon coeur se serre d'amour et de désespoir mêlés. Au moins, si nous mourons, nous mourrons ensemble...

' L'océan t'attendra toujours, Nasca. '

Je chasse la créature de mon esprit, mais elle y revient aussitôt :

— J'ai vu la créature, j'annonce à Luzarche, qui enfile déjà la cordelette autour de son torse. Je lui ai demandé son aide pour vous sauver, mais elle a refusé. J'ignore si...

Luzarche ricane :

— Qu'elle essaye un peu de me noyer, qu'on s'amuse. De toute façon, ce n'est pas comme cela que ces créatures opèrent. Elles préfèrent entrer dans ta tête.

Il se tapote la tempe en disant cela, et me désigne du menton :

— Fais bien attention à toi là-dessous. Ne te laisse pas distraire. Avance, quoi qu'il arrive. Sors de ce navire en vie.

J'acquiesce, rattrapé par la solennité de ces paroles. Pour la troisième fois en une nuit, Henri Luzarche et moi devons nous dire adieu. À chaque reprise, ces adieux adoptent une saveur différente pour moi... Je ne sais plus quoi penser de l'homme que j'ai sous les yeux. Quelques revirements de dernière minute ne suffisent pas à racheter les erreurs de toute une vie. Et pourtant, à l'heure où le danger nous oppresse de toutes parts, et où chaque seconde voit nos chances de survie s'amincir, je ne veux pas qu'il meure.

L'urgence de la situation me contraint à agir, quoi qu'il en coûte. L'eau nous arrive déjà à la poitrine. J'enroule la cordelette autour de la taille d'Ophélie, puis de la mienne :

— Prête ? je lui demande, alors que personne ne pourrait jamais être prêt dans une telle situation.

— Prête, répond-elle simplement.

— Tu as mémorisé le chemin ? vérifie Luzarche.

— Oui. À gauche vers le couloir de l'équipage, puis à droite, à gauche à l'escalier, et un long corridor. La sortie est tout au bout.

— Passe devant.

Je me positionne en équilibre au-dessus de la porte grande ouverte. L'eau m'engloutit jusqu'au cou et me rapproche dangereusement du plafond. Je jette un regard qui se veut rassurant à Ophélie :

— On se retrouve de l'autre côté.

Elle acquiesce avec un demi-sanglot.

— Prends une grande inspiration.

J'obéis à ma propre injonction. Je fais le vide, rappelle en moi le calme de l'apnéiste qui m'a permis de gagner toutes ces compétitions dans le passé. Je ne songe plus à l'origine génétique de ce don, aux conséquences qui m'attendent, à

la vie de mes compagnons suspendue à la mienne. J'inspire lentement, profondément, et je plonge tête la première.

Je sens Ophélie s'immerger aussitôt derrière moi, de même que Luzarche. Nous sommes de retour dans le couloir. Cette fois, il n'y a plus de lumière, mais ça n'a pas d'importance : je remonte tout droit en sens inverse, guidé par la paroi. J'égraine malgré moi les secondes dans mon esprit : cinq, dix, quinze...

Une personne moyenne peut retenir sa respiration une minute sous l'eau. Un peu plus si elle force vraiment. Mais soumis à l'effort et à la panique, tout change. Chaque seconde est précieuse, et plus difficile à endurer que la précédente. Pour l'instant, les petits mouvements de la cordelette autour de ma taille m'indiquent qu'Ophélie nage librement, et que Luzarche doit sans doute faire de même, puisque son poids n'entrave pas la jeune femme. J'élimine toutes ces données parasites lorsque mes doigts tendus devant moi rencontrent la rambarde de l'escalier.

J'utilise aussitôt cet appui pour me propulser vers la gauche, le plus fort possible, et entraîner mes compagnons à ma suite. Toute cette partie du navire que Luzarche et moi avons traversée à peine quelques minutes plus tôt est désormais totalement engloutie. Quelques diodes subsistent encore, cependant : elles me montrent le chemin jusqu'au couloir de l'équipage, signalé par des lettres en relief au-dessus de l'entrée du passage.

Je poursuis sans m'arrêter. Le compte à rebours arrive à quarante dans mon esprit. Je dépasse l'endroit où j'ai aperçu la créature pour la dernière fois et remonte la coursive le plus vite possible, malgré mon torse blessé, canalisant la douleur pour la transformer en énergie, en colère, en rage de vivre, tout ce qui pourrait me permettre de nous sortir tous les trois d'ici.

La pression augmente contre mes tympans à mesure que je progresse. Il y a quelque chose de contre-intuitif à se diriger ainsi vers les profondeurs, plutôt que vers la surface : mon oreille interne perçoit le monde extérieur au-dessus de nos têtes et voudrait m'y conduire, mais je sais d'avance que seule la mort nous y attendrait. Non, nous devons lutter contre nos instincts, rester méthodiques. Nous progressons vers l'avant du navire, qui s'enfonce lentement dans l'océan, et gravissons les niveaux un par un jusqu'à rejoindre le pont supérieur, où nous serons libérés de la carcasse du *Résolu* . Notre submersion totale a au moins un avantage : délivrés de la gravité, nous évoluons sans mal dans le vaisseau renversé, capables de retrouver la notion du haut et du bas tandis que nous atteignons le bout du corridor.

Des soubresauts commencent à agiter la cordelette derrière moi. Je me retourne, pour apercevoir à la lueur vacillante des diodes la paume d'Ophélie tendue vers moi, suppliante, l'autre main portée à son nez et à sa bouche pour s'empêcher de respirer cette eau qui finira par la tuer.

Je saisis ses doigts pour l'attirer contre moi et reprends ma course sans m'arrêter. Ophélie est un poids de cinquante-cinq kilos à traîner, un poids qui immobilise mon bras droit pour la garder plaquée contre moi, un poids qui affûte mes côtes brisées les unes contre les autres, mais je n'y réfléchis pas. Nous progressons plus lentement par la force des choses, jusqu'à tourner à droite puis à gauche, en vue de ce fameux escalier qui marque notre dernier repère vers la liberté.

Toutes les lumières s'éteignent d'un seul coup. J'ai à peine pu apercevoir le long corridor dont m'a parlé Luzarche, avec cette seconde volée de marches ouvertes sur le pont. Contre moi, le corps d'Ophélie se contracte en tous sens tandis qu'elle avale l'eau à grandes goulées, dans un torrent de bulles d'air et de hurlements silencieux. Je ne peux rien faire pour elle, si ce n'est progresser le plus vite possible. Pas le temps de lui presser la main pour la rassurer, pas le temps de la regarder mourir : je tire sur mes jambes, encore et encore, ignorant la brûlure du dioxyde de carbone dans mes propres poumons pour remonter jusqu'au bout de ce putain de couloir.

Derrière nous, Luzarche a l'air de suivre, car je ne sens toujours pas son poids : c'est au moins cela. Je n'aurais pas pu supporter sa charge en plus de celle d'Ophélie. Nous évoluons déjà si lentement, chaque brasse plus laborieuse que la précédente, en lutte pour gagner des centimètres contre le courant ascendant...

Le compte à rebours s'est arrêté à quatre minutes dans mon esprit. Mais il y a un moment que j'ai arrêté de compter. À mesure que j'avance, une lueur se distingue peu à peu dans le noir. Mes pupilles s'ajustent à l'obscurité ambiante et sont désormais capables de discerner cette aura, à quelques dizaines de mètres devant nous, droit sur notre objectif... Ce pourrait être la lumière du jour ! Quelle heure est-il à présent ? Combien de temps s'est-il écoulé, depuis le début de cette nuit folle ? Une heure, deux ? L'aube se lève sur le Pacifique, et c'est bel et bien l'éclat du soleil que j'aperçois là-bas, dans la cage d'escalier, tout au bout du couloir ! À moins que ce ne soit les derniers soubresauts de mon cerveau moribond qui m'offrent ce que je désire voir...

Je ne prends pas le risque de trancher la question : mon esprit tout entier focalisé sur cette lueur, je redouble d'allure, le corps d'Ophélie pressé contre moi ; je me raccroche à la chaleur de sa peau sur la mienne dans ce froid omniprésent, alors que je combats la mort imminente de toutes mes forces...

Mes doigts agrippent la rambarde de l'escalier métallique, et j'éprouve un soulagement si intense que j'en relâcherais presque mon souffle. Ophélie a totalement cessé de bouger à présent. J'essaye tant bien que mal de ne pas trop m'en inquiéter et je me retourne vers Luzarche.

Seul le vide me fait face. Derrière moi, il n'y a que les ténèbres du corridor. La cordelette attachée à la taille d'Ophélie flotte librement au gré du courant, dénouée de tout fardeau. Non. Ce n'est pas possible...

La panique revient : le tambour bat haut et fort dans ma poitrine, fracasse mes côtes à chaque pulsation, épuise mes

réserves d'adrénaline qui explosent tout au fond de mon ventre. J'ai beau scruter désespérément l'espace derrière moi, le couloir se perd dans le noir absolu, et Luzarche n'en émerge pas. Depuis quand n'est-il plus à notre suite ?

J'attire le fil jusqu'à moi. Ma vision devient floue à cause du manque d'oxygène, et j'ai de plus en plus de mal à prendre une décision rapidement, à comprendre ce que j'ai sous les yeux...

Je recueille l'extrémité de la cordelette dans ma paume. Elle n'a pas été entaillée. Luzarche a dû la détacher de lui-même, quand il a senti qu'il ne parviendrait plus à nous suivre. Mon coeur se serre douloureusement lorsque je découvre le petit noeud qu'il a été capable d'y tresser, dans ses derniers instants de lucidité. Un simple noeud de marin, dans lequel il a passé un objet.

Je fourre le tout dans la poche de mon jean et me force à reprendre mes esprits. Luzarche était encore avec moi dans le couloir de l'équipage : je me souviens l'y avoir vu à l'entrée. Où qu'il soit, il n'est forcément qu'à quelques mètres derrière nous, une broutille pour moi, je pourrais le faire, je pourrais y retourner...

Mais tous les signes vitaux de mon corps crient le contraire. Les terribles sensations de la cale s'insinuent déjà de nouveau en moi, pour la deuxième fois en moins d'une heure : le manque d'air, l'oppression affreuse, l'impuissance, le froid, et la douleur dans mes poumons qui implorent grâce...

Ophélie ne bouge plus. Depuis combien de temps s'est-elle immobilisée dans cette eau glaciale ? Combien de temps avant que l'absence d'oxygène ne rende les lésions dans son cerveau irrévocables, chaque seconde la précipitant un peu plus vers un précipice dont il sera de plus en plus difficile de l'en sortir ?

Les larmes me montent aux yeux devant ce choix impossible, des larmes brûlantes au coeur de cette onde gelée, qui voudraient hurler toute ma rage :

' LUZARCHE ! ' s'exclame ma conscience. ' Papa ! Tu n'as pas le droit d'abandonner, pas maintenant ! '

J'avale un peu d'eau malgré moi, suffisamment pour me mettre à tousser et perdre toutes les réserves d'air qu'il me restait. Je jette un regard désemparé vers le haut de la cage d'escalier. La surface m'apparaît tel un miroir ondoyant, transpercé par les rayons du soleil, qui s'éloigne un peu plus à chaque instant. Nous sombrons dans un abîme sans fond, dans la gueule d'un monstre à onze kilomètres sous nos pieds, et j'y précipite Ophélie avec moi...

Le choix est sans appel. Il ne se pose même pas. Les yeux fermés, je force mon esprit à accepter cette décision, à repousser la culpabilité à plus tard, très loin dans un recoin de mes pensées, dans un endroit où le mal ne pourra pas m'atteindre pour le moment.

Une image surgit soudain dans ma conscience embrumée, là, alors que tout semble perdu et que les griffes de la mort se referment lentement sur mon coeur. Une image très simple. Je vois ma mère debout sur un ponton de bois, au bord d'une plage, sous le soleil couchant. Je reconnais immédiatement les reliefs verdoyants de Tahiti. À première vue, je pourrais presque croire qu'il s'agit de l'un de mes propres souvenirs, puis j'aperçois Luzarche qui s'avance, enlace ma mère et contemple son visage sous la lueur majestueuse du crépuscule. La vision paraît presque irréelle tant tout y est sublimé : les couleurs, le parfum fleuri de l'atmosphère, la beauté sombre de ma mère... Luzarche pose ses lèvres sur les siennes et l'embrasse doucement. Un seul mot parvient à ma conscience :

' Mareve... '

Des sentiments qui ne sont pas les miens envahissent mon coeur. Je perçois soudain de l'acceptation, du recueillement, une sérénité sans failles, et le désir de me voir survivre, survivre quoi qu'il en coûte, en guise d'absolution... Tout est pour le mieux, maintenant.

Cette vision me bouleverse au-delà des mots. Elle me propulse vers le haut sans que je n'aie à faire d'effort, donne à mes membres l'impulsion qu'il me manquait pour surgir des escaliers, le corps d'Ophélie serré dans mes bras, jaillir sur le pont supérieur, et abandonner enfin le squelette torturé du *Résolu* qui s'enfonce sous nos pieds dans les profondeurs, vers une obscurité dont il n'émergera jamais plus.

Je bats des jambes vers la lumière, inlassablement. Le navire nous attire dans sa chute inéluctable, et chaque seconde semble voir notre salut s'éloigner pour rejoindre la fosse des Mariannes, mais je ne m'arrête pas ; je livre jusqu'à la dernière goutte de vie, d'énergie et de sueur qu'il me reste, et je perce enfin la surface de l'océan Pacifique sous un soleil éclatant.

Pour la deuxième fois en quelques minutes, l'air déchire mes poumons, apporte la souffrance et avec elle, la vie, la promesse de l'existence. Déjà, mes idées s'éclaircissent, mais j'ai toutes les peines du monde à me maintenir à flot : mes muscles n'ont plus rien à offrir, et le corps d'Ophélie pèse de plus en plus lourd contre mon torse. Je chasse les cheveux de mon visage pour regarder autour de moi : de toute évidence, la tempête s'est apaisée. Le jour se lève sur une magnifique embellie au plein coeur de la saison des moussons, et l'océan a retrouvé un calme digne d'un lac. Aucune trace de canots à l'horizon. Pour un peu, on pourrait presque croire que le *Résolu*, l'*Achéron*, et toutes les choses qui s'y sont déroulées, n'ont jamais eu lieu. Avalés par la fosse.

Seule la silhouette imposante de l'île Blackney se dresse au loin, à quelques kilomètres de nous. Beaucoup trop éloignée pour que je puisse la rejoindre, encore moins avec le corps inerte d'Ophélie dans les bras.

Un brusque désespoir s'abat sur moi tandis que je réalise que nous avons peut-être fourni tous ces efforts pour rien.

Luzarche aura donné sa vie pour rien. Et tous les membres de nos deux équipages aussi.

Je raffermis mon étreinte autour d'Ophélie, fixe son visage angélique dans la lumière pure du petit matin, ainsi que Luzarche l'a fait dans son ultime pensée envers ma mère. Je songe de toutes mes forces :

' Je suis désolé. Je n'ai pas réussi à nous sauver. J'aurais dû t'aimer comme tu le méritais. '

Je la serre alors contre moi et je ferme les yeux, contenant mes pleurs, tandis que nous dérivons à la merci du courant, en équilibre au-dessus de la plus grande énigme du monde. Nous l'avons percée, mais à quel prix ? Cela valait-il la peine de le payer ? Au final, la fosse des Mariannes réclame toujours son dû.

Je songe à ma créature, libre dans ces ténèbres sans fond, délivrée de la menace de mon père et de ses recherches, et je clos mon esprit avec l'espoir d'avoir pris la bonne décision. Au bout du compte, je n'aurai jamais toutes les réponses. Mais je n'aurai pas à vivre avec.

— Chef ! Chef !

La voix de Louis perce soudain la brume dans laquelle j'ai sombré. Cela me paraît si absurde que l'espace d'une seconde, je tente de le repousser, de retourner à cet appel irrépressible qui m'entraîne vers le bas, dans les limbes de l'inconscience dont on ne remonte pas. Mais Louis insiste :

— Chef ! Réveillez-vous !

Une violente claque me fait l'effet d'un seau d'eau, puis m'étourdit presque aussitôt. J'ai eu le temps d'entrouvrir les yeux sur un ciel bleu azur, une végétation improbable, et le visage rond de Louis au-dessus de moi :

— Il est conscient ! s'écrie Louis. Sibylle, venez vite !

La doctoresse de l'*Achéron* se presse à mon chevet. Ses traits se découpent eux aussi dans mon champ de vision, au milieu des arbres si particuliers que l'on ne trouve que sur l'île Blackney, et je renonce à saisir la logique qui s'empare de mon mental agonisant. Suis-je mort ? Est-ce la destinée qui attend tous ceux qui s'échouent auprès de cette île ? Cela ne paraît pas être une si mauvaise perspective...

Mais je n'ai jamais cru en une vie après la mort, et cette seule idée suffit à redresser le scientifique en moi :

— Que se passe-t-il ? j'articule, avec la sensation d'avaler du sable à chaque syllabe.

— Restez couché, chef, ordonne Louis qui me plaque d'autorité sur le sol.

Un sol meuble, comme celui d'une plage...

— Les gardes-côtes vous ont repêché. Ils ont fait volte-face dès qu'ils ont reçu notre signal de détresse, et que la tempête s'est éloignée.

Ce sont ces mots qui me sortent véritablement de ma torpeur :

— Ophélie ! je m'exclame aussitôt. Ophélie était avec moi !

— Je sais, oui...

— Où est-elle ? Vous l'avez repêchée elle aussi ? Elle va bien ?

— Elle...

Incapable d'attendre la réponse, je me relève en sursaut, indifférent aux protestations de Louis et à celles, bien plus concrètes, de mes muscles et de mes côtes cassées. Je suis debout, bien en vie, sur le rivage de l'île Blackney. Autour de moi, les dindons pelucheux si chers à Ophélie se pavanent, insensibles à la présence de l'Homme. J'aperçois des débris du *Résolu* partout aux alentours, des canots de sauvetage, et les membres de l'équipage qui déambulent d'un air hébété, tous des visages familiers qui s'affairent sous la surveillance sévère des gardes-côtes.

L'espace d'une seconde me vient la pensée inepte que nous n'avons pas le droit d'être ici. Que même les gardes-côtes ont enfreint leur mission sacrée pour accoster et nous mettre à l'abri. Puis l'évidence reprend le dessus :

— Ophélie ! j'appelle à travers la foule.

Tous les visages se tournent vers moi. Je les observe tous, mais je n'aperçois nulle part ces traits en forme de coeur, ces boucles blondes, et la voix douce d'Ophélie pour me répondre...

Je reviens vers Louis avec désespoir :

— Où est-elle ? Dis-moi qu'elle va bien, je t'en prie...

— Je suis là, Sam.

J'en sursauterais presque. De soulagement, de joie, de bonheur intense, tout cela à la fois. Je pivote sur moi-même, et Ophélie se tient là devant moi, ses cheveux remplis de cristaux de sel ondulant sous le vent violent, un léger sourire sur ses lèvres très pâles. On lui a donné deux couvertures qu'elle a drapées par-dessus son poncho détrempé. Sa peau a toujours la blancheur maladive d'une porcelaine, et la fatigue pèse sur ses traits, mais elle est là, debout, vivante, magnifiquement vivante.

Je ne la laisse pas prononcer un seul mot ; je me précipite sur elle et la serre dans mes bras, plus fort que tout ce que j'ai jamais étreint dans ma vie, aussi fort que la peur que j'ai eue de la perdre et l'amour que j'éprouve à la retrouver :

— Tu es vivante ! je m'écrie malgré moi, et j'embrasse ses joues, ses cheveux, sa bouche, chaque partie de son visage. Tu es vivante, tu es vivante !

Ophélie laisse échapper un petit rire qui me contamine. Nous restons longtemps enlacés ainsi, mes yeux dans les siens, sous le regard attendri et gêné de Louis, qui s'obstine à demeurer auprès de nous :

— Chef, finit-il par risquer au bout d'un moment. Nous n'avons pas de nouvelles de votre père.

Un grand frisson se glisse le long de ma colonne vertébrale. Je me retourne vers lui, conscient de son air grave, et je comprends par avance les mots qu'il s'apprête à m'adresser :

— Tout le reste de l'équipage est sain et sauf, grâce à son alerte... Mais aucune trace de lui.

Je hoche la tête. Les paroles m'échappent avec difficulté :

— Il est venu m'aider à secourir Ophélie, je réponds, la gorge nouée d'émotions. Il était juste derrière nous quand nous tentions de quitter le navire, mais... Il n'a pas réussi à aller jusqu'au bout. Et moi, je ne pouvais pas le porter...

Louis baisse les yeux. Il n'a pas besoin que j'en dise plus. Le *Résolu* a coulé avec son capitaine. Voilà sans doute une idée qui lui aurait plu...

J'ajoute avec un regard pour Ophélie :

— Il nous a sauvés.

Et je sais, à l'heure où je prononce ces mots, qu'ils sont vrais. Henri Luzarche aura été beaucoup de choses dans sa vie. Pour ma part, je ne retiendrai que ses derniers instants. Sans doute les instants les plus authentiques de son existence.

Dans la poche de mon jean, cet objet qu'il a tant tenu à me léguer se rappelle à moi. Je l'extrais lentement sous la lumière du jour. C'est un bracelet. Un bracelet de coquillages, similaire au bijou d'enfant que j'avais trouvé dans l'une des cases abandonnées de l'île Blackney. Ce bracelet a la taille d'un adulte. Le bracelet de Manaia...

Les larmes aux yeux, je serre la relique dans mon poing et la porte à mes lèvres. Tel est l'ultime cadeau que Luzarche m'aura dédié. À défaut d'avoir été un père pour moi, il m'aura rendu le mien.

Le souvenir de ses dernières pensées envahit ma mémoire, appose un baume sur ma douleur toute récente :

' Tu as survécu. Tout est pour le mieux, maintenant. '

Je regarde autour de moi, vers notre équipage en vie, sain et sauf, vers l'horizon libre du Pacifique et la fosse où s'en est allée ma créature, et je serre Ophélie dans mes bras.

Luzarche a raison.

Tout est pour le mieux.

Epilogue

Les planches du ponton craquent sous mes pas. Je savoure leur contact très doux sur mes pieds nus. Quelques grains de sable se sont glissés ici et là, de même que le sel et l'humidité des vagues qui clapotent paisiblement juste au-dessous de moi. Le temps est calme, aujourd'hui. C'est une magnifique journée d'été à Tahiti, en plein février, à la fin de la saison des pluies. Le soleil perce timidement à travers son cortège de nuages ; il foudroie le ciel de traînées ensanglantées dans son ascension glorieuse. Il sera bientôt sept heures du matin. Depuis six mois que je suis ici, c'est devenu mon plaisir de sortir à la pointe du jour, pour surprendre l'aube. Chaque aurore est différente. Je les savoure toutes avec l'émerveillement d'un aveugle ayant retrouvé la vue, enivré par ce que je n'aurais jamais su embrasser à peine un an plus tôt : la beauté, l'amour et le respect de la vie.

Je reste quelques minutes ainsi debout sur le ponton, à laisser le vent chaud caresser mes cheveux, poser sur moi son odeur d'océan. J'admire le relief fracturé des montagnes au loin, la végétation dense, l'éclat argenté de la plage encore déserte, et les quelques rochers qui affleurent de l'eau limpide dans un liseré d'écume. Tout est si tranquille. Le chant incessant des oiseaux exotiques ne trouble en rien la sérénité des lieux. Les créatures du jour succèdent à celles de la nuit, mais dans ce court moment de flottement, leurs cris se rencontrent et se mêlent à la lisière du levant.

Je m'assois en tailleur, indifférent au sable qui macule mes mains et mon jean. C'est incroyable comme la vue reste la même, malgré toutes ces années... À l'instar de beaucoup d'autres choses, et même si je n'y suis pas venu au monde, Tahiti a toujours fait partie de moi. Sa splendeur, sa nature sauvage et incontrôlée, la force de ses cyclones, la chaleur humide de ses pluies capables de laver toute inquiétude...

Je ne m'étais pas rendu compte à quel point cette île m'avait manqué, jusqu'à ce que je revienne m'établir ici, dans la maison qui fut celle de Henri Luzarche et Mareve Temauri. Ce paysage a façonné mon enfance : mes premières leçons de plongée, mes jeux dans les vagues avec les autres gamins de mon école, nos expéditions d'aventuriers dans la jungle à l'écart des sentiers de tourisme, le tout dans un curieux mélange de traditions et de modernité.

Bien sûr, Tahiti a également façonné le tragique en moi. C'est de ce ponton que ma mère a pris le bateau qui la conduirait au large, vingt ans plus tôt, avant de se laisser sombrer dans l'océan. C'est de ce ponton que j'ai sauté à mon tour pour tenter de la rejoindre, de comprendre son geste, et c'est là que j'ai entendu l'appel de l'eau pour la toute première fois. C'est également sur ce ponton que j'ai aperçu Henri Luzarche et Mareve en esprit, alors que les entrailles du *Résolu* m'entraînaient vers le fond. Elle tournée vers l'horizon, de cet air songeur qui recelait tant de secrets, et lui l'embrassant sous le soleil couchant, avec un amour et une passion qu'il ne réservait qu'à elle seule.

Encore aujourd'hui, malgré les mois écoulés, je reste hanté par cette vision qui s'est imprimée de force dans ma mémoire. J'ignore toujours s'il s'agit d'un pur produit de mon cerveau agonisant, ou d'un véritable contact : la dernière pensée de Luzarche, dans laquelle il s'est réfugié avant de mourir.

Après tout, même s'il n'est jamais parvenu à le démontrer, ne m'a-t-il pas pris pour un être hybride venu des profondeurs, pendant des années ? Le genre de créature capable de communiquer par l'esprit, et de percevoir celui de ses interlocuteurs.

Je me souviens avoir hurlé le nom de Luzarche en moi-même, de toute la force de mes ondes cérébrales, dans cette eau noire et glaciale. M'a-t-il entendu ? Est-il possible qu'au moment de son sacrifice dans les coursives inondées du *Résolu*, il m'ait entendu, à l'heure où la mort le réclamait, et qu'il m'ait adressé en guise d'adieu cette ultime image ? À moins que je n'aie été capable de la percevoir, sans qu'il s'en rende compte...

Quoi qu'il en soit, j'ai le sentiment d'avoir été avec lui dans ses derniers instants, avant que sa conscience ne s'éteigne. Un peu de lui est resté en moi par la suite. Je ressens toujours son acceptation tranquille au creux de mon esprit : celle d'un homme enfin en paix avec lui-même. Si seulement je m'étais découvert ce don plus tôt... Peut-être aurais-je eu une chance de connaître un peu mieux celui qui s'est fait passer pour mon père pendant toutes ces années. De dénouer ses contradictions, pour atteindre finalement son coeur, et le comprendre...

Mais il est trop tard pour cela à présent. Lorsque je contemple l'océan où Henri Luzarche a disparu pour toujours, je me demande encore s'il est mort pour ou à cause de moi. Peut-être bien les deux. Je sais qu'il n'aurait pas souhaité que je m'en veuille, aussi j'essaye de ne pas trop y songer. Mais sur les cent-soixante-sept membres d'équipage que le *Résolu* comptait à son bord avant le naufrage, seul Henri Luzarche n'a pas survécu... Il est l'unique victime, *ma* victime. Tel aura été le prix que j'ai accepté de payer, pour libérer ma créature. Sans doute aurait-il trouvé cela ironique.

Compulsivement, mes doigts cherchent le bracelet de coquillages qui ne quitte plus mon poignet droit depuis ces six derniers mois. Le bracelet de Manaia, légué par Luzarche. J'ai eu beaucoup de temps pour penser à ce bracelet depuis que je me suis retiré à Tahiti. Si Luzarche a pu me le confier avant de mourir, cela signifie qu'il le portait sur lui cette nuit-là. Sans doute le portait-il en permanence, tous les jours durant ces vingt-sept dernières années, et pourtant, jamais je ne l'avais aperçu. Même si Luzarche s'en défendait, il faut donc croire qu'il accordait de l'importance à ces

événements terribles qui se sont déroulés le 21 septembre 1989, suffisamment pour en garder une trace, et s'y accrocher. Cela change le regard que je posais sur lui, une fois de plus, sans éclaircir ma vision pour autant. Je ne peux lui pardonner, ni affirmer que je l'aimais. Mais il me manque. Et sa mort m'inspire du regret.

Avec un soupir, je laisse mon attention dériver sur les vagues tandis que la présence d'Ophélie s'anime derrière moi. Je la devine sortir de la maison, remonter la plage et me rejoindre sur le ponton, timidement, presque par crainte de troubler mon introspection. Sans avoir à m'expliquer comment, je sens qu'elle répugne à me trouver là tous les matins. Elle prend cela pour un rituel morbide, et cela l'effraie. Peur de me voir replonger un jour, sans doute. Peur de me voir l'abandonner une fois encore, et céder pour de bon aux sirènes bien réelles que nous avons découvertes au fond du Pacifique...

Elle devrait pourtant savoir que je n'ai plus remis un pied dans l'eau depuis notre arrivée ici. Et que je ne le ferai jamais plus. Ce n'est pas la tentation qui me manque, bien sûr. Chaque seconde privé de la fraîcheur vivifiante de l'océan me torture. Peu importe qui de Luzarche ou de la créature avait raison, lequel des deux disait la vérité ou non, au final, une seule chose aura été indéniable au terme de cette regrettable histoire : le grand bleu a toujours été mon monde. L'endroit sur Terre où je me suis senti le mieux, le plus en vie, le plus moi-même. Pour le meilleur et pour le pire.

Mais les derniers événements ont voulu que ce monde et moi soyons séparés à jamais. Car peut-être bien qu'Ophélie voit juste, en fin de compte. Si je remets un jour un pied dans l'océan, je ne suis pas certain de pouvoir faire demi-tour. Si les créatures de l'île Blackney perçoivent à nouveau ma présence au-delà de leurs frontières, je ne suis pas sûr qu'elles me laissent repartir, cette fois-ci. Et je ne suis pas sûr non plus d'en avoir envie.

Comme en bien des occasions dans ma vie, ce ponton sur lequel je me tiens marque la lisière entre l'équilibre et le basculement, une limite au-delà de laquelle plus rien ne pourrait être pareil...

Ophélie s'agenouille à côté de moi, ce qui met fin à mes réflexions. Comme toujours, son odeur fleurie me remplit d'un amour qui éclipse tout. Lorsqu'elle est auprès de moi, mes tourments disparaissent. Le petit fragment de moi que la créature a emporté avec elle au fond de la fosse des Mariannes, et qui me crie de l'y rejoindre, cesse un bref moment de hurler. J'arrive à ressentir l'instant présent, ici et maintenant, avec elle, la femme que j'ai sauvée et qui m'a sauvé en retour, d'une manière infiniment plus profonde, en m'apprenant à aimer, à vivre, et à aimer vivre.

Je l'enlace aussitôt par la taille et l'embrasse, jusqu'à noyer mes blessures dans sa seule proximité, avec la culpabilité vague de faire reposer un tel poids sur ses épaules. Dire qu'il y a quelques mois à peine, je lui conseillais d'exister pour elle-même, avant de se complaire dans l'admiration d'un autre... Dans ce domaine, c'est elle qui a progressé, pas moi. J'ignore exactement ce qu'Ophélie a retiré de tout ce que nous avons vécu, mais c'est elle qui en est ressortie grandie. Les essais qu'elle a publiés depuis sur l'éthique ont transcendé la communauté scientifique aux quatre coins du monde, et fait entendre haut et fort aux oreilles de tous la voix qui défendait si vaillamment nos valeurs d'humanité et de compassion, à bord du *Résolu* et de l'*Achéron*. Elle serait la digne héritière d'Adam. Et il en serait sans doute très fier.

— Je suis venue t'apporter ça, me glisse-t-elle avec à la main une enveloppe tamponnée à plusieurs reprises.

Je l'ouvre, le coeur battant à tout rompre, même si je sais déjà ce qu'elle contient. J'attends ce courrier depuis presque six mois maintenant. À notre arrivée à Tahiti, c'est la première démarche que j'ai effectuée auprès de la préfecture de Papeete. Le papier kraft libère au creux de ma paume une lettre, ainsi que plusieurs documents officiels : carte d'identité, passeport, carte Vitale, permis de conduire... Je prends ce dernier entre mes doigts et le lève à la lumière du soleil. En caractères plastifiés, mon nom se détache à la faveur d'un reflet : Nasca Luzarche.

— Félicitations, murmure Ophélie en m'embrassant dans le cou.

Je serais incapable de définir ce que je ressens à cet instant. Un mélange de douleur, de tristesse et d'accomplissement, un cocktail délicieusement doux-amer, qui me serre la gorge et fait poindre deux larmes au coin de mes yeux.

Ophélie et moi n'avons pas besoin de parler. Tous deux, nous savons très bien ce que ce nouveau nom représente. Mon véritable nom. À la frontière entre réalité et mensonge, entre terre et mer, entre Luzarche et Manaia. Je reconnais leur héritage à l'un comme à l'autre. Luzarche pour m'avoir sauvé de la noyade, et fait malgré tout de moi l'homme que je suis aujourd'hui. Manaia pour m'avoir aimé, au-delà de sa propre vie. Endosser le prénom qu'il m'a donné, c'est un peu comme si je l'extirpais enfin de la fosse des Mariannes où il fut abandonné à l'oubli. Une part de lui ressuscite et survit, survivra toujours à travers moi. J'ignore si les habitants de l'île Blackney ont survécu eux aussi. Si la créature a dit vrai, et s'ils se sont transformés pour rejoindre les êtres qu'ils vénéraient au fin fond des abysses. Mais quoi qu'il en soit, une petite partie d'eux demeurera à jamais dans mon sang, dans l'héritage que je lèguerai à ce monde. Ce nom, c'est une manière pour moi de revendiquer ma véritable histoire, et de l'accepter, enfin.

— Je te laisse, déclare Ophélie, qui pressent mon désir d'être seul. Je serai à la maison si tu as besoin de moi.

J'acquiesce pensivement, et elle m'embrasse une dernière fois. Comme toujours, la pureté et la douceur qu'elle émane me fascinent. Quand je songe à ces heures terribles où j'ai failli la perdre, mon coeur se remplit d'effroi. Lorsque je la revois hurler et se débattre dans l'eau froide... La seule idée que l'on puisse vouloir lui faire du mal me brûle le sang. Le naufrage que nous avons provoqué, pourtant, aurait pu lui en faire beaucoup...

La disparition du *Résolu* a défrayé la chronique dès que les autorités de Saipan ont débarqué sur l'île Blackney, bien

entendu. Mais heureusement, aucun membre de l'équipage, pas même les matelots, n'a été en mesure d'expliquer précisément ce qu'il avait bien pu se passer pour qu'un navire de cette taille bascule à quelques kilomètres à peine des côtes. La description des événements par les témoins a permis aux enquêteurs de conclure à un effet de carène liquide. Sans doute la citerne d'eau douce s'est-elle percée, ce qui a répandu dans la cale une force suffisante pour déséquilibrer le bateau. Mais en l'absence d'épave à examiner, la thèse criminelle n'a même pas été envisagée. Ophélie et moi n'avons jamais été inquiétés pour notre forfait. La seule menace concrète est venue de la part de quelques membres de l'équipe scientifique de mon père, qui se sont mis en tête de dénoncer la mutinerie dont s'était rendue coupable Ophélie.

Il a suffi de leur rappeler le sort de la jeune femme, livrée à la mort dans sa cabine verrouillée à double tour, pour les réduire au silence. Et puis de toute façon, s'il leur reprenait un jour l'envie de se délier la langue... Quelles preuves pourraient-ils apporter ? Tous les indices qui démontraient l'existence d'une nouvelle espèce intelligente sur Terre ont sombré avec le *Résolu*, au plus profond de la fosse des Mariannes. Ils gisent désormais par onze mille mètres de fond, là où aucune équipe de sauvetage ne pourra jamais aller les rechercher.

Auprès d'eux repose également la dépouille de Henri Luzarche... Après une vie entière à étudier le mystère de la fosse et à traquer les créatures qui y vivaient, il aura finalement fait de ce lieu sa dernière demeure. Quelque chose me dit qu'il n'aurait pu y avoir de meilleure sépulture pour lui.

Le naufrage énigmatique du *Résolu*, quelques semaines à peine après l'attentat-suicide d'Adam sur l'*Achéron*, a néanmoins eu un autre effet décisif sur le destin de la fosse et de ses habitants : la fièvre autour de l'île Blackney s'est réveillée, plus déchaînée que jamais. Désormais à travers le monde, la presse surnomme la zone ' le triangle des Mariannes ', en hommage à son célèbre cousin des Bermudes, et les rumeurs les plus délirantes parlent d'une île conduisant à la noyade quiconque s'y risquerait, détraquant les esprits, aiguisant la folie, une île soumise à l'aura magnétique de son volcan et de la fosse des Mariannes si proche, une île hostile au domaine des vivants.

S'ils savaient à quel point une partie de tout cela est vraie... Cela prête à sourire. Il n'empêche que le gouvernement américain a réagi comme Ophélie et moi l'avions prévu : durcissement du périmètre aux alentours de l'île Blackney. À présent, toutes les demandes de recherches dans ce secteur sont systématiquement refusées, enfreindre l'interdiction est passible de dix ans de prison pour cent-mille dollars d'amende, et il est plus que jamais prohibé de survoler l'île.

Je m'efforce de me répéter que tout cela vaut pour le mieux. Que grâce à ces mesures, plus personne ne risque de découvrir les créatures avant de nombreuses années. Mais je ne peux contenir le léger pincement au coeur que cela provoque en moi. Car je ne reposerai plus jamais le pied sur l'île Blackney. Jamais plus je ne regagnerai ces rivages qui m'ont donné le jour, qui ont vu la mort de Manaia, mon enlèvement, la disparition de mon peuple... Coupée du reste du monde, l'île Blackney demeurera à jamais l'énigme qu'elle a toujours été aux yeux de tous, et je serai condamné à la pleurer en silence. Même Ophélie devra renoncer à son article sur ses dindons...

Je m'abandonne à cette pensée un peu plus légère, l'espace de quelques secondes. Je descends mes jambes pour qu'elles se balancent au-dessus de l'eau, et je rejette la tête en arrière, appuyé de tout mon poids sur mes deux paumes, les yeux fermés, à savourer le délicat pinceau du soleil sur mes paupières.

Une vague vient soudain lécher le bout de mes orteils. Je sursaute violemment, électrisé par ce contact qui réveille une foule de souvenirs en moi, et qui me déchire de l'intérieur.

Je ramène mes jambes sur le ponton, prudemment, avec méfiance et regret. Est-ce donc à cela que va ressembler ma vie désormais ? L'océanologue qui redoute l'océan ? Inutile de dire que ma carrière dans ce domaine est terminée. Depuis que je suis de retour à Tahiti, je n'ai pas fait grand-chose d'autre que digérer les derniers événements, sans oser songer à l'avenir. Ce vide béant qui me terrifiait tellement, à bord du *Résolu...* Un avenir sans la créature.

Je dois avouer que pour l'heure, la souffrance n'est pas aussi vive que je le pensais. Ma mésaventure dans la cale du *Résolu* m'aura appris qu'il vaut mieux se raccrocher à la vie, plutôt que de la jouer. La noyade d'Ophélie m'aura appris que je l'aimais plus que je ne voulais l'admettre, que j'étais capable d'aimer à ce point, et de tout sacrifier pour elle. Mon adieu à la créature m'aura appris que je pouvais renoncer à son appel...

Mais toujours, il résonne en moi pourtant, telle une litanie obsédante :

' L'océan t'attendra toujours, Nasca. '

Souvent, je l'entends la nuit. Quand le bruit des vagues remplace celui de ma respiration, et que mes rêves me ramènent à l'intérieur de *Perséphone*, alors que je descendais dans l'infini silencieux de la fosse des Mariannes. Il se rappelle à moi et me murmure toutes ces choses que la créature m'a révélées, toutes les visions qu'elle m'a transmises sur elle, sur son espèce, sur leur passé, et sur l'avenir qui aurait pu être le mien, si seulement j'avais eu la confiance de le choisir...

Généralement, c'est là que les fantômes de Luzarche, d'Adam, de Mareve et de Manaia se réveillent également en moi. Ils me soutiennent que je suis à ma place ici. Que telle doit être ma vie désormais, et que c'est à moi d'imaginer ce que je vais bien pouvoir en faire, avec Ophélie à mes côtés. À ce jour, je dois admettre que je n'en ai aucune idée. Mon existence reste arrêtée sur ce ponton, comme bloquée sur pause. En attente d'une décision que je croyais pourtant avoir déjà prise, dans l'épave du *Résolu...*

Je m'allonge en expirant lentement. Je laisse à nouveau pendre mes jambes, dans l'espoir inavoué d'une nouvelle vague, et cette fois, tant pis : si l'océan vient à moi, je l'accepterai, ne serait-ce qu'un tout petit peu...

Ma conscience me martèle que je devrais cesser de me poser toutes ces questions. J'ai déjà découvert mes origines : n'est-ce pas suffisant ? À quoi bon me demander encore si la créature m'a dit la vérité, puisque de toute façon, j'ai choisi de vivre ici ? J'ai choisi la terre. J'ai choisi Ophélie. À partir de ce constat, que la créature ait dit la vérité ou non n'a que peu d'importance...

Et pourtant...

Et pourtant, je ne peux m'empêcher de passer mon index dans mon cou, là où Ophélie m'a embrassé quelques minutes plus tôt. C'est un réflexe qui me vient de plus en plus souvent ces derniers temps, et que je ne peux réprimer. Comme à chaque fois, une fine cicatrice en relief se devine sous la pulpe de mes doigts. Si je tendais l'autre main, je sais d'avance que je trouverais une deuxième entaille en symétrie, juste là, au creux de mon cou.

Après notre sauvetage sur l'île Blackney, le premier médecin américain à m'avoir examiné n'a pu déterminer l'origine de ces deux blessures étranges. Peut-être un éclat de verre qui m'aurait égratigné la peau. Quoi qu'il en soit, rien de suffisamment profond pour mettre ma vie en danger. Mais les marques sont restées, malgré tout. Elles m'évoquent la douleur pénétrante que j'ai ressentie à l'instant où je me noyais dans la cale du *Résolu*. Une douleur qui dépassait mes simples poumons asphyxiés, qui creusait dans mes chairs un sillon de part en part.

Elles m'évoquent les branchies qui découpaient la gorge de la créature.

C'est une pensée folle, je le sais. Mais elle demeure ancrée en moi malgré tout. La pensée que peut-être, la créature m'a dit la vérité. Que peut-être, je ne suis pas resté suffisamment longtemps piégé dans cette cale, pour permettre à mon corps d'achever la transformation qu'il opérait. Que peut-être, ma place est bel et bien dans le Pacifique, auprès de mon peuple métamorphosé en Vilaa, dieux parmi les abysses...

' Tu n'es pas humain, Sam ', murmure en moi la voix de la créature, aussi vivante que si elle se tenait face à moi. ' Pas complètement. Il y a un peu d'océan en toi. À toi de décider de le rejoindre ou non. '

Je ferme très fort les yeux. Malgré moi, le sentiment de n'avoir toujours pas véritablement compris ce qu'il s'est passé au large de l'île Blackney m'obsède. Deux versions des événements se superposent sans cesse dans mon esprit : la créature venue me chercher du fond des eaux, moi, son semblable, pour me ramener auprès des miens et préserver son espèce, et la sirène manipulatrice, porteuse de mort, capable de charmer nos pensées pour nous soumettre à ses moindres caprices, et tuer le danger que nous représentions...

De temps à autre, les deux versions se mélangent dans ma mémoire. Elles se recoupent par endroits. Mais rien ne me permet de choisir entre l'une et l'autre. Seul mon sentiment le plus profond voudrait me voir préférer la créature innocente, mais là encore, j'ignore même si ce sentiment est le mien, ou le produit de son influence... Luzarche m'a appris à me méfier de ce que l'on désire croire plus que tout au monde. C'est le meilleur moyen de s'aveugler. Mais après tout, si la créature avait vraiment souhaité ma mort, elle aurait tout simplement pu me noyer lorsque j'étais à sa merci, dans le *Résolu* sinistré...

' Cette créature te pousse au suicide, Sam ! ', hurle la voix de Luzarche dans mon souvenir. ' Elle exploite les faiblesses en toi pour te précipiter tout entier à l'intérieur ! Elle n'aura pas besoin de t'éliminer si tu le fais pour elle ! '

Je me redresse pour contempler l'écume à mes pieds. J'ai beau tenter de me voiler la face, une partie de moi sait très bien que l'appel de l'eau résonnera toujours dans mon coeur, et qu'aussi longtemps que je l'ignorerai, j'en souffrirai. C'est une souffrance que j'ai décidé d'accepter. Pour l'instant.

Mais six mois se sont écoulés, et déjà je sens l'effort que me demande ce renoncement. C'est comme tirer sur une corde en y ajoutant du poids jour après jour. Petit à petit, la tension augmente, l'âge et l'humidité l'érodent...

Je me remets debout au bord du ponton, retire le sable sur mes vêtements et accorde un dernier regard à l'océan. Pour l'heure, la pensée d'Ophélie me raccroche à la raison. Elle me convainc d'abandonner là ma vision et de faire demi-tour pour regagner notre foyer. Mais je sais que je reviendrai le lendemain, et le surlendemain, contempler mon avenir perdu au fond de cet océan, depuis l'extrémité de ce ponton.

J'ignore combien de temps durera ma résistance. Peut-être un seul jour, peut-être toute une vie. Mais la question se posera sans cesse dans mon esprit, encore et encore, tant qu'il me restera une âme pour rêver.

Je tente de chasser cette certitude effrayante, mais elle grandit en moi un peu plus à chaque seconde.

L'appel de l'eau chantera toujours pour moi.

Un jour, peut-être, je finirai par lui céder.

Un jour, peut-être, je plongerai.

FIN

Note de l'Auteur

Bonjour amis lecteurs,

Je profite de cette page pour m'adresser enfin à vous. Jusqu'à présent, j'ai évité tout message de l'auteur dans mes chapitres afin de ne pas entraver votre lecture et que votre immersion demeure totale.

Je conçois ce petit chapitre annexe comme un espace d'échange où je pourrai vous présenter mon projet, répondre à vos questions si vous en avez, et surtout vous demander votre avis sur un certain nombre de points cruciaux.

' Into the Deep ' est un roman que j'ai commencé le 21 juillet 2019, et que j'ai achevé le 29 avril 2020. Il compte à l'heure actuelle 293 pages Word pour un total de 133 014 mots. A l'instant où j'écris ces lignes, il a déjà bénéficié d'une première relecture rapide, mais je procéderai sans doute à d'autres corrections d'ici là et je tacherai de tenir les chapitres à jour sur Manyfics (il s'agit de toute façon essentiellement de traquer les fautes d'orthographe : l'intrigue elle restera strictement la même).

' Into the Deep ' est un projet particulier pour moi puisqu'il s'agit du premier roman personnel que je publie sur Manyfics. Auparavant, j'avais uniquement publié des fanfictions et des nouvelles sur ce site, ainsi que quelques chapitres de mon roman publié ' Ezéchiel ' à des fins promotionnelles. Mais mes romans personnels, eux (au nombre de 9 à ce jour), restaient strictement cachés aux regards d'Internet. Il s'agit donc d'un grand pas en avant pour moi, et je tiens avant tout à vous remercier d'avoir suivi ce projet étape par étape.

J'espère à travers cette toute nouvelle démarche ' tester ' mon intrigue, obtenir des avis critiques qui me permettront de savoir si je progresse sur la bonne voie, si mon histoire est cohérente, bien construite, surprenante, si mes personnages sont crédibles et attachants... Et pouvoir, à l'issu de tout ce travail collectif, proposer mon manuscrit à des maisons d'édition, et en faire ainsi peut-être le futur best-seller de l'édition française, haha (bon, d'accord, je m'emporte un peu).

C'est donc là que vous intervenez, chers lecteurs, et c'est pour cela que vos avis me sont si précieux. N'hésitez pas au cours de votre lecture à me signaler toutes mes fautes, qu'il s'agisse de fautes d'orthographe ou de cohérence. Pour ceux qui en ont le temps et l'envie, j'aimerais également vous soumettre ici une série de questions à laquelle vous pourriez répondre, afin de m'aider à cerner les points positifs et négatifs de mon intrigue. Je me lance :

- Quel a été votre personnage préféré et pourquoi ?

- Quel personnage avez-vous le moins aimé et pourquoi ?

- Que pensez-vous des autres personnages ?

- Avez vous un ou des passages préférés, et pourquoi ?

- Avez-vous au contraire des passages que vous n'avez pas aimés, et si oui, pourquoi ?

- Certaines choses sont-elles selon vous à revoir ? Avez-vous remarqué des passages pas clairs, mal écrits, à retravailler ?

- Qu'avez-vous pensé du style ?

- Qu'avez-vous pensé de l'intrigue ?

- Avez-vous été surpris par les différents rebondissements, et ceux-ci vous paraissent-ils cohérents ?

- Que pensez-vous de la fin ?

- Quels sont selon vous les thèmes de l'histoire ?

- Avez-vous d'autres remarques, questions, commentaires ?

Voilà, je m'arrête là avec mon tir de questions, promis !

Ah non il m'en reste encore une, et pas des moindres x) : le titre ! Il se trouve qu'avant la parution du premier chapitre, j'hésitais encore beaucoup sur le titre à choisir pour mon roman. La question du titre a toujours été un problème épineux pour mes histoires, aussi je serais heureuse de recueillir vos avis sur ce sujet si important, car il détermine la première approche que l'on a d'une oeuvre.

Voici les différentes idées que j'avais en tête : n'hésitez pas à me donner votre avis et à m'aider à trancher :

- Into the Deep : j'avais choisi ce titre car j'aimais sa sonorité mystérieuse, et je trouvais qu'il exprimait bien toute la métaphore de mon roman : descendre au fond des abysses de la fosse des Mariannes, et descendre en soi-même, dans l'obscurité, face à toutes ces choses qui nous attirent vers le fond et que l'on n'ose pas affronter (en l'occurrence : la dépression de Sam). Seul inconvénient : je ne suis pas du tout fan des titres en anglais pour les romans en français.

- L'Appel de l'Eau : cette idée m'est venue tardivement, comme une évidence, lorsque je me suis aperçue que cette expression revenait souvent dans mon roman (et ce jusqu'à la toute fin, comme vous avez pu le constater). J'avoue que

c'est une idée qui me semble de plus en plus tentante : elle exprime cet appel qui pousse irrésistiblement Sam à sombrer (encore une fois une métaphore de sa dépression), et elle se rapporte également au côté fantastique de l'histoire (cet appel pourrait très bien être, concrètement, l'appel de ses origines océaniques, ou l'appel séducteur du chant des sirènes). Un autre point positif, c'est la référence que cela me permet de faire à H. P. Lovecraft : certains d'entre vous l'ont peut-être remarqué, mais mon histoire s'imprègne énormément de l'univers de cet auteur incroyable, peuplé de créatures sous-marines terrifiantes et légendaires, or il se trouve que sa nouvelle la plus connue s'intitule : ' L'Appel de Cthulhu ' ! Seul point négatif : j'ai très peur de souffrir de la comparaison avec le récent film de Guillermo del Toro : ' La Forme de l'Eau '... Film qu'au passage, je n'avais que moyennement apprécié.

- Oceani Cor : certains d'entre vous reconnaîtront dans ce titre en latin, qui signifie ' Le Coeur de l'Océan ', une énième référence à Titanic haha (eh oui, il y en a beaucoup dans mon roman, plus ou moins décelables...). J'adore les titres en latin, et j'adore la sonorité de celui-ci. Je trouve encore une fois qu'il exprime un côté mystérieux, ainsi que les mêmes idées que le titre ' Into the Deep '. Le coeur de Sam appartient-il à l'océan ? Seul point négatif : la référence à Titanic est peut-être, surtout pour un titre de roman, un peu trop grosse...

Vous avez sous les yeux mes trois grands favoris pour le titre. Voici les autres idées que j'avais en réserve au début de mon histoire, mais pour lesquelles je suis moins enthousiaste maintenant :

- Deep Blue Sea
- Into the Void
- What Lies Beneath
- Englouti
- L'Achéron
- Orpheus
- De Profundis
- Ex Nihilo

Voilà, dites-moi lequel est votre préféré, et n'hésitez pas à me proposer vos propres idées si vous êtes d'humeur inspirée !

Je vous laisse sur ces quelques lignes. J'ai été profondément ravie et honorée de partager cette aventure sous-marine avec vous. Je tacherai de vous tenir au courant de l'avancée de ce projet qui me tient tant à coeur, et j'espère très sincèrement pouvoir vous annoncer un jour, grâce à vous, que notre périple tous ensemble garnira les rayonnages des librairies.

A très bientôt pour de prochaines aventures,

Natalea

Les autres fictions de Natalea :

Pions Doublés https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5166.htm

Perfect Sense https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5122.htm

Pandemonium https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5013.htm

Irrépressible https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4912.htm

Echec et Mat https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5108.htm

L'Absinthe des Rêves https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5119.htm

Les Jeux du Sort https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5068.htm

Clones https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5091.htm

After The Fall https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5074.htm

Ezéchiel [Sous contrat d'édition] https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5065.htm

Carpe Noctem https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4990.htm

Dessine-moi https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5042.htm

Le Gendre Idéal https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5021.htm

A Coeurs Perdus : 2e Génération https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4891.htm

Reste https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4987.htm

Sunlight https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4939.htm

Ateliers d'écriture https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4929.htm

La Jeune Fille et la Mort https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4917.htm

Zodiaque https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4787.htm

A Coeurs Perdus https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4640.htm

Angel Heart https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4763.htm

Soleil https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4678.htm

L'Héritier https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2698.htm

La Foi des Réprouvés https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3582.htm

Rosaria https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4470.htm

Départ manqué https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3499.htm

La Cible https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3330.htm

To pop or not to pop, that is the question ! https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3246.htm

Le Dernier Feu https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3208.htm

Une Larme https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2940.htm

Bright Star https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2870.htm

Ça https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2860.htm

L'Exercice 1 ..... https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2737.htm

Qui suis-je ? https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2668.htm

La nuit où Harry Potter fut vaincu... ..... https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2654.htm

La Vision https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2644.htm